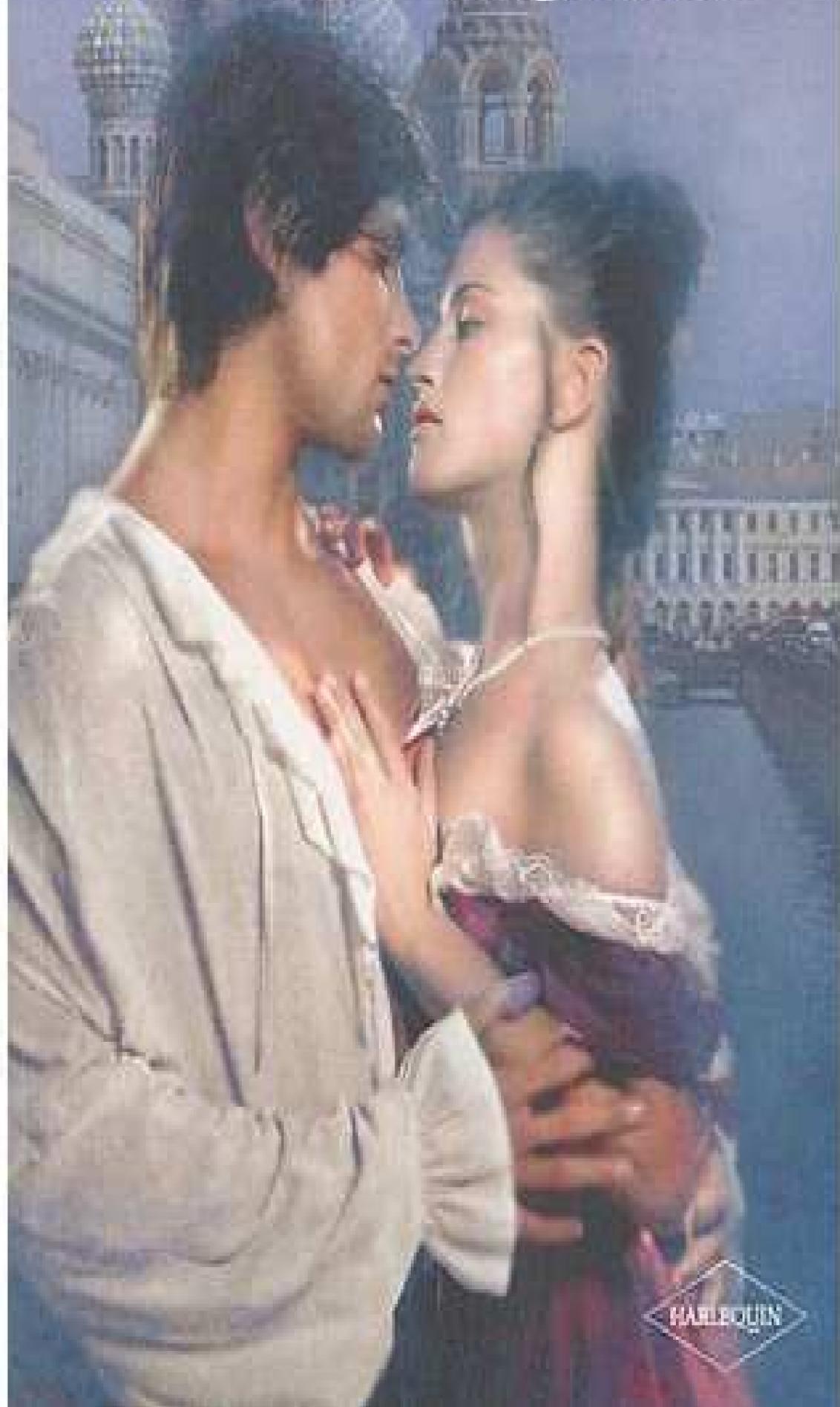




Catherine March

Une audacieuse imposture



CATHERINE MARCH

*Une audacieuse
imposture*

LES HISTORIQUES éditions Harlequin

Titre original : THE BRIGADIER'S DAUGHTER

Traduction française de BLANCHE VERNEY

© 2009, Catherine March. © 2010, Harlequin S.A.

83/85 boulevard Vincent-Auriol 75646 PARIS CEDEX

13. Service Lectrices - Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

ISBN 978-2-2802-1173-4 - ISSN 1159-5981

Londres, 10 décembre 1876

- Toutes mes félicitations, mon garçon ! Le capitaine Reid Bowen se leva de son siège, dans le salon d'un club huppé et exclusivement masculin de Mayfair. Son oncle lui serra la main avec effusion et force claques dans le dos. Reid le remercia puis désigna le moelleux fauteuil de cuir qui faisait face au sien.

— Voulez-vous vous asseoir, oncle Percy ?

— Volontiers!

Tout en s'installant, le robuste sexagénaire appela le serveur le plus proche.

— Champagne!

Reid haussa ses larges épaules.

— Bah, mon oncle, est-ce bien nécessaire ?

— Mais absolument, mon cher ! Ce n'est pas tous les jours que mon neveu préféré revient des Indes et qu'il est promu major !

— Oncle Percy, répondit Reid en riant, je suis votre seul neveu !

— Ai-je dit le contraire ?

— Et ma promotion ne sera effective qu'au printemps.

— Allons, allons, major Bowen, aurez-vous le cœur de contredire un vieil homme ?

Tous deux éclatèrent de rire ; déjà, on leur apportait une bouteille de Champagne dans un seau à glace.

Avec sa générosité habituelle, le comte Percy de Claremount invita quelques connaissances à se joindre à eux, et quand la dernière bulle dorée fut asséchée au fond des coupes, que les amis se furent retirés, il regarda son neveu d'un œil aussi pétillant que l'avait été son Champagne.

— Eh bien, mon cher garçon, à présent que tu vas être en poste à Saint-Pétersbourg, il va manquer un accessoire indispensable à ta panoplie d'attaché militaire...

Reid reposa sa coupe vide et considéra son oncle avec surprise.

— Lequel ?

— Une épouse, pardi !

Reid rit en tirant sur la queue-de-pie de son habit de soirée.

— Je n'y avais pas pensé, avoua-t-il en souriant, mais vous avez raison : j'aurai à recevoir, il me faut une hôtesse.

— Une femme peut être bien plus que cela, Reid.

— Eh bien, eh bien, mon oncle... A quoi pensez-vous donc ? Je ne savais pas que vous aviez des idées sur le beau sexe...

Percy rougit un peu sous ses favoris en forme de côtelles.

— Je pense surtout à ma descendance, mon garçon. A ceux qui hériteront un jour de ce que je vais te laisser.

Reid Bowen soupira et hocha la tête, mais ne répondit rien, gardant ses pensées pour lui.

Sans se laisser démonter, Percy enchaîna :

— Le bal de Noël, ce soir, chez lady Westfaling, serait l'occasion de voir un peu... hum... qui est sur le marché, pour dire les choses de façon triviale. Il y aura, par exemple, la Jeune demoiselle Bellingham, jolie, intelligente, un peu fade peut-être, et puis la petite Tyson-Byrne, sans parler des ravissantes sœurs Packard. L'une d'elles ferait certainement une excellente épouse.

Son neveu lui lança un regard narquois.

— Si vous le permettez, mon oncle, j'aimerais faire mon choix moi-même.

— Que ne l'as-tu fait plus tôt, alors, mon garçon ? lui rétorqua Percy d'un air non moins ironique. Tu vas avoir trente-quatre ans, il est grand temps que tu te ranges et que tu jouisses de tout l'amour et de tout le soutien que pourra l'apporter une bonne épouse.

— Croyez bien que, lorsque je l'aurai trouvée, je ne serai pas long à la traîner devant l'autel.

— Avec ce genre d'idées, mon garçon, pas étonnant Que tu sois toujours célibataire...

— Pourquoi cela, mon oncle ?

— Mais parce que les jeunes filles d'aujourd'hui ne veulent pas qu'on les traîne à l'église, comme tu le dis cavalièrement, elles veulent être courtisées avec respect et passion. Tu le saurais depuis longtemps, si tu avais

potassé la tarte du Tendre avec la moitié du sérieux que tu as mis à étudier l'art militaire. Et il y aurait beau temps que tu serais marié...

— Sasha?

Alexandra Packard, que l'on appelait toujours par ce diminutif, était assise devant sa coiffeuse, tandis que sa femme de chambre finissait de poser des épingles dans sa chevelure. Elle leva les yeux vers le reflet, dans son miroir, de celle de ses trois sœurs qui venait de paraître à sa porte.

— Oui, Georgia?

Sa voix était douce et câline, empreinte d'une patience bien souvent mise à l'épreuve.

— Je ne trouve pas mes gants blancs. Tu ne les as pas vus?

— Je suis sûre que Polly les a mis sur ton lit, avec ta robe. N'est-ce pas, Polly ?

Elle interrogea du regard la femme de chambre, qui avait la lourde tâche de s'occuper d'elles quatre. Polly acquiesça d'un signe de tête et d'une petite révérence.

— Alors quelqu'un les a pris ! s'exclama Georgia en tournant les talons dans un tourbillon de dentelles. Philippa !

Sasha soupira et lança un regard entendu à Polly, dans son miroir. Georgia avait hérité de la blondeur éclatante et des yeux bleus de leur père, et lorsque Sasha osait se comparer à elle, elle se jugeait toujours sans attrait et bien terne. Elle avait reçu en partage les cheveux châtain et les yeux noirs de sa mère, la princesse Olga

Alexandrovna — devenue par mariage, lady Packard. Comme elle, Sasha était fine et avait le teint pâle. Et elle était la seule à lui ressembler autant. Les autres filles Packard n'avaient quant à elles hérité de leur mère que son tempérament passionné, très russe : leurs crises de mélancolie pouvaient durer des jours entiers. Après les naissances rapprochées de ses quatre enfants, dont aucun ne fut le fils tant attendu, lady Olga avait contracté une insuffisance cardiaque qui la contraignait à rester allongée sur une chaise longue les trois quarts du temps. Elle refusait pourtant de s'apitoyer sur son sort et encourageait constamment ses filles à sortir et à profiter pleinement de la vie.

C'était donc la charge de l'aînée, Alexandra, qui avait vingt-trois ans, que de veiller sur ses jeunes sœurs : Georgia, la plus jolie, Philippa, dix-neuf ans, qui débutait dans le monde, handicapée par un pénible problème glandulaire qui la maintenait en surpoids et Victoria, la plus jeune, qui avait comme leur père la passion du savoir et passait ses journées le nez plongé dans un livre.

— Merci beaucoup, Polly.

Sasha se leva de sa coiffeuse et posa affectueusement la main sur le bras de la femme de chambre.

— Il est inutile que tu veilles trop tard, ce soir, je m'occuperai des filles, quand nous rentrerons.

Elle prit son châle en satin marron glacé. Polly se ruait déjà dans la chambre de Victoria, qui réclamait son assistance pour l'aider à fixer ses bas.

— Allons, les filles, lança Sasha en passant dans le corridor, pressez-vous un peu, ne faisons pas attendre papa.

Des exclamations horrifiées, des pas précipités en chaussons sur les tapis et des portes claquées résonnèrent sur son passage. Mais elle n'en tint pas compte. Elle savait d'expérience qu'à la moindre hésitation, au plus petit relâchement de sa part, on perdrait davantage de temps encore en énervements inutiles et en piailllements hors de propos. C'est donc avec une sérénité affichée qu'elle se dirigea vers l'escalier, tel un cygne suivi de sa progéniture, qui fendrait majestueusement une eau tranquille.

Le général de brigade sir Conrad Packard—en « situation de disponibilité », c'est-à-dire en retraite, mais le terme devait sans doute heurter la sensibilité de l'administration militaire, qui lui préférait la première formule —, déjà dans le hall, attendait sa tribu tandis que son majordome ajustait une cape sur ses épaules. Son œil s'alluma de fierté lorsqu'il les vit s'approcher. Nul ne pouvait contester qu'il était le plus heureux des pères. La seule réaction de dépit qu'il avait jamais manifestée à la naissance de chacune de ses filles avait consisté à les gratifier de la forme féminine d'un prénom masculin ; cette déconvenue depuis longtemps oubliée, il les adorait toutes les quatre. D'ailleurs, il espérait vivement que, bientôt, les unes comme les autres lui ramèneraient des maris qui seraient pour lui autant de fils de substitution.

Il y eut un brouhaha d'activité fébrile cependant qu'on ajustait les châles et les capes de fourrure et qu'on prenait en main les réticules. Puis le majordome, flanqué d'un valet de pied, escorta les demoiselles Packard et leur père jusqu'à leur voiture. Une fois confortablement installé sur la banquette capitonnée de cuir, le général fit une grimace de connivence à son fidèle domestique, qui refermait la portière, et lui souffla :

— Merci, Lodge, nous ne rentrerons pas trop tard.

— Très bien, Monsieur.

Le majordome s'inclina en souriant, puis revint à pas lents vers la maison, comme l'attelage s'ébranlait. Il descendit à l'office se préparer une bonne tasse de thé arrosée de rhum, pour affronter les longues heures de veille. Tant que le maître et les demoiselles ne seraient pas de retour, il savait qu'il ne pourrait pas fermer l'œil.

La neige fraîche—elle était abondamment tombée sur Londres l'après-midi même — ralentissait la progression de la berline dans les rues cossues du quartier de Mayfair, sur le chemin de l'hôtel particulier où lady Westfaling donnait son bal de Noël, mais il faisait bon dans le petit habitacle capitonné, emmitouflés qu'ils étaient tous dans la fourrure ou les tartans d'Ecosse, enfilés par-dessus la soie des tenues de soirée.

— Vous croyez qu'il y aura une course au trésor, comme l'an passé ? s'enquit Philippa en faisant circuler à la ronde un sachet de dragées.

Chacune prit une de ces délicieuses confiseries et la grignota tout en spéculant avec enthousiasme sur la façon dont le bal allait se dérouler.

Victoria reprit une dragée ; Philippa, avec un regard d'envie pour la taille de guêpe de sa sœur, repassa très vite le sachet sans y toucher, comme s'il la brûlait.

— Je me demande si le ministre des Affaires étrangères, lord Derby, sera là... On dit que la Turquie...

— Je m'en moque, la coupa Georgia, moi je me demande si Félix sera présent. J'ai envie de danser toute la nuit.

Leur père ajustait sa cravate blanche en leur prodiguant conseils et admonestations quant à leur comportement et à leur tenue. Il avait servi la reine durant trente-cinq ans avant qu'une sévère blessure ne l'oblige à se mettre au service de la diplomatie de son pays. C'était un homme affable, mais assez excentrique, pas très grand. Avec sa chevelure autrefois blonde à présent assez dégarnie, il avait conservé toute la prestance de l'officier qu'il avait été et rayonnait d'énergie. Sa connaissance approfondie du russe et du français lui avait permis de conserver une relation active avec l'armée : il enseignait ces deux langues à de jeunes officiers, comme il les avait, auparavant, apprises à ses filles. Sa voix calme à la diction précise savait se faire incisive au besoin et il n'avait pas la réputation de supporter aisément les actions et comportements déraisonnables, ceux de ses propres filles ne faisant pas exception à la règle. Elles lui vouaient toutes un grand respect, adouci par une réelle affection.

— Je te conseille de te modérer, asséna-t-il à Georgia, en la fixant d'un œil de glace. Ta maman a été très mortifiée lorsque lady Jessop est venue la voir pour lui rapporter la façon dont tu t'étais tenue à son dîner dansant.

Georgia se mit à bouder, se souvenant de la mercuriale que son père lui avait infligée à la suite de cet incident; elle se rencogna contre la banquette et regarda fixement au-dehors par la vitre de la portière. L'attelage passait la grille armoriée de l'impressionnant hôtel particulier de lady Westfaling.

Sasha sourit gentiment à son père, pour lui faire comprendre qu'elle garderait un œil sur Georgia.

A la lueur dorée des lanternes qui éclairaient la façade, la famille Packard gravit les quelques marches du porche, encadrée par de superbes laquais en livrée. Ils se mêlèrent à la foule des invités qui se pressait dans le vaste hall, puis dans le corridor feutré qui menait à la salle de bal. A la porte, le majordome prit la carte de visite que le général lui présenta, frappa de sa canne sur le sol de marbre et rugit, comme à la parade :

— Le général sir Conrad Packard, mesdemoiselles Alexandra, Georgia, Philippa et Victoria Packard.

Ils s'avancèrent, descendirent les quelques marches au bas desquelles les attendaient leurs hôtes : lord et lady Westfaling, leur fils Félix et leur fille Arabella, la main déjà tendue pour remettre à chacune des jeunes filles son carnet de bal, au crayon retenu par un ruban rose.

— Ah, Conrad, susurra lady Westfaling, en regardant par-dessus l'épaule du général tandis que celui-ci

l'embrassait, est-ce que notre chère Olga est encore souffrante ?

— Hélas, chère amie, hélas !

Il fit un pas de côté pour serrer la main de son vieux complice Avery, lord Westfaling, qui lui chuchota la promesse de se retrouver un peu plus tard, à la première occasion, dans la bibliothèque, autour d'une boîte de havanes et d'un

vieux cognac. Puis le général salua d'un sec coup de menton le jeune Félix, qui regardait, pâle d'émotion, la blonde et radieuse apparition qu'était Georgia dans sa robe de bal. Le jeune homme s'inclina et bredouilla des souhaits de bonne soirée en répétant le mot « sir » à l'envie.

Sasha resta un moment songeuse au milieu du brouhaha, les yeux sur le carnet de bal attaché à son poignet ganté de blanc. Un gentleman viendrait-il y inscrire son nom ? Ne serait-elle pas trop occupée à surveiller ses sœurs et à danser avec son père pour avoir un peu de temps pour quoi que ce soit d'autre ? Il était à craindre qu'elle fasse tapisserie en regardant ces messieurs effectuer leur choix parmi toutes les ravissantes demoiselles présentes... Elle laissa retomber le carnet au bout de son bras et plaqua un sourire de commande sur son visage.

La salle de bal offrait un magnifique spectacle : lady Westfaling avait dépensé beaucoup de temps et d'argent pour la transformer en décor féerique de Noël. Au bout de la salle trônait un sapin de plus de six mètres de haut—venu tout droit de la propriété des Westfaling, en

Ecosse — que décoraient des boules rouge et or, des guirlandes, des sujets en pain d'épice et de petites bougies. L'agréable odeur de sapin et de miel qui flottait dans la pièce rafraîchissait un peu l'atmosphère chargée de parfums capiteux. Sasha alla admirer de plus près le somptueux arbre de Noël, tandis que l'orchestre s'accordait ; puis son regard s'attarda sur les festons de houx qui ornaient les murs et sur les innombrables chandeliers qui illuminaient la salle.

— Qui est-ce ? chuchota soudain Georgia à son oreille.

— Comment ? Qui donc ?

Sa sœur la tirait par le coude pour lui montrer un homme que lady Westfaling était en train d'accueillir. Il était grand et très beau garçon, avec de larges épaules, des cheveux châtain clair mêlés de mèches blondes et un visage bronzé par le soleil, comme s'il revenait des colonies. Sasha se pencha vers Georgia.

— Je ne sais pas, mais cesse de le bader ainsi, avant que papa s'en aperçoive. Tiens, regarde, Félix vient te retenir une danse ou deux...

— Que je suis donc heureuse de vous voir, Reid. Mais vous n'êtes pas en uniforme ? s'étonna leur hôtesse avec un rien de désapprobation dans la voix.

— Je vous fais toutes mes excuses, lady Westfaling, je viens de rentrer d'Afghanistan et ma tenue de gala est restée si longtemps pliée dans une malle qu'elle n'a pas fière allure. Un ami m'a prêté cette queue-de-pie pour la soirée.

Le regard de la digne lady était toutefois plus que bienveillant, admiratif, devant les larges épaules, le ventre plat et la taille fine sous le gilet blanc et la chemise. Elle lui murmura :

— Il faudra me présenter votre ami. Si je me fie à ses mensurations, il doit être plutôt bel homme.

Un brin désarçonné par ce compliment très direct, le capitaine Bowen resta sans voix. Toujours suivi du fidèle oncle Percy, il fit un pas de côté pour serrer la main de lord Westfaling.

— Content de vous revoir, Bowen, lui dit celui-ci. Ne faites pas attention à cette vieille séductrice — il montrait son épouse —, elle a toujours eu un faible pour les jolis garçons. C'est pourquoi elle m'a épousé, d'ailleurs. Mais elle ne fait qu'apprécier, n'est-ce pas ?

Sous la bonhomie et l'humour, Reid crut percevoir un avertissement.

— Bien entendu, répondit-il avec un sourire diplomate. J'ai été si longtemps en campagne que j'ai un peu oublié comment... s'expriment les jolies femmes.

— Je vois. Mais n'ai-je pas entendu dire que vous alliez être promu ? Toutes mes félicitations.

— Merci, milord.

— Je m'en vais vous présenter à mon ami Packard, un militaire, lui aussi. La mitraille lui a criblé le genou en Abyssinie, malheureusement. Vous parlez bien le russe ?

— Avery, lui dit sa femme, cessez de bavarder, vous retenez le capitaine...

Il se créait en effet comme un embouteillage, les invités devant patienter avant de s'avancer pour saluer leurs hôtes. Lord Westfaling poussa un grognement et se pencha vers l'oncle Percy.

— Retrouvons-nous donc tous les trois dans la bibliothèque, dès que j'aurai ouvert ce fichu bal, voulez-vous?

— Avery !

L'oncle et le neveu s'éloignèrent. Percy prit deux coupes de Champagne sur le plateau que lui tendait un laquais en livrée et leva la sienne.

— A la future Mme Bowen...

Avant de tremper ses lèvres dans le vin, Reid embrassa du regard l'élégante assistance. Les femmes brillaient de tous leurs feux, en robes du soir et parées comme des châsses.

— Je dois vous avouer, mon oncle, que je suis un peu nerveux. Je préférerais faire face à quelques centaines de rebelles armés dévalant les pentes de l'Hindu Kush que de me livrer en pâture à ces mères avides de marier leur progéniture, ainsi, d'ailleurs, qu'à la progéniture en question.

— Oh allons, fit Percy, balayant l'objection d'un geste. Qui ne risque rien n'a rien...

Il finit son verre en promenant lui aussi sur la salle un œil affûté.

— Faisons un tour d'observation. Je suggère de sélectionner deux ou trois candidates... quelques danses, un brin de conversation, mais rien d'autre pour le moment. Il y aura bien d'autres bals d'ici au nouvel an.

— Peste, oncle Percy ! On dirait que vous avez déjà planifié toute la campagne, répliqua Reid en riant. Sera-ce une attaque frontale, décisive, ou bien une infiltration dans les lignes ennemies, par les flancs ?

— Mon cher garçon, ne sois pas si caustique.

— A ce propos, j'ai reçu un pli du ministère de la Guerre. Ma prochaine affectation est maintenant officielle, je dois rejoindre mon poste en Russie à la fin du mois d'avril.

— Bigre, il faudra que ce soit une cour éclair alors...

— Je n'aime pas beaucoup la précipitation.

— Tu me dis cela depuis dix ans. Et nous ne rajeunissons ni l'un ni l'autre.

Percy baissa la voix et se rapprocha de son neveu.

— Tiens, voici quelqu'un qui pourrait te plaire : Araminta Cunningham-Ellis. Bien élevée, élégante... riche.

Reid eut un sourire bref et prit une nouvelle coupe de Champagne sur un plateau.

— On ne fait pas fortune dans l'armée, comme vous le savez, mais j'ai suffisamment d'argent, merci.

Il regarda cependant la jeune fille avec attention. — Elle est plutôt grande, non ? Son regard était amusé, celui de Percy, pleinement admiratif.

— Si vous la dévisagez une minute de plus, mon oncle, lui souffla Reid en lui prenant le bras, sa mère, que voici, va vous donner un grand coup de son énorme éventail...

— Je ne sais pas ce qu'il te faut, grommela Percy, elle est faite pour donner des fils à un homme.

Il éclaircit sa voix comme un monsieur d'allure respectable s'arrêtait devant lui.

— Bonsoir, Hallam, belle soirée, n'est-ce pas?

Ils bavardèrent quelques instants, puis s'éloignèrent, Percy signalant encore, au passage, quelques jeunes filles « possibles ». A son grand étonnement — et à sa vive déception — son neveu ne paraissait que médiocrement intéressé et ne lui demanda pas une fois de faire les présentations. Finalement, ils se trouvèrent sous la mezzanine. Ils y montèrent et purent ainsi jouir d'une vue d'ensemble sur la salle de bal. Percy remarqua un groupe de jeunes filles vêtues de robes rouges, vertes ou crème, les couleurs de Noël.

— Voilà ce qu'il te faut, jubila-t-il. L'une des filles Packard, quelles ravissantes créatures ! Et, ajouta-t-il, tentateur, parlant toutes couramment le français et le russe. Georgia, celle qui est en vert, la plus jolie, a l'âge idéal pour se marier.

— C'est-à-dire?

— Elle a presque vingt et un ans.

Reid l'examina discrètement. Georgia était ravissante, en effet, et tout à fait son type. Il aimait particulièrement la nuance de blond de sa chevelure. Il avait eu jadis une maîtresse qui lui ressemblait.

— Et voici Victoria, celle qui porte le tartan. Elle a dix-sept ans.

— Trop jeune.

— Philippa... en robe marron glacé...

— Et celle-ci, pas trop grande les cheveux sombres, est-ce une demoiselle Packard, aussi ?

— Oui, c'est Sasha... Enfin, Alexandra. Elle porte le même prénom que sa mère, un princesse russe, très belle, mais affligée d'une mauvaise santé et très fragile des nerfs.

— Mm... Il me faut une épouse forte et capable, dit pensivement Reid.

— Je suis sûr que Sasha possède ces deux qualités, mais on ne peut pas être sûr qu'elle n'a rien hérité d'autre de sa mère que sa beauté. Si c'est la santé que tu recherches, Georgia me paraît parfaite. Mais; elle ne te laissera pas mener une vie tranquille, si tu veux; mon avis...

— Non?

Reid sourit. Le défi lui plaisait. Il continua d'examiner les quatre jeunes filles qui, près de l'arbre de Noël, bavardaient sans se douter le moins du monde tes grands desseins de l'oncle Percy.

— Comment est leur père ? Un \eux briscard, paraît-il. Il ne doit pas s'en laisser conter.

— Un type épatant. Dois-je te présenter?

— Absolument.

L'orchestre attaqua le premier morceau : une élégante mazurka, sur laquelle lord et lady Vestfaling ouvrirent le bal. Sasha sentit tout son corps vitrer au son entraînant de la musique. Sous la longue robe du soir, elle se mit à taper du pied en cadence.

— Ne regarde pas ! Il vient par-ci.

— Hein? Qui?

Sasha se tourna vers sa sœur d'un air hébété.

— Ne regarde pas ! la pressa de nouveau Georgia.

Sa curiosité éveillée, Sasha regarda, au contraire, et croisa le regard d'un bleu sombre du bel homme au teint halo qu'elle et ses sœurs avaient tantôt remarqué. Tout de suite, elle baissa la tête et détourna les yeux. Elle ne le connaissait pas, mais avec lui il y avait le comte de Claremount, un vieil ami de son père. Sasha fit donc une révérence.

— Ah, Percy ! s'exclama le général. Content de vous voir...

— Conrad...

Les deux hommes se serrèrent la main.

— Mon cher Conrad, permettez-moi de vous présenter mon neveu, le capitaine Reid Bowen. Il vient de passer sept ans aux Indes, dont la plus grande partie sur la frontière afghane. A présent qu'il est de retour, couvert de gloire et promu au rang de major...

— Pas encore, corrigea Reid. Au printemps seulement.

— C'est tout comme. Pour le moment, donc... L'oncle Percy lui lança un regard exaspéré.

— ... j'essaie de le persuader de prendre un peu de bon temps avant de rejoindre sa prochaine affectation : attaché militaire auprès de notre ambassade à Saint-Pétersbourg.

Au nom de la capitale russe, le général dressa l'oreille. Il tendit sa main.

— Content de vous connaître. Quel est votre régiment?

— Les Royal Fusiliers, 7^e bataillon. Mes respects, mon général.

— Belle unité. J'étais aux Queen's Light Dragoon.

— Je suis très honoré, mon général.

Tout de suite, Conrad Packard posa quelques questions précises sur la situation en Afghanistan. Reid y répondit avec plaisir et la conversation menaçait de s'éterniser lorsqu'un coup de coude de son oncle en plein dans ses côtes rappela le jeune capitaine à ses devoirs immédiats.

— Puis-je avoir l'honneur d'inscrire mon nom sur le carnet de bal de mademoiselle votre fille, mon général ?

— Certes, mon garçon, mais laquelle ? Comme vous l'aurez peut-être remarqué, j'en ai quatre...

Reid hésita. Devait-il marquer, dès l'abord, une préférence, ou bien était-il de meilleure politique de ne pas trop dévoiler ses plans ? Il penchait pour la seconde option.

— Eh bien, je serais ravi si n'importe laquelle de ces demoiselles voulait bien m'accepter comme cavalier, d'autant qu'il leur faudra me pardonner ma maladresse ; c'est qu'il y a bien longtemps que je n'ai pas dansé...

Avant même qu'il ait terminé sa phrase, Victoria et Philippa brandissaient leur carnet sous son nez. Il les prit obligeamment et y inscrivit son nom. C'est alors que Georgia s'exclama :

— Oh, mon Dieu, je suis désolée, le mien est déjà plein ! Excusez-moi, papa, voici Félix qui vient me chercher pour sa mazurka.

— Tu as déjà dansé avec lui, Georgia, grogna le général en considérant le jeune Westfaling d'un œil peu amène. Tu vas donc reconduire et le capitaine Bowen prendra sa place.

— Oh, mais papa, c'est impossible ! se récria la jeune fille. Ce serait très impoli, n'est-ce pas, Sasha ?

Le regard suppliant de sa sœur fit rougir fortement l'aînée.

— Euh... ce ne serait pas très correct, en effet, murmura-t-elle.

— D'ailleurs, Sasha n'a pas encore dansé, ce soir. Elle peut accepter le capitaine.

— Je... J'ai perdu mon carnet de bal.

— Pas du tout ! Il est dans ton réticule.

Sans plus attendre, Georgia tourna les talons dans un tourbillon de dentelles et prit le bras de Félix d'un air décidé, pour l'entraîner vers la piste de danse.

Une ride soucieuse apparut sur le front du général tandis qu'il suivait le jeune couple du regard. Sasha s'en aperçut et, posant une main apaisante sur le bras de son père :

— Ce n'est qu'une passade, papa, lui dit-elle, ne vous inquiétez pas trop...

Puis elle adressa à Reid un sourire poli.

— Je serais ravie de danser avec vous, capitaine...

— Moi d'abord, protesta Victoria.

Reid tendit la main pour se saisir du carnet de Sasha et fut stupéfait de constater que ses pages étaient encore vierges de toute inscription. Pourquoi personne ne voulait-il danser avec cette jolie fille ? Avait-elle des

dents de cheval ? Une conversation assommante ? De sa hauteur, il baissa les yeux vers elle. Elle n'était peut-être pas d'une beauté étourdissante, mais il ne voyait aucun défaut dans ses traits délicats, son teint pâle, sa peau soyeuse et ses grands yeux sombres qui pétillaient d'intelligence. Il s'inscrivit pour deux danses, des valse, un peu plus tard dans la soirée, puis offrit son bras à la jeune Victoria afin de l'escorter vers la piste de danse.

En dépit de son enthousiasme initial, Vicky se trouva fort intimidée de se trouver entre les bras de ce bel homme nettement plus âgé qu'elle et ne put trouver un mot à lui dire, ce dont Reid ne se plaignait pas. A la fin de la danse, il la ramena auprès des siens, s'inclina et partit à la recherche d'un verre bien mérité.

A 22 heures, un somptueux buffet fut servi. Sasha finissait une part de gâteau aux cerises lorsqu'elle vit s'approcher le capitaine Bowen, qui venait la chercher pour la première valse de la soirée. Quand il s'arrêta devant elle, une petite lueur amusée dans l'œil, la gratifiant d'un sourire à se damner, elle posa sa cuillère en toute hâte et se leva, pressée malgré elle de se suspendre à son bras.

Les premiers accords du Beau Danube Bleu, qu'elle aimait beaucoup, la firent sourire de plaisir par anticipation. Elle adorait les valse viennoises et celle-ci était sa préférée. Elle acquiesça d'un signe de tête et introduisit sa main dans le crochet du bras de son cavalier. Elle sentait que chaque particule de son corps réagissait à la proximité de cette haute silhouette à côté d'elle.

Bien qu'il se fût légèrement voûté pour l'y aider, elle dut lever haut son bras pour poser la main sur son épaule. Contrairement à ce qu'il avait prétendu, il était très loin d'être un mauvais danseur. Jamais Sasha n'avait autant apprécié une valse. Elle regardait Reid à la dérobée — son nez bien droit, ses mâchoires carrées, très masculines. Ses yeux, qu'elle avait osé regarder bien en face lorsqu'il avait mis sa main sur sa taille fine, étaient, ce qui l'avait tout de suite frappée, d'un bleu inhabituel, sombre et profond. Elle le suivait sans effort au rythme de la valse, ses pieds et ses jambes entre les siens, avec la plus parfaite confiance dans sa maîtrise.

— Vous êtes une excellente danseuse, mademoiselle Packard...

Reid nota que Sasha le remerciait d'un hochement de tête et d'un sourire timide, recevant le compliment avec grâce, sans se rengorger le moins du monde. Il remarqua aussi qu'elle avait un tout petit peu de crème Chantilly au coin des lèvres. Devait-il faire semblant de n'avoir rien remarqué ? Il ne put se garder de regarder encore et encore, tout en dansant, cette petite tache, au point que la jeune fille s'en aperçut. Elle rosit joliment de confusion et son sourcil sombre, bien dessiné, s'arqua en signe d'interrogation.

— Je suis désolé, miss Packard...

Sans le vouloir, il l'avait embarrassée, il valait donc mieux jouer la franchise. S'il ne se trompait pas sur son compte, elle apprécierait son honnêteté.

— Je... hum, n'en prenez pas offense, mais... si vous voulez essuyer le coin de votre bouche...

— Oh, mon Dieu, s'écria Sasha, instantanément mortifiée. J'ai de la crème ?

— Juste un tout petit peu.

Sasha rougit des pieds à la tête. Elle fit un mouvement désordonné pour s'échapper des bras de Reid, mais celui-ci tint bon.

— Oh, je vous en prie, capitaine, laissez-moi partir.

— Mais pourquoi ?

— Je... Je... laissez-moi me retirer dans le vestiaire des dames, je vous en prie !

A l'agonie, elle sentait ses joues prendre feu.

— C'est bien inutile, répondit Reid.

Dansant vers un coin de la piste, il s'arrangea pour la dissimuler à la vue des autres danseurs et, avançant un doigt ganté de blanc, il essuya d'un geste vif la petite tache de crème.

— Voilà, c'est parti. Personne n'a rien vu.

Sasha tenta de s'échapper encore, sans plus de succès.

— Vous devez me trouver... bien ridicule.

— Mais pas du tout.

Il baissa les yeux vers elle et eut la surprise de voir briller une larme dans les siens.

— Allons, lui dit-il en souriant aimablement, qu'est-ce qu'un peu de crème Chantilly dans l'immensité de l'univers ? Ce n'est pas comme si vous aviez perdu un escarpin, ou pire : si l'un de vos bas s'était effondré, tirebouchonné, autour de votre cheville.

Sasha ne put s'empêcher de pouffer. Aussitôt, une nouvelle rougeur envahit ses joues et sa gorge découverte. Elle balbutia, choquée :

— Oh, vous ne devriez pas parler de telles choses... Reid sourit. Il trouvait son sourire très charmant, ainsi que sa manière de rougir, d'ailleurs. Il y avait bien longtemps qu'il ne s'était pas trouvé aussi proche d'une femme capable de telles réactions émotives.

— Non, c'est vrai, je ne devrais pas...

Il commençait à entrevoir pourquoi Mlle Alexandra Packard n'était pas l'objet de l'attention de tous. Il y avait en elle une grande fragilité et celle-ci devait refroidir l'ardeur des galants. A sa grande surprise, il sentit poindre en lui un instinct enfoui depuis bien longtemps ; celui de combattre lions et dragons pour garder la belle de tout mal. Mal à l'aise, il chassa cette pensée de son esprit. Cela ne marcherait probablement pas et c'était bien pourquoi son carnet de bal était vide. La femme d'un officier devait être forte et à même de tenir un foyer, d'élever des enfants pendant que son mari était au loin à gagner ses médailles.

Lorsqu'ils se séparèrent, à la fin de la valse, le capitaine prit congé assez froidement, si bien que Sasha se demanda s'il viendrait lui réclamer la seconde. Il revint pourtant et elle en conçut un intense plaisir. De nouveau, il la fit tourbillonner sur la piste de danse avec une élégante maîtrise. Comme il ne cherchait pas spécialement à renouer la conversation, elle lui demanda

poliment s'il avait hâte de rejoindre son poste à Saint-Pétersbourg, et ils se mirent alors à parler de la Russie.

— Je dois vous dire, mademoiselle, qu'aucune danse ne m'a fait plus plaisir, ce soir, que celles que j'ai pu partager avec vous, lui dit-il. Non seulement vous êtes une danseuse exquise, mais votre conversation est très enrichissante.

— M... merci... c'est très aimable à vous !

La valse se termina, bien trop tôt au goût de Sasha, et il la ramena vers sa famille. Il ne partit pas tout de suite, toutefois. Il resta un long moment à bavarder avec le général à propos de la vie militaire et, aussi, de son envie d'apprendre le russe.

Dans l'obscurité des petites heures de la nuit, le pas des chevaux sur la neige souillée de la rue interrompit le sommeil léger de lady Packard, qui s'était assoupie en attendant le retour des siens à leur maison de Rosenberry Street. Elle se tourna pour allumer sa lampe de chevet ; la porte claqua alors et la grosse voix de son mari retentit, qui recommandait aux filles de ne pas faire de bruit.

En souriant, elle s'assit, redressant ses oreillers, puis passa la main sur ses cheveux nattés. Quelques instants plus tard, le général entra dans la chambre, retirait ses gants, dénouait son nœud papillon. Il prenait soin de se déplacer sans bruit sur la moquette.

— Est-ce que les filles se sont bien amusées ? demanda-t-elle d'une voix douce et un peu rauque, à l'accent russe

encore bien perceptible, malgré toutes les années passées en Angleterre.

Conrad se tourna vers le lit.

— Oh, ma chérie, pourquoi vous être réveillée?

Il lui fit un sourire navré et s'assit avec précaution sur le bord du matelas.

Olga lui tendit les bras et il la serra contre lui, avec précaution, comme si elle était une enfant et qu'il craignait de lui faire du mal, sa santé étant si fragile. Il l'embrassa dans le cou, s'enivrant de l'odeur de sa peau, et caressa les boucles brunes qui encadraient son visage.

— Comment vous sentez-vous, mon amour?

— Ça va..., répondit-elle en souriant. Tu m'as manqué...

— Il fallait venir avec nous. Les Westfaling ont demandé de tes nouvelles, ce vieux Percy aussi et pas mal d'autres...

Des larmes brillèrent dans les yeux d'Olga. Très émotive, elle pleurait facilement, au moindre attendrissement.

— Comme ils sont gentils, tous ! La prochaine fois, je te le promets. Georgia s'est-elle bien tenue ?

— Pas vraiment, non...

Malgré lui, Conrad rit, le tracas qu'il se faisait pour elle un instant contrebalancé par son admiration pour la nature indomptable et passionnée de sa fille. Il se pencha pour retirer ses chaussures et ses chaussettes, se débarrassa à la diable de ses autres vêtements et s'allongea auprès de sa femme en poussant un soupir de soulagement.

— Je commence à me faire un peu vieux pour ce genre de sottises...

Il se tourna sur l'oreiller et regarda Olga.

— Mon Dieu, soupira-t-il, il est temps que nos filles se marient, mon ange, que nous puissions un peu nous occuper de nous...

Il resta songeur un instant. Le calme et le bon air de leur manoir, dans la campagne du Shropshire, pourraient, qui sait, redonner des forces à Olga.

— Georgia s'est peut-être attiré un prétendant ce soir, bien que ce ne soit probablement pas celui qu'elle préférerait..., dit le général, toujours pensif. Percy nous a présenté son neveu, le capitaine Reid Bowen. J'ai trouvé que c'était un splendide garçon. Il me semble tout à fait capable de tenir la bride à ta fille. Figure-toi qu'il est nommé attaché militaire à Pétersbourg, qu'il doit rejoindre au printemps. Olga se coula contre lui, la tête sur son épaule.

— Oh, Conrad, ce serait merveilleux ! Raconte, je t'en supplie. J'ai toujours rêvé que, comme moi, ma fille se marie avec un officier !

— Du calme, mon amour, ils viennent tout juste de faire connaissance. Je l'ai tout de même invité pour le dîner de Noël...

Il haussa un sourcil.

— J'espère que cela ne te dérange pas ?

— Au contraire ! Il nous manquait un invité, de toute façon... Et Sasha ? Quelqu'un a-t-il dansé avec ma Sasha ?

— Le capitaine Bowen, seulement... Que veux-tu, elle est restée tout le temps près de moi. Je crains bien qu'elle ne surmonte jamais sa timidité et qu'elle soit condamnée à vivre dans l'ombre de Georgia.

Sasha ôta ses escarpins et trottina pieds nus vers sa coiffeuse. En retirant lentement ses épingles à cheveux, elle n'osa pas regarder franchement son visage, ni croiser son regard dans le miroir. Georgia l'appela de sa chambre, qui jouxtait la sienne. Elle hésita, puis se décida à affronter son reflet. « C'est étrange, songea-t-elle, c'est bien moi... la même... et pourtant je sens que quelque chose en moi a changé. »

Et cela, depuis que le capitaine Bowen l'avait prise dans ses bras et l'avait fait tourner sur la piste...

— Oh, Sasha, dépêche-toi, je t'en prie, je n'arrive pas à m'extirper de ce maudit corset !

— J'arrive!

Elle se précipita au secours de sa sœur.

— Je ne vois pas pourquoi Polly ne peut pas nous attendre ! maugréa celle-ci.

— Parce qu'il est 2 heures du matin, répondit Sasha en défaisant les rubans. Ce ne serait pas correct d'obliger une servante à veiller aussi tard, simplement pour délacer nos corsets. Nous pouvons bien le faire nous-mêmes.

Georgia soupira mais ne rétorqua rien. Elle se débarrassa de l'accessoire honni, puis se tourna pour aider sa sœur à faire de même. Toutes deux laissèrent

robes et lingerie sur une bergère, afin que Polly en disposât, le lendemain matin.

Georgia sauta sur son lit, s'y assit en tailleur et entreprit de brosser ses longs cheveux. Ses yeux de saphir brillant encore d'excitation, elle s'écria :

— Est-ce que cela n'était pas une délicieuse soirée ?

— Hmm...

— Félix est le plus merveilleux danseur qui soit et il me fait rire, je l'adore !

Sasha s'assit à côté d'elle et pressa affectueusement son poignet.

— Allons, Georgia. Tu sais bien que papa ne permettra jamais que tu l'épouses...

— Mais pourquoi ?

— Tu sais aussi très bien pourquoi. Félix est mêlé à un horrible scandale... avec cette servante enceinte...

— Il m'a juré que ce n'était pas lui et qu'elle mentait effrontément pour lui nuire.

— Ce n'est pas tout. Il a refusé d'entrer à l'académie militaire et il reste oisif auprès de sa mère. Tu ne peux pas espérer que cela le rende sympathique aux yeux de papa.

Georgia se glissa sous les couvertures et se réfugia à l'autre bout du lit.

— Ce n'est pas sa faute si l'idée de tuer des gens lui répugne et puis, il ne veut pas être envoyé aux cent mille diables, dans des pays déshérités.

Sasha eut l'impression que sa sœur répétait les propres mots de Félix, plutôt que d'exprimer un véritable accord avec lui.

— Papa dit qu'il n'a aucune discipline et que c'est un lâche.

— Je dors, dit fermement Georgia en tournant le dos à sa sœur. Bonne nuit.

Sasha soupira.

— Bonne nuit, dors bien, murmura-t-elle. Georgia ne répondit que par un grognement et elle préféra ne pas insister. Quand elle s'était mis quelque chose dans la tête, sa sœur pouvait se montrer plus têtue qu'une mule. Sasha retourna dans sa chambre, referma la porte de communication, se glissa sous les draps de son lit à baldaquin et resta un moment éveillée, dans le noir. Elle repensa à la valse qu'elle avait dansée avec le capitaine Bowen. Quand elle se souvint du moment terriblement embarrassant où il avait remarqué la tache de crème au coin de ses lèvres, elle étreignit son oreiller et y enfouit son visage, puis se pelotonna sous les draps en s'efforçant de se persuader qu'il valait mieux oublier cet épisode. Comme le capitaine l'avait lui-même fait remarquer, dans l'immensité de l'univers, le fait était d'importance nulle. Sasha préféra se souvenir du corps solide et souple sous ses doigts, tandis que l'officier la menait sur la piste, parmi les autres couples, avec élégance et sûreté, au son chaud et rassurant de sa voix... jusqu'à son odeur, propre et masculine, qui restait comme gravée dans sa mémoire.

Seulement, tandis qu'il parlait avec papa, le capitaine avait lancé plusieurs regards intéressés vers Georgia, alors en train de danser, ainsi que plus tard, comme elle conversait avec sa grande amie Arabella... Mais, pour être juste, il fallait dire qu'il avait aussi discuté avec elle, Sasha, avec Philippa et même avec la jeune Victoria. Papa, à sa grande surprise, l'avait invité avec son oncle à leur dîner de Noël.

Sasha ferma les yeux et s'endormit avec l'agréable pensée qu'elle était appelée à revoir bientôt le séduisant capitaine Bowen.

2

Bien qu'il fût rentré tard, Reid s'éveilla à son heure habituelle, effet des longues années passées à observer la stricte discipline militaire. Il avait décliné l'invitation de son Oncle à séjourner chez lui, préférant prendre une chambre au mess des officiers du Royal Fusiliers, dont la situation centrale, juste derrière les cantonnements voisins de la

Tour de Londres, était des plus pratiques, avec son écurie adjacente. A 9 heures très précises, son ordonnance entra, porteur d'une cuvette d'eau chaude et de son nécessaire de rasage. Reid passa une robe de chambre tandis que le soldat affûtait son coupe-chou et

s'assit face à la fenêtre pour se faire raser. Entre les lourds doubles-rideaux de brocart vert, un coin de ciel bleu révélait un temps idéal pour aller faire une promenade à cheval à Hyde Park avant le déjeuner, ce qui lui remettrait les idées en place. Il n'était pas, par nature, sujet à l'introspection et n'avait pas, jusqu'ici, traversé de telles difficultés dans l'existence qu'il lui ait été nécessaire de beaucoup s'interroger, mais, par cette froide matinée de décembre, ses pensées, pas bien claires, demandaient à être remises en ordre.

Tout ne se passait pas exactement comme il l'avait prévu. Son intention était de prendre femme, de l'emmener à Saint-Pétersbourg et de s'y installer dans ses nouvelles fonctions; hélas, trouver la candidate idéale n'était pas aussi simple que son oncle Percy et lui-même l'avaient imaginé.

Par le passé, il avait soigneusement évité le mariage en raison du caractère... permanent d'un tel engagement ; et s'il n'était pas homme à ressentir un constant besoin des femmes, il avait connu quelques discrètes et très agréables liaisons, toujours avec des femmes très belles, intelligentes mais pas « trop », suffisamment en tout cas pour comprendre qu'il ne fallait pas attendre de lui plus que quelques bons moments de sensualité partagée. Lorsque, l'attraction initiale passée, l'un ou l'autre rompait, cela se faisait sans grand drame puisque ni l'un ni l'autre des protagonistes n'attendait grand-chose de plus. En rinçant au-dessus de la cuvette ses joues et son menton parfaitement net et en se frottant la mâchoire,

Reid se demanda si ce n'était pas précisément la perspective de l'engagement, l'image de la corde passée autour de son cou, qui était à l'origine de son trouble, ce matin.

Elisant de nouveau la tenue civile, plus discrète, il choisit dans sa penderie une veste de tweed à gilet assorti, une culotte beige, une chemise crème et une cravate dans ces tons d'automne ou d'hiver. Après tout, peut-être n'était-ce pas cela du tout qui l'obsédait, mais le souvenir de ces deux valse avec cette demoiselle Packard. Elle ne ressemblait pas, cette Sasha, à toutes les jeunes filles ou même aux femmes qu'il avait rencontrées. Gracieuse, très... et plus légère qu'une plume, entre ses bras ; intelligente ; sa connaissance de la Russie, de sa langue, de sa musique, de sa culture en général sautait aux yeux et il n'était pas douteux qu'elle possédait également des lumières sur bien d'autres pays et sujets. Pourtant, pas un instant elle ne s'était montrée ennuyeuse ni pédante, émaillant sa conversation de nombreux traits d'humour et l'animant de son rire timide, qui était son ravissement. Pour tout dire, elle n'appartenait pas au genre de femmes qui éveillait d'ordinaire son appétit et, de toute manière, elle était d'une famille bien trop respectable pour qu'il pût songer un seul instant à en faire sa maîtresse, mais il ne fallait pas appliquer à une épouse les critères de choix d'une amante. Cette demoiselle Alexandra Packard elle avait beau ne pas être une blonde à l'abondante poitrine, elle avait bien du charme avec ses cheveux sombres, sa peau blanche et crémeuse et cette

féminité qui irradiait de toute sa personne. Elle était fine, cultivée, enjouée, Reid pouvait aisément imaginer que les soirées passées en sa compagnie ne seraient ni mornes, ni pesantes. Elle était menue, ce qu'il avait toujours trouvé très séduisant chez une femme, et il était plaisant de s'imaginer la soulevant dans ses bras pour la porter dans son lit ou même simplement de la voir, en pensée, s'asseoir sur vos genoux devant un bon feu, prélude à d'autres plaisirs.

Mais l'oncle Percy lui avait bien rappelé l'importance d'avoir un héritier et il doutait que la fragile silhouette de Sasha lût bien celle d'une future mère. Appariait-on une fragile pouliche avec un cheval de bataille ? Non, décidément non, se dit-il, cela ne marcherait pas. Mieux valait, sans doute, songer à l'autre demoiselle, la blonde, qui semblait posséder toutes les qualités d'une épouse : l'assurance, la vivacité... et une plastique admirable. C'était, à l'évidence, une forte personnalité, peut-être un peu trop démonstrative dans ses manières, trop volontaire, voire égoïste, qui sait ? Reid n'avait pas pris tellement de plaisir à bavarder avec elle, d'autant que, durant leurs conversations, elle lançait de fréquents regards derrière son épaule, pour tenter d'apercevoir ce godelureau de Westfaling. L'enthousiasme du capitaine commençait à décroître fortement, tandis qu'il comparait les qualités respectives des deux sœurs. Faute de pouvoir prendre une décision, il finit par se résoudre à n'y plus penser pour le moment et, avant de faire seller

son cheval bai et de prendre le chemin de Hyde Park, il descendit avaler un solide petit déjeuner.

— Sasha, lève-toi !

Sasha repoussa la main qui lui secouait l'épaule et s'enfonça plus profondément sous les draps et les couvertures. Mais sa sœur ne l'entendait pas de cette oreille.

— Oh, va-t'en, Georgia, laisse-moi tranquille ! grogna-t-elle, la tête sous l'oreiller, les paupières lourdes de sommeil.

— Sasha, il faut te lever.

Georgia alla ouvrir les rideaux et le soleil envahit la pièce.

— J'ai promis à Félix de le retrouver au parc. Habille-toi, le palefrenier sera prêt à 10 heures.

— 10 heures !

Sasha s'assit sur le lit, regarda l'horloge sur le manteau de la cheminée puis sa sœur, habillée de pied en cap.

— Es-tu folle, Georgia, ou n'as-tu aucune pitié pour ton prochain ? C'est l'aube et je suis épuisée d'avoir dansé toute la nuit.

— Fariboles ! Il est presque 9 heures et tu as dormi tout ton soûl. Allons, ma chérie, mets ton joli costume d'écuyère, le bleu. Je vais sonner Polly pour qu'elle nous apporte du thé et des toasts.

Georgia plongea dans la penderie de sa sœur et en ressortit avec une pile de vêtements sous le bras, qu'elle déposa sur le lit avant d'aller tirer le cordon de sonnette.

Sasha s'étira, bâilla, mais vit bien qu'il n'y avait rien d'autre à faire qu'à s'exécuter. A présent qu'elle était éveillée, ses pensées revenaient vers le capitaine Bowen et elle fut bientôt trop excitée pour pouvoir se rendormir, même si on l'avait laissée tranquille. Un ciel d'un bleu éclatant se montrait à la fenêtre; c'était effectivement une belle journée pour aller se promener au parc. La neige avait cessé de tomber et même si, dans quelques heures, elle se métamorphoserait en une boue grisâtre, pour l'heure elle devait crisser sous les pas sans être du tout glissante ; toute chose était revêtue de son beau manteau blanc. Avec ce soleil, il ne devait même pas faire trop froid. Sasha s'habilla, dégusta une odorante tasse d'Earl Grey accompagnée de toasts beurrés et de marmelade d'orange en feignant de ne pas s'apercevoir du manège de Georgia, qui s'impatientait. Finalement, vêtue à son tour de pied en cap, elle posa son joli petit chapeau sur sa tête, repoussa derrière son oreille une mèche de cheveux sombres et enfila des gants de fin chevreau.

— Enfin ! s'écria Georgia en sautant sur ses pieds. Prenant sa sœur par la main, elle lui fit dévaler l'escalier et l'entraîna vers l'écurie en lançant de fréquents regards derrière elle, ce qui finit par éveiller les soupçons de Sasha.

— Papa sait que nous sortons ? Tu as sa permission ?

— Mais bien sûr!

Georgia fit un grand sourire et un salut de la main au jeune palefrenier qui les attendait, tenant deux beaux chevaux gris par la bride.

— Bonjour, Farrell !

— 'Jour, mam'zelles...

Le jeune Irlandais mit la main à sa casquette puis tira les bêtes vers l'escabeau qui servait à se mettre en selle.

Le général avait appris à ses filles à monter bien avant qu'elles sussent lire ou écrire et elles bondirent sur leurs selles d'amazone avant même que le jeune palefrenier ait eu le temps d'enfourcher sa jument. Le groupe sortit de l'écurie et se dirigea vers Hyde Park ; Georgia fit passer sa monture à un trot rapide, et les deux autres chevaux l'imitèrent.

Bien que le temps fût ensoleillé, il n'y avait pas grand-monde dans ce quartier cossu à cette heure matinale, d'autant que de nombreuses familles avaient dû quitter Londres pour aller passer les fêtes à la campagne. Les silhouettes dénudées des arbres défilaient au bord des trottoirs et Sasha dut demander à sa sœur de ralentir, ce que Georgia fit mine de ne pas entendre. Une fois passée la grille du parc, elle se mit même au galop, sa robe et le voile de son chapeau claquant au vent.

Sasha poussa un soupir exaspéré et mit elle aussi sa monture au galop, lançant des regards derrière elle pour s'assurer que le jeune palefrenier les suivait toujours. Elle ne rejoignit Georgia que plusieurs secondes plus tard, la jeune fille ayant déjà mis pied à terre et s'activant joyeusement à confectionner un bonhomme de neige en

compagnie de Félix Westfaling. Hors d'haleine, Sasha tira sur ses rênes, son cheval hennissant de surprise à se voir stoppé si brusquement dans son élan.

— Ta robe va être toute mouillée, gourmanda-t-elle sa sœur. Et où est ton chapeau ?

Radieuse, Georgia riait, les joues rouges, réellement ravissante sur ce fond de neige immaculée.

— Viens plutôt nous aider, Sasha !

Félix cessa de confectionner l'un des bras du bonhomme pour tasser une boule de neige dans sa main et la lancer sur Sasha.

— Bonjour ! Venez vite vous joindre à nous, il faut le finir avant que cela ne commence à fondre.

Si le cheval broncha et fit un pas de côté, effrayé par le projectile qui arrivait sur lui, la jeune fille resta ferme sur sa selle et répliqua :

- Non merci. Georgia, peux-tu, s'il te plaît, remettre ton chapeau et remonter à cheval ?

Sans répondre, sa sœur se mit à bombarder Félix de boules de neige et le jeune homme riposta en riant. Sasha soupira derechef et regarda Farrell, qui venait de les rejoindre. le palefrenier lui répondit par un haussement d'épaules et un sourire indulgent. Elle fureta de tous côtés. Dieu merci il n'y avait personne, excepté un cavalier à quelque distance. Bah, quel mal faisaient-ils, après tout ? Et puis, Cela avait l'air si amusant ! Elle tendit ses rênes à Farrel, sauta à terre, ses bottes craquant sur l'épaisse couche de neige poudreuse, et se dirigea vers le bonhomme.

- Dites-moi, Sasha, lui demanda Félix, est-ce qu'une partie de luge vous plairait ? Nous sommes tout un groupe qui allons nous retrouver à Birch Hill, cet après-midi.

Le jeune homme savait bien que, s'il parvenait à persuader l'aînée, la cadette ne manquerait pas de suivre.

— Non merci, je n'aime pas cela, répondit-elle en le regardant modeler le bloc de la tête.

Elle sursauta en recevant une grosse boule de neige sur son épaule.

— Georgia!

Riant et criant vengeance à la fois, elle se pencha pour ramasser ses propres munitions et bientôt tous trois furent engagés dans une féroce bataille, ponctuée de grands celais de rire.

Une voix masculine, profonde et familière, résonna soudain derrière Sasha.

— Bonjour, mademoiselle Packard.

Tous trois s'interrompirent et se tournèrent vers le cavalier, qui s'était arrêté auprès d'eux. Les joues déjà bien rouges de Sasha s'empourprèrent encore davantage quand elle reconnut le capitaine Bowen. Elle lâcha la boule de neige qu'elle avait en main, tira nerveusement sur le pan de sa veste et repartit, embarrassée :

— Oh, bonjour, capitaine Bowen.

— Belle journée, n'est-ce pas?

— Oui, en effet.

Du coin de l'œil, elle surveillait Félix et Georgia, qui s'étaient glissés derrière le bonhomme de neige, la laissant seule avec le capitaine. Comme sa sœur, Sasha avait retiré son chapeau à voilette, et sa lavallière menaçait de se défaire d'un instant à l'autre.

— Voilà un bien beau bonhomme de neige... Puis-je vous aider?

— Euh... Eh bien...

Derrière elle, ses deux complices pouffaient de façon audible. Le capitaine sauta à terre et marcha sur eux. Le cœur battant, Sasha s'évertua à discipliner ses mèches folles ainsi qu'à chasser les flocons de neige qu'elle avait jusque sur le bout du nez.

— Mademoiselle Packard...

C'était maintenant à Georgia qu'il s'adressait et, malgré elle, Sasha en éprouva une pointe de jalousie.

— ... Et le jeune Félix, c'est bien cela ?

— Comment allez-vous, capitaine ? Nous allons justement...

— Nous allons justement partir, le coupa Sasha en se baissant pour ramasser son chapeau et celui de Georgia.

— Ce n'est pas à cause de moi que vous interrompez votre jeu, j'espère ?

Une nouvelle fois, Reid fut frappé par la beauté de la jeune fille, la profondeur de son regard noir et les reflets dorés que le soleil donnait à ses cheveux pourtant sombres. Sasha, elle, ne put s'empêcher de regarder sa bouche, la ligne parfaite de ses lèvres dessinant un séduisant sourire, ses larges épaules si viriles et ses

longues jambes moulées dans sa culotte de cheval. Il respirait la forme et la force physique.

Georgia ne pouvait pas rester bien longtemps intimidée par la présence d'un quasi-inconnu et, son naturel reprenant le dessus, elle se remit gaiement, avec Félix, à la confection du bonhomme de neige.

— Il nous faudrait des brindilles pour ses mains, dit Georgia en regardant autour d'elle.

— Il y a un buisson d'aubépine, par là, dit le capitaine.

Comme elle en était la plus proche, Sasha s'efforça d'arracher de terre deux tiges fourchues. Elles lui résistèrent et elle dut tirer dessus à deux mains, en veillant à ne pas se piquer à une touffe de houx. Soudain, elle poussa un petit cri de surprise et perdit l'équilibre. Avant de tomber tout à fait, elle fut rattrapée par deux mains solides et tirée en arrière contre un corps masculin.

— Attention, mademoiselle Packard, dit Reid en riant. Vous ne voudriez pas vous égratigner dans toutes ces fouilles piquantes, n'est-ce pas?

Sasha rougit mais ce fut à peine visible, tant le froid et l'exercice lui avaient donné des couleurs.

— Essayez celui-là, là-bas, lui dit Georgia avec un brin de malice, en l'envoyant plus loin. Ces brindilles sont trop petites, il nous en faut de plus grandes pour les bras.

— Oh, Georgia, nous devrions partir à présent, lui objecta sa sœur.

— Allons ! protesta celle-ci avec un regard entendu pour Félix. Trouve aussi des glands ou quelque chose du même genre, pour faire les yeux.

Avec un soupir et un regard d'excuse envers le capitaine, Sasha s'éloigna du massif où elle se trouvait, cherchant des yeux au sol. Reid la suivit.

Dès qu'ils eurent tourné le dos, Félix et Georgia tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Le jeune palefrenier, qui tenait les chevaux, détourna discrètement les yeux.

— Je crois que ceci fera l'affaire, capitaine, dit Sasha en désignant une branche. Voudriez-vous être assez aimable... C'est trop haut pour moi.

-- Bien sûr.

Il tendit le bras et cassa sans effort deux petites branches. Sasha se pencha alors pour ramasser des petits cailloux dans un parterre de fleurs. Elle tâcha désespérément de trouver un sujet de conversation qui fût suffisamment anodin mais n'y parvint pas. Ce fut le capitaine qui brisa le silence.

— Votre père m'a très aimablement invité à votre dîner de Noël...

— Ah?

— Je me demandais si vous pouviez me donner l'idée d'un cadeau qui ferait plaisir à vos parents.

La nervosité empêchait la jeune fille de se concentrer.

— Ma foi... Je ne sais... N'importe quoi fera l'affaire. ..

Elle jeta un regard inquiet derrière son épaule.

— Nous devrions... y retourner.

Sans préciser qu'elle craignait que sa sœur ne se conduisît mal en son absence, elle tourna les talons.

Hélas pour elle, un dieu malin avait voulu qu'un joueur de croquet abandonnât un crochet dans l'herbe, que la neige dissimulait. Se prenant le pied dedans, Sasha vacilla et s'étala de tout son long aux pieds de Reid, le visage dans la blanche poudreuse.

— Mademoiselle Packard !

Le capitaine se rua vers elle, mais elle se relevait déjà, à demi suffocante.

Elle prit une profonde inspiration, essuya les flocons qui saupoudraient son visage et, refusant la main tendue de son compagnon, se remit sur ses pieds.

— Je vais très bien, merci.

Très raide, elle s'éloigna à grandes enjambées et, calquant son ton sur celui de son père quand celui-ci voulait être obéi sans murmure, elle lança :

— Georgia, nous partons.

Sa sœur, qui savait avoir passé les bornes de l'effronterie pour la journée, ne fit cette fois aucune objection. Elle ramassa son chapeau et rejoignit les chevaux. Farrell l'aida à se mettre en selle et ce fut Reid qui offrit ses mains jointes à Sasha pour l'aider à mettre le pied à l'étrier.

Quand elles furent toutes deux sur leurs montures, il sauta sur la sienne et regarda Félix.

- On dirait que vous êtes à pied, Westfaling...

- En effet, capitaine, lui répondit le jeune homme d'un air faraud, les bras ballants.

- C'est donc moi qui aurai le plaisir d'escorter ces demoiselles jusqu'à leur domicile.

- Ce n'est pas la peine ! se récria Sasha. Nous avons Farrell.

- Bien sûr que si, mademoiselle Packard. Je manquerais à tous mes devoirs si je ne le faisais pas.

Georgia fit à Félix un clin d'œil complice et, plongeant ses talons dans le flanc de son cheval, se mit au galop en lançant à Reid un regard qui signifiait clairement : " Attrape-moi si tu le peux. » Sasha s'élança derrière elle dans le même mouvement. Les sœurs Packard, de toute évidence, étaient d'excellentes cavalières. Le capitaine piqua des deux à son tour, tandis que, sur sa vieille jument, le palefrenier était obligé d'adopter un trot poussif qui le laissa loin derrière.

— Georgia!

Le bruit des sabots des chevaux étouffait la voix de Sasha. Les deux sœurs ne ralentirent leur allure que lorsqu'elles atteignirent la grille du parc. Pas question de galoper sur les pavés, même recouverts de neige.

— Attends ! dit Sasha à sa sœur. Il est très incorrect de ne pas laisser le capitaine Bowen nous escorter. Il doit me prendre pour une sotte, j'en suis sûre.

— Bah ! qu'avons-nous à faire de ce qu'il pense ?

— Moi, j'en ai à faire.

Georgia fut déconcertée par le ton sans réplique de sa sœur et un air songeur passa dans ses yeux bleus, comme elle regardait s'approcher le cheval du capitaine.

— Très bien, Sasha, nous allons le laisser nous ramener à la maison et même nous lui offrirons une bonne tasse de chocolat chaud.

— Mais...

Georgia la regarda avec une surprise feinte, les sourcils levés, la tête penchée sur le côté.

— Qu'y a-t-il ? Tu as changé d'avis ? Voyons, Sasha, tu ne peux pas ainsi souffler le chaud et le froid en l'espace de quelques secondes...

— Je ne fais rien de tel ! Vraiment, Georgia, tu mets ma patience à rude épreuve. Tu es la plus exaspérante...

Sasha se tut car le capitaine Bowen approchait. Les deux jeunes filles vinrent placer leurs chevaux des deux côtés du sien, formant un tableau qui attira bien des regards : deux élégantes jeunes femmes montées sur de fringants barbes gris, entourant un séduisant gentleman sur son grand hongre bai à la robe luisante...

Un peu plus tard, ils entraient dans l'écurie de l'hôtel particulier du général et démontaient. Le capitaine Bowen accepta l'invitation de Georgia et passa une plaisante demi-heure dans le salon, devant une tasse de chocolat chaud et en compagnie de dames, une situation bien nouvelle pour lui, qui venait de passer un certain nombre d'années au milieu de ses soldats, dans les solitudes de la frontière afghane.

Lady Packard était descendue de sa chambre et avait pris place sur une bergère, près de la grande fenêtre qui donnait sur le jardin, à l'arrière de la maison, afin de profiter de la Vue et de la douceur du soleil d'hiver. Une couverture en tartan sur ses jambes, pâle et le souffle court, elle sourit aimablement au nouveau venu et Reid

ne tarda pas à être sous le charme de sa gentillesse et de sa beauté.

— Mon mari m'a dit que vous alliez être en poste à Saint-Pétersbourg? lui demanda-t-elle de sa voix douce à l'accent russe assez marqué. C'est ma ville natale, vous savez, et j'y ai été élevée aussi.

— C'est vrai, madame ?

Elle acquiesça tandis que, assis au bord de son siège, il tournait sa cuiller dans sa tasse.

— En effet, reprit-il, je dois m'embarquer fin avril, si le temps le permet.

— Etes-vous déjà allé en Russie?

— Non, madame, je n'ai pas encore eu ce plaisir.

— Mais vous parlez le russe ?

— Hélas non, mais le général a très aimablement offert je me donner quelques leçons. Pour le reste, je compte sur mon français, qui n'est pas mauvais.

— C'est que le russe est une langue difficile, on ne peut l'apprendre très rapidement, fit observer lady Packard en caressant rêveusement sa couverture d'une main chargée de bagues. Je suis surprise, cher capitaine, que l'on vous envoie là-bas sans cette nécessaire connaissance préalable.

— Oh, maman, protesta doucement Sasha, assise près de la cheminée dans une tache de lumière qui la mettait joliment en valeur, je crois que vous embarrassez le capitaine...

Lady Packard eut un rire clair. — Ma chère Sasha, je suis sûre que notre ami ne se laisse pas démonter pour si peu.

— Vous ne vous trompez pas et je suis flatté que vous preniez quelque intérêt à ma situation, répondit poliment l'intéressé en regardant d'abord Sasha puis Georgia, assise à la droite de sa mère, aussi près du capitaine qu'elle l'osait, ses yeux de saphir fixés sur lui. Je suppose que c'est mon expérience en Afghanistan qui m'a fait nommer à ce poste. Les Russes essaient depuis longtemps de contrecarrer notre politique dans ce territoire.

— Pourquoi cela? s'enquit Sasha, intriguée.

— Parce que ce pays est placé entre leur empire et le nôtre, aux Indes, que la Russie rêve d'un accès aux mers chaudes et que les quelques routes qui le traversent sont d'une grande importance, tant commerciale que stratégique.

— Je comprends, murmura la jeune fille.

— Et dites-moi, susurra Georgia en se penchant vers lui, que pense Mme Bowen de cet imminent départ vers une terre lointaine?

— Hum...

Reid s'éclaircit la gorge en regardant sa tasse.

— Il n'y a pas de Mme Bowen. Je suis célibataire.

— Oh, je vous demande pardon !

— Ce n'est pas une maladie, ma chérie, dit sa mère en riant. J'ai cru comprendre que vous deviez être des nôtres, .m dîner de Noël, capitaine Bowen?

— Tout à fait, madame. Cette invitation me touche beaucoup et j'ai hâte d'y être.

— C'est vrai ? fit Georgia, battant des cils et soutenant son regard un peu plus longtemps qu'il n'était convenable, puis baissant chastement les yeux. J'aime tant Noël, moi aussi. C'est un des plus beaux jours de l'année; les cadeaux | l'arbre, le bon dîner... Mais je crois que je préfère Wicore le nouvel an. Surtout le moment où on s'embrasse nous le gui...

— Georgia...

Ce rappel à l'ordre, lady Packard ne put se garder de le teinter d'un sourire amusé. Quand elle riait, d'ailleurs, son rire de gorge était très semblable à celui de sa fille.

— Hum, oui, en effet...

Reid termina sa tasse de chocolat en hâte, la reposa sur la table basse et se leva. Il s'inclina devant son hôtesse et ses filles, les remercia et prit congé.

Quand il eut refermé la porte derrière lui, Sasha sauta sur ses pieds en s'exclamant :

— Oh, Georgia, vraiment j'ai honte de toi ! Sa sœur la regarda d'un air faussement surpris.

— Quoi, qu'ai-je encore fait?

Déjà sur le chemin de la porte, Sasha se retourna dans une furieuse virevolte de sa robe.

— Tu le sais très bien ! Tu étais comme un chat avec line souris. Tu t'amuses de lui, comme tu as fait avec les mitres!

— Mais non ! Pourquoi ferais-je cela?

— Pour rendre Félix jaloux et parce que tu es belle et que tu peux te le permettre.

— Pas du tout, Sasha chérie !

Georgia coula un rapide regard vers sa mère, qui écoutait, les sourcils froncés.

— ... Et puis d'abord, quels autres ?

— Hamish.

— Il était rouquin et mortellement ennuyeux.

— Moi je l'aimais bien.

— Il ne t'aurait pas convenu.

— Robert.

— Il était français. On ne peut pas prendre les Français au sérieux quand ils parlent de sentiments.

Sasha perdait rarement son calme ; or cette fois elle était pâle, les poings serrés.

— Parfois, Georgia, je t'étranglerais volontiers, lui dit-elle d'une voix sourde.

La porte claqua et, un instant plus tard, on entendit son pas précipité dans l'escalier. Lady Packard commenta la sortie de sa fille d'un regard en direction de Georgia qui était à la fois amusé et lourd de sous-entendus. La jeune fille s'appliqua à conserver le visage de l'innocence outragée ; ses jolies lèvres s'arrondirent néanmoins en un sourire moqueur.

Dans les jours qui suivirent, le capitaine Bowen visita fréquemment la maison de Rosenberry Street, mais les sœurs ne le virent que fort peu car il passait le plus clair de son temps enfermé avec le général dans la bibliothèque, bûchant ses leçons de russe. L'avant-veille

de Noël, Conrad pria ses filles de l'assister, car exceptionnellement il avait ce jour-là à s'occuper de plusieurs élèves. Il décida que Sasha tiendrait le rôle de répétitrice auprès du colonel Bellamy, si bien que ce fut Georgia qui fit travailler le capitaine Bowen. Les deux sœurs, toutes deux vêtues de sages robes en crêpe de Chine, s'assirent dans deux coins opposés de la pièce et, pour la première fois, le général soupçonna qu'elles n'étaient pas dans les meilleurs termes. Le front soucieux, il regarda l'une, puis l'autre, pendant un long moment, sans pouvoir deviner ce qui les agitait. Avec un soupir irrité, il redonna toute son attention au lieutenant Liptrott, dont l'absolue incapacité à s'exprimer, tant en français qu'en russe, le condamnerait selon toute probabilité à mourir de faim dans l'un ou l'autre des pays dont il tentait désespérément de parler la langue.

Le colonel Bellamy, un homme qui devait approcher de la soixantaine, portait un mince collier de barbe blanche et un monocle. Il était visible qu'il ne faisait pas grand cas de la péronnelle chargée de lui apprendre les subtilités du français. Sasha, d'ailleurs, n'était pas non plus très concentrée sur sa tâche. Son regard s'égarait souvent vers le coin de la bibliothèque où se trouvaient Georgia et le capitaine Bowen. Ils riaient beaucoup, Georgia se penchant vers son élève, posant sa main sur son bras, la tête coquettement penchée, d'une façon que sa sœur jugeait particulièrement agaçante. Elle, elle était affligée de la compagnie du colonel

Bellamy, qui eût certainement préféré être en un tout autre endroit, le bar de son club, par exemple.

- Alors, cela se passe comment ? s'enquit le général, en s'approchant de leur bureau, les mains derrière le dos.

— Eh bien voyez-vous, mon général..., commença le colonel, qui allait sans doute émettre quelques réserves sur la légitimité de sa jeune préceptrice à lui apprendre le français, quand son supérieur le coupa brusquement.

— Sasha, puis-je te dire un mot ?

— Certainement, papa.

Elle se leva de son siège avec un soulagement évident.

— Je ne serai pas longue, colonel.

— Mais..., fit l'officier, outré par ce qu'il considérait comme une désinvolture.

Puis il marmonna quelques mots indistincts. On avait beau faire, ce satané Packard gardait sur lui l'avantage du grade.

Dans un coin tranquille, entre un rideau de brocart et un pan de bibliothèque, le général interrogea sa fille à sa manière habituelle, c'est-à-dire sans détour, quoique à mi-voix, en dardant sur elle ses yeux bleus.

— Au nom du ciel, que se passe-t-il entre Georgia et toi ?

— Mais rien, papa, lui répondit-elle en détournant le regard vers la fenêtre, d'une manière un peu rebelle.

— Taratata, je vois bien, moi, qu'il y a quelque chose. Vous ne vous adressez plus la parole.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

— Sasha, je te prie de me dire immédiatement ce qui se passe.

— Mais rien, je vous assure.

— C'est à cause de ce foutriquet de Félix Westfaling?

Sasha tourna vers lui son regard sombre, si semblable à celui de sa mère, et lui répondit, sincère :

— Non, papa, cela n'a rien avoir avec Félix.

— Tu vois bien qu'il y a quelque chose !

— Papa, il faut vraiment que je retourne auprès du colonel Bellamy. Il est tout rouge et on dirait qu'il va se jeter sur le lieutenant Liptrott pour l'étrangler.

Le général grogna et s'en fut sauver le jeune officier de cavalerie des assauts de son supérieur. Il réalisait avec ennui que rien ne serait réglé de cette histoire d'ici à la soirée de Noël et Dieu seul savait quels embêtements cela promettait. Il mit fin à la classe en recommandant à ses élèves de bien apprendre leur vocabulaire et il les convoqua pour l'un des premiers jours de janvier. Comme les trois officiers prenaient congé, il rappela sa fille cadette. - Georgia, peux-tu rester un instant, s'il te plaît ? Sasha referma la porte derrière elle et se retrouva nez à nez avec le capitaine Bowen. Elle le raccompagna jusqu'à l'entrée de la maison. Il lui adressa en souriant quelques mots malhabiles en russe et elle lui répondit dans cette langue. Tandis que le majordome lui tendait sa redingote et son képi, il s'inclina devant Sasha.

— Votre russe est bien meilleur que celui de votre sœur.

— Merci, c'est très aimable à vous de le penser. Elle s'apprêtait à lui dire au revoir, mais lui ne semblait pas pressé de partir. En raison de la haute taille du capitaine, elle était toujours obligée, pour lui parler, de lever la tête.

Filtrant à travers la verrière, le soleil de l'après-midi brillait sur ses cheveux aux reflets blonds et jusque dans ses yeux bleus. « Décidément, c'est un bien bel homme », songea-t-elle comme il enfilait son manteau d'un souple mouvement de ses larges épaules.

— A demain, donc, lui dit-il.

— Demain ? s'étonna-t-elle. - Le dîner de Noël.

— Ah, bien sûr !

Elle se mit de nouveau à rougir. Pourquoi se sentait-elle toujours si sottée, en sa compagnie ?

— Ainsi, à demain, mademoiselle Packard.

— A demain, capitaine Bowen.

Il s'inclina, marcha vers la porte, puis se retourna et répéta en russe la formule de salutation.

— Da, fit-elle en souriant et en hochant la tête.

Jamais elle n'aurait cru qu'un homme comme le capitaine Bowen pût s'intéresser le moins du monde à elle — pas quand Georgia était dans les parages...

Noël était un événement très fêté dans la famille Packard et, cet après-midi-là, les quatre sœurs passèrent un très joyeux moment à décorer un magnifique sapin dans le salon, malgré le froid survenu entre les deux aînées, lesquelles, sous le regard sourcilieux de leur père, s'appliquaient à se conduire comme si rien ne s'était passé. Maintes odeurs plaisantes embaumaient la maison : le sapin, la dinde rôtie, le pudding traditionnel et aussi le gui et le houx qui décoraient les murs, l'escalier et le manteau de la cheminée, attachés par de beaux rubans rouges et verts. Les cadeaux avaient été

disposés sous l'arbre et, sur les coups des seize heures, chacune s'était retirée dans sa chambre afin de se préparer pour la fête.

Quand Sasha redescendit, dans une belle robe émeraude, elle alla le droit dans le salon vérifier que tout était prêt pour accueillir les invités. Le feu se reflétait dans l'argent poli d'un grand saladier à punch contenant du vin chaud à la cannelle ; les bonnes garnissaient une desserte de gâteaux, de fruits secs et de confiseries diverses.

Le général apparut sur ces entrefaites, portant sa femme dans ses bras. Il l'installa sur une bergère à côté de la cheminée, une couverture sur ses genoux. Si la chose n'avait tenu qu'à lui, il eût préféré passer la soirée tranquillement, en famille. Mais il savait qu'Olga adorait fêter Noël en bonne compagnie et c'est pourquoi il avait invité une douzaine d'amis, parmi lesquels Avery Westfaling, un parent éloigné qu'il appréciait beaucoup. Il ne pouvait en dire autant de son épouse et de son rejeton. Il soupçonnait lady Westfaling de n'avoir aucune moralité et d'avoir transmis ce défaut à son fils qu'il jugeait lâche et sournois. A n'en pas douter, le garçon aurait croqué tout son héritage avant trente ans et le général se promettait bien que, lui vivant, jamais ce freluquet n'approcherait de trop près une de ses filles.

Les invités arrivèrent, chargés de cadeaux que l'on déposa sous le sapin. Le salon bourdonna bientôt de conversations et de rires. Olga était entourée de ses plus chers amis, qui la complimentaient sur sa bonne mine et l'assuraient que, sous peu, elle pourrait se promener

dans le parc; le général et Sasha, eux, s'activaient encore, craignant qu'il ne manquât quelque chose à la soirée. Enfin, le majordome vint annoncer que le dîner était servi et Olga refusa qu'on la porte, disant qu'elle pouvait bien marcher jusqu'à la salle à manger.

La longue table était décorée d'une nappe blanche, de candélabres, d'une argenterie étincelante et de superbes verres en cristal. En son centre trônait une somptueuse décoration végétale de saison. Olga avait mûrement réfléchi son plan de table. Elle avait placé le général et elle-même à chacun des bouts, Sasha à côté de Félix, Georgia du capitaine Bowen, Philippa du fils d'un ami écossais et la jeune Victoria entre Percy et un autre ami qu'elle connaissait depuis toujours. Ils étaient dix-huit convives et, en s'asseyant, Olga regarda chacune de ses filles avec un sourire de satisfaction. Sasha ne se sentait pas trop favorisée par cette disposition, mais elle s'amusa bien plus qu'elle ne l'aurait cru. Félix était d'excellente humeur et elle ne put s'empêcher de rire à ses constantes plaisanteries sans queue ni tête et à sa conversation décousue. Le garçon était si léger, si folâtre et inconséquent qu'il n'était pas étonnant que Georgia et lui fussent attirés l'un vers l'autre : il fallait bien avouer qu'ils étaient faits pour s'entendre. Elle regarda sa sœur cadette, assise à côté du capitaine. Georgia paraissait songeuse et Sasha se demanda ce que leur père avait bien pu lui dire dans la bibliothèque. Tout en finissant son pâté de saumon, elle remarqua que, si la jeune fille écoutait attentivement le capitaine, elle ne manifestait

rien de son tempérament d'ordinaire enjoué et fantasque. Sasha en eut quelque remords et prit la résolution de se raccommoder avec Georgia dès que possible. Aucun homme ne valait que deux sœurs se déchirent entre elles.

Après le dîner, ils passèrent dans le salon. Sasha s'assit au piano et joua des airs de Noël ; mis en joie par la bonne chère et les vins fins, tous les invités s'assemblèrent autour d'elle pour chanter les paroles bien connues. Ils burent du café, mangèrent d'exquises pâtisseries, puis tous ceux qui voulaient accompagner la famille à la messe de Noël reprirent leur manteau. Ils n'étaient guère nombreux ; les Westfaling, leur fils excepté, et beaucoup d'autres déclinèrent l'invitation et rentrèrent chez eux retrouver leur lit. Il n'y eut que Félix, oncle Percy, le capitaine Bowen et deux autres officiers pour accompagner le général et ses filles aînées à l'église, tandis que les deux cadettes et deux dames restaient tenir compagnie à Olga.

L'église Sainte-Anne n'était pas loin et ils s'y rendirent à pied en silence, emmitouflés dans leur manteau, écharpes, chapeaux et gants. Les cloches sonnaient à la volée ; une averse de neige feutra la nuit et l'habillait de blanc. Par les grandes portes largement ouvertes, la lumière de la nef éclairait la rue. A l'entrée, l'épouse du vicaire accueillait les fidèles en leur remettant des livres de messe. Ils suivirent le général jusqu'aux premières travées et Sasha se trouva placée entre son père et le capitaine Bowen. Le général se démanchait le cou pour

essayer de voir où Georgia avait bien pu passer. Elle était en fait tout au fond, près de la porte, auprès de son Félix; l'air angélique de son visage la faisait rassembler à la Sainte Mère de l'Enfant Jésus, dont on pouvait voir la statue près de l'autel. Sentant la colère de son père monter rapidement, Sasha posa une main apaisante sur son bras ; mais, avec le capitaine Bowen à côté d'eux, ils ne purent échanger un mot. Comme l'organiste attaquait les premières notes d'un hymne, Sasha se mit à feuilleter frénétiquement les pages de son livre de messe, sans parvenir, dans son trouble, à trouver dans la marge le numéro correspondant au chant.

- le 22, murmura à son oreille le capitaine. Elle lui sourit, chuchota un merci, trouva la page et se mit chanter. Le capitaine avait un agréable timbre de baryton et ne poussait pas trop sa voix, contrairement au général qui embarrassait toujours ses filles en mugissant les hymnes à pleins poumons, conséquence d'une surdité naissante. Celui-ci n'était pas le seul à lancer par-dessus son épaule des regards à Georgia : le capitaine, hélas, ne semblait pas insensible au charme qu'elle déployait devant lui. Sasha commençait à réviser son intention de faire sa paix avec elle, mais le vicaire rappela que le temps de Noël était celui du pardon et des bonnes résolutions et elle se sentit coupable de sa jalousie. Après l'office, toute la congrégation échangea des bons vœux.

- Joyeux Noël !

Le capitaine Bowen se pencha vers elle et l'embrassa sur la joue.

Il sentait bon, chaude et agréable était la sensation de son visage contre le sien ; même cette mâchoire carrée et solide était douce contre sa peau. Sasha se tourna ensuite vers son père et l'embrassa avant de le suivre dans la travée centrale, vers la porte. Georgia les attendait sur les marches ; Félix s'était dissous quelque part dans la nuit. Le général ne fit aucune allusion à lui. Il accepta sans mot dire les bons vœux et le baiser de sa fille, mais Sasha vit bien qu'il était soucieux. Ils se remirent tous en route pour rentrer à la maison.

Bien que l'heure fût tardive, ils se réunirent de nouveau dans le salon pour prendre une tasse de chocolat, que les hommes corsèrent d'un doigt de brandy. Les invités étant maintenant moins nombreux, l'atmosphère était plus détendue. Victoria, en chaussons, s'assit sur le tapis au pied de sa mère et l'oncle Percy desserra son nœud papillon en se laissant tomber dans tin fauteuil. Tout en feignant de somnoler, il observait les progrès de son neveu auprès de la délicieuse Georgia. La soirée tirant à sa fin, le général prétexta la fatigue de son épouse pour raccompagner tout le monde à la porte en leur souhaitant de nouveau, à tous, un très joyeux Noël.

Reid et son oncle montèrent dans leur berline et l'attelage s'en fut par les rues endormies. Ils restèrent un long moment silencieux, encore pleins de la chaleur de l'accueil qui leur avait été réservé dans la belle maison de Rosenberry Street.

— Reste donc chez moi pour la nuit, Reid, lui dit enfin son oncle. Tu ne vas pas rentrer à ton mess à cette heure. De toute façon, il te faudrait revenir à la maison pour déjeuner...

Reid sourit.

— Comme vous voudrez, mon oncle.

— Des gens charmants, hein, les Packard ? reprit Percy après un temps. T'es-tu bien amusé?

- Charmants, en effet. J'ai passé une délicieuse soirée.

- Et quel excellent dîner ! Reid coula un regard de côté vers son oncle.

Vous avez quelque chose en tête? lui demanda-t-il avec un sourire moqueur.

Percy n'hésita qu'un seul instant.

- Adorables jeunes filles, n'est-ce pas, que Georgia e Sasha?

- Tout à fait adorables. - Tu as fait ton choix, entre l'une et l'autre? Reid rit et secoua la tête. - Pas encore, non. L'oncle poussa un grognement. - J'ai vu que le jeune Westfaling tournait beaucoup autour de Georgia. Si j'étais toi, je poserais rapidement des jalons, avant que ce godelureau ne te l'enlève sous le nez.

- Il lui faudrait pour cela la bienveillance du général, et je ne crois pas que le jeune Westfaling soit près de l'obtenir.

Percy eut un lourd soupir. - Quoi qu'il en soit, le temps joue contre toi, mon garçon, le temps joue contre toi...

Sasha se retira dans sa chambre, fatiguée mais encore rayonnante du plaisir de cette soirée. Elle se déshabilla, passa sa chemise de nuit, puis s'assit au bord du lit pour peigner ses longs cheveux. C'est alors qu'elle entendit un faible bruit à travers la cloison. Elle s'approcha bientôt de la porte de communication avec la chambre de Georgia. Y collant son oreille, elle perçut nettement des bruits étouffés de sanglots. Doucement, elle ouvrit la porte. Sa sœur pleurait sur son lit. Elle vint s'agenouiller auprès d'elle, posa sa main sur son épaule, et demanda :
- Que t'arrive-t-il, ma chérie? Oh, Sasha !

Georgia se retourna et s'effondra dans ses bras, sans plus penser à leur récente fâcherie.

- Papa m'a interdit de revoir Félix. A jamais.

- Là.. .là...

Sasha la serra contre elle en lui caressant les cheveux. - Comment cela, il te l'interdit ? C'est de cela qu'il voulait te parler dans la bibliothèque ? Georgia acquiesça, s'écarta et s'essuya les yeux en reniflant bruyamment.

- Il a dit que mon attitude le décevait beaucoup et que cette histoire avec Félix devait cesser immédiatement. Le capitaine Bowen a dû lui raconter notre rencontre dans le parc et ce soir Papa n'a pas apprécié que j'aie m'asseoir à côté de Félix, à l'église. Il m'a sévèrement réprimandée à ce sujet.

Georgia eut un hoquet et se remit à sangloter.

— Oh Sasha, comment pourrais-je ne plus le revoir? Je l'aime tant ! Je ne peux pas vivre sans lui...

Sasha se leva sans répondre et vint s'asseoir près de sa sœur. Leur père avait raison. L'attachement de Georgia pour Félix devait cesser, tôt ou tard. Le jeune homme n'avait aucun projet de mariage ; elle, Sasha en était sûre, et il n'aurait pas manqué de lui briser le cœur. Elle prit sa main dans la sienne et la caressa de son pouce.

— Je crois, lui dit-elle, qu'il est plus que temps que tu renonces à Félix. Tu te souviens, tu disais qu'Hamish n'était pas pour moi ? Eh bien, Papa est convaincu que Félix n'est pas pour toi et ne peut que te faire du mal. Tu sais bien qu'il ne pense qu'à notre bonheur.

Sasha regarda sa sœur. Le doute et la confusion animaient son visage rouge d'avoir pleuré mais toujours aussi ravissant.

— Si tu lui obéissais, pour changer un peu, poursuivit-elle très doucement. Cela te permettrait de tester les sentiments de Félix et les tiens. Peut-être...

Elle ressentit une pique de chagrin en formulant ces mots, mais elle les prononça tout de même :

— ... oui, peut-être même que tu pourrais profiter des attentions du capitaine Bowen.

— Cet homme-là? Je le hais ! Il nous a trahis !

— On dirait qu'il t'apprécie, lui, pourtant. Georgia secoua la tête. Sasha espérait que sa peine n'était pas trop perceptible. Elle insista, plaçant le bonheur de Georgia avant le sien, avant ses propres sentiments et ses désirs :

- C'est un très bel homme, à l'excellente réputation.
- Félix est bien plus beau que lui.
- Le capitaine Bowen ferait un bon mari.
- Il est trop vieux.
- Il n'a que trente-trois ans.

Georgia essuya son nez sur un bout encore sec de Non mouchoir et, davantage maîtresse d'elle-même, répliqua :

- S'il est si merveilleux, pourquoi ne l'épouses-tu pas?

La petite pique de douleur, quelque part dans la région du cœur de Sasha, se fit plus présente, mais la jeune fille baissa les yeux, se refusant à admettre qu'elle le ferait volontiers si elle le pouvait.

- Voyons, Georgia soupira-t-elle, cela ne ferait pas de mal à Félix de garder ses distances quelque temps. Laisse donc le capitaine te faire la cour.

- Non, jamais !

- Ne te braque pas, ma chérie, et ne prends pas de décision trop hâtive. Laisse plutôt venir les choses. Qui sait si tu ne les verras pas différemment dans quelques jours ?

Georgia n'était pas entièrement convaincue, mais, à force de douceur et de persuasion, Sasha finit par lui arracher la promesse qu'au cours des semaines à venir elle ne tenterait pas de voir Félix en cachette. Or sa cadette avait bien des défauts, mais elle tenait toujours ses promesses. Une fois Noël passé et tous les cadeaux ouverts, la famille connut quelques jours de répit avant la reprise de la ronde des bals et des dîners, à l'occasion du nouvel an.

Le capitaine Bowen vit Georgia en plusieurs occasions, bavarda avec elle et l'accompagna en promenade. Ils semblaient s'apprécier. Sasha remarqua que sa sœur riait avec moins d'exubérance que lorsqu'elle se trouvait avec Félix, mais après tout il était grand temps que Georgia acquît un peu de maturité et passât de l'effervescence de la jeunesse à un charme plus délicat et plus subtil.

Bien que le capitaine Bowen fût tout à fait aimable avec Sasha, qu'il conversât volontiers avec elle et qu'il la fît fidèlement danser au cours de tous les bals où ils assistèrent ensemble, la jeune fille s'aperçut très vite, et les autres membres de la famille également, que c'était bien Georgia qui était devenue l'objet de toute son attention. Sasha avait bien du mal à comprendre les sentiments qui s'agitaient en elle à cet égard et espérait que la désagréable mais évidente jalousie qu'elle éprouvait envers sa sœur disparaîtrait bien vite. Car comment ne pas se réjouir pour Georgia? Comment ne pas se féliciter qu'un aussi beau parti que le capitaine lui fît la cour? Il était si différent de Félix, lequel se voyait désespérément englué dans le scandale de la grossesse d'une domestique et qui, lorsqu'il était en compagnie de Georgia, semblait toujours prendre un malin plaisir à faire ressortir les plus mauvais côtés du caractère de la jeune fille. Il était clair que le capitaine Bowen stabiliserait Georgia et aurait une excellente influence sur elle.

A la fin du mois de janvier, après plusieurs semaines d'une cour discrète — le déjeuner venait de s'achever et les messieurs s'étaient retirés dans la bibliothèque —, Reid demanda au général la main de sa fille et fut aussitôt accepté comme gendre.

Reid attendit la Saint-Valentin pour se présenter de nouveau au domicile de la promise, muni du bouquet de fleurs et de la boîte de chocolats réglementaires, afin de demander officiellement à la jeune fille de l'épouser.

11 se trouvait dans le jardin d'hiver où le général, avec un certain soulagement, les avait laissés seul. Les deux semaines de délai que son futur gendre avait respecté avec tact lui avaient paru deux siècles et l'anxiété creusait son front. Et si Georgia allait refuser? C'était une froide mais belle journée d'hiver. Le soleil brillait à travers la verrière et une douce humidité régnait dans la serre.

La mine sombre, perdue dans ses pensées, Georgia se tenait devant l'une des parois de verre et fixait au-dehors un point au-dessus des toits de Londres.

— Georgia?

Reid fit un pas en avant, l'écrin d'une bague de fiançailles surmontée d'un diamant dans sa main tendue. Après un long moment, elle se retourna et le regarda, l'air bien triste.

-- Eh bien? demanda-t-il. Voulez-vous l'accepter?

Elle garda encore le silence, ce qui, décidément, ne lui était pas habituel. Puis elle sourit timidement.

— Etes-vous bien sûr d'avoir choisi celle de nous qu'il faudrait, capitaine Bowen ? fit-elle d'une voix douce.

Il fronça les sourcils.

-- N'avez-vous jamais songé que Sasha ferait une bien meilleure épouse que moi ?

— J... je...

Le vaillant soldat ne trouva pas, sur le moment, quoi lui répliquer. Ce n'était pas du tout ce à quoi il s'était attendu.

— Sasha est intelligente, courageuse, et sait toujours comment se conduire en toutes circonstances. Ne la trouvez-vous pas attirante ?

Reid se redressa un peu. Il croyait comprendre les raisons de l'hésitation de Georgia. Les deux sœurs devaient être très proches et il avait lui-même accordé quelque attention à Sasha, causant peut-être par là même une certaine confusion. Il s'approcha de la jeune fille, lui prit le menton entre le pouce et l'index et la força à le regarder dans les yeux.

— Vous êtes très belle, Georgia, lui dit-il du ton le plus assuré qu'il put prendre. Vous êtes forte, intelligente et certainement pleine de ressources. C'est pourquoi je vous ai choisie et croyez bien que je sais ce que je veux.

Redoutant que l'officier se mît à lui parler d'amour, Georgia revint à son poste d'observation près de la verrière, les yeux tournés vers le ciel bleu. A quoi bon s'acharner, alors qu'aucune de ses ferventes prières n'avait été exaucée ? Félix avait été furieux lorsque, sur l'ordre de son père, elle l'avait ignoré ostensiblement. Il

s'était incontinent mis à flirter avec d'autres jeunes femmes, puis elle avait appris par la bande qu'il était parti chasser dans la propriété de sa famille en Ecosse. Elle avait voulu alors le contacter, par lettre ou par télégramme, mais Sasha l'en avait dissuadée : selon elle, c'était un comportement indigne d'une lady. Georgia avait espéré que Félix se battrait contre le diktat du général, voire qu'il défierait le capitaine en continuant à lui faire la cour, mais il semblait qu'en réalité il ne l'aimait pas autant qu'elle l'avait cru. La mère du jeune homme, lady Westfaling, avait annoncé lors d'un déjeuner que son fils entendait rester un certain temps en Ecosse et peut-être y établir une distillerie de whisky sur les terres familiales. Une bonne façon, avait-elle ajouté, de le tenir à l'abri de toutes les tentations. Le seul choix qui semblait donc à présent s'offrir à Georgia était d'oublier Félix et de changer si complètement de vie qu'aucun souvenir de son amour perdu ne risquerait de lui briser le cœur.

Elle se tourna impulsivement vers le capitaine, prit une profonde aspiration et lui tendit sa main.

— Très bien, Reid, lui dit-elle, j'accepte de vous épouser. Il ne put s'empêcher de laisser échapper un soupir de soulagement et passa promptement le magnifique solitaire à l'annulaire de sa fiancée. Puis il se pencha pour l'embrasser; mais au dernier moment elle se détourna légèrement, si bien que ses lèvres glissèrent sur sa joue. Reid ne l'aurait jamais imaginée aussi timide; mais il jugea qu'il était bien naturel, pour une jeune fille,

de paraître quelque peu troublée par une demande en mariage.

Il y eut un silence gênant, qu'il brisa en demandant : — Allons-nous l'annoncer à votre famille? Georgia opina et il lui offrit son bras pour la conduire dans le salon, où tous les Packard étaient réunis dans une attente anxieuse. Quand ils en franchirent le seuil, lady Olga vit briller le diamant aux doigts de sa fille et lui Tendit les bras avec un petit cri de joie. Le général serra chaleureusement la main de son futur gendre et les sœurs de Georgia vinrent une à une l'embrasser pour la féliciter. Lorsque vint son tour, Sasha retint sa cadette dans ses bras un peu plus longtemps que nécessaire et, à la question muette que lui posèrent ses yeux noirs, Georgia répondit par un pauvre sourire.

— Je vais faire prévenir le vicaire, annonça le général en marchant à grands pas vers la porte.

Puis il s'arrêta net et se tourna vers le capitaine.

— Vous n'avez pas d'objection, j'espère, à ce que le mariage se fasse ici, chez nous et à l'église Sainte-Anne?

— Aucune, mon général. Je n'ai plus de famille, hormis mon oncle Percy. Mes parents et mon frère aîné-sont morts dans un naufrage sur l'île de Wight, lorsque j'étais enfant.

Conrad regarda ses pieds en marmonnant quelques condoléances embarrassées, puis releva les yeux et lança, d'un ton nettement plus joyeux :

— Je suppose que votre départ pour Saint-Pétersbourg à la fin avril va nous obliger à précipiter un peu les choses ?

— Je le crains. On m'a bien recommandé, au Foreign Office, de rejoindre sans délai mon poste à l'ambassade.

— Très bien, cela nous laisse donc deux mois.

Seul le respect des convenances retint le général de se froter les mains. Il se réjouissait d'appliquer à ce problème domestique toute son expérience militaire de la logistique.

Georgia et Sasha échangèrent un regard inquiet. C'était comme un train qui s'emballait, ses essieux trop bien huilés lancés à pleine vitesse. Rien ni personne ne semblait pouvoir l'arrêter et il n'était pas question, naturellement, de descendre en marche.

Cette nuit-là, Sasha pleura ; ses larmes trempèrent son oreiller sans qu'elle pût les retenir. Elle se le reprocha amèrement. Le capitaine Bowen ne l'avait jamais désirée que dans ses rêves à elle, son petit monde imaginaire et factice. Il n'était plus temps de s'apitoyer sur son sort. Georgia, qu'elle avait trouvée étrangement pâle et silencieuse pour une future mariée, allait avoir besoin de tout l'amour et tout le soutien que pouvait lui offrir sa sœur aînée.

Le mariage fut fixé au 29 avril à 11 heures. Après la cérémonie, un déjeuner d'une centaine de couverts se tiendrait aux mess des cheveu-légers de la reine, puis les jeunes mariés s'embarqueraient sans tarder pour la Russie, afin de ne pas manquer la marée du soir.

Les invitations furent promptement envoyées et lady Packard connut un plaisir tel qu'elle n'en avait pas éprouvé depuis des années à superviser la confection de la robe de mariée, choisissant avec soin le tissu, les rubans, les perles, les chaussures, le voile, les sous-vêtements et même le déshabillé que sa fille porterait lors de la nuit de noces. Elle prit aussi le plus grand soin à élaborer la décoration florale de l'église. Tulipes roses, nuages de gypsophiles, œillets et branches de lierre iraient orner les travées; des compositions plus élaborées agrémenteraient l'autel. Les couleurs en seraient le rose, le crème et le lilas, ce qui, fit remarquer Sasha, jurerait épouvantablement avec l'éclatante tunique rouge de l'uniforme du capitaine Bowen. Sa mère rétorqua qu'il y aurait bien des tenues militaires différentes dans l'assistance, et que l'on ne pouvait tout de même pas lui demander de coordonner le tout.

Les rôles des demoiselles d'honneur furent dévolus, naturellement, aux sœurs de Georgia. Il fut décidé qu'elles porteraient des robes d'un rose pâle, œuvre de la même couturière française qui avait créé la robe de la mariée.

On n'oublia pas, bien entendu, de commander le gâteau, chose monumentale à cinq étages richement ornée et décorée de fruits confits. On régla avec le gérant du mess des cheveu-légers la question du menu, des vins et du champagne, et l'on fit faire de charmantes bonbonnières à dinées, qui seraient placées à côté de l'assiette de

chacun des invités. Une liste d'hymnes fut également mise au point avec l'organiste de l'église Sainte-Anne.

Les jours passèrent et, au grand dam de Georgia, le temps parut s'accélérer. L'hiver était fini, et son cortège de froides journées grises. Il y avait davantage de douceur dans l'air et de lumière, les soirées s'allongeaient et, dans les jardins, jonquilles et perce-neige se montraient. Au soulagement de la jeune fille, en revanche, le capitaine Bowen, pris par ses propres préparatifs et par ses consultations au Foreign Office, la visitait avec moins d'assiduité qu'auparavant. Quand il lui proposait une promenade à cheval ou un déjeuner, elle s'assurait que Sasha pût toujours les accompagner.

A présent qu'il s'était trouvé une épouse, le capitaine n'éprouvait pas le besoin de lui imposer trop souvent sa présence. Sasha était même attristée de voir à quel point le jeune couple semblait avoir si peu de choses à se dire. A la place de Georgia, elle aurait été certainement très émue de devoir bientôt partager la vie et le lit d'un homme, de porter ses enfants. Mais il aurait été de la dernière indécatesse de faire remarquer ce genre de chose à Georgia, qui pensait certainement toujours à Félix en secret. Plus d'une fois, la nuit, elle avait entendu à travers la cloison de petits bruits étouffés indiquant que sa sœur pleurait dans sa chambre. Sasha en souffrait et se sentait souvent coupable de l'avoir persuadée de laisser le capitaine Bowen lui faire la cour. Pourtant, c'était un homme généreux et prévenant, et Dieu qu'il

était beau, avec ses cheveux aux reflets blonds, ses yeux bleus, son menton volontaire, son front haut, sa bouche ferme et sensuelle ! En soupirant, Sasha s'exhortait à ne plus penser à lui de cette façon, mais comme au futur mari de sa sœur. Une fois qu'ils seraient mariés, tout irait pour le mieux. Georgia serait heureuse et oublierait Félix Westfaling.

Las, elle craignait bien, elle, de ne pouvoir jamais oublier Reid Bowen ; il restait dans ses pensées comme dans son cœur. Elle tentait bien de se convaincre qu'il était mal de nourrir de tels sentiments envers un homme qui serait bientôt son beau-frère, mais ce remords ne faisait rien pour apaiser son cœur brisé par un amour mort-né.

La veille du mariage, une sorte d'attente heureuse s'installa dans la maisonnée — comme une trêve, un moment de calme, presque de recueillement avant le grand événement.

Les belles toilettes et les uniformes rutilants attendaient sur leurs cintres, les décorations militaires étincelaient d'avoir été frottées. L'odeur des fleurs flottait dans l'air et la maison l'Uni pleine d'invités venus des quatre coins du pays. Nul ne semblait remarquer que la mariée et sa première demoiselle d'honneur étaient affligées d'une telle mélancolie qu'elles avaient dû se retirer dans leur chambre.

Georgia ne pouvait plus supporter les pourtant chaleureuses félicitations ainsi que les allusions plus ou moins égrillardes. Elle préféra broyer du noir seule

plutôt que d'en entendre davantage. Sasha eut la même réaction ;

Il était beaucoup plus facile de souffrir en privé. Assise sur le rebord de sa fenêtre, contemplant les étoiles et le croissant de lune, elle songea à l'effort surhumain qu'il lui faudrait fournir, durant toute cette journée funeste, pour ne pas montrer combien elle enviait sa sœur : Georgia et sa beauté, sa personnalité pétillante comme du Champagne, à qui rien ni personne ne pouvait résister... Georgia qui était pourtant incapable de mesurer sa chance et qui ignorait que dans quelques heures et pour toute sa vie elle ne serait plus jamais seule. Elle s'éveillerait chaque matin dans la chaleur des bras de Reid, dont elle connaîtrait la passion et le plaisir. Sa femme, sa compagne, son amante...

Sasha refoula de nouvelles larmes à l'instant précis où l'on frappait à la porte. Victoria et Philippa entrèrent, tout sourire, une assiette de confiseries à la pâte d'amandes et de chocolats à la menthe poivrée dans les mains. Victoria alla chercher Georgia dans sa chambre et la future mariée accepta, avec quelque réticence, de les rejoindre.

Sasha quitta la fenêtre et les rejoignit sur le lit. Elle formait toutes les quatre un bien joli tableau, dans leur longue chemise de nuit de mousseline blanche, leurs cheveux défaits tantôt blonds, tantôt châains offrant un plaisant contraste avec leur teint pâle. Les deux plus jeunes étaient pleines d'excitation. Le mariage, unique objet de toutes les conversations depuis des semaines !

Elles regardaient Georgia, leurs yeux brillants de curiosité.

Victoria se pencha vers elle et lui murmura :

— Comment crois-tu que cela va être ?

—- Quoi ? fit la jeune fille en croquant dans un chocolat.

— Tu sais bien : « ça »...

Philippa éclata de rire et enfouit son visage dans l'oreiller. Puis elle releva la tête et demanda :

— Est-ce que maman t'en a parlé ?

En voyant l'étonnement se peindre sur le visage de sa sœur, Sasha admonesta les deux benjamines :

— Laissez-la tranquille !

— Tu as de la chance, Georgia, soupira Victoria, étendue sur le dos, les yeux sur le ciel de lit. Je ne saurais imaginer offrir mes vœux à un plus bel homme que le capitaine Bowen...

— Il n'y a pas que les vœux qui l'intéressent, dit Philippa. Les deux adolescentes se roulèrent sur le lit en gloussant d'une façon bien peu digne déjeunes demoiselles et Sasha leur donna une petite tape pour rire. Mais Georgia devint toute rouge, comme si elle réalisait soudain ce que le mariage signifiait exactement. Elle eut une exclamation étranglée et tout à coup elle éclata en sanglots, sauta à bas du lit et se réfugia dans sa chambre, claquant la porte derrière elle.

Les deux benjamines, déconfites, voulurent s'y précipiter derrière elle. Sasha les arrêta et les tira fermement en arrière.

- Laissez-la en paix. Allez plutôt vous coucher, si vous voulez être en forme demain.

Victoria et Philippa se retirèrent dans leur chambre avec de petits cris excités et c'est avec soulagement que Sasha ferma la porte de la sienne.

Elle alla gratter tout doucement à celle de sa cadette.

Georgia, tout va bien ? — Laisse-moi ! — Puis-je entrer ?

- Non, va-t'en, j'ai besoin d'être seule ! Sasha n'insista pas. Elle écouta quelques instants encore, le cœur serré, les sanglots de sa sœur, puis elle se mit au lit avec une grimace de dépit.

A son réveil, il faisait encore nuit. Un bruit inhabituel l'avait tirée des profondeurs du sommeil. Sasha ouvrit les yeux et regarda autour d'elle. Aucune lumière et pas d'autres bruits, dans la maison encore endormie. Pourtant elle avait bel et bien entendu quelque chose. Elle resta plusieurs secondes aux aguets. Il y eut alors comme un choc sourd, des bruits de pas, et le murmure étouffé de deux voix distinctes.

Sasha se leva et fit quelques pas, pieds nus. Elle écouta de nouveau avec attention. Cela venait de la chambre de Georgia. Saisissant au passage un tisonnier, elle fut en deux bonds à la porte de communication, qu'elle ouvrit à la volée, le bras en l'air, prête à user de son arme improvisée.

Georgia et Félix Westfaling se retournèrent vers elle, médusés. Tout de suite, Sasha vit que sa sœur était habillée de pied en cap, son pardessus à col de renard déjà enfilé par-dessus une robe de voyage couleur saphir.

— Mais qu'est-ce que... ? balbutia-t-elle en dévisageant Félix et Georgia qui baissèrent les yeux, l'air coupable. Un instant plus tard, la jeune fille se ruait vers sa sœur aînée.

— Je t'en supplie, Sasha, ne nous trahis pas ! Sasha baissa son bras et les considéra l'un après l'autre, les yeux écarquillés.

— Qu'alliez-vous faire ? demanda-t-elle, effrayée. Félix, que faites-vous ici ? Je vous croyais en Ecosse.

Le jeune homme haussa les épaules.

— J'ai rôdé toute la journée dans la ruelle, derrière chez vous, expliqua-t-il avec réticence. Finalement, Farrell a eu pitié de moi et m'a laissé entrer par la porte de service. Les domestiques comprennent ces choses, ils en savent plus long sur nous qu'on le croit. Je suis rentré d'Ecosse quand ma mère m'a écrit que Georgia allait se marier avec ce Bowen.

Il regarda sa bien-aimée d'un air contrit.

— Je serais revenu bien plus tôt, si j'avais été dans mon bon sens.

Georgia prit les deux mains de sa sœur dans les siennes et expliqua à son tour :

— Nous allons nous enfuir pour Gretna Green, ce village écossais où l'on peut se marier sans le consentement de ses parents. Puis nous irons passer notre lune de miel à Paris. Papa m'a donné mes passeports hier soir, je peux aller où je veux.

- Mais il n'en est pas question ! s'exclama Sasha. Es-tu devenue folle ? Tu te maries demain avec le capitaine

Bowen, tout est arrangé, tout le monde sera là, tu as promis...

- Non ! la coupa Georgia avec véhémence. Je ne suis pas amoureuse du capitaine Bowen et je ne veux pas l'épouser. Dans quelques jours j'aurai vingt et un ans et je pourrai faire ce qui me plaît... — Mais...

Félix vint passer son bras autour de la taille de Georgia.

- Ecoutez Sasha, plaida-t-il, vous savez que je suis fou de votre sœur. Je ne peux pas la voir mariée avec un autre... Vous comprenez ?

- Mais...

- Sasha, ma chérie, je t'en prie, je t'en supplie... Tu n'as rien besoin de dire, laisse-nous seulement partir...

- Mais...

— Il vaudrait mieux nous dépêcher, Georgia, la pressa Félix. Quelqu'un pourrait remarquer le fiacre dans la ruelle et donner l'alarme...

Le couple se rua sur ses bagages, mais Sasha se mit en travers de la porte, leur bloquant le passage.

— Non, Georgia, non, dit-elle avec force. Je ne te laisserai pas faire ça! As-tu bien réfléchi à toutes les conséquences ? Je sais combien tu es impulsive. Demain, l'église sera noire de monde et le capitaine Bowen va se retrouver tout seul, comme un pauvre imbécile.

Georgia soupira, puis retira sa bague de fiançailles et la déposa dans la main de sa sœur, refermant les doigts de celle-ci par-dessus, - Dis-lui que je suis désolée mais... Non, dis-lui simplement que je suis désolée.

— Pas question ! Tu lui diras toi-même.

— Allons, Sasha, laissez-nous passer, maintenant, il faut vraiment que nous partions.

Félix avait dit ces mots d'une voix douce, mais avec détermination. Sasha le regarda avec surprise. C'était bien la première fois qu'elle le voyait capable de s'imposer ainsi. L'or et le diamant semblant lui brûler la paume, elle demanda, sans quitter le jeune homme des yeux :

— Pouvez-vous me donner votre parole, Félix, que vous aimez réellement Georgia?

— Oui, répondit-il sans que son regard faiblisse. Je l'aime et je vous donne ma parole que je veillerai sur elle. Sasha se tourna vers sa sœur et surprit dans ses yeux une lueur d'adoration, tandis qu'elle écoutait ces mots.

Comment aurait-elle pu se mettre en travers du bonheur de Georgia?

— Tu es vraiment, vraiment sûre de ce que tu fais ? dit-elle une dernière fois en tâchant désespérément de se convaincre que la jeune fille comprenait et acceptait toutes les graves conséquences qu'entraînerait leur fuite.

— Le capitaine Bowen va être brisé. C'est un homme digne et fort mais plein de délicatesse...

— Bah ! grogna Félix d'un air dégoûté. Georgia claqua la langue avec agacement.

— Arrête, Sasha, cela ne sert à rien, j'ai déjà pris ma décision. Grands dieux, si tu le trouves si bien que cela, pourquoi ne l'épouses-tu pas toi-même ?

— Mais c'est une idée fantastique ! s'exclama aussitôt Félix, si bien que Georgia et Sasha durent lui murmurer

des « chut ! » frénétiques. J'ai toujours pensé, reprit-il à voix basse, que vous feriez un couple magnifique, tous les deux !

— Mais bien sûr ! renchérit Georgia. C'est la meilleure des solutions ! Lorsque tu seras sur le bateau, en route pour la Russie, il sera trop tard pour revenir en arrière. Sasha secoua la tête, ne sachant plus si elle devait rire ou pleurer et échouant à trouver ses mots. Après une demi-seconde de réflexion, lorsqu'elle eut un peu recouvré ses esprits, elle dit à Georgia :

— Tu es vraiment la plus égoïste, la plus rusée, la plus manipulatrice des petites pestes que...

— Je vous en prie, Sasha, l'interrompt Félix, ce n'est pas le moment !

Les sourcils levés, l'air sceptique, Sasha demanda : - Et comment, s'il vous plaît, pourrais-je accomplir ce prodige, épouser le fiancé de ma sœur? Croyez-vous que le capitaine Bowen sera à ce point grisé par la joie de ses noces qu'il ne s'avisera pas que sa promise est légèrement plus petite que dans son souvenir, qu'elle a les cheveux Châtains et non blonds, des yeux noirs et plus bleus ? — Oh, c'est ridicule ! Le voile à l'espagnole est presque complètement opaque ! lui rétorqua Georgia. Et nous faisons la même pointure, tu pourras donc te glisser dans mes chaussures à hauts talons. Je suis sûre qu'il ne remarquera rien du tout.

- Sauf quand il sera trop tard, intervint Félix. - Beaucoup trop tard, ajouta Georgia.

— Et que se passera-t-il, à la fin de la cérémonie, quand le vicaire lui dira qu'il peut embrasser la mariée? Que ferai-je alors?

Il y avait maintenant une note de sarcasme dans la voix de Sasha. Cette discussion était tout simplement démente !

- Ah, je ne sais pas, tu prétendras avoir un rhume ou quelque chose comme ça ! — Et à la réception?

- Vous serez submergée par l'émotion, suggéra Félix.

Allons, Géorgie, le train d'Edimbourg part dans une heure, Il faut nous en aller.

La jeune fille se jeta dans les bras de sa sœur et l'étreignit avec force en l'embrassant.

— Au revoir, ma Sasha chérie, et merci !

— Pourquoi, merci ?

— Parce que tu acceptes de nous aider.

— Je n'ai jamais dit ça !

Georgia lui dit à l'oreille, en souriant d'un air coquin :

— Mais si, je sais bien, moi, que tu vas nous aider. Sur ces mots, les deux jeunes gens s'en furent, refermant la porte derrière eux.. Sasha écouta pensivement leur pas prudent décroître dans l'escalier. Puis ce fut le silence, jusqu'à ce que résonne le bruit d'un attelage qui s'ébranlait sur le pavé. Sasha vint à la fenêtre et tira le rideau pour voir le fiacre emporter le couple dans la nuit. Puis, comme elle avait froid, près de la vitre, elle s'éloigna en frissonnant, revint dans sa chambre et se remit au lit, ramenant les couvertures sur elle et relevant

les genoux comme si elle voulait se protéger ces événements à venir.

Un long moment son esprit resta vide, tandis qu'elle demeurait ainsi, les yeux grands ouverts dans l'obscurité. Puis elle sentit le petit objet rond qu'elle gardait toujours dans sa paume : la bague de fiançailles que Georgia avait abandonnée. Alors, la panique l'envahit, et elle eut la chair de poule. Demain... non aujourd'hui, ce matin même, ce serait la débâcle, l'effondrement tragi-comique du mariage. Maudite Georgia ! Comment avait-elle pu faire cela ? Et elle, donc ? Oui elle, Sasha, comment en parlerait-elle au pauvre capitaine Bowen ? Avec quelles précautions lui révéler l'atroce vérité ? Ou bien devait-elle aller tout raconter à son père et lui laisser le soin de prévenir Reid ?

Oui, oui c'était cela, songea-t-elle avec un soulagement un peu lâche. Papa saurait comment s'y prendre, lui. Cette décision prise, elle chercha à s'endormir. Mais une seconde plus tard elle rouvrait les paupières, effrayée à l'idée du scandale qui menaçait sa famille. Impossible de dormir avec toutes ces interrogations qui se bousculaient en elle. Elle pensa avec amertume qu'au même moment Georgia devait monter dans le train pour l'Ecosse, sans plus se soucier de ce qui n'était pas son bonheur imminent.

Avec un soupir, elle s'assit dans son lit, en tailleur, la tête appuyée dans ses mains.

Pauvre capitaine Bowen ! Allait-il vraiment avoir le cœur brisé ? Et maman ? Est-ce qu'elle allait s'évanouir à

l'église, au moment où l'on attendrait la mariée et où personne ne s'avancerait dans la nef? Papa allait-il avoir très honte? Sasha frémir de peur en l'imaginant sautant sur ses revolvers d'ordonnance pour se lancer à la poursuite de Félix. Par tous les saints, il pourrait bien le tuer ! Et le capitaine Bowen était un soldat, lui aussi. Il pourrait se joindre à papa pour abattre le suborneur de sa fiancée ! Sasha appuya le de sa main sur sa bouche, épouvantée. A moins... A moins bien sûr qu'elle ne fasse ce que Georgia lui avait suggéré; qu'elle joue le rôle de sa sœur et alors le mariage irait à son terme, sans que personne ne se soit aperçu de rien. N'était-ce pas ainsi que les choses se passaient normalement? La mariée entrait dans la nef au bras de son père, rejoignait le marié devant l'autel, on les unissait et ensuite tout n'était que paix et bonheur.

Comment avait dit sa sœur, déjà ? La meilleure solution... Elle tremblait d'appréhension, tout en méditant cette folie, aurait-elle le courage, et l'aplomb? Cela ne serait sans doute que pour un jour ou deux, le temps que Georgia et Félix se marient à leur tour... Mais, ainsi, elle éviterait à sa famille de sombrer dans l'affliction et retarderait un peu l'inévitable scandale. Elle se demanda comment Reid réagirait et jusqu'à quel point cela affecterait sa mission à Saint-Pétersbourg. Avait-il vraiment et absolument besoin d'une épouse à ses côtés ? Cela ne comptait peut-être pas à ce point et puis, une fois à la cour de Russie, il rencontrera il sûrement de

nombreuses dames qui ne demanderaient pas mieux que de devenir sa femme...

L'idée folle de Georgia, lui faire épouser Reid à sa place, allait être très difficile à réaliser ; mais pour l'heure Sasha ne voyait pas d'autre solution, rien qui pût éviter au capitaine ainsi qu'aux Packard de vivre aujourd'hui un cauchemar éveillé.

Quittant son lit une fois de plus, Sasha alluma une chandelle et alla contempler, dans la penderie de Georgia, la spectaculaire et vaporeuse création qu'était la robe de mariée qu'elle aurait dû porter. Elle se sentit pâlir. Pourrait-elle faire illusion, là-dedans ? Georgia avait une poitrine bien plus importante que la sienne, mais elle pourrait toujours garnir le corsage de coton, s'il le fallait. L'ourlet allait traîner à terre, mais il n'était plus vraiment temps d'y remédier ; il lui faudrait donc, en effet, porter les fameuses chaussures à talons. Sasha les chercha. Elles étaient d'un beige qui ne s'harmonisait pas vraiment avec la robe, mais elle espérait que celle-ci les cacherait et que nul ne s'en apercevrait.

Son plan commençait à prendre forme et une chose en entraînant une autre, elle se mit à se démener pour faire face à toutes les éventualités. Ainsi elle s'assura que la porte de la chambre de Georgia, comme la sienne, était bien fermée à clé. Lorsque Polly viendrait pour l'habiller, Sasha prétendrait que la future mariée était dans un tel état de nerfs qu'elle ne voulait auprès d'elle voir personne d'autre que sa sœur chérie. Il lui faudrait également se trouver une bonne excuse pour ne pas

assister à la cérémonie, car elle ne pouvait jouer à la fois le rôle de la mariée et celui de la demoiselle d'honneur. Las, quelle excuse ? Que prétendre, quelle raison invoquer que maman jugerait acceptable en ce jour exceptionnel, peut-être le plus beau de sa vie ? Un rhume ou une migraine n'y suffiraient pas, à l'évidence; il faudrait recourir à quelque chose de redoutable, de contagieux.

Elle eut une idée et se rua vers la coiffeuse de Georgia, cherchant une petite bouteille d'essence de lavande qui trainait là depuis longtemps car ni sa sœur ni elle n'en appréciaient beaucoup l'odeur. Les lèvres pincées de dégoût, elle ouvrit le flacon, en versa quelques gouttes sur ses avant-bras et son cou, puis frota le tout. Dans quelques instants, elle le savait, et c'était l'effet recherché, cela allait la brûler.

Son nez commença à la piquer et elle se rua vers la table de toilette, craignant d'en avoir trop mis. Elle se frictionna frénétiquement les bras et le cou avec de l'eau et du savon. Jamais, décidément, elle ne pourrait supporter tout cela !

Autour d'elle, la maisonnée s'éveillait. Les bonnes frappaient aux portes, déposaient des tasses de thé sur les tables de nuit et ouvraient les rideaux. Les valets rapportaient les chaussures cirées la veille ainsi que des bassines d'eau chaude, pour les ablutions du matin.

En regardant mieux la robe, Sasha comprit qu'elle ne pourrait pas la revêtir seule : trop de crochets s'attachaient dans le dos et, d'ailleurs, il lui faudrait Polly

pour assujettir le voile sur sa tête. Elle décida donc de mettre la fidèle servante dans la confidence. Quand la femme de chambre vint frapper à la porte, elle l'introduisit rapidement dans la chambre, de Georgia, en ferma le loquet derrière elle, et la mit brièvement au courant des événements de la nuit, lui faisant jurer, malgré ses réticences, le secret absolu.

— Est-ce que je vais être mise à la porte, mademoiselle ? s'inquiéta la pauvrete. C'est que, vous savez, trouver une bonne place, c'est difficile, de nos jours.

— Mais non, Polly, ne te fais pas de souci !

Elle prit la jeune servante dans ses bras pour la rassurer.

— Je vais écrire un mot pour te disculper. De toute façon, tu connais le général et madame, jamais ils ne tourneraient leur colère contre toi...

Le plus difficile fut de convaincre Victoria et Philippa de ne pas entrer dans la chambre de la mariée. Les deux benjamins tempêtèrent, cajolèrent, supplièrent qu'on voulût bien les y admettre, même un tout petit moment, et Sasha dut se résoudre à leur mentir, leur disant que Georgia était toute prête à les recevoir, mais qu'elles devaient auparavant aller prendre un bon petit déjeuner, car la journée serait fort longue et qu'il leur fallait se préparer elles-mêmes avant de rejoindre leur sœur. Pour sa mère, ce fut plus facile. Olga venait de succomber à une crise de nerfs et, sur l'insistance de son mari, elle se résigna à garder la chambre. Enfin, lorsque papa en personne vint frapper à la chambre de Georgia, Polly lui

assura à travers la porte que tout allait bien, que les deux sœurs prenaient leur bain et s'habillaient.

— Très bien, fit le général, une note de soulagement dans la voix. Georgia, sois en bas à 11 heures moins le quart, la voiture nous emmènera directement à l'église.

Il fit quelques pas vers la porte de son autre fille et Sasha lui dit d'entrer d'une voix faible. Le général passa sa tête dans l'entrebâillement et s'écria, alarmé :

— Sasha, que fais-tu encore au lit?

- Papa, je ne me sens vraiment pas bien. Je crois que j'ai de la fièvre et regardez... une horrible poussée de boutons.

Elle remonta la manche de sa chemise de nuit pour lui montrer son bras, puis tendit le cou en ouvrant son col.

— Seigneur !

Conrad eut un mouvement de recul instinctif.

- Voilà bien autre chose ! s'exclama-t-il. Un jour comme aujourd'hui...

Il soupira, visiblement accablé par ses devoirs de père de la mariée.

- Nous appellerons le docteur Symons plus tard, là, nous n'en avons pas le temps. Reste au lit, pour l'amour du ciel, et ne t'approche pas de ta mère. Tu sais combien elle est fragile...

- Oui, papa, répondit docilement Sasha, tandis qu'il refermait la porte. Je suis vraiment navrée...

Le général grogna et s'éloigna, décidé à garder pour lui la nouvelle que sa fille aînée était malade, du moins pour le moment. Le front soucieux, il rejoignit la pièce où l'on

rangeait son imposante et double garde-robe militaire et civile. Là, il s'assit avec un journal et un verre de brandy, attendant le moment où son valet de chambre viendrait l'aider à revêtir son uniforme et à ceindre le baudrier qui portait son sabre de cérémonie. Le premier de ses devoirs était de conduire Georgia à l'église, afin qu'on la marie enfin à ce bon Reid Bowen. Mais pourquoi diable avait-il au fond de lui cette impression persistante que sa fille allait lui causer quelque contrariété?

Dès que son père eut refermé la porte, Sasha rejeta les couvertures et Polly se précipita vers elle, passant par la porte communication. Elle l'aida à revêtir la robe de mariée et, quand ce fut fait, fixa le voile sur sa tête. Sasha voulut alors se regarder dans le miroir, mais elle eut un sursaut d'horreur en songeant à ce qu'elle s'apprêtait à faire. Alors elle remercia la femme de chambre et l'envoyé vérifier que les bagages étaient prêts pour l'embarquement! Il lui fallait un peu de solitude pour remettre ses idées en place. Elle s'assit devant son secrétaire, en tira une feuille de papier et un crayon, puis resta un long moment devant la page blanche, péniblement consciente des secondes qui passaient. Il lui semblait que le tic-tac de l'horloge résonnait dans sa tête. Enfin, elle soupira et se mit à écrire : « chère maman et cher papa, ne vous inquiétez pas et ne vous mettez pas trop en colère, mais... » Quand elle eut terminé, elle replia la feuille, la glissa dans une enveloppe et fureta autour d'elle pour trouver un endroit où la laisser en vue. La maudite horloge, sur le manteau de la cheminée, bien

sûr ! Elle l'y déposa. Il était 10 h 40. Avec un dernier regard sur le décor familial de sa chambre, elle abaissa son voile sur son visage et sortit rapidement, avant de changer d'avis.

La voiture s'arrêta devant l'église Sainte-Anne cinq minutes exactement avant l'appel des cloches. Sasha en descendit, aidée de son père et de ses deux sœurs dans leur rôle de demoiselles d'honneur. Le voile en dentelle d'Espagne était en effet assez épais pour qu'on ne pût discerner son visage ; hélas, elle ne voyait elle-même quasiment rien à travers. Son père devait être superbe dans la tenue de cérémonie vert et or des cheveu-légers, mais il lui apparaissait dans une sorte de brouillard, d'où seuls ressortaient les brandebourgs et les médailles. C'est en aveugle qu'elle prit son bras, au bas des marches de l'église, où déjà ronflaient les fugues. Lorsqu'ils entrèrent dans la nef, Sasha sentit son Cœur se mettre à battre à coups redoublés, "Ca" y était. Elle s'arrêta un instant sous la grande voile de la porte. Par ce mariage étrange, sa vie et celle des siens allaient changer d'une façon inimaginable, L'organiste attaqua le passage appelé Hornpipe de la suite dite Walermusic de Haendel. Son père fit un pas en avant et elle suivit, glissant précautionneusement son pied sur les dalles. Tout autour, elle devinait la congrégation massée dans les travées. Cette marche vers l'autel lui parut la plus longue de toute sa vie et elle se demanda si elle en verrait jamais la fin.

Soudain, le général fit halte et Sasha sentit qu'une haute silhouette en veste d'uniforme écarlate venait se placer à côté d'elle.

Se souvenant de la répétition à laquelle elle avait assisté, quelques jours plus tôt, en qualité de demoiselle d'honneur, elle se tourna vers Philippa et lui passa son bouquet, un lourd et encombrant arrangement de roses, de lys et de myosotis, qui pesait sur son bras et dont l'odeur lui chatouillait le nez. En fait, les parfums de toutes les fleurs qui décoraient l'église agressaient ses narines, déjà fortement mises à mal par l'usage généreux qu'elle avait fait de l'essence de lavande. Lorsque, comme le voulait le rite, le capitaine Bowen prit sa main gauche dans la sienne,

Il dut être surpris par la cascade d'éternuements à demi étouffés qui la secoua.

Il y eut, dans l'assistance, des murmures gentiment amusés, et Sasha se sentit profondément mortifiée. Les joues rouges, elle leva les yeux vers le capitaine Bowen. Mais les dentelles masquant toujours sa vue, elle ne put distinguer s'il était lui aussi amusé, réprobateur ou tout simplement ennuyé par tout ce décorum. Heureusement pour elle, le vicaire avait un horaire strict à respecter. S
l'office commença.

Sasha murmura les vœux sacramentels en priant pour ne pas être foudroyée dès qu'elle affirmerait être Georgia Louisa Roberta; puis elle promit qu'elle aimerait, chérirait, honorerait et obéirait en tout point à Reid Peter Michael pour le restant de ses jours, jusqu'à ce que

la mort les sépare. A un certain moment, elle renifla tant et tant que quelqu'un, derrière elle, lui passa charitablement un mouchoir. Le vicaire fut forcé de s'interrompre pour laisser la mariée se moucher, mais au grand soulagement de Sasha, comme du général, il déclara Reid et Georgia unis par le mariage. On chanta le dernier hymne prévu par le rituel, la jeune épouse évita le baiser traditionnel en se mouchant puis en reprenant son bouquet, et il fut temps d'aller signer les registres. Sasha inscrivit le nom de Georgia, en résistant à l'envie de fuir à toutes jambes, tandis que son père expliquait sombrement à la ronde que sa fille aînée avait dû garder la chambre et qu'on craignait la contagion. Ce fut à cet instant que, n'y tenant plus, la mariée s'évanouit et s'effondra sur les dalles, dans un nuage d'organdi, de soie et de tulle. Son mari tout neuf se précipita à son secours et la souleva dans ses bras, surpris par la légèreté de la forme prostrée qu'il emportait vers leur voiture. S'installant auprès d'elle, il donna l'ordre au cocher de les emmener aux docks de Tilbury. Reid craignait que la famille de sa femme ne veuille remettre leur départ, en prétextant qu'elle n'était pas en état de voyager ; or il avait l'ordre, lui, de ne manquer sous aucun prétexte l'appareillage du Dorset, un navire de commerce intégré à la flotte auxiliaire et chargé du transport régulier, vers la Russie, de diplomates, d'officiels, ainsi que du courrier de la valise diplomatique.

Ce mariage fut longtemps considéré comme le plus original auquel on eût assisté depuis longtemps ; la jeune

épousée avait éternué et reniflé durant toute la cérémonie avant de s'évanouir dans la sacristie, le couple n'avait pas paru à la réception offerte en son honneur et le père de la mariée, un homme habitué à plus de retenue, avait tellement bu qu'il avait fallu le porter dans sa voiture, tandis qu'il hurlait le God Save The Queen.

4

Reid regardait la nouvelle Mme Bowen se remettre de ses émotions, pelotonnée contre le capitonnage de la berline, Il mit la main à sa poche en se demandant si une lampée de la petite fiasque de whisky en argent qu'il avait toujours sur lui et dont il avait lui-même avalé une rasade, avant la cérémonie, ne lui ferait pas du bien. Mais il ignorait la façon dont sa jeune épouse réagissait à l'alcool, d'autant qu'à en juger par ses éternuements elle était malade. Il ne tenait pas à embarquer avec une femme soûle et le cœur au bord des lèvres. Il se rembrunit en songeant qu'il eût bien aimé que quelqu'un

daignât l'avertir qu'il épousait une jeune fille affligée d'une médiocre santé.

Sasha suffoquait sous son voile et se demandait combien de temps elle pourrait abuser le capitaine Bowen. Ne devrait-elle pas plutôt tout lui dire, tout de suite ? Combien de temps, aussi, faudrait-il qu'elle se prête à cette mascarade ? Georgia était-elle, à l'heure qu'il était, mariée, hors d'atteinte, à Gretna Green ? Dans deux jours, elle aurait vingt et un ans, et nul ne pourrait plus s'opposer à ses volontés. Las, Sasha était bien obligée d'admettre, en rougissant de honte, qu'elle n'était pas fâchée d'être devenue Mme Reid Bowen. Elle était revenue à elle au moment où il la soulevait dans ses bras, comme si elle n'était pas plus légère qu'une plume, et elle avait trouvé l'expérience fort plaisante. Dans ses bras et contre sa solide poitrine, elle s'était sentie parfaitement à l'abri et puis, il sentait si bon...

— Georgia ? Allez-vous mieux ? Puis-je vous aider à relever votre voile ?

Penché au-dessus d'elle, il lui pressa l'épaule, précautionneusement.

Pas question ! Ne pouvant lui faire une réponse cohérente, Sasha marmonna quelques mots indistincts, où il était question de risque de contagion.

Redoutant de ne pouvoir prendre son nouveau poste pour cause d'infirmité, Reid se renfonça à l'autre bout de la banquette, mais ses grandes bottes luisantes comme des miroirs restèrent à quelques centimètres des pieds

de Sasha. Ils se regardèrent. Notant qu'elle s'appuyait toujours au capitonnage, il demanda très doucement :

— Etes-vous sûre que vous vous sentez bien, Georgia?

— Hmm..., grommela Sasha en réponse.

— Dès que nous serons à bord, je vous ferai servir du thé. Ensuite, vous devriez vous sentir mieux.

Sasha poussa un soupir hésitant. Elle devrait alors lever son voile, pour porter sa tasse à ses lèvres ! Elle sentit sa tête lui tourner et une vague de nausée, bien réelle, celle-là, l'envahir. Mais elle ne bougea pas, craignant par un détail, une attitude, de donner l'alerte à son compagnon. Les secondes s'écoulant ainsi, elle s'aperçut qu'il la regardait intensément, de ses beaux yeux bleus si profonds.

— Voyez-vous, lui dit-il d'un ton de voix bas et intime, en se penchant de nouveau vers elle, je me suis dit que, comme vous n'étiez pas bien, mieux valait ne pas assister du tout à la réception et embarquer tout de suite. Il y a sûrement un médecin à bord qui pourra s'occuper de vous ; et plus tôt nous serons au lit, mieux cela vaudra.

A ces mots, Sasha laissa échapper une sorte de son étranglé et le regarda avec effroi, Comprenant que ses paroles avaient été mal interprétées, Reid se hâta de les corriger. - Je ne voulais pas dire... je... Il chercha en vain par quels mots aborder ce délicat sujet, soulevant un coin du rideau de la portière, il murmura : - Enfin... Pas ce soir, en tout cas... Puis il jeta un regard de côté sur sa jeune épouse, espérant vaguement l'entendre rire ; mais rien ne vint.

- En tout cas, lui dit-il un peu absurdement, vous n'éternuez plus...

Et il lui sourit, d'un air qu'il espérait encourageant. Elle sourit elle aussi en réponse, mais toujours à cause du voile. Il ne fit qu'apercevoir ses dents.

-... c'était sans doute à cause des fleurs, dans l'église.

Elle hocha la tête en signe d'approbation. La voiture poursuivit son chemin et Sasha resta plus silencieuse qu'une statue de marbre, bien que la partie la plus raisonnable d'elle-même brûlait de parler et de tout avouer à son compagnon. Elle en avait l'opportunité, c'est vrai, mais une autre impulsion, romantique et féminine celle-là, lui dictait de se taire. Plus les secondes s'égrenaient et plus elle devait se rendre à l'évidence : elle n'avait aucune envie de tout révéler à Reid. Elle voulait continuer à jouer à être sa femme, même si elle aurait donné n'importe quoi pour l'être dans la réalité. Elle garda donc le silence tandis qu'ils arrivaient au port. Ils ne furent pas longs à trouver la coupée du Dorset, en haut de laquelle le capitaine Turnbull les accueillit, serrant la main du « mari » de Sasha et s'inclinant respectueusement devant elle. Il leur dit avec chaleur qu'il était ravi de les voir embarquer un peu plus tôt que prévu et qu'en fait il n'attendait qu'eux pour appareiller.

— Puisque c'est ainsi, ajouta-t-il d'une voix de basse teintée d'accent écossais, autant profiter de la marée.

Il fit un signe à l'officier de quart, lequel souffla dans son sifflet. Instantanément, les matelots prêts à la manœuvre

envahirent le pont. Comme le steward du carré se présentait pour prendre ses ordres, il lui dit :

— Emmenez le major Bowen et son épouse dans leur cabine.

— Ma promotion à ce grade n'est pas encore officielle, fit poliment observer Reid.

Le maître du Dorset sourit.

— C'est bien possible, répondit-il en s'inclinant, mais il ne peut y avoir à bord qu'un seul capitaine et je crains bien que ce soit moi !

Les deux hommes éclatèrent de rire. Sasha s'accrochait à son voile, que le vent menaçait de soulever. Elle suivit le steward dans les coursives et les échelles, jusqu'à une petite porte. Elle ne savait trop à quoi s'attendre et s'imaginait un espace au moins aussi spacieux qu'une chambre d'hôtel. En pénétrant dans la cabine, elle fut surprise par l'exiguïté du lieu : deux étroites couchettes superposées contre une cloison, un minuscule bureau vissé au plancher et surmonté d'un miroir, un minuscule fauteuil et un petit hublot.

Le capitaine Bowen remercia le steward et lui demanda :

— Pourrais-je voir le médecin du bord ?

— Si vous voulez bien me suivre... Avant de sortir, il se tourna vers Sasha.

— Je reviens tout de suite, Georgia. Si vous retiriez cette...chose - il montrait le voile—pour pouvoir respirer un peu et que vous vous étendiez un moment? Elle acquiesça, se hâta de fermer la porte au loquet dès qu'il fut éloigné dans la coursive, puis, arrachant son voile,

elle ouvrit le hublot et respira à grandes goulées l'air chargé de sel. En se penchant, elle pouvait à peine distinguer une petite partie des docks. Restaient l'eau sombre en un coin ciel, peu de choses en vérité. En revanche on entendait des bruits divers : ordres de manoeuvre, grondement des moteurs... Et le sol vibrait sous ses pieds. Le bateau s'apprêtait à quitter le port.

C'était le véritable moment du choix. Elle pouvait encore parler, alors que la coupée n'avait probablement pas encore été retirée du bastingage. Annoncer au capitaine Bowen la misérable vérité et retourner à sa vie solitaire de demoiselle Packard, que personne ne courtisait. Ou bien elle pouvait garder le silence jusqu'à ce que le bateau eût quitté les eaux territoriales anglaises. Chausser les bottes de Georgia et se glisser dans le rôle de Mme Reid Bowen. Reid Bowen ! Ses yeux bleus, ses cheveux aux reflets blonds, son sourire, sa voix et jusqu'à son odeur s'étaient déjà inscrits en elle, dans sa peau, dans son cœur. L'en arracher serait comme lui retirer une part d'elle-même.

Alors Sasha s'assit simplement sur le bord de la couchette et quand son « mari » revint et essaya de tourner le bouton de la porte, elle ne lui ouvrit pas. Elle l'entendit murmurer quelques mots et un autre homme lui répondre. Elle s'approcha silencieusement et colle son oreille au panneau. - Merci, docteur, et excusez-nous. Peut-être pourrez-vous la voir un peu plus tard... Sasha entendit le pas de l'autre homme s'éloigner dans la coursive et Reid réessaya de tourner le bouton.

— Georgia ? Tout va bien ? Il aurait été inutilement cruel de ne pas lui répondre.

— Oui, j'étais simplement en train de me changer. Reid resta dans la coursive, où plusieurs passagers le croisèrent, certains avec des bagages à la main. Il serait sans doute indélicat de rappeler à sa nouvelle épouse qu'ils étaient à présent mari et femme et qu'elle pouvait donc parfaitement s'habiller ou se déshabiller devant lui. D'autant que la seule idée de Georgia en bas et en corset lui échauffait les sens... ce qu'il se reprocha durement. Après tout, elle était très jeune et très innocente, assurément !

— Je vais attendre, lui dit-il, toujours à travers la porte. Vous sentez-vous mieux ?

De l'autre côté de la cloison, Sasha réfléchissait à toute vitesse. Se sentait-elle mieux ? Pas vraiment. Il allait entrer, et Dieu savait où tout cela allait la mener. Que pouvait bien attendre d'elle un homme qu'elle venait d'épouser ? Tout de même pas... Elle rougit, n'osant pas laisser son esprit vagabonder dans cette direction-là.

Soudain la totale absurdité de sa situation la saisit et elle se mit à pouffer en imaginant l'ardent capitaine attendant dans la coursive que la belle Georgia lui permît d'entrer et se laissât aimer. Et au lieu de cela...

Prise de hoquets de plus en plus difficiles à contrôler, en réaction sans doute à tous les événements de la journée, elle enfouit son visage dans l'oreiller pour tenter, tout au moins, d'en étouffer les manifestations sonores. Puis elle inspira à fond pour tenter de se calmer. Il ne lui faudrait

que peu de temps pour révéler toute l'affaire, de toute façon.., Elle ferma les yeux et ses paupières se firent lourdes, très lourdes. Une fraction de seconde plus tard, elle sombrait dans un profond sommeil.

Le régime des machines et le mouvement du navire en pleine mer, nouveau pour elle, l'éveillèrent des heures plus tard. Il faisait sombre quand elle se redressa, l'esprit embrumé, mal à l'aise dans la masse volumineuse de sa robe mariée. Son corset lui faisait mal et elle brûlait de l'enlever pour pouvoir enfin respirer. D'une façon ou d'une autre, il allait lui falloir se déshabiller, avec ou sans aide. Quelle heure pouvait-il bien être? Elle posa ses pieds sur le pont de planches et passa une main dans ses cheveux, faisant tomber quelques épingles. Des pas se mirent à résonner dans la coursive. Elle leva la tête et fixa la porte avec inquiétude. Les pas s'éloignèrent. Elle soupira de soulagement. Elle tâta sa robe en tous sens, cherchant le moyen de la dégrafer, envoya d'un coup de pied ses chaussures au diable et alla ouvrir tous les tiroirs du bureau à la recherche d'un outil capable de la libérer, Une paire de ciseaux par exemple. Puis les pas revinrent et cette fois s'arrêtèrent devant sa porte. Le bouton de cuivre tourna et l'homme qui se considérait comme son mari appela doucement :

- Georgia, ma chérie, ouvrez-moi. Sasha croisa peureusement ses bras sur sa poitrine et se mit à reculer vers la cloison de la cabine, pour finalement se placer devant le hublot. Reid entra et ferma derrière lui. Elle

entendit le déclic, sentit sa chaleur juste derrière elle et aussi son odeur, musquée, masculine, mêlée à celle de l'air marin et d'un peu d'alcool... du whisky ?

— Quelle journée ! Eh bien, vouliez-vous me laisser dormir dans la coursive? demanda-t-il, apparemment pas du tout fâché, en se laissant tomber dans le petit fauteuil. Heureusement que le steward m'a prêté son passe-partout...

Il s'assit sur le voile de mariée sans y prêter du tout attention, déboucla son ceinturon et dégrafa sa vareuse puis son col haut. Alors seulement, il regarda la silhouette de sa femme dans la pénombre. Il faisait diablement sombre et pas moyen de la voir, alors il se leva pour craquer une allumette et allumer la lampe à pétrole fixée à la cloison. Il tourna la molette de réglage avec précaution puis replaça le verre et s'approcha d'elle, qui lui tournait toujours le dos.

— Comment vous sentez-vous? Mieux?

Sans dire un mot, Sasha lui fit lentement face.

Il la regarda en clignant des yeux, puis se tourna l'air hagard vers les deux couchettes superposées avant de revenir à elle, frappé de stupeur.

— Sasha ? Que diable faites-vous ici ? Ou est Georgia?

— Je... Je...

Les yeux de l'officier s'étrécirent et il s'avança d'un pas l'air soupçonneux, presque agressif. Sasha recula, plus pâle qu'une morte.

— Que se passe-t-il?

— Capitaine Bowen...

Elle fit un pas vers lui elle aussi, et songea qu'il était ridicule de se montrer aussi cérémonieuse.

— Reid...

Cette fois c'était trop familier, elle hésita.

— Ma sœur...

— Oui?

— Eh bien, voyez-vous...

Subitement, toutes les bizarreries de cette journée s'expliquèrent aux yeux de Reid. La mariée plus petite et plus légère qu'il ne l'avait imaginée, son silence, sa façon de

se cacher obstinément derrière son voile ou derrière des portes closes et, à présent, cette jeune femme, là, devant lui, la haut de sa tête brune arrivant à peine à la hauteur de son menton alors que Georgia était blonde, et plus grande, Mais il avait beau discerner tout cela, il n'y voyait toujours aucun sens. Il attrapa Sasha par le bras et la secoua.

- Vous devriez pas être ici. Il faut que vous partiez. Je ne tiens pas à commencer mon mariage avec Georgia en lui expliquant pourquoi il y a une autre femme dans mon lit. Sasha eut une exclamation choquée et dégagea son bras

- Monsieur, lui dit-elle, outrée, je ne suis pas dans votre lit.

- Pas encore, répliqua-t-il, mais je suppose que c'est ce que vous vouliez m'entraîner... Il chercha à reprendre son bras. - Allons, allez-vous-en avant que Georgia ne vous voie.

- Oh pour l'amour du ciel ! s'écria Sasha, perdant patience. Il n'y a pas de Georgia, espèce d'imbécile ! - Comment?

- Et quant à entrer dans votre lit, je ne le voudrais pas, même... même si vous étiez le dernier homme sur la terre!

Elle le dévisageait, furieuse, le menton levé dans cette attitude qu'elle n'adoptait que très rarement, mais dont toute sa famille savait qu'elle ne présageait jamais rien de bon.

- Allez-vous vous expliquer, Sasha? - Non!

Elle se détourna. - oh, que si !

Il marcha sur elle, mit ses deux mains sur ses épaules et la força à lui faire face de nouveau. Ses yeux flamboyaient de colère.

— Vous me surprenez, Sasha, lui dit-il, les dents serrées Je ne vous aurais jamais crue capable d'un tel jeu avec un homme qui vient d'épouser votre sœur.

— Vous n'avez pas épousé Georgia.

Elle se cambra pour se dégager, mais il la tenait toujours aussi fermement.

— Que me chantez-vous là? Bien sûr que si !

— Non. Vous m'avez épousée, moi.

— Quoi?

— Georgia s'est enfuie à Gretna Green pour épouser Félix Westfaling.

Pendant un moment, Reid resta médusé, le temps d'assimiler l'information. Sasha vit ses pupilles s'incendier de rage devant la duplicité de Georgia. Il jura,

prononçant des mots qu'elle n'avait jamais entendus auparavant et dont elle se doutait bien qu'ils n'auraient pas dû être proférés devant une dame. Puis il parut se calmer un peu et lui dit d'une voix blanche :

— Vous allez m'expliquer tout ceci en détail.

Elle secoua la tête. Elle n'avait jamais vu le capitaine dans cet état et elle ne l'aimait guère ainsi. A moins, songea-t-elle, que tous les hommes fussent comme cela, lorsqu'on leur présentait quelque chose qui ne leur plaisait pas? Ce n'était pas une raison pour se conduire comme une brute. Derechef, elle secoua la tête, son menton levé d'un air dédaigneux.

— Parlez ! fit-il d'une voix de tonnerre et en la secouant de plus belle. Expliquez-moi comment il se fait que je me sois fait rouler comme un imbécile et que je n'aie pas épousé celle que j'aurais dû ?

- Personne ne vous a roulé, répliqua Sasha avec une parfaite mauvaise foi. Pour tout le monde vous êtes légalement marié à Georgia Packard.

- Taisez-vous, maintenant, j'ai besoin de réfléchir. - Pour qui vous prenez-vous ? Ce n'est pas parce que vous avez passé un anneau d'or à mon doigt que vous pouvez me parler de cette façon et je ne saurais tolérer... - S'il vous plaît, taisez-vous !

Il avait aboyé ces mots. Plus effrayée qu'elle n'aurait voulu le paraître, Sasha répliqua entre ses dents : - Capitaine Bowen, vous n'êtes pas du tout comme je le croyais. Moi qui vous trouvais charmant ! D'abord vous

m'ordonnez, en hurlant, de parler, puis de me taire... Il lui lança un regard venimeux.

- Ah oui? Eh bien, mademoiselle Packard, vous ne m'êtes guère sympathique, vous non plus, et je me demande ce que vous faites ici, à prétendre être ma femme.

- C'est Georgia qui me l'a demandé. Elle ne voulait pas perdre l'amour de sa vie.

- Ah, parce que vous blâmez votre sœur? - Ça oui, par exemple ! Toute cette histoire, c'était son idée.

Il fit la grimace. - Mais pourquoi épouser Félix, si elle m'aimait?

- Elle ne vous aime pas. Elle l'aime, lui et depuis longtemps.

Il poussa un grognement. La nouvelle était désagréable mais elle ne le surprenait pas, au fond. - Pourquoi m'avoir épousé, alors ? - Par ce que papa lui avait interdit de revoir Félix. - Sage conseil, dommage qu'elle ne l'ait pas suivi ! Sasha se demanda s'il était véritablement blessé, ou si seule sa fierté l'était.

— Je cloute que vous ayez été amoureux d'elle. Il la considéra, les yeux étrécis.

— Qu'en savez-vous, si elle ne m'a pas brisé le cœur?

Sasha soutint son regard, la tête un peu penchée de côté, laissant clairement entendre qu'elle n'en croyait pas un mot.

— De toute façon je ne prétends pas être votre femme, Je le suis, lui asséna-t-elle.

— Certainement pas. Vos prénoms ne sont pas Georgia Louisa Roberta, que je sache?

Un instant déconcertée, Sasha comprit qu'il avait raison. Reid continua à la regarder, l'air furieux, les mains sur les hanches, puis dans un lourd soupir haussa ses larges épaules.

— Que vais-je faire de vous ? Il tourna la tête vers le hublot.

— Il est trop tard pour vous renvoyer à terre, nous venons d'entrer en mer du Nord.

Son regard balaya la peu spacieuse cabine et revint se poser sur elle.

— Vous savez que vous serez perdue de réputation lorsque tout ceci se saura? s'enquit-il presque doucement.

— V... vous croyez ?

— Mais bien sûr que oui !

— Pourquoi?

— Pourquoi ? Faut-il vraiment que je mette les points sur les i ? Vous êtes seule avec moi dans ce tout petit espace et nous ne sommes pas réellement mariés.

Il avait détaché avec soin les dernières syllabes.

— Qu'allons-nous faire ? dit-elle d'une toute petite voix.

- Je demanderai au steward de me trouver une couchette, quelque part. - Mais...

Sasha commençait à s'inquiéter réellement des conséquences possibles de toute cette affaire. — ... Nous sommes censés être en pleine lune de miel, que va-t-on dire si on vous voit quitter cette cabine ? — Hmm... Vous avez raison, concéda-t-il. Nous ne devons pas éveiller les soupçons. 11 retira sa veste.

— Il est tard, de toute façon. Dormons ici et, demain, nous trouverons bien une solution.

Sasha se détourna comme il entreprenait de retirer ses bottes. Elle sentit son visage s'empourprer quand elle aperçut son torse dans l'entrebâillement de sa chemise, mais elle n'avait nulle part où se cacher.

S'apercevant de sa gêne, il s'interrompit, et resta ainsi, en chemise et culottes ajustées. Mais c'est d'une voix rageuse qu'il lui lança : - Il est bien temps de jouer les pudiques effarouchées.

Sasha ne put s'empêcher de sourire, ayant toujours été sensible à l'ironie. Elle aussi devait se déshabiller, du reste elle ne pourrait certainement pas supporter une minute de plus la torture de son corset.

- Vous... serait-il possible de m'aider ? lui demanda-t-elle timidement, en lui présentant son dos. D'un doigt, elle lui désigna les crochets qu'elle ne parvenait pas à défaire seule.

Reid demeura un instant immobile, à regarder la ligne son dos, le visage fermé.

— S'il vous plaît, plaida Sasha. C'est à peine si je puis respirer.

Alors il s'avança, écarta de sa main la masse sombre des cheveux de la jeune femme, puis inséra ses doigts tout chauds dans le col de dentelle et défit les agrafes. C'était plus facile qu'il ne l'aurait imaginé : les petits crochets se défirent les uns après les autres, révélant les jolies épaules sous le lourd tissu de la robe. Il remarqua qu'elle avait là quelques taches de rousseur et que sa peau y

était très douce et très blanche. Une odeur de rose très féminine, pénétra ses narines et éveilla ses sens. Puis le dernier crochet céda et le corsage tomba sur sa taille.

En rougissant comme une pivoine, mais le visage heureusement à peu près dissimulé par le rideau de ses cheveux, Sasha regarda le capitaine par-dessus son épaule.

— Euh... le corset, s'il vous plait..., fit-elle d'une voix étrangement rauque et presque inaudible.

Elle entendit Reid respirer un peu plus vite, puis sentit ses doigts sur sa taille tandis qu'il l'attirait plus près. Les sourcils froncés dans la faible lumière de la lampe, il essayait de distinguer le laçage compliqué du sous-vêtement féminin.

— Je me suis toujours demandé comment faisaient les femmes pour endurer une telle torture, marmonna-t-il, curieusement gêné.

Ce n'était pourtant pas, évidemment, la première fois qu'il débarrassait une femme de son corset. C'était même toujours un moment particulièrement agréable, juste avant de faire l'amour. Une sorte d'antichambre du plaisir. Mais c'était, et pour cause, la première fois qu'il rendait ce service intime à Mlle Sasha Packard. Ou bien était-ce Mme Reid Bowen ? S'il se rembrunit à cette pensée, il n'en continua pas moins à défaire les lacets.

Sasha voulut parler, mais le souffle lui manqua, peut-être pas seulement à cause du corset. Elle dut s'éclaircir la gorge pour murmurer :

— Peut-être que nous portons cela parce que vous autres, hommes, voulez que les dames soient toujours à la pointe de la mode. — Ah oui, vous croyez ?

Il eut un rire bref en s'acharnant sur un nœud récalcitrant.

— Je crois que vous vous trompez. Les hommes s'en moquent. Ce qu'ils veulent, c'est ce qui se trouve en dessous.

Sasha pensait bien être passée par toutes les nuances de rouge, mais elle se sentit s'empourprer encore davantage, comme Reid était obligé de faire quelques efforts pour défaire les derniers nœuds, elle dut s'accrocher des deux mains au bureau pour conserver son équilibre. Lorsqu'il en vint enfin à bout, elle poussa un soupir de soulagement.

— En ce qui vous concerne, reprit-il, avec une taille aussi fine que la vôtre, vous n'avez guère besoin de ce machin-là.

Il prit entre deux doigts l'ensemble de coton et de baleines et le jeta négligemment dans un coin. Puis il ne put s'empêcher de regarder assez longuement celle qu'il venait de délivrer et qui ne portait plus qu'une fine chemise de coton, une culotte à volants et des bas de soie. Elle avait vraiment une ravissante silhouette et il aurait eu grand plaisir à lui retirer tout cela. N'était-ce pas leur nuit de noces ?

— Merci !

Sasha s'écarta, prit une profonde inspiration et se retourna vers lui. Ils se regardèrent, tout à fait conscients

d'être l'un et l'autre fort déshabillés, dans une petite cabine exiguë et plongée dans la pénombre. Reid nota les jolies rougeurs aux pommettes de Sasha, ses lèvres entrouvertes, sa respiration rapide. Son œil s'attarda malgré lui sur ses seins, petits mais ronds et fermes, dont il devinait, sous la chemise, les pointes roses dressées. Il descendit encore sur la taille fine et la courbe des hanches, sur la peau des cuisses minces au-dessus des bas de soie crème et sur les jambes fuselées.

Il avait toujours eu l'impression qu'elle était délicate et fragile, mais à la voir ainsi il s'apercevait qu'elle était en fait délicieusement galbée, avec des formes voluptueuse. Il sentit bouillir ses sens, mais ne put faire autrement que se contrôler, étant donné les circonstances.

Sasha n'était que trop consciente de son examen et elle s'écarta pour aller fourrager dans l'un de ses sacs de voyage pour chercher un peignoir en satin, qu'elle enfila en hâte et dont elle serra fébrilement la ceinture autour de sa taille.

— Bien...

Reid s'éclaircit la voie et alla éteindre la lampe.

— Il vaut mieux dormir, à présent. Elle acquiesça.

— Voulez-vous celle du dessus ou celle du dessous ?

— Cela m'est égal.

— Moi aussi.

Ils restèrent un instant à contempler les deux étroites couchettes, se demandant tous deux quelle combinaison les mettrait le mieux à l'abri de la moindre promiscuité,

— C'est bien bête, à mon avis, de donner des lits superposés à un couple en lune de miel, grommela Reid eu se décidant à ouvrir les draps de la couchette supérieure.

Sasha sourit et se pencha pour ouvrir elle aussi sa couche.

— Oui, approuva-t-elle, comment aurions-nous fait s'il avait fallu...

Elle se tut soudain, embarrassée par ses propres paroles.

Il se mit à rire.

- J'imagine que nous aurions fini sur le sol, il y a un peu de place, là... - Sur le plancher? Sasha considéra les planches vernies du pont. - En y empilant les couvertures, bien sûr, pour ne pas nous faire mal. Il s'allongea avec un soupir d'aise, la tête sur ses mains.

- Bonne nuit mademoiselle... euh... bonne nuit, Sasha.

- Bonne nuit... Reid.

Elle s'endormit d'un sommeil profond et paisible, malgré sa mauvaise conscience, pour ne s'éveiller qu'à 10 heures du matin et encore, seulement parce qu'elle entendit frapper à la porte. Sasha ouvrit les yeux, confuse. Où diable pouvait-elle bien être? Puis la mémoire lui revint, tandis que deux jambes masculines pendaient de la couchette supérieur et que son « mari » sautait sur le plancher en culottes et torse nu.

- Bonjour, monsieur, dit le steward quand il lui ouvrit la porte.

- Bonjour, répondit-il en bâillant et en le déchargeant de son plateau.

- Vous avez manqué le petit déjeuner dans le carré du capitaine, expliqua le steward, mais il a dit qu'il ne fallait pas Vous déranger vous et votre dame — il lui fit un clin d'œil - alors je vous ai gardé quelques petites choses au chaud. Le déjeuner sera servi à midi juste.

— Parfait!

Reid Bowen le laissa refermer la porte et déposa le plateau sur le bureau en lançant, un brin d'amusement dans la voix :

— Vous pouvez vous lever, il est parti.

Sasha sortit la tête de sous les couvertures, où elle s'était réfugiée dès que la porte s'était ouverte. Elle bégaya :

— Il.. Il croit que nous... Que nous avons...

— Bien sûr ! Tout le bateau doit le croire. Nous nous sommes mariés hier, je vous le rappelle.

Sasha grogna et tira derechef les couvertures sur sa tête.

— Jamais je n'oserai mettre un pied hors de cette cabine tant que nous n'aurons pas atteint Saint-Pétersbourg.

— Voilà qui serait stupide...

Il vint s'asseoir sur sa couchette et tira ses couvertures. Elle lui résista en les retenant à deux mains, mais il était plus fort qu'elle et bientôt elle vit de nouveau le jour.

Elle regarda, les yeux écarquillés, Reid penché au-dessus d'elle. Instinctivement, dans un geste protecteur, elle croisa les bras sur sa poitrine.

— Vous n'allez pas... me... me forcer, n'est-ce pas Amusé, il la regarda un moment sans répondre, son œil s'attardant sur ses seins, puis il sourit et répliqua, suave:

— Non, jamais avant le petit déjeuner !

Elle s'assit sur la couchette, à moitié rassurée. Reid ne bougea pas d'où il était.

— ... Mais j'avoue y avoir pensé, cette nuit, pour vous faire taire. Vous avez ronflé.

— Je ne ronfle jamais !

— Alors vous respirez fort... Mais ce n'est pas le sujet Comme je le disais, j'y ai pensé.

— Vous avez bien fait de vous contenter d'y penser, Il posa ses deux poings sur le matelas, de chaque côté des hanches de la jeune femme, et se pencha au-dessus d'elle comme pour l'intimider. Or c'était plus excitant qu'effrayant de voir d'aussi près ses bras musclés, ses larges épaules et le fin duvet doré qui frisait sur son torse.

- Ecoutez-moi, s'il vous plaît, dit-il en posant son doigt sur les lèvres de Sasha. Le mal est fait, je parle du mariage, mais peut-être qu'après tout Georgia avait raison ; peut-être est-ce votre main que j'aurais dû demander et pas la sienne.

- Comment?

- Ne dites rien, vous allez me faire perdre le fil. Son regard tomba sur sa chemise de nuit. Elle devait ignorer combien la position qu'elle prenait, en rapprochant ses seins, offrait une vue intéressante. Il dut faire un effort pour la regarder dans les yeux.

-... Il n'en reste pas moins vrai que j'ai toujours besoin d'une épouse. Vous êtes ici, saine de corps et d'esprit, raisonnablement attirante...

- Je vous demande pardon ? - Il ne me reste dont qu'à régulariser cette situation... embarrassante et à vous épouser dans les règles. Sasha le dévisagea, médusée — avec un curieux mélange d'attirance, de désir et de sentiment d'outrage. - Je... je ne comprends pas.

- Figurez-vous qu'un aumônier militaire est à bord. Dès que nous serons dans les eaux internationales, vers 1a mi-journée, probablement, je lui demanderai de nous marier.

- Mais... Est-ce possible? Quand il saura que nous le sommes déjà...

- Ne vous inquiétez pas, il se trouve que je le connais. Je lui parlerai.

— Peut-on lui faire confiance ? Il haussa les épaules.

— J'ai rencontré le padre Soames aux Indes. Je pense pouvoir le convaincre de se montrer compréhensif et discret. Je n'aurai qu'à lui raconter une histoire plausible. — que vous étiez trop malade pour assister à la cérémonie d'hier, que nous ne voulions pas rater l'embarquement, ce genre de choses.

— Est-ce que ce sera bien légal ? s'enquit-elle d'un air soupçonneux.

— Je le crois.

Elle rougit, baissa les yeux et chercha ses mots.

— Alors, ce soir... Vous ne voudrez pas dormir dans la couchette du haut?

Il secoua la tête, se pencha davantage vers elle et répondit d'une voix basse et un peu rauque :

— Non, madame Bowen, je ne dormirai pas dans la couchette du haut.

Sasha eut un petit sursaut de surprise lorsque les épaules de Reid envahirent soudain son champ de vision et qu'elle sentit sa bouche sur la sienne. Il y avait longtemps que personne ne l'avait plus embrassée, surtout comme cela. Les lèvres de Reid sur les siennes étaient à la fois fermes et languides... Quand sa langue entra en scène, elle sentit son cœur battre à tout rompre ; le baiser s'approfondissait, Et quand sa bouche virile alla se perdre dans son cou, puis dans la douceur de ses seins, elle frémit, s'accrocha aux robustes épaules pour l'attirer plus près encore.

Il eut un grognement étouffé et il lui fallut fournir un terrible effort pour ne pas lui arracher le peu de vêtements qu'elle portait et la prendre sur-le-champ. Il se recula, le souffle court. I! En était le premier surpris. Jamais il n'aurait cru se mettre dans un tel état pour une fille comme Sasha.

De son côté, la jeune femme sentait monter en elle une émotion comme elle n'en avait jamais éprouvée. Une sensation de contentement et, au-delà, de plénitude, comme si ces quelques instants avaient remis le monde entier à sa juste place. Elle savait, pourtant, que Reid ne l'aimerait jamais. Et les sentiments qui l'agitaient elle-même étaient-ils bien de l'amour, ou seulement du désir pour un homme superbe, qui savait émouvoir la femme

en elle ? Si elle était certes innocente, elle n'était pas sotté. Soudain glacée, elle réalisait qu'elle ne pouvait accepter sa proposition. Cela faisait mal, cela brisait le cœur, mais c'était un fait. Elle se redressa et secoua la tête.

- Non.

Reid s'écarta à son tour et, de lui-même, remonta la couverture sur ses seins.

- Ne vous inquiétez pas. J'attendrai que tout soit en règle.

- Non... Je voulais parler de votre proposition. Je ne peux pas vous épouser.

- Comment?

Il la regardait les sourcils foncés, cette fois. - Vous ne m'aimez pas, dit-il d'un air buté. Et alors ? Je n'aimais pas particulièrement Georgia, non plus, cela ne nous empêchait pas de bien nous entendre.

Des larmes piquèrent les yeux de la jeune femme, des sanglots montèrent dans sa gorge. Comment pouvait-il parler ainsi, alors qu'elle voulait son amour?

- Je ne crois pas que ce soit suffisant. Mes... mes parents sont passionnément amoureux l'un de l'autre et je Veux connaître la même chose, dans mon mariage.

Il s'assit sur la couchette et garda un instant le silence.

— Eh bien, dit-il lentement. Pour le moment, je ne peu x pas vous dire que je vous aime, car ce n'est pas le cas.

— Très bien, murmura-t-elle, le cœur en cendres. Il lui lança un regard de côté.

— Que suggérez-vous, alors ? Elle hésita.

— Je ne sais pas...

— Le bateau doit faire escale à Copenhague demain. Voulez-vous débarquer et rentrer en Angleterre ?

Sasha réfléchit. L'idée ne lui plaisait guère mais elle ne voyait pas d'autre solution. Elle opina du chef, sans oser le regarder.

Reid se leva et dit d'un ton froid :

— Bien. Dans ce cas, je parlerai au capitaine. Il resta un instant songeur, fixant sans les voir les planches du pont, à réfléchir sur son avenir immédiat. Puis d'un ton toujours aussi plat, sans expression, il reprit :

— Je vais chercher un endroit où faire ma toilette. Vous devriez faire de même, le déjeuner sera servi dans une heure.

Il prit quelques vêtements dans une valise, ouvrit la porte et s'en fut. Sasha se laissa retomber sur l'oreiller, fort déconcertée par la tournure que prenaient les événements. Puis elle repoussa ses couvertures, se leva et alla se servir une tasse de thé. Il était encore très chaud et odorant. Elle le but avidement et son estomac lui rappela qu'elle n'avait rien mangé depuis des heures. Sur une assiette, il y avait quelques petits sandwiches au fromage. Elle en dévora un, trempa plusieurs biscuits dans son thé, puis alla prendre des vêtements dans ses bagages. Le bateau tanguait de plus en plus et elle perdit deux, trois fois l'équilibre en retirant sa chemise et sa culotte. Elle s'approcha du hublot, mais ne vit rien d'autre qu'une mer de cobalt et le gris du ciel

Le temps avait tourné et le vent soulevait des panaches d'écume. Une odeur saline chatouillait ses narines, mêlée à celle du navire, faite de métal, de peinture, de bois verni et de pas mal d'autres choses qu'elle n'identifiait pas.

On frappa à la porte et elle n'eut que le temps de se couvrir. Le steward apportait une bassine d'eau fumante. Sasha évita son regard et murmura quelques remerciements lorsqu'il s'en retourna après avoir déposé le récipient sur le bureau. Il était difficile de conserver son équilibre dans tout ce mouvement. C'est en tanguant un peu elle-même qu'elle alla se laver. Elle passa ensuite des vêtements propres : une jupe bleu marine et un chemisier blanc qu'elle serra à la taille au moyen d'une ceinture en écaille de tortue, n'ayant nulle envie de se soumettre de nouveau à la torture du corset. Sur des bas de laine douillets et confortables, elle enfila ses chaussures. Soudain, elle porta la main à sa bouche. Son estomac venait de se révolter. Sans doute parce qu'elle était restée de longues heures le ventre vide et qu'elle avait mangé trop vite... Une promenade sur le pont, au grand air, la remettrait d'aplomb avant le déjeuner.

Elle s'engouffra dans le dédale des coursives et finit par découvrir une échelle. Le vent avait encore forcé et il ébouriffa sa coiffure, bien qu'elle ait pris le soin de la natter en bandeau, dès que sa tête émergea des entrailles du navire. Un pardessus n'aurait pas été de trop, mais elle n'avait pas envie de retourner à la cabine. Elle traversa comme elle le put le pont qui tanguait sous ses

pieds puis s'accrocha des deux mains au bastingage, respirant à pleins poumons tandis que l'étrave plongeait dans l'écume et que le navire roulait bord sur bord.

Elle entendit appeler son nom et se retourna. Le capitaine Bowen venait vers elle.

— Que faites-vous là? lui cria-t-il, sa voix emportée par le vent.

— Je prends l'air, répondit-elle en criant elle aussi.

— Etes-vous folle? Voulez-vous donc tomber à la mer?

— Pourquoi?

— Même les marins ne mettent pas les pieds sur le pont par ce temps, s'ils n'y sont pas obligés.

— Oh...

Elle fureta autour d'elle. Voilà donc pourquoi le pont était désert...

— Vous auriez pu passer par-dessus bord.

— Eh bien, je suis toujours là.

Elle tenta de remettre ses cheveux en place.

— Avez-vous parlé au capitaine?

— Oui.

Il se rembrunit et lui prit le bras pour l'entraîner vers l'échelle de descente.

— Il est d'accord pour vous débarquer à Copenhague. Cela ne lui plaît pas trop et je dois dire qu'à moi non plus. Mais je vous emmènerai à l'ambassade de Grande-Bretagne, où vous serez en sécurité jusqu'à ce que vous puissiez reprendre un bateau pour l'Angleterre.

Elle ne répondit rien et le laissa la conduire dans le carré du capitaine. Les officiers du bord, dans d'élégants

uniformes bleus à boutons d'or, se levèrent à son entrée. Reid les lui présenta puis la fit s'asseoir dans un fauteuil de cuir et lui murmura à l'oreille :

— Ne bougez pas, j'ai encore deux ou trois choses à faire. Il montra alentour les rayonnages vitrés bourrés de livres.

— Trouvez-vous quelque chose à lire et restez un peu tranquille.

Sasha lui lança un regard venimeux. Alors, à sa grande surprise, il se pencha et l'embrassa brièvement sur la bouche, Elle ne put réprimer un sursaut.

— Je vous connais, vous autres les filles Packard, chuchota-t-il. Vous ne restez jamais où l'on vous laisse.

Il sourit.

— Le baiser, c'était parce qu'on nous regarde. A tout I de suite.

Il se redressa et tourna les talons, laissant Sasha interdite au milieu des rangées de livres, sous les regards discrètement intéressés des officiers.

5

A midi juste, un steward passa dans la coursive en agitant une cloche d'appel et l'on se dirigea vers la salle à manger. Sasha se vit installée parmi les officiers du bord, à une longue table à la nappe blanche immaculée; l'argenterie, au chiffre du navire, étincelait. Reid fut

placé en face d'elle et elle pouvait le voir lui sourire au-dessus des verres en cristal, d'un air vaguement interrogateur.

On déposa devant elle une assiette fumante de consommé à la tomate. Instantanément, le confortable carré des officiers se mit à tourner autour d'elle et une vague de nausée lui monta à la gorge.

Une sueur froide envahit son front et elle s'évertua à respirer très lentement, les poings serrés sous la table. Elle devait avaler ce potage et se força à terminer son assiette avant qu'on la lui retirât.

Le plat suivant, un suprême de volaille dans une riche sauce au vin blanc et aux champignons, fut promptement servi. Le capitaine Bowen fit claquer sa langue et reprit avec enthousiasme son couteau et sa fourchette. Sasha réprima un frisson de dégoût en le voyant avaler une bouchée avec gourmandise, tandis qu'elle-même s'efforçait de couper le morceau de poulet pour en porter un tout petit bout à ses lèvres. Les stewards officiaient avec rapidité et précision, sachant bien que les convives ne pouvaient trop s'attarder! À table : le service du navire n'attendait pas. Enfin vint un magnifique pudding au rhum et aux raisins, son dessert I préféré. Elle succomba à la tentation, mais devait bientôt le regretter.

Si elle n'avait été présente, les messieurs auraient vraisemblablement allumé des cigares et fait passer le porto. Sasha sentait peser sur elle le regard de Reid, lequel fronçait les sourcils. Elle ne s'en inquiéta pas outre

mesure, car il avait souvent l'air soucieux, voire fâché, en la regardant. Puis il tourna les yeux vers la porte, et elle comprit qu'il lui signifiait de se retirer. Une nouvelle vague de nausée la saisit alors, bien plus forte que les précédentes, et elle pria pour pouvoir rejoindre sa cabine avant de se couvrir de honte.

Reid se leva lui aussi, pour l'escorter vers la coursive, et, se penchant vers elle, il lui demanda :

— Que se passe-t-il, Sasha, vous êtes malade ? Vous voilà plus pâle qu'un linge.

— Je... Je crois, oui.

A cet instant précis, le navire plongea au creux d'une vague et l'estomac de Sasha le suivit. Une seconde plus tard, elle rendit, dans un affreux gargouillis, tout ce qu'elle avait ingurgité.

— Sacré bon Dieu ! s'exclama Reid en faisant un bond en arrière.

Sasha vomit de nouveau, s'appuyant d'une main à la cloison. Si seulement le navire avait pu s'abîmer dans les flots, afin que plus jamais elle n'eût à affronter le regard de personne et surtout pas celui de Reid Bowen !

— Vous devriez ramener madame dans sa cabine, dit calmement le capitaine du bateau.

— Qui aurait dit qu'autant de nourriture pouvait sortir d'un aussi petit corps, commenta à mi-voix un officier pince-sans-rire, tandis que les stewards s'attroupaient à la porte de service pour ne rien manquer du spectacle.

Elle se sentit soulevée du sol. Reid l'emportait dans ses bras vers leur cabine. Là, il la déposa

précautionneusement dans le fauteuil et referma la porte. Il s'accroupit sur ses talons pour scruter son visage livide puis se releva en toute hâte pour aller chercher la bassine, ouvrit le hublot, jeta l'eau qu'elle contenait par-dessus bord et revint lui mettre la bassine sous le nez. Sasha rendit tout ce que son estomac contenait encore. Quand enfin les spasmes s'arrêtèrent, elle se détourna, des larmes plein les yeux.

— Je vous en prie, allez-vous-en ! sanglota-t-elle.

— Pourquoi voulez-vous donc que je m'en aille ?

— C'est affreux, que devez-vous penser de moi ?

— Ne soyez pas ridicule, lui dit-il gentiment en lui essuyant le visage à l'aide d'une serviette-éponge. Je suis militaire, vous savez ? J'en ai vu d'autres. Mes hommes, tant s'en faut, n'avaient pas tous le pied marin.

— Mais vous n'êtes pas mariés avec eux !

— Apparemment pas avec vous, non plus. Sasha esquissa un sourire.

— Je suis désolée, murmura-t-elle.

Il prit la théière et lui servit une tasse de thé refroidi.

— Tenez, dit-il, buvez, cela pourrait vous faire du bien.

Il la regarda vider la tasse et murmura pensivement :

— Je crois que nous survivrons à tout cela, vous et moi.

Une dernière nausée s'empara de Sasha ; elle se pencha au-dessus de la bassine, mais ne rendit qu'un peu de bile.

Elle se demanda ce qu'il avait voulu dire : survivraient-ils à ces vomissements ou bien à ce prétendu mariage ?

Sasha fut souffrante tout l'après-midi, la soirée et la nuit suivante. Reid l'avait aidée à ôter ses vêtements souillés

et à passer une chemise de nuit propre ; puis, après lui avoir lavé le visage, il l'avait encouragée, sur le conseil du steward, à avaler quelques biscuits au gingembre. Mais elle les avait rejetés comme le reste et ce ne fut qu'un peu avant l'aube, épuisée, qu'elle sombra enfin dans le sommeil.

Avec le jour, le temps ne se calma pas ; le navire continua son inquiétant saute-mouton avec les vagues, craquant de toutes parts — à tel point que Reid monta sur le pont pour vérifier discrètement le nombre et la qualité des canots de sauvetage. Le capitaine lui annonça, en s'excusant, qu'il lui serait impossible de faire halte à Copenhague mais il l'assura également que, une fois quittées les eaux tumultueuses de la mer du Nord, la Baltique serait beaucoup plus calme. Reid, de toute façon tellement préoccupé par l'état de santé de Sasha qu'il en avait oublié sa demande de la débarquer au Danemark, l'espérait de tout cœur. Il passa son temps à surveiller celle qu'il hésitait à appeler son épouse, se ruant vers la bassine à la moindre alerte.

Au soir du troisième jour, les eaux se calmèrent et l'air s'emplit d'une sorte de sérénité. Les traînées roses du crépuscule illuminèrent le ciel pâle tandis que mouettes et goélands revenaient voler autour du navire. Tout ankylosé, Reid se leva du fauteuil où il s'était effondré depuis des heures et regarda par le hublot. Il n'y vit rien de significatif.

— Sommes-nous arrivés ? demanda Sasha, la voix encore brisée par l'épuisement que lui causaient les spasmes.

Reid vint s'agenouiller auprès de sa couchette, regardant son visage livide sur l'oreiller, sa chevelure sombre, trempée par les sueurs froides, répandue jusque sur ses yeux. Il en écarta les mèches et dit doucement :

— Je ne pense pas. Comment vous sentez-vous ? Elle sourit faiblement.

— Pas trop mal.

— Bien!

Il passa la main sur le bras de la jeune femme, en un geste de réconfort.

— Tenez, prenez ceci, et ensuite, essayez de dormir. Il présenta une petite cuiller à ses lèvres. Le médecin du bord avait prescrit le seul médicament qui pouvait être de quelque efficacité : le laudanum. Ayant examiné Sasha, l'homme de l'art avait déclaré qu'il n'avait jamais vu le mal de mer atteindre de tels sommets et que le mieux qu'ils pussent faire pour elle était de lui permettre de dormir. Reid hésita, sachant combien cette drogue était dangereuse. Il s'inquiéta du dosage ; une grande quantité ferait plus de mal que de bien. Mais le médecin assura que le médicament était très correctement dosé. Ce serait assez pour la faire dormir une douzaine d'heures, temps pendant lequel ses fonctions digestives se rétabliraient naturellement et au terme duquel, il en formait le vœu, on atteindrait des eaux moins agitées.

Le remède fit effet au-delà de toute attente et Sasha dormit enfin profondément toute la nuit. Reid, lui, descendit souvent de la couchette supérieure, pour vérifier que tout se passait bien. Deux doigts sur les

veines bleues de son poignet délicat, il prit son pouls et écouta le rythme de sa respiration, en se souvenant avec horreur de l'un de ses sergents qui, rongé par les dettes, s'était usé au laudanum jusqu'à en mourir, laissant une veuve et un orphelin éplorés.

Rassuré par son examen attentif, il la regarda dormir en la revoyant, par la pensée, si charmante au milieu des officiers du navire. On pouvait se demander comment Georgia se serait conduite à sa place. Probablement en flirtant avec tous et en faisant beaucoup de bruit pour se faire remarquer... Le destin avait-il forcé sa volonté en remettant sur sa route la douce, la sage, l'innocente Sasha? Avec un soupir, il remit en place une des longues boucles sombres autour du visage de la jeune femme, puis grimpa dans sa couchette et essaya de dormir. Las, un flot de pensées le garda éveillé.

Que lui réservait l'avenir ? Il n'était pas très enthousiaste à l'idée d'aller faire des ronds de jambe dans une ambassade. Le travail sans doute nécessaire d'un attaché militaire l'intéressait moins que celui qu'il connaissait bien, d'officier de troupe, parmi ses soldats. Mais la promotion anticipée au grade supérieur, attachée à cette fonction, l'avait tenté et, au reste, ce n'était que pour deux ans. Il eût aimé rentrer ensuite en Angleterre avec femme et enfants et continuer à servir la Couronne là où on voudrait bien l'envoyer. Or il y avait une faille dans ce beau rêve : il n'avait pas de femme. Qu'allait-il faire de Sasha? Il craignait pour sa réputation : à Londres, le scandale avait déjà dû éclater. Combien de temps

faudrait-il pour que l'on sache que celle qui passait pour sa femme ne l'était pas vraiment? La solution eût consisté à l'épouser légalement, en toute hâte, mais elle avait refusé. Il avait d'abord été surpris et sans doute blessé dans son ego par ce refus, car il y avait bel et bien une réelle attirance entre eux et, après tout, elle avait monté toute une machination pour pouvoir se marier avec lui. Reid était certain qu'elle ne comprenait pas que les gens penseraient qu'elle était sa maîtresse, puisqu'elle n'était pas vraiment sa femme. Avec un soupir, il se tourna contre la cloison et finit par sombrer lui aussi dans le sommeil. Au lever du Jour, ils entrèrent dans le golfe de Finlande.

Au sixième jour, Reid décida que cela suffisait et insista pour que Sasha quittât son nid de draps froissés. La cabine sentait le renfermé, le vent étant trop vif pour que l'on pût ouvrir le hublot. La température était polaire et les eaux d'un bleu de saphir charriaient d'énormes morceaux de glace.

— Allons, dit-il en tirant le corps presque inerte de Sasha hors de sa couchette et en la couvrant de sa propre robe de chambre en épais brocart, dont il serra lui-même le cordon. Un peu d'air vous fera du bien...

— Oh, je vous en prie, Reid, laissez-moi rester au lit, gémit-elle, ses yeux suppliants paraissant immenses dans son visage amaigri.

Elle disparaissait tout entière dans les plis du trop vaste vêtement.

— Pas question!

Pour faire bon poids, il ajouta autour des frêles épaules de la jeune femme sa capote militaire, puis il la fit asseoir dans le fauteuil et chercha pour elle une paire de bas de laine.

— Cela vous fera du bien, croyez-moi...

— Je vais encore être malade.

— Mais non.

— Mais si !

— Non, conclut-il d'une voix sans réplique, vous ne le serez pas. D'abord, je ne vois pas bien ce que vous pourriez vomir, vous n'avez plus rien dans le ventre...

Il se mit à genoux devant elle, lui souleva la jambe et, son beau front barré d'une ride de concentration, il lui passa les bas l'un après l'autre.

— Cessez de bouder, nous allons prendre l'air, un point c'est tout.

Sasha rendit les armes et regarda ses fortes mains brunes, tannées par le soleil, aux ongles courts et nets et dont le toucher était extraordinairement doux et léger, remonter les bas sur sa cuisse et les attacher au porte-jarretelles. Après quoi Reid se mit en quête de ses bottines et, comme il penchait la tête sur les lacets qu'il nouait, la jeune femme ne put plus regarder son visage et admira à la place ses larges épaules.

— Voilà ! dit-il, satisfait, en s'asseyant sur ses talons. Puis il la prit par la taille pour la mettre debout.

— Allons-y...

Il lui semblait n'être qu'une poupée de son entre ses doigts. Elle se leva néanmoins, en s'agrippant au revers

de la veste de Reid. Comme il était tentant de se laisser aller, simplement, contre cette robuste poitrine, sûre que là rien de mal ne pourrait lui arriver ! Elle leva les yeux vers lui et pendant un long moment ils restèrent ainsi, à se regarder.

— Vous avez de très beaux yeux, murmura-t-elle. Ils ont la couleur et la profondeur de la mer.

Il sourit presque timidement.

— Vous ne savez pas que ce sont les hommes, qui font des compliments ? grogna-t-il, embarrassé.

— Pourquoi cela ?

Il lui prit le bras pour la faire marcher vers la porte.

— Allez, venez. On dirait que le vent est tombé. Dans la coursive, Sasha gémit et tituba, mais Reid ne se laissa pas fléchir et il la conduisit vers l'échelle de bois et de cuivre qui menait sur le pont. Là, il entrouvrit de quelques centimètres la porte à glissière et fut forcé d'admettre que le vent était trop glacial pour qu'il pût faire sortir sa compagne à l'air libre. Lorsqu'il referma le panneau coulissant, elle poussa un soupir de soulagement et recula, heurtant son torse. Elle n'avait pas réalisé qu'il était aussi près. Deux bras solides se refermèrent sur elle.

— Je vais entrouvrir pour laisser passer un peu d'air et vous allez regarder devant vous, le plus loin possible. Tâchez de fixer l'horizon un long moment. Des marins m'ont dit que c'était le meilleur moyen de lutter contre le mal de mer.

— Ah oui ? répliqua ironiquement la jeune femme. Elle attendit anxieusement l'une de ces vagues de nausées qui lui tordaient le ventre depuis des jours, comme un monstre maléfique qui se serait emparé de ses entrailles.

— Eh oui, mademoiselle Packard.

Il se pencha au-dessus d'elle pour mieux la voir. — On dirait que vos joues reprennent un peu de couleur. Comment vous sentez-vous ? Est-ce que cela a marché ? Sasha hésita, les yeux rivés sur la bande gris pâle du ciel au-dessus du cobalt de la mer. Puis, avec une note de surprise dans la voix, elle confessa :

— Je... Je ne sens rien de précis... Je...

Se tournant à demi entre ses bras, elle lui sourit.

— Mon Dieu... c'est vrai ! Je me sens mieux ! C'est... c'est merveilleux.

— Excellent!

— Vous avez faim ?

— Je meurs de faim !

— Je vais demander au steward de vous apporter un thé complet. Qu'est-ce que vous aimeriez ?

Sasha réfléchit, le menton entre son pouce et son index.

— Hmm... Un sandwich au jambon et à la tomate, s'il vous plaît.

Il rit.

— Et puis?

— Une tranche de cake aux fruits, si c'est possible.

— Je suis sûr que le cuistot pourra vous trouver ça. Venez, retournons dans la cabine.

Ce soir-là, Sasha fit toilette pour le dîner, élisant la robe lie-de-vin au corsage de velours et à la jupe en satin créée pour Georgia, un véritable chef-d'œuvre d'élégance qui froufroulait lorsqu'elle se déplaçait. A son entrée au bras de Reid dans le carré des officiers, elle déclencha un tonnerre d'applaudissements. Le capitaine du bateau s'empressa de l'installer à sa droite et Sasha rougit quand il lui tint sa chaise.

— Heureux de vous avoir avec nous de nouveau, madame, lui murmura-t-il.

— Merci, capitaine.

Les stewards remplirent les verres en cristal et les officiers restés debout les levèrent à sa santé.

— A madame Bowen, dit le capitaine en lui faisant un clin d'œil.

Ses officiers répétèrent le toast et Sasha regarda, à travers la table, l'homme supposé être son mari. Reid s'inclina pour la saluer, un sourire très légèrement sardónique aux lèvres. Puis il brandit son verre et répéta, à son tour :

— A madame Bowen.

Deux jours plus tard, le Dorset poussait son étrave à travers l'épaisse couche de glace qui recouvrait l'embouchure de la Neva. Sasha se tenait au bastingage, en manteau et bonnet de fourrure, pour tenter d'apercevoir Saint-Pétersbourg à l'horizon.

— La ville a été bâtie sur l'ordre du tsar Pierre le Grand, en 1703. Elle s'étend sur plus de quarante îlots reliés par

des douzaines de rivières et de canaux, dit une voix derrière elle.

— Mais je le sais, repartit Sasha.

Reid l'avait rejointe, à présent vêtu, sous la capote grise d'officier, de sa tunique rouge à épaulettes et brandebourgs d'or, épée au côté, ses longues jambes moulées dans une culotte bleu nuit et de hautes bottes luisantes comme des miroirs. Il était peut-être plus beau encore, songea-t-elle, que la somptueuse cité vers laquelle glissait leur navire.

— Depuis que je suis née, maman n'a jamais cessé de me dire que c'était la plus belle ville du monde.

Reid sourit en tirant sur ses gants de cuir, regardant comme elle Saint-Pétersbourg se dévoiler à l'horizon.

— J'oubliais que madame votre mère était russe. Découvrir cela est tout de même impressionnant...

Sasha lui rendit son sourire.

— C'est vrai. On a raison de l'appeler la Venise du Nord. Regardez...

Elle montrait une élégante flèche d'or qui se dressait vers le ciel.

— Ce doit être la forteresse Pierre-et-Paul, et ce dôme étincelant doit être celui de l'Amirauté.

Reid suivit son doigt mais ce n'était pas à ces imposants bâtiments qu'il pensait. Plutôt à cette jolie main, délicate et pâle, pareille à de l'ivoire taillé, comme tout le reste de sa personne. Survivrait-elle dans ce pays? Il aurait parié que sa mère ne lui avait raconté que de romantiques histoires de bals et de princes charmants, qu'elle ignorait

tout des duretés de la vie en Russie pour les gens du peuple. Que dirait-elle si elle apprenait que sa mission à lui allait consister à espionner l'armée du tsar et à envoyer des rapports à Londres ? Les Russes étaient de discrets mais résolus adversaires de l'Empire britannique, il le savait depuis toutes ses années en Afghanistan et aux Indes. Il ne risquait pas de succomber aux charmes de leurs princes et, en qualité d'épouse d'un officier anglais, Sasha ne le devait pas non plus.

Le bateau glissait sur les eaux sombres de la Neva, réduisant sensiblement la vitesse de ses machines avant d'entrer dans les bassins de la base navale. Quand il fut parvenu à son poste d'amarrage, le capitaine Turnbull, fort de sa longue expérience, ne mit que quelques minutes à le présenter devant le quai, où des marins russes se précipitèrent pour attraper les aussières qu'on leur lançait du bord.

— Voilà, dit Reid. Nous y sommes.

— Enfin!

Elle regarda elle aussi un long moment, sans mot dire, les manœuvres d'accostage, puis murmura :

— Merci, Reid.

Comme il paraissait étonné, elle expliqua :

— Pour vous être aussi bien occupé de moi tous ces jours-ci. Qu'allons-nous faire maintenant? Où vais-je résider et comment se fera mon retour en Angleterre?

Il la prit par le bras comme les marins installaient la coupée.

— Nous verrons, dit-il à voix basse. Inutile de nous en préoccuper pour le moment.

La jeune femme fronça les sourcils et voulut poser une autre question mais déjà ils arrivaient devant le capitaine Turnbull, qui les attendait à la coupée pour leur dire au revoir et leur souhaiter bonne chance. Il serra chaleureusement la main de Reid et embrassa Sasha sur les deux joues.

— J'espère que nous nous reverrons à l'ambassade, dit le nouvel attaché militaire, qui avait beaucoup apprécié la bonne humeur et la compréhension du capitaine du Dorset.

— J'en serai ravi ! répondit le marin, puis, se tournant vers Sasha :

— Madame Bowen, toujours à votre service.

Reid guida Sasha sur les planches un peu branlantes de la coupée.

En posant le pied sur le sol russe, Sasha fut tentée de se mettre à genoux et d'embrasser une terre enfin ferme. Las ! C'était la terre dite ferme, à présent, qui lui semblait bouger. Elle se tourna vers Reid pour lui faire part de cette étrange impression, mais tout un aréopage d'hommes en manteaux sombres, dont deux en uniforme militaire, ainsi que deux dames élégantes et plus âgées qu'elle, l'entouraient déjà. Ce n'était pas le moment pour les questions d'ordre privé.

— Je suis sir Stanley Cronin, ambassadeur de Grande-Bretagne, se présenta un petit homme chauve, et voici mon épouse, lady Cronin, mon secrétaire John Hartley et

le major Anthony Hope-Garner que vous allez remplacer ici, ainsi que sa femme Charlotte.

Sir Stanley s'inclina légèrement devant Sasha.

— Je suppose que voici votre épouse, Georgia?

— Pour l'amour du ciel, Stanley, l'interrompit lady Cronin, ne nous faites pas lanterner dans ce vent glacial. Vous ferez les présentations plus tard...

— Bien, ma chère, bien...

En les guidant vers une berline aux armes de la Couronne britannique, l'ambassadeur se tourna vers Reid.

— Il faudra, lui dit-il, que nous ayons une petite réunion, cet après-midi...

— Vous n'en ferez rien, répliqua lady Cronin, en faisant monter Sasha dans la voiture. Cela peut sûrement attendre demain. Ils viennent juste d'arriver et sont jeunes mariés. Laissez-leur un peu le temps de s'installer, tout de même !

Le joufflu sir Stanley soupira lourdement. C'est toutefois avec un peu d'amusement qu'il marmonna :

— Nous verrons, nous verrons...

Sasha se retrouva entre lady Cronin et madame Hope-Garner. En face d'elle, Reid s'assit entre sir Stanley et son secrétaire, ses larges épaules un peu à l'étroit entre les deux hommes. Un coup de fouet claqua dans l'air et l'attelage s'ébranla sur les pavés. Déséquilibrée, Sasha se pencha instinctivement en avant pour trouver un point d'appui et rencontra le genou de Reid, si proche qu'il était presque entre les siens. Pourtant, elle ne craignait

pas d'être projetée à travers l'habitacle, coincée qu'elle était entre les deux dames. Elle jeta un coup d'œil par la portière. Pourquoi les quatre autres hommes, à cheval, entouraient-ils la voiture ? Lady Cronin surprit son regard et expliqua :

— Ce sont nos gardes du corps. On ne saurait être trop prudents, vous comprenez...

L'espoir qu'avait eu Sasha d'admirer les monuments de Pétersbourg au passage fut déçu, car on tira les rideaux de la portière et les chevaux passèrent à un trot plus rapide. Elle voulut interroger Reid du regard pour savoir si ces précautions l'inquiétaient, lui aussi, mais il restait de marbre ; c'est pourquoi, calquant son attitude sur la sienne, Sasha tint sa langue et se composa un masque impassible.

— Vous serez les hôtes de la résidence diplomatique durant quelques semaines, dit sir Stanley en élevant la voix par-dessus le fracas des sabots sur le pavé. Lorsque Anthony et sa famille nous auront quittés, vous emménagerez dans leurs quartiers.

Reid hocha brièvement la tête et la conversation se mit à rouler sur le temps qu'il faisait, leur traversée et leur récent mariage. Alors, Reid la détourna habilement, parlant de son expérience passée aux Indes et de ses progrès récents dans la langue russe, jusqu'à ce que lady Cronin, fatiguée de l'entendre parler boutique, annonçât qu'elle donnait un bal dans une semaine, afin tout à la fois de dire au revoir aux Hope-Garner et de souhaiter la bienvenue aux Bowen.

— Bien sûr, ajouta-t-elle, rien qui puisse se comparer aux fastes du Palais impérial...

— Et heureusement ! répliqua son mari d'un air entendu. Mes poches ne sont pas aussi pleines que celles du tsar... On put presque entendre lady Cronin renifler de dégoût. Ce fut un soulagement pour Sasha quand la berline, passant sous un grand porche, entra dans la cour de la résidence diplomatique. Tout le monde mit pied à terre pour monter les marches qui menaient à l'imposante bâtisse. Des laquais en livrée à la française prirent leur chapeau et pardessus puis les conduisirent dans l'une des nombreuses suites d'invités, non sans que lady Cronin les eût priés de redescendre au plus vite dans le salon, des rafraîchissements allant être servis avant le déjeuner, prévu à midi juste.

Sasha et son mari emboîtèrent le pas à une femme de chambre, dans un solennel escalier de marbre, puis dans un corridor décoré des portraits de la reine Victoria et de ses nombreux enfants, ainsi que de vastes tableaux représentant les grandes batailles du passé. Sasha ouvrait grands ses yeux, notant la hauteur des plafonds, la splendeur des meubles, vases de Chine, statues de marbre grec et plantes de serre. Tout ici évoquait la grandeur et la majesté, et c'était plus impressionnant encore que ce à quoi elle s'était attendue.

La femme de chambre ouvrit une série de doubles-portes et s'effaça pour les laisser entrer. La chambre à coucher était la plus grande qu'elle eût jamais vue, au moins trois fois la taille de celle qu'elle occupait dans sa maison de

Londres. D'immenses fenêtres avec balcon ouvraient sur la Neva et sur la perspective Nevski, derrière le double écran d'une mousseline et d'un lourd et riche brocart bordeaux et or.

— Madame a-t-elle besoin de quelque chose ? demanda la femme de chambre.

Sasha se tourna vers elle, surprise par son accent.

— Vous êtes anglaise ?

— J'ai cet honneur, Madame. Mon nom est Jane, pour vous servir. Tout le personnel est britannique, ici. Cela serait dangereux, autrement, vous comprenez ?

— Bien sûr, dit Reid en mettant sa main sur le bouton de porte, faisant ainsi comprendre à la femme de chambre qu'il était temps de les laisser seuls.

Jane fit une gracieuse petite révérence et s'enfuit prestement, en refermant la porte derrière elle.

— Mon Dieu, Reid, s'exclama Sasha. Avez-vous déjà vu quelque chose comme ça ? La taille de ce lit ! Je suis sûr que cinq personnes peuvent y dormir à l'aise.

Reid opina en retirant ses gants. Puis il déboucla un ceinturon, sans quitter des yeux le majestueux lit à baldaquin.

— Il est vrai que je ne serai pas mécontent d'y passer une bonne nuit de sommeil.

— Ah mais non, ce n'est pas possible ! Se récria Sasha en redescendant subitement sur terre, après avoir longuement admiré le ciel de lit brodé d'or. Nous ne sommes pas mariés, vous ne pouvez pas passer la nuit dans le même lit que moi !

— Je vous ferai remarquer que nous venons d'en passer plusieurs dans un espace à peine plus grand qu'un carton à chaussures.

— Mais dans des couchettes séparées !

Il s'appuya en souriant à l'une des colonnes torsadées du monumental ouvrage.

— Quelle différence cela fait-il ? D'ailleurs, il y a assez d'oreillers et de polochons pour que vous puissiez bâtir une véritable muraille de Chine entre nous...

Sasha tourna la tête, regarda l'amoncellement des coussins sous le couvre-lit et ne put s'empêcher de sourire.

— Un rempart de chasteté, en quelque sorte ?

Elle s'assit sur le lit et il s'approcha en souriant lui aussi.

— Ne vous inquiétez pas, mademoiselle Packard. Votre vertu n'est pas en danger avec moi.

Elle rit et se leva d'un bond pour aller inspecter l'armoire, une sorte de catafalque de bois de rose.

— La Russie doit être une terre de géants, s'exclama-t-elle, regardez la taille de tout cela !

Mais Reid ne répondit pas, cette fois. Il s'était approché de la fenêtre et regardait au-dehors, l'air grave et concentré. Sasha ouvrit une porte et passa dans la gigantesque salle de bains ornée de carreaux de faïence. Une baignoire émaillée, aux pieds de bronze, y trônait.

— Mon Dieu, soupira Sasha, moi qui ai tellement envie d'un bain ! Et dire que je dois y renoncer pour l'instant, à cause des rafraîchissements de l'ambassadrice...

Elle ressortit de la salle de bains et examina encore les objets d'art, le papier de soie aux murs, le superbe bureau en noyer entre les deux fenêtres, avant de rejoindre Reid.

— Incroyable ce que tout cela peut être beau, lui dit-elle. Il avait saisi comme une note de tristesse dans sa voix. Il constata aussi que la lumière, en Russie, était d'une qualité spéciale et qu'elle mettait superbement en valeur les yeux sombres de Sasha dans son visage clair, les douces courbures de ses lèvres roses, la ligne délicate et précise de son nez et de son menton. Il s'avança et prit ce dernier entre deux doigts.

— On dirait que toute cette richesse vous rend triste...

— Bien sûr, répondit-elle en regardant, à travers les rideaux, la Neva miroiter au loin.

— Pourquoi cela?

— Parce que...

Elle chercha ses mots.

— Parce que c'est comme un rêve charmant et merveilleux et que je vais devoir retourner à la réalité.

Elle leva les yeux vers lui.

— Je dois partir. Bientôt.

— Pour aller où?

— Chez moi. En Angleterre.

— Cela peut prendre des semaines, pour arranger cela.

— Ma mère a beaucoup de cousins, d'oncles et de tantes ici. L'un d'entre eux pourra certainement s'occuper de moi.

I — Cela ne sera pas nécessaire.

— Non?

— Non.

Reid posa ses mains sur sa taille. Elle était si petite, en comparaison de lui, qu'il devait se pencher pour bien la voir. Sa taille était fine et souple sous ses doigts.

— Savez-vous que nous ne nous sommes jamais embrassés ? murmura-t-il.

— Mais si, répondit-elle, sur le bateau...

— On ne peut pas appeler cela un vrai baiser.

Il l'attira plus près et Sasha se sentit envahie par sa chaleur, sa force, son odeur virile et la promesse de plaisir de sa bouche, qui allait se poser sur la sienne...

Quelques coups, pourtant discrets, à la porte, les firent s'écarter l'un de l'autre avec une hâte un peu coupable.

La femme de chambre leur annonça que lady Cronin les attendait dans le salon. Ils échangèrent juste un regard avant de la suivre dans l'escalier. Reid s'assit à côté de Sasha et tenta de satisfaire la curiosité de leurs hôtes en déviant toute question embarrassante avec l'habileté d'un diplomate consommé. Il remarqua que Sasha se troublait et sursautait presque chaque fois que l'on s'adressait à elle en l'appelant Georgia et, après le déjeuner, il informa lady Cronin que son épouse avait été très malade durant le voyage et demanda, pour elle et lui, la permission de se retirer. L'épouse de l'ambassadeur en parut légèrement ennuyée, mais, comme « Georgia » n'avait dit que quelques mots banals durant tout le repas, elle la lui accorda.

Reid la ramena dans leur chambre, puis il alla retrouver sir Stanley pour discuter avec lui de son service futur.

Encore fatiguée par les émotions qu'elle avait vécues à bord du Dorset, Sasha fit une longue sieste et ne s'éveilla que lorsque la femme de chambre vint allumer les lampes et tirer les rideaux. Puis Jane lui fit couler un bain et défit ses bagages, avant de retourner à l'office pour repasser une robe du soir mauve, tandis que la nouvelle invitée de la résidence diplomatique se prélassait dans la vaste baignoire.

Sasha considérait rêveusement le haut plafond, où était peinte une scène d'inspiration mythologique : deux amants nus, reposant parmi les fleurs, dans une clairière idyllique, sous les chauds rayons d'Apollon. En détaillant le corps musculeux du personnage masculin, elle se demanda de quoi Reid aurait l'air, penché ainsi, nu au-dessus d'elle. Puis elle baissa les yeux vers son propre corps aux formes moins généreuses que celles de la nymphe représentée par l'artiste. Qu'éprouvait-on vraiment, quand on faisait l'amour ? Ses joues s'empourprèrent et une certaine chaleur gagna le bas de son ventre. A côté, dans la chambre, la porte fut ouverte et refermée. Tout de suite, elle s'empara de la savonnette, dans l'intention de se laver rapidement et de sortir de l'eau.

— Posez-là sur le lit, Jane ! lança-t-elle, persuadée que la femme de chambre venait lui rapporter sa robe.

Il n'y eut pas de réponse. Elle entendit un bruit de pas, puis la porte de la salle de bains s'ouvrit et elle regarda

par-dessus son épaule, s'apprêtant à dire à la jeune servante de sortir également une paire de bas de soie et son corset. Mais ce n'était pas Jane qui se tenait sur le seuil.

Reid!

Instinctivement, elle se recroquevilla dans l'eau, serrant ses bras autour de sa poitrine. Reid ne pouvait guère voir que la ligne de son dos mouillé et ses cheveux relevés sur sa tête, dévoilant l'élégante colonne de son cou. - Que voulez-vous donc que je mette sur le lit? S'enquit-il d'une voix lente et chaude, en s'appuyant au chambranle et en la regardant, un sourire aux lèvres. — Allez-vous-en ! s'exclama Sasha, écarlate.

- Pourquoi ? Je profite de la vue.

- Mais... Vous ne pouvez pas... Je suis dans mon bain !

— Oui, je vois cela. Rassurez-vous, je parlais de cette scène, là, au plafond...

— Sortez, s'il vous plaît, et refermez la porte.

— J'en ai vu bien davantage pendant notre traversée...

— C'était différent. J'étais malade, alors.

Le sourire de Reid s'élargit encore et il s'avança Vers la baignoire en défaisant lentement ses boutons de manchette.

— C'est vrai, lui dit-il d'un air nonchalant, vous ne l'êtes plus. Et nous sommes mari et femme...

Il la regarda longuement de ses yeux bleus si profonds.

— Ou du moins nous le serons, dès que nous aurons eu l'occasion de... consommer.

Sasha leva les yeux vers lui, abasourdie.

— Je croyais que nous étions d'accord pour que je reparte..., balbutia-t-elle.

— Etais-je vraiment d'accord, Sasha?

Il termina de déboutonner sa chemise, s'en débarrassa et vint s'asseoir sur un petit tabouret de bois doré, pour retirer ses chaussures et ses chaussettes.

— J'ai fini par me rendre à l'évidence : la meilleure des solutions est que nous restions mariés.

— Que... qu'êtes-vous en train de faire ? dit-elle, le souffle court et les joues en feu, distraite par son manège.

— Tout simplement prendre un bon bain avant le dîner.

— Mais... mais... je suis dans la baignoire !

Il tourna son regard vers elle, comme pour constater par lui-même la véracité de ses dires.

— Eh bien, faites-moi un peu de place.

— Certainement pas !

— Pourquoi?

Sasha eut un soupir exaspéré.

— Pourquoi faut-il donc que vous demandiez toujours pourquoi ?

Il haussa les épaules et se leva pour dégrafer ses culottes.

— Sans doute parce que, comme beaucoup d'hommes, je suis incapable de suivre le cours typiquement féminin de vos pensées.

Sasha se détourna quand il retira ses culottes, puis le regarda de nouveau, pensant qu'il avait toujours un sous-vêtement sur lui. Or elle le découvrit entièrement nu. Elle ne put retenir un petit cri de surprise, avant de

baisser les yeux vers le sol, cherchant machinalement la pièce de lingerie qu'il devait avoir abandonnée.

— J'en porte rarement, expliqua-t-il.

Sasha cilla, éberluée par la vision de Reid nu, avec ses larges épaules bronzées, son torse dur, couvert d'un duvet blond qui descendait en une ligne étroite sur son abdomen, et ses biceps bien galbés qui rappelaient à la jeune femme avec quelle facilité il la soulevait dans ses bras. Son regard descendit vers son sexe, qu'elle trouva aussi parfaitement formé que celui des statues de dieux grecs, mais bien plus gros ; et elle le regardait toujours, lorsque d'un mouvement agile il grimpa dans la baignoire. Comme ses pieds entraient dans l'eau, entre ses propres chevilles, elle se mit vivement debout, glissant dans sa hâte sur la savonnette qu'elle avait laissée tomber au fond.

— Attention!

Il la retint par le coude et la regarda de la tête aux pieds, s'attardant sur les petits seins hauts placés, les hanches étroites, le triangle sombre entre ses cuisses.

Sasha, bien sûr, ne s'était jamais trouvée nue devant un homme auparavant. Elle le contemplait avec de grands yeux, les lèvres ouvertes, un peu rouges et gonflées du fait de la chaleur du bain et, peut-être, de ses pensées secrètes. Cette lancinante moiteur, en elle, était une sensation toute nouvelle et tout à fait bouleversante. Et elle pouvait constater que le corps de Reid réagissait virilement à sa nudité, tout comme elle, en femme, à la sienne.

Il lui sourit, pas du tout gêné, amusé, plutôt.

— N'ayez pas peur.

— Reid, je... je n'ai jamais...

— Chut... je sais.

— Je ne crois pas que je pourrai...

Elle écarquilla les yeux devant le désir de plus en plus... visiblement évident de son compagnon.

Les mains de Reid vinrent se poser doucement sur ses hanches, l'attirant plus près.

Mais à cet instant précis la porte de la chambre s'ouvrit et ils entendirent les petits pas pressés de la femme de chambre, ainsi que sa douce voix qui chantonnait un air à la mode, tandis qu'elle déposait robe et sous-vêtements sur le lit.

— Bon sang de bon sang, maugréa Reid entre ses dents, il n'y a donc jamais moyen d'avoir un peu d'intimité, ici ? Sasha quitta l'eau en hâte et s'enroula dans l'un des épais draps de bain posés à cet effet sur une table en marbre, en détournant son regard de la vision de puissance virile qu'offrait son compagnon resté dans la baignoire. Avec un soupir, celui-ci s'allongea dans l'eau et lui lança :

— Fermez la porte en sortant, s'il vous plaît.

Il n'était pas besoin de le lui dire deux fois. Sasha sortit et se rua sur ses sous-vêtements. Jane l'aida à s'habiller, boutonnant la rangée de petits boutons de perles dans le dos de son bustier en dentelle à col haut. La robe comportait une traîne, au dernier cri de la mode, mais celle-ci était un peu longue, ayant été prévue pour Georgia.

Lorsqu'elle fut prête, Sasha s'assit devant le miroir à trois faces de sa coiffeuse et Jane entreprit d'ordonner ses cheveux en un chignon serré, surmonté d'une délicate petite tiare incrustée de perles, un cadeau de mariage de Reid.

— Voilà, dit la servante en contemplant son œuvre. Madame est vraiment très belle.

— Merci, Jane.

Sasha regarda son reflet et, derrière elle, vit la porte de la salle de bains s'ouvrir et Reid paraître, une simple serviette autour des reins. Il salua son épouse d'un signe de tête et d'un sourire, puis passa dans le dressing-room adjacent, où un valet l'attendait pour l'aider à revêtir sa tenue de soirée. Sasha remarqua que la femme de chambre le suivait des yeux et certes, c'était un spectacle magnifique qu'il offrait, en se promenant ainsi à demi nu.

— Ce sera tout, Jane, dit-elle à la servante, un peu plus sèchement qu'elle ne l'aurait voulu.

La femme de chambre fit une révérence et quitta la pièce.

Un long moment, Sasha considéra, immobile, son visage dans le miroir. La soirée promettait d'être fort longue ; un dîner probablement compassé et interminable, l'obligation de faire la conversation à de parfaits inconnus et ce sentiment de solitude qui ne la quittait plus depuis qu'elle avait posé le pied à Saint-Pétersbourg... Londres était bien loin et sa famille lui manquait. C'était la première fois qu'elle était séparée de

ses parents et de ses sœurs. Le jugement bougon mais toujours avisé de son père lui aurait été bien utile, à présent. Son avenir était si incertain... Que se serait-il passé, si Jane n'était venue les interrompre, en toute innocence, dans la salle de bains ? Ils auraient fait l'amour, et ensuite ? Pourquoi Reid avait-il décidé de la garder auprès de lui comme épouse ? Elle savait bien qu'il n'était pas amoureux d'elle, quoiqu'ils s'entendissent très bien et se respectassent. Las, le cœur, celui de Reid tout au moins, restait muet.

6

Au dîner, Sasha prit plus de plaisir qu'elle ne l'aurait cru à la conversation de Charlotte Hope-Garner, qui était assise à sa gauche et parlait avec beaucoup d'animation de ses cinq enfants bien-aimés. Les deux aînés, deux garçons, étaient en pension à Eton, lui apprit-elle les yeux brillants, mais elle avait avec elle les trois plus jeunes, deux filles et un autre garçon, dont les âges

s'étageaient entre deux et sept ans. A sa droite était assis un certain docteur Alexeï Bodanovsky, l'un des médecins particuliers du tsar. Il complimenta Sasha sur son excellente connaissance de la langue russe et lui parla abondamment de son pays. La nourriture était exquise et la compagnie, très choisie, mais ses pensées et surtout son cœur étaient ailleurs.

Reid était assis un peu plus loin, de l'autre côté de la table. Ses compagnons semblaient tout aussi intéressants : une princesse russe à sa gauche et le mari de celle-ci, un officier supérieur, à sa droite. Au regard pénétrant que ses yeux bleus lui lançaient de temps en temps, elle devinait que ses pensées à lui aussi étaient ailleurs — dans un lieu secret qu'ils partageaient et dont la seule évocation la faisait rougir.

Il était fort tard lorsqu'ils prirent congé des quelques invités encore dans le salon. Tandis qu'ils longeaient le corridor, dont l'épaisse moquette étouffait le bruit de leurs pas, Sasha brisa le silence en faisant observer combien la soirée avait été agréable. Reid acquiesça brièvement, en lui lançant un regard de côté. Sasha se demanda s'il s'était passé quelque chose, si elle avait dit ou fait quelque chose de mal.

— C'était un excellent dîner, risqua-t-elle. Le poulet était délicieux. Je me demande ce que c'était...

— Il paraît que c'est une spécialité de Kiev.

— En revanche, j'ai trouvé curieux ces petits œufs gris en entrée...

Il sourit.

— Il faut un peu plus de temps pour s'habituer au goût du caviar. Mais cela vient vite.

Ils parvinrent devant leur porte et Reid s'effaça pour la laisser entrer. Quand ce fut fait, il la referma et chercha la clé, mais il n'y en avait pas. Il desserra son nœud de cravate et retira sa queue-de-pie. Sasha ôta ses chaussures d'un coup de pied, puis déposa sa tiare en perles sur la coiffeuse, en soupirant :

— Je suis si lasse que je pourrais dormir toute une semaine.

Elle se dirigea vers le lit; sa femme de chambre y avait laissé pour elle une longue chemise de nuit de soie blanche. Elle demanda à Reid de l'aider à déboutonner sa robe. Il lui rendit ce service, dégrafa son corset puis se détourna abruptement, en annonçant qu'il allait sur le balcon, prendre un peu l'air.

Elle le regarda, assez surprise, en tenant modestement sa robe contre sa poitrine.

— C'est inutile. Et puis, il fait si froid dehors... Je puis aller me déshabiller dans la salle de bains, si vous voulez...

Il la regarda, l'air soucieux.

— Ce n'est pas ce que je veux qui compte, Sasha. Je pensais à vous... à votre délicate... situation.

Elle en fut plus surprise encore et, comme il se détournait de nouveau, elle le rappela.

— Reid?

— Oui?

— Est-ce que j'ai fait quelque chose de mal ?

— Non, pas du tout.

— Vous semblez... Un peu distant, tout à coup.

— Ah oui ? Je suis désolé.

Il hésita comme s'il allait ajouter quelque chose et, comme elle attendait, il lui dit simplement :

— Déshabillez-vous et mettez-vous au lit.

La porte-fenêtre donnant sur le balcon se referma derrière lui et un souffle glacé fit bouger les rideaux. Sasha se hâta d'enlever robe, corset, jupons et le reste, se rua dans la salle de bains pour faire une rapide toilette et brosser ses dents, puis revint pieds nus dans la chambre. Elle regarda un instant le lit immense, avant de prendre deux ou trois polochons pour les étendre en travers du matelas. Quelque chose lui disait que les ardeurs de Reid se trouvaient quelque peu refroidies, mais, jusqu'à ce qu'il se fût expliqué, elle ne lui laisserait pas la moindre chance de consommer quoi que ce soit.

Sur le balcon, Reid regardait les toits de Saint-Pétersbourg se détacher à peine contre le ciel nocturne. Quelques bateaux glissaient sur la Neva, leur fanal jaune éclairant l'eau sur leur passage. Le dîner s'était révélé très instructif; sir Stanley lui avait expliqué tout ce que cette ville splendide cachait de lourds secrets derrière la beauté de ses façades et il en était arrivé à la conclusion qu'il valait mieux pour Sasha retourner à Londres. Pas seulement en raison des émeutes et des fréquents attentats à la bombe, mais aussi à cause de ce qui s'était passé tout à l'heure, dans la salle de bains.

Les vierges étaient encore pour lui une terre inconnue et Sasha paraissait si vulnérable, si pure et si innocente, qu'il se voyait mal prendre tout simplement son plaisir avec elle. Savait-elle seulement que « faire l'amour » ne se résumait pas à des baisers et d'assez chastes caresses ? Certes, il n'était pas question de lui reprocher son ingénuité; mais on ne pouvait manquer de remarquer qu'elle était en cela bien différente de sa sœur Georgia, même si cette dernière avait probablement reçu la même stricte éducation familiale. Georgia devait être d'une nature plus terre à terre et plus voluptueuse, plus apte au plaisir, peut-être.

Il soupira. Non, il n'était pas certain qu'il pût connaître une relation passionnée avec Sasha. Pourtant, aux yeux du monde, elle était désormais son épouse. Comment aurait-il pu faire autrement que de la traiter comme telle, dans toute l'acceptation du terme ? S'il révélait maintenant la vérité, l'honneur de Sasha en serait à jamais entaché et ses propres espoirs de faire carrière seraient bien compromis. La jeune femme faisait tout à fait partie de sa vie, à présent. Pas plus qu'elle, il n'avait envie de la voir repartir. Il rentra dans la chambre, referma la porte-fenêtre, et regarda la fine silhouette de Sasha perdue dans le vaste lit.

Pelotonnée sous les draps et couvertures, elle sentit le souffle glacé du courant d'air, quand la fenêtre s'ouvrit, et entendit Reid la refermer. Puis, il y eut le choc sourd de ses chaussures sur le plancher et la chambre devint tout à fait obscure, lorsqu'il eut éteint les lampes une à

une. Enfin, le matelas se creusa sous son poids lorsqu'il se coucha. Il se pencha au-dessus d'elle et remonta les couvertures sur son épaule, attention qui l'étonna un peu. Sasha retint son souffle, tandis qu'il retombait sur l'oreiller en lui tournant le dos. Immobile dans l'obscurité, elle regarda la forme du corps étendu auprès d'elle et son cœur se mit à battre plus vite. Allait-elle bientôt connaître tous les secrets qui pouvaient unir un homme et une femme dans une même passion ? Aussi excitante que pût en être la perspective, elle était très nerveuse. Un homme comme Reid devait avoir une grande expérience et elle-même n'en avait aucune.

Allait-elle se ridiculiser ? Et lui, allait-il, ou non, éprouver du plaisir avec elle ? La pensée lui vint soudain, en un éclair, que leur relation était illicite et qu'ils n'auraient jamais dû se trouver dans le même lit. Reid pensait-il la même chose ? Il ne fit pas le moindre mouvement pour se retourner vers elle. Au contraire, il lui murmura un vague « bonne nuit ».

— Bonne nuit, répondit Sasha et elle ferma les yeux, étrangement en confiance.

Elle ne tarda pas à sombrer dans le sommeil.

Il faisait encore nuit lorsqu'un bruit inhabituel réveilla la jeune femme. Elle se redressa, confuse et désorientée, regarda autour d'elle et réalisa qu'elle n'était pas dans sa chambre de Rosenberry Street. Puis, cela revint : une sorte de crépitement sec et répété, au-dehors. Elle rejeta les couvertures et s'écria, en sautant à bas du lit :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Reid avait été réveillé par le bruit, lui aussi, mais à la différence de Sasha il savait très bien de quoi il s'agissait. Il l'attrapa par le bras alors qu'elle avait déjà la main sur les rideaux.

— Ecartez-vous de la fenêtre !

— Mais, s'étonna-t-elle, vous avez entendu? Il hocha la tête.

— Oui. Ce sont des coups de fusil.

Sasha eut une sorte de sursaut effaré et voulut se tourner de nouveau vers la fenêtre, mais il la retint fermement.

— Qui peut utiliser des armes à feu, à cette heure ? Reid eut un sourire bref.

— Pas la sorte de gens dont vous aimeriez faire la connaissance, mais ne vous inquiétez pas, nous sommes en sécurité ici, à l'ambassade. Venez, retournons au lit.

— Mais...

— Il n'y a rien à voir, de toute façon.

Il l'entraîna vers le lit et la fit se recoucher, remontant les couvertures sur elle avant d'aller s'étendre à son tour.

Sasha resta sur le dos, à l'écoute des bruits du dehors, et parfaitement consciente du fait que Reid était... entièrement nu. Avant qu'elle ne puisse beaucoup s'interroger sur ce qu'impliquait cette intéressante constatation, un soudain vacarme lui fit faire un bond et se rasseoir sur le lit : fracas des sabots de chevaux sur le pavé, cris gutturaux, nouvelles détonations qui firent trembler les vitres du vieux bâtiment. Avec un cri de terreur étranglé, elle sauta prestement par-dessus la

barrière de polochons qu'elle avait installée entre Reid et elle, pour se pelotonner contre lui.

— N'ayez crainte, lui dit-il en passant un bras autour de ses épaules tremblantes. Il semble que la situation soit sous contrôle. Je vous le répète, nous sommes en sécurité ici.

Elle grogna un peu en réponse et enfouit son visage dans le tendre pli de l'épaule de son compagnon. Elle se sentait en effet bien davantage protégée entre ses bras.

— Reid, lui demanda-t-elle d'une voix inquiète, dans quel guêpier sommes-nous venus nous fourrer?

Ne voulant pas ajouter à ses craintes en lui expliquant que la Russie était perpétuellement au bord de l'explosion révolutionnaire, il répondit prudemment :

— Vous devriez savoir que les Russes sont un peuple assez... volcanique.

Elle eut un rire sans joie.

— Je le sais bien, c'est justement ce qui m'inquiète. Reid replaça une des mèches de Sasha derrière son oreille.

— Si nous restons prudents, rien ne peut nous arriver.

— Vous croyez?

Elle s'appuya sur un coude et s'écarta un peu, pour mieux distinguer ses traits dans la pénombre.

— Pourrons-nous vivre normalement, ici, comme nous le ferions à Londres ?

— Non, pas tout à fait. Il nous faudra faire attention. Par exemple, vous ne devrez jamais sortir sans escorte.

— Reid, vous me faites peur.

— Ce n'est pas mon intention. Dormez, maintenant. Demain, nous y verrons plus clair.

Elle sourit.

— C'est toujours ce que me dit papa.

— Hmm...

Reid n'était pas bien sûr de vouloir être comparé au père de la jeune femme, mais il lui murmura simplement :

— Bonne nuit.

Elle répondit la même chose, sans faire un mouvement pour s'écarter de lui. Son corps massif était chaud et solide contre le sien, un véritable rempart derrière lequel elle se sentait à l'abri. Elle ferma les yeux et tenta de dormir, mais sa cuisse musculeuse contre la sienne et l'odeur de sa peau la troublaient trop. Lui non plus ne semblait pas parvenir à trouver le sommeil. Elle le sentait au rythme de son souffle, ponctué de quelques mouvements de gorge. Elle sentait également la tension qui l'habitait. Un peu plus tôt dans la soirée, il avait été à deux doigts de l'embrasser, et combien elle avait souhaité qu'il le fît ! Impulsivement, elle lui demanda :

— Vous dormez toujours tout nu ?

Reid sourit et changea légèrement de position.

— Ce n'est pas une question très convenable, mademoiselle Packard.

— Madame Bowen, rectifia-t-elle avec un sourire malin.

Le sourire de son compagnon s'effaça instantanément.

— Voilà une question qu'il va décidément nous falloir régler, répondit-il assez sombrement.

— Nous devrions vraiment, je crois, dire toute la vérité.

Reid garda le silence, jouant pensivement avec l'une des boucles de Sasha au bout de ses longs doigts. Comme il ne répondait pas, elle lui enfonça le sien dans les côtes.

— Reid?

Il lui caressa l'épaule.

— Ne vous inquiétez pas. Je m'arrangerai.

— Que voulez-vous dire ?

— Sasha petite innocente, ne comprenez-vous pas qu'il est bien trop tard pour que je vous laisse repartir en Angleterre ? Grâce à votre sœur, nous ne sommes peut-être pas réellement mari et femme, mais tout le monde le croit et faire machine arrière est impossible. Le scandale serait si grand que vous seriez bannie de la société.

Sasha se mordit la lèvre en comprenant toutes les implications de ce qu'il essayait de lui dire. Non seulement, en effet, le scandale ferait d'elle une réprouvée, mais Reid, lui non plus, n'en sortirait pas indemne. Peut-être même serait-il chassé de l'armée. Avec une pointe d'angoisse, mais en craignant bien plus pour le sort de son « mari » que pour le sien, elle demanda :

— Que proposez-vous, alors ? Il sourit.

— Je vous propose, c'est bien le mot, de nous marier secrètement et sans délai. Un mariage blanc, si vous le souhaitez.

Soudain pleine d'audace, Sasha se serra contre lui. Elle avança sa main pour contraindre Reid à tourner son visage vers elle.

— Non. Je veux davantage que votre nom.

Puis elle posa ses lèvres sur les siennes. Son premier vrai baiser, le premier dont elle prenait l'initiative. La bouche de Reid était douce et chaude sous la sienne et son menton piquait déjà un peu, à cette heure tardive.

Décontenancé, il ne réagit pas tout de suite. Mais bientôt ses lèvres s'ouvrirent. Il la fit rouler sur le dos et l'embrassa en amant consommé, avec tendresse mais aussi avec feu.

La masse imposante de Reid au-dessus d'elle, Sasha sentit son cœur se mettre à battre très fort. Sa bouche s'ouvrit davantage et la langue de son compagnon se mêla à la sienne. C'était une délicieuse sensation, plus exaltante que tout ce qu'elle avait jamais connu. Elle haletait déjà, alors que lui semblait bien mieux contrôler son souffle; elle pressait son bassin contre son corps dur, comme un appel.

Sasha voulait sentir leurs deux peaux l'une contre l'autre, sans entrave. D'un geste, elle se débarrassa de sa chemise de nuit et la poussa de côté. Lorsqu'il toucha ses seins nus et ses hanches, elle eut un petit gémissement de plaisir et se pressa davantage, puis elle tressaillit en découvrant la flèche rigide de son érection.

A travers le brouillard brûlant de son désir, Reid se rappela que sa partenaire n'avait jamais partagé le lit d'un homme et que lui-même n'avait pas eu de femme depuis longtemps. Malgré son envie rageuse, presque douloureuse, de la prendre, il parvint à se maîtriser. Il lui caressa voluptueusement la cuisse, en lui murmurant :

— Sasha, j'adorerais vous faire l'amour, mais il ne faut pas... Pas avant que nous soyons vraiment mariés.

— Je sais, mais...

Elle tourna la tête, les yeux clos.

— ... C'est si excitant... Je ne veux pas que vous arrêtiez.

— Moi non plus, dit-il. Incapable de s'empêcher de baiser la courbe de ses seins, de respirer son merveilleux parfum, tous ses sens exacerbés par la douceur de sa peau, la ligne affolante de ses hanches, de sa poitrine et de ses cuisses, de ses seins aux pointes dressées qu'il brûlait de prendre dans sa bouche.

— Nous ne ferons rien... de définitif, proposa-t-il, le souffle court, rien que des caresses...

— Je... je ne sais pas quoi faire, confessa Sasha, qui fondait déjà sous ses doigts bien qu'elle gardât encore les jambes pressées l'une contre l'autre.

— Faites tout ce dont vous aurez envie...

La voix de Reid était rauque, tendue par la retenue qu'i I s'imposait.

— Sasha, je suis un soldat, j'ai eu beaucoup d'aventures avec des femmes, je ne suis pas... aussi inexpérimenté que vous, mais je ne ferai rien qui puisse vous faire peur ou mal.

Il espérait que ces quelques mots pourraient l'aider à se détendre. Il désirait plus que tout la caresser au plus secret, au plus intime de sa féminité ; mais elle ne paraissait pas y être vraiment prête. Il lui demanda avec précaution :

— Que vous a dit votre mère... à propos des relations entre un homme et une femme ?

— Rien.

— Rien ? Elle a bien dû vous expliquer certaines choses.

— Elle l'aurait fait, j'en suis sûre, si elle avait su que c'était moi qui me mariais, dit Sasha d'une toute petite voix.

— Ah, c'est vrai, je l'avais oublié.

Il se dressa sur ses mains et la regarda, étendue en dessous de lui, si douce, si confiante, si innocente, et ses propres ardeurs se mirent à se calmer quelque peu. Comment lui faire tout ce qu'il désirait, alors qu'elle n'y comprenait rien du tout et qu'il n'avait aucun droit légitime à lui enseigner la sensualité ? C'eût été une insulte, que de la traiter comme une partenaire de rencontre. — Reid...

Sasha se redressa un peu à son tour, ses mains glissant sur les épaules de Reid, dont elle avait perçu le changement d'attitude. Elle essaya de l'attirer à elle, de nouveau. Sa petite main partit à l'aventure et se referma sur sa verge érigée, d'un geste encore gauche.

— Je veux savoir. Montrez-moi, apprenez-moi... je vous en prie.

— Sasha... non... s'il vous plaît... Ne me touchez pas là...

— Pourquoi ? Vous n'aimez pas cela ?

— J'aime beaucoup. Mais vous ne savez pas ce qui va se passer si vous continuez.

— Cela vous donne du plaisir ?

— Oui.

Sa voix n'était plus qu'un murmure étouffé. Il se pencha pour prendre sa bouche en un baiser sensuel.

— Alors je ne veux pas m'arrêter, chuchota-t-elle contre ses lèvres. Montrez-moi ce qui vous procure du plaisir.

Comment résister à une telle prière?

Mais Reid savait qu'il devait procéder avec beaucoup de précautions. Il susurra à son oreille des mots qui la firent rougir et l'excitèrent d'une façon indicible, l'encourageant à explorer son corps tout en caressant le sien avec douceur et retenue, n'allant jamais trop loin, observant chacune de ses réactions lorsqu'il la touchait là ou là, notant qu'elle semblait apprécier beaucoup sa bouche suçant les pointes de ses seins ou déposant des baisers brûlants sur ses épaules et son cou, mais que, lorsqu'il descendait vers son ventre, elle se raidissait presque imperceptiblement. C'était clair, elle n'était pas tout à fait prête

Sasha avait l'impression étrange de dominer le jeu, de posséder un pouvoir extraordinaire sur cet homme bien plus grand et plus fort qu'elle. C'était une sensation enivrante et toute nouvelle pour elle. Elle embrassa son torse dur tandis qu'une de ses mains glissait le long de son dos, vers ses fesses musclées. Il eut un gémissement rauque lorsqu'elle posa sa main sur sa hanche, toute brûlante d'un désir qu'elle comprenait encore mal et désireuse de répondre aux siens. Il prit sa main, la posa sur lui, la fit aller plus vite, plus fort. Il aurait pu se retenir plus longtemps, mais se libéra dans un grognement sourd.

Tandis que leurs deux souffles s'apaisaient, au bout de quelques minutes, Sasha murmura :

— Est-ce ainsi que l'on fait des enfants ? Il sourit de sa naïveté.

— Si l'on veut. Mais, pour cela, il faudrait que j'entre en vous.

Elle avala sa salive avec peine et demanda :

— Où cela, en moi ?

Il toucha de son doigt les boucles frisées de son mont de Vénus et dit, sa bouche près de l'oreille de Sasha :

— Je vais vous montrer, si vous voulez.

Elle acquiesça silencieusement et le doigt de Reid se posa juste à l'entrée des plis soyeux et brûlants de son sexe.

— Là...

Elle se tendit et il poussa un tout petit peu son doigt avant de le retirer, constatant qu'elle n'était pas encore très excitée.

— Ce n'est pas grave, je comprends que vous ne soyez pas encore prête.

— Est-ce que j'aurais du plaisir, moi aussi ?

— Bien sûr ! Un amant qui ne vous en procurerait pas serait bien égoïste ou alors bien maladroit.

Il se pencha et l'embrassa dans le cou.

— Un homme peut prendre son plaisir de bien des façons, mais souvent les dames ne sont pas très compréhensives ou bien elles sont facilement choquées. J'espère que vous ne l'êtes pas trop...

— Je le suis un peu, mais je suis également contente d'avoir un peu appris.

Elle se lova contre lui, tout à fait détendue à présent. Reid la regarda s'endormir entre ses yeux mi-clos. Il allait peut-être devoir réviser son jugement sur l'ainée des sœurs Packard...

Ils furent très occupés pendant les jours qui suivirent, Reid reprenant les consignes du major Hope-Garner en ce qui concernait les fonctions d'attaché militaire et Sasha entraînée malgré elle dans les activités sociales de lady Cronin. Plusieurs après-midi de suite, on les emmena en voiture visiter Saint-Pétersbourg. Le palais d'Hiver, la perspective Nevski, les cathédrales, les parcs, les monuments et de tous les ponts de fer jetés sur la Neva émerveillèrent Sasha ; c'était vraiment une ville splendide, impressionnante de beauté. Mais au milieu de toutes ces splendeurs, on croisait les visages hâves et inquiets de pauvres gens vêtus de hardes. Sasha s'intéressait à leur sort et elle demanda un jour s'il était possible de soulager leur misère, par exemple s'il n'y avait pas en ville quelques missions auprès desquelles elle pourrait s'engager comme bénévole. L'épouse de l'ambassadeur en parut irritée, et répondit froidement :
— Nous sommes les hôtes du tsar, ma chère Georgia, et nous représentons la reine, il n'est pas question d'interférer dans les affaires de ce pays.

Sasha jugea que ce n'était pas juste ; puisqu'elle devait rester longtemps dans la patrie de sa mère, elle voulait en connaître les habitants et aider ceux d'entre eux qui en avaient besoin. D'un autre côté, se disait-elle pleine

de honte, c'était bien à elle de jouer les nobles cœurs, alors qu'elle n'était rien de plus qu'une fraudeuse...

Ce n'est que le soir venu, lorsque Sasha et Reid se mettaient au lit, qu'ils avaient enfin le temps de se lancer dans de longues conversations murmurées, dépouillés de leurs masques et de toutes les précautions diplomatiques. Puis Reid l'attirait contre lui et l'embrassait. Ses baisers étaient tantôt profonds et passionnés, tantôt légers et moqueurs, mais toujours plein d'une grande expérience dans l'art d'aimer. Le moment n'était pas encore venu pour Sasha de se laisser complètement aller et de jeter pour lui sa vertu par-dessus les moulins ; mais elle perdait quand même, parfois, toute retenue, et s'abandonnait à toutes les sensations qu'il savait si bien faire naître en elle. Il était bien difficile de résister à une telle torture et alors elle répétait, une fois encore, qu'ils devraient bien révéler la vérité à tout le monde.

Lorsqu'elle lui rapporta sa promenade et la réaction de lady Cronin, Reid lui dit, en l'embrassant dans le cou :

— Je vais faire discrètement mon enquête. J'ai entendu parler d'un prêtre qui s'occupe des pauvres.

— Une sorte de missionnaire?

— Oui, quelque chose comme cela.

— Où le trouverez-vous ? Il soupira, un peu excédé :

— Je ne sais pas, nous verrons bien. Dès que nous aurons pris l'appartement des Hope-Garner, il nous mariera et vous pourrez claironner à la terre entière que vous êtes réellement !

Tout en prononçant ces mots, il en mesura les conséquences réelles. On pourrait le renvoyer à Londres pour faux témoignage et mauvaise conduite, le traiter de menteur. Sa carrière serait alors compromise et que ferait-il? Ni lui ni Sasha ne pouvaient indéfiniment vivre dans le mensonge.

Les mêmes pensées, au même moment, traversèrent l'esprit de la jeune femme. Elle murmura avec sincérité :

— Je suis désolée, Reid, vraiment désolée.

Il posa doucement son doigt sur les lèvres de Sasha.

— Chut. Ce qui est fait est fait et nous devons nous en arranger. Demain, c'est notre dernier jour à la résidence et il y a ce grand bal, auquel il nous faut assister. Tout va très bien se passer, je vous le promets.

Lorsque Sasha s'éveilla, dans la lumière radieuse d'un matin de printemps, Reid était déjà parti, invité à observer les manœuvres de l'armée russe en compagnie de plusieurs autres attachés militaires. Il lui avait dit de ne pas l'attendre pour déjeuner et qu'il craignait de ne pouvoir la rejoindre qu'au bal. En s'étirant voluptueusement, Sasha sourit toute seule. Bientôt, ils seraient mariés et commenceraient leur vraie vie ensemble. Mais d'abord il allait leur falloir assister à ce grand bal, dont lady Cronin leur rebattait les oreilles depuis le jour de leur arrivée... Qu'importe ! Demain, peut-être, leur mariage secret serait prononcé et le soir même ils pourraient enfin faire vraiment l'amour, comme mari et femme. Elle en avait une délicieuse chair de poule, rien que d'y penser.

La femme de chambre lui apporta un plateau chargé de choses délicieuses : chocolat chaud, petits pains frais, beurre et confiture. Elle discuta agréablement avec elle, puis se leva et plongea dans sa penderie pour se choisir une jolie robe bleue, qui conviendrait tout à fait à ses projets de la matinée : la visite d'une galerie d'art et un morne déjeuner en compagnie de lady Cronin et d'une amie de celle-ci.

Le plus clair de son après-midi fut consacré à une longue sieste et à la lecture à Ivanhoé, de Walter Scott. Tandis que les ombres s'allongeaient au-dehors et que le crépuscule passait d'une teinte d'abricot mûr à un orange violacé, elle entendit la maison s'animer en prévision de la soirée à venir. Jane vint allumer les lampes et faire couler son bain. Elle repassa soigneusement les plis de sa robe de bal sur un mannequin de bois conçu à cet effet et Sasha se leva pour admirer l'élégante toilette de soie crème, avec son corsage dont une bretelle portait un bouquet de boutons de roses, sa jupe à la taille basse et sa traîne. Elle alla prendre son bain, puis, fraîche et parfumée, elle enfila bas de soie et corset avant que Jane ne l'aidât à revêtir la robe. Enfin, elle s'assit devant sa coiffeuse et la jeune femme de chambre la coiffa, en piquant de petits boutons de roses pâles dans ses cheveux sombres, noués sur la nuque.

Sasha alla s'admirer dans une psyché, se tournant pour mieux voir, ajustant la robe ici et là. Quelques coups discrets sur la porte et lady Cronin entra. Elle se tint un instant sur le seuil, dévisageant la jeune femme d'un air

assez peu amène, puis s'approcha pour l'examiner de la tête aux pieds.

— Vous êtes charmante, Georgia, lui dit-elle. Était-ce un effet de son imagination ou bien l'épouse de l'ambassadeur avait-elle appuyé intentionnellement sur le prénom ?

— Merci, lady Cronin.

— Cependant, je trouve votre traîne un peu trop longue. Mon mari n'est pas encore rentré, mais le bal commencera à 9 heures précises, qu'il soit là ou non.

Elle jeta sur Sasha un regard qui pouvait être qualifié de glacial.

— Je voudrais vous rappeler, Georgia, qu'en qualité d'épouse d'un représentant du gouvernement de la reine vous avez ici une certaine réputation à maintenir...

Sasha sentit son sang bouillir dans ses veines mais elle répondit simplement, sans manifester de mauvaise humeur :

— Bien entendu.

Mais elle se demandait à quoi lady Cronin pouvait bien faire allusion.

— Ce matin, on m'a apporté la carte de la comtesse Irena Sletovskaya.

La digne lady fit une pause, comme pour voir l'effet de ce nom sur le visage de la jeune femme.

— Elle prétend être une cousine de votre mère et souhaiterait vous rendre visite.

Sasha sourit. Elle connaissait ce nom, en effet, et se souvenait du plaisir qu'éprouvait sa mère à recevoir des

nouvelles de cette lointaine cousine, dont le babillage et les ragots lui apportaient comme un parfum d'autrefois au sein d'une vie parfois un peu terne.

— Mais bien sûr ! Je serais ravie de la recevoir.

— Il n'en est pas question. J'ai le regret de devoir vous apprendre que cette comtesse Irena a la plus détestable des réputations. Elle est bien connue pour être la maîtresse de plusieurs messieurs...

L'épouse de l'ambassadeur avait prononcé ces mots le nez froncé de dégoût.

— Vous devez éviter cette personne à tout prix. J'ai renvoyé sa carte et lui ai fait clairement savoir que vous ne vouliez rien avoir à faire avec elle.

Sasha resta un instant médusée devant une telle intrusion dans ce qu'elle considérait relever de sa vie personnelle, aggravée d'une flagrante insulte à un membre de sa famille. Elle répondit froidement :

— Je discuterai de ceci avec mon... avec le major Bowen.

— Je suis sûre que votre mari sera de mon avis, répliqua lady Cronin.

Sur ces mots, elle quitta la pièce. Dans le lourd silence qui s'ensuivit, Jane dit doucement :

— Je vais vous apporter une tasse de thé, Madame, et un petit quelque chose à manger.

— Merci, Jane.

Sasha la retint toutefois en posant une main sur son bras.

— Savez-vous si le major est rentré?

— Non, madame, je ne le crois pas.

Jane fit la révérence en faisant tressauter joliment les rubans de son bonnet.

Sasha vint à la fenêtre, pour la centième fois depuis le début de la journée, sa silhouette mince se reflétant dans la vitre, sur le fond de la ville illuminée. Un désagréable pressentiment s'était emparé d'elle. Les deux heures à venir lui paraissaient insurmontables et, dans le même temps, elle n'était pas si pressée que cela que débutât ce fameux bal.

Sa main tremblait un peu sur sa tasse d'Earl Grey et elle mordit dans un toast, à la fois morte de faim et au bord de la nausée, en raison de son anxiété, tout en tâchant de se convaincre qu'elle s'inquiétait pour rien et que, lorsque Reid serait là, il rirait bien de ses angoisses. Finalement, l'horloge de bronze posée sur le manteau de la cheminée sonna neuf coups et Sasha inspira profondément avant de descendre l'escalier moquette où montaient les premiers accents de l'orchestre. Elle aurait tant voulu que Reid fût auprès d'elle !

Sasha se tenait, seule, sur le seuil de la salle de bal, et en contemplait les magnificences. Sous le haut plafond aux moulures dorées à l'or fin soutenu par six colonnes de marbre et d'onyx, la soie et le satin des robes du soir offraient un brillant contraste avec les habits noirs à queue-de-pie des messieurs, que venaient relever à leur tour les uniformes chamarrés des militaires en grande tenue. La lumière des candélabres se reflétait dans tous les bijoux, tiaras, colliers et bagues. Au bout de la salle, sur une estrade, se tenait l'orchestre, et les accents

brillants mais légèrement mélancoliques d'une valse de Strauss vibraient dans l'air tandis que les couples tournoyaient sur le parquet.

Elle s'avança rapidement, avant que quiconque eût pu remarquer son arrivée, et tout de suite un visage familier émergea de la foule. Elle eut un sourire de soulagement — Capitaine Turnbull, que je suis heureuse de vous voir! Le marin, en grand uniforme à boutons de cuivre, lui offrit une coupe de Champagne que leur présentait un laquais.

— Tout le plaisir est pour moi, madame Bowen, répondit-il en s'inclinant.

Il lui fit un clin d'œil.

— Vous êtes bien jolie, ce soir, si je puis me permettre. ..

Il regarda autour de lui.

— Où donc est le major?

— Oh, je suppose qu'il galope dans la plaine avec des hussards russes, répondit-elle en trempant ses lèvres dans le vin doré et pétillant.

Le capitaine eut un rire bref.

— Alors il ne sera pas là de sitôt.

— Pourquoi cela? demanda Sasha.

— Ma chère, les officiers russes n'aiment pas seulement galoper, ils aiment aussi boire. De la vodka... beaucoup de vodka...

— Ah bon?

Elle fit une petite grimace.

— Espérons qu'ils ne l'enivreront pas trop. Le capitaine rit de nouveau.

— En attendant son retour, dit-il en prenant son verre et le sien pour les déposer sur un guéridon, me ferez-vous l'honneur de m'accorder la prochaine danse? — Mais très volontiers.

Sasha s'amusa beaucoup en dansant et en conversant Avec le capitaine Turnbull, qui la présenta ensuite à ses amis ; sa pratique du russe et du français émerveilla ses interlocuteurs. Elle lançait de fréquents regards vers la porte, dans l'attente inquiète de Reid. Qu'elle eût aimé partager les plaisirs de cette soirée avec lui ! Malgré la plaisante compagnie, la danse et le Champagne, son besoin de l'avoir auprès d'elle, à son côté, n'avait fait que croître.

— Bonsoir, mon petit.

Une voix féminine, rauque et étrangement familière résonna à son oreille et Sasha se tourna pour voir qui venait de s'adresser ainsi à elle en français. Elle découvrit une sorte de jumelle de sa mère, quoique plus grande. L'apparition avait une poitrine voluptueuse et une taille extrêmement fine, parfaitement mise en valeur par une robe crème et Or, un long cou et des cheveux très noirs, retenus par une tiare en diamant.

— J'ai tout de suite su que tu étais Georgia, reprit l'apparition, en anglais cette fois, avec un accent très agréable. Tu es le portrait craché de ta mère.

Sasha sourit et s'inclina légèrement.

— Je pourrais en dire autant de vous, madame, bien que ma pauvre maman ne soit qu'une pâle copie de votre beauté.

La dame eut un rire de gorge en cascade qui fit se retourner tout le monde alentour.

— Appelle-moi donc Irena.

Elle posa sa main gantée sur le coude de Sasha.

— Viens, cherchons-nous un coin tranquille pour discuter avant que la dragonne ne s'aperçoive que je t'ai trouvée.

— Vous voulez dire lady Cronin ?

— Bien sûr, qui d'autre ? La comtesse Irena fronça son nez mutin.

— Je ne crois pas qu'elle m'apprécie beaucoup... Sasha se contenta de sourire, ne pouvant guère révéler ce que l'altière lady lui avait dit à ce sujet. Sa curiosité était éveillée et, malgré la mise en garde, elle voulait connaître cette cousine qui avait grandi avec sa mère et savait tout de l'enfance de celle-ci. Comme le confirmaient les regards masculins qui la suivaient sur son passage, la comtesse Irena possédait l'allure et la séduction dont toute femme rêve. Dans un visage à l'ovale très classique, le nez était légèrement aquilin, les lèvres pleines et bien formées ; les yeux noirs avaient de longs cils dont Sasha soupçonna qu'ils étaient relevés d'un peu de khôl. Aucune femme respectable n'aurait usé d'un tel artifice, mais la comtesse Irena semblait ne suivre en tout que ses propres règles. Des diamants brillaient à ses doigts, à ses oreilles, sur le collier qui ornait son cou délicat ainsi que sur la tiare qui surmontait si joliment sa tête. Elles trouvèrent deux fauteuils dans une alcôve et s'y assirent.

— En fait, comtesse, je suis surprise que lady Cronin vous ait même seulement laissée entrer, lui dit Sasha avant de s'apercevoir que c'était fort peu diplomatique et de porter vivement sa main à sa bouche. Oh, je suis désolée...

La comtesse partit de son grand rire de gorge.

— Elle ne pouvait guère m'en empêcher ! Je suis venu au bras d'un filleul du tsar, un jeune homme très influent... Ne t'inquiète pas, je me doute que lady Cronin t'a déjà fait part de ses vues très étroites concernant la Russie et son peuple. Vues qu'elle a acquises en ne quittant presque jamais la résidence diplomatique... Mais laissons cela, charmante fille de ma chère, très chère Olga. On me dit que tu t'es mariée récemment avec un officier anglais ? Est-il beau, au moins ? Sasha rougit.

- Oh oui, avoua-t-elle dans un soupir à cet aimable quoique exotique cousine, il est vraiment très beau ! La comtesse Irena était loin d'être une sotte. Elle perçut la discrète fêlure dans la voix de Sasha ainsi que la lueur de tristesse, dans ses yeux.

- Une jeune mariée devrait être radieuse, lui dit-elle, et j'ai l'impression que tu ne l'es pas tout à fait. Je me trompe ?

Sasha rougit de plus belle et détourna les yeux, son éducation lui interdisant d'évoquer des questions aussi intimes en public. Mais, en observant la comtesse Irena à la dérobée, elle se dit qu'elle n'avait personne d'autre à qui se confier et que cette belle dame devait avoir une réelle expérience des—elle rougit encore—des relations

entre un homme une femme. Oserait-elle lui demander son avis sur le meilleur moyen de conquérir Reid, corps et âme?

— Ce n'est peut-être pas le lieu, ni le moment de parler de ces choses, dit la comtesse, en fouillant dans son réticule.

Elle en sortit une carte de visite qu'elle déposa dans la main de sa cousine.

— Nous en reparlerons quand tu viendras chez moi.

Elle se leva de son siège.

— Je vais remettre la main sur mon cavalier et nous allons partir d'ici...

Puis elle se pencha vers Sasha, dans un nuage de parfum de prix, et, l'embrassant sur la joue, lui dit à l'oreille :

— C'est curieux, Olga m'a toujours écrit dans ses lettres que sa fille Georgia était blonde.

Elle regarda Sasha droit dans les yeux et lui sourit.

— Au revoir, ma chérie.

Sasha regarda s'éloigner la comtesse au bras de son cavalier, un prince russe sanglé dans un uniforme rutilant, les yeux et les cheveux aussi noirs que sa moustache et notablement plus jeune que sa compagne. Puis elle se leva de son siège à son tour et jeta un rapide coup d'œil sur la carte de visite qu'elle tenait dans sa main. Elle la rangeait dans son réticule lorsqu'elle entendit lady Cronin aboyer :

— Georgia, j'espère que vous n'avez pas l'intention d'entrer en relation avec cette créature !

— Je...je...

Sasha rougit fortement, cacha sa main derrière son dos et chercha désespérément une échappatoire. Il n'était pas question de s'aliéner l'épouse d'un homme dont Reid était le proche collaborateur. Comme elle allait ouvrir la bouche, elle sentit une main chaude se poser sur sa taille et vit un bras habillé de rouge l'enlacer.

— Qui est donc cette créature ? demanda Reid. Il fronça les sourcils pour rire et gronda :

— Allez-vous parler, femme, ou faudra-t-il que je vous batte comme plâtre ?

— Mais, balbutia lady Cronin, je... je ne voulais pas...

Sasha sourit de plaisir et de soulagement en voyant son « mari », suprêmement élégant dans sa tenue de gala rouge et or, ses culottes bleu nuit et ses bottes étincelantes. Il lui fit un clin d'œil et se tourna vers lady Cronin.

— Toutes mes excuses, mesdames, pour avoir dû arriver si tard à cette magnifique soirée. Venez, femme,

enchaîna-t-il en attirant Sasha vers la piste de danse, je vais vous apprendre à obéir à votre mari.

Lady Cronin s'étrangla à demi, choquée de constater, à la voix pâteuse de Reid comme à la façon dont il pressait son épouse contre lui, qu'il avait passablement bu et que ce n'était pas à la danse qu'il pensait à cet instant précis...

Sasha se laissa emporter dans une valse, surprise de voir que toute la vodka qu'avait ingurgitée son cavalier ne lui faisait manquer aucun pas et qu'il suivait fort bien le rythme.

— Regardez-moi ce vieux chameau, lui dit-il en riant ça lui a coupé le sifflet, à ce qu'on dirait !

— Chuuut!

Elle se tourna en tous sens, craignant qu'on l'eût entendu. Puis elle leva les yeux vers le visage de Reid, lequel la pressait contre lui de plus belle. Elle eut un sursaut et soupira de surprise et de plaisir, en sentant ses lèvres jouer avec le lobe de son oreille.

— Etes-vous ivre, major Bowen? chuchota-t-elle, amusée malgré elle.

— Comme un cosaque, madame, soit dit sans vous offenser.

Sa main s'égara sur les fesses de Sasha, qu'il empoigna.

— Si on remontait dans la chambre? proposa-t-il, enjôleur.

Sasha s'écarta pour échapper à ses lèvres aventureuses.

— Tenez-vous, lui murmura-t-elle avec véhémence, tout le monde nous regarde !

— Tout le monde nous regarde ? Il se mit à rire à gorge déployée.

— Oh, ma petite vierge, vous êtes tellement délicieuse ! Très inquiète à présent, Sasha prit sa main et l'entraîna hors de la piste de danse.

— Pour l'amour de Dieu, le supplia-t-elle, taisez-vous ! Reid tituba légèrement, la regarda en souriant, un brin décoiffé, et chuchota lui aussi, pour se moquer d'elle :

— Désolé, fillette, j'ai failli oublier un instant de faire le singe d'ambassade...

Il prit sa main.

-- Allez venez, allons au lit.

Sasha se dit qu'après tout, c'était la meilleure des choses à faire ; elle redoutait que Reid en vînt à révéler leur secret et à attirer le désastre sur leur tête. Elle regarda autour d'elle et réussit à croiser le regard du capitaine Turnbull. 11 comprit en un instant qu'elle avait besoin de lui et l'aida à soutenir Reid dans l'escalier, jusqu'à leur chambre.

— Merci, dit-elle au capitaine, une fois arrivée là, tandis que Reid commençait à déboutonner son col en chantant à tue-tête. Je crois pouvoir me débrouiller seule, maintenant.

Le capitaine Turnbull sourit.

— C'est bien la vodka, madame Bowen, dit-il d'un air indulgent.

— Cela ne fait aucun doute, en effet.

Sasha referma la porte et retourna vers le lit, près duquel Reid s'échinait à déboucler son ceinturon en chantant,

toujours à haute voix, les couplets d'une chanson paillardes.

— Venez donc un peu ici, ravissante petite chose, dit-il en la prenant soudain par la taille pour la faire valser autour de la pièce. Où étiez-vous donc passée, toute cette soirée ?

Sasha grimâça, accrochée à lui, et tenta de conserver son équilibre tandis qu'il la faisait tourner comme une toupie.

— Je n'ai pas bougé d'ici. Et vous, où étiez-vous ?

— Oh, bon Dieu...

Il s'arrêta, la main sur le front. Nul doute que tout devait continuer à tourner autour de lui.

— Où est le lit? Il vaut mieux que je m'allonge.

— Je le crois.

Soutenu par Sasha, il s'assit péniblement au bord du matelas.

— Soyez gentille, mon chou, allez donc me chercher un verre d'eau, voulez-vous ?

— Voulez-vous que je sonne pour qu'on apporte du café?

— Non, rien que de l'eau. J'ai une soif d'enfer.

Elle ouvrit sa table de nuit et en tira la carafe placée là par la femme de chambre. Il vida son verre d'un coup et le lui tendit pour qu'elle le resserve, deux fois de suite.

— Bon sang, quelle journée ! soupira-t-il.

Il releva la tête, la regarda et tapota la place à côté de lui.

— Venez ici, vous êtes trop loin et je n'ai pas envie de crier.

Sasha ôta ses chaussures et grimpa sur le lit dans un charmant froufrou de soie et de dentelles. Loin de s'allonger, elle resta assise, les genoux sagement repliés sous elle et, appuyée sur la paume de sa main, regarda la masse souple des cheveux de Reid, que la coupe militaire ne parvenait jamais tout à fait à discipliner, son nez droit, sa bouche gourmande et bien dessinée, ses yeux d'un bleu si profond et la forte colonne de son cou.

— Pourquoi me regardez-vous ainsi ?

Il avança sa main pour l'attirer à lui et la faire s'étendre. Sasha sentait son haleine chargée d'alcool et aussi la chaleur de son corps, sa force. Soudain, l'idée lui traversa l'esprit que dans son état il ne pouvait se contrôler. Toutes Ces angoisses revinrent à la charge et elle se débattit.

La main de Reid se referma sur son menton et il la força à le regarder dans les yeux.

— Pour l'amour du ciel, vous n'allez quand même pas jouer les prudes, maintenant ?

Il se redressa sur un coude et la maintint sur le dos, du poids de ses épaules et de son torse. Du regard, il dévoilait la courbe rose des lèvres de Sasha, la chair tendre de son cou et les rondeurs bouleversantes de sa poitrine. Avec un grognement de loup affamé, il se pencha pour l'embrasser.

Quand leurs lèvres se joignirent, Sasha se sentit fondre ; elle agrippa les épaules de Reid, ses doigts crispés sur ses muscles durs, et s'abandonna à son baiser. Mais quand celui-ci s'approfondit, que son souffle s'accéléra, que son

poids se mit à peser plus lourd sur elle et qu'elle le sentit qui défaisait les premiers boutons de sa robe, elle fut saisie par la panique.

A travers les brumes de l'alcool, il prit conscience qu'elle lui repoussait de ses deux mains, leurs bouches s'écartèrent et elle détourna vivement la tête.

— Qu'est-ce qu'il y a ? bredouilla-t-il.

Le cœur battant et le souffle court, mais toujours glacée par la panique, elle répondit :

— Non, Reid. Nous avons décidé d'attendre d'être vraiment mariés.

Il grogna.

— C'est trop long.

— Ce n'est que jusqu'à ...

Elle le dévisagea, soudain soupçonneuse.

— Vous avez bien tout arrangé avec ce prêtre dont vous parliez, n'est-ce pas ?

Reid, qui était en train de glisser les fines bretelles de son corsage, s'interrompit et cligna des yeux, comme s'il avait du mal à trouver la réponse.

— Je crois... Mais du demain je me souviens...

— Oh, Reid!

— Ne vous inquiétez pas chérie. Si ce n'est pas demain, ce sera un autre jour

Et, soudain, sa bouche brûlant sur ses seins. Le désir flamboyait en lui, inexorablement à proximité du corps si tendre de la jeune femme ne faisait qu'une idée en tête : se fondre dans la douce, la généreuse et intelligente petite Sasha. Il mesurait brusquement combien il se

sentait bien avec elle, et avait vaguement conscience qu'il devait lutter contre sa propre ardeur et contre l'effet de trop nombreuses vodkas afin que les choses se passent bien pour elle, qu'elle ait du plaisir et soit heureuse, il se pencha et la prit par le menton pour l'embrasser encore et encore, espérant que ses baisers se montrent plus ardents que lui.

Mais Sasha se débattit de plus belle, terrifiée que de tout son poids il l'empêchât de se libérer.

— Non, Reid, haleta-t-elle

Le genou de son compagnon s'insinua entre ses jambes et ses mains remontèrent sous les liasse de ses jupons.

— Cela suffit, Reid, je ne pas !

Il rit, l'embrassa rudement dans le cou, tira sur sa culotte.

— Mais si, vous voulez... Vous en avez envie depuis le moment où nous nous sommes rencontrés.

— Assez!

Elle leva sa main et le gifla à toute volée. Le bruit résonna dans la chambre, presque incongru, mais par ce geste elle obtint l'effet recherché : Reid roula brusquement sur le côté.

Puis il se leva et marcha vers la porte en lui lançant par-dessus son épaule :

— A votre place, Georgia serait déjà nue, les jambes ouvertes et assise sur moi, à crier son plaisir et à profiter de chaque seconde. Elle sait, elle, ce que veut un homme !

Sasha enfouit son visage dans l'oreiller, fermant les yeux devant la brusque montée de larmes. Elle ne les rouvrit que lorsqu'elle fut sûre d'être seule.

Le lendemain, juste avant midi, Jane apporta le plateau du thé, accompagné d'une note assez sèche de lady Cronin. Reid ne bougea pas lorsque Sasha s'éveilla, tirée du sommeil par les coups discrets sur la porte et le bruit des soucoupes. La jeune femme s'assit dans son lit, repoussa sa chevelure et déplia la missive, en répondant au bonjour chuchoté de la femme de chambre, tandis que Reid continuait à dormir, allongé sur le dos, un bras passé au-dessus de la tête. Il était venu se coucher auprès d'elle à un moment ou à un autre de la nuit, mais elle avait feint de dormir et était restée pelotonnée en chien de fusil, le plus loin possible de lui.

— Dois-je vous faire couler un bain, Madame ? s'enquit Jane.

Sasha acquiesça avec un sourire reconnaissant, tout en avalant une gorgée de thé et en lisant la note, qui la sommait de se rendre dans le salon dès qu'elle serait présentable. Son cœur se mit à flancher quelque peu ; elle n'aimait guère les confrontations et se demandait si lady Cronin voulait lui donner une leçon de morale. Elle regarda de nouveau Reid et se retint de le réveiller. Cette note lui était adressée et, après les événements de la nuit passée, elle n'avait pas envie de discuter avec lui de quoi que ce fût. Avec un soupir et en carrant bravement les épaules, elle rejeta les couvertures et sauta hors du lit.

Elle prit rapidement le bon bain chaud que Jane avait préparé pour elle puis, avec l'aide de la jeune servante, s'habilla d'un discret ensemble en laine chinée lie-de-vin, sur un chemisier crème à col montant boutonné jusqu'au cou, ses cheveux rassemblés en chignon sur sa nuque.

A l'étage en dessous, elle frappa doucement à la porte du salon et passa sa tête par l'entrebâillement. Lady Cronin était assise toute droite dans un fauteuil, à côté de la cheminée. Un pince-nez à la main, elle examinait quelques feuilles de papier. Elle leva les yeux, vit Sasha et lui fit signe d'entrer par un geste autoritaire de son doigt en crochet. La jeune femme pénétra dans la pièce en réprimant l'envie de tenir les mains sagement derrière son dos, comme une écolière convoquée par la directrice. Puis, après un long silence :

— Vous m'avez fait demander, milady ?

— Oui, en effet.

Lady Cronin abaissa son pince-nez et considéra sévèrement Sasha.

— Je regrette beaucoup d'avoir à vous parler ainsi, madame Bowen, mais il vaut sans doute mieux que cela soit moi, plutôt que mon mari.

Alarmée, Sasha frissonna. Son regard tomba sur les documents que lady Cronin tenait à la main. Son secret avait-il été découvert? Quel désastre allait encore lui tomber sur la tête ?

— Je sais que vous êtes un jeune couple et c'est pourquoi je suis disposée à une certaine indulgence, ainsi qu'à tenir compte de votre ignorance. Mais hier soir j'ai

trouvé votre comportement... — elle hésita un instant, cherchant les mots exacts — fort inapproprié et répréhensible.

Sasha s'efforça de ne pas se laisser envahir par l'animosité qu'elle ressentait envers cette femme froide et impérieuse, mais la colère flamboyait en elle et elle ne pouvait qu'espérer que sa fureur n'éclaterait pas avant qu'elle eût quitté la pièce.

— Je vous ai avertie du fait que la comtesse Irena était persona non grata, ici, et que dans votre propre intérêt comme dans celui de l'ambassade il valait mieux que l'on ne vous vît pas en sa compagnie. Dans le même esprit, j'aimerais que vous parliez au major Bowen afin de vous assurer que dans l'avenir il voudra bien restreindre ses... manifestations publiques d'affection. Que vous soyez mariés de fraîche date ne vous autorise pas à offenser la décence.

Sasha resta un moment silencieuse, puis elle sourit, lèvres pincées, et demanda :

— En avez-vous terminé ?

— Je crois que cela suffira pour le moment. Sasha releva le menton.

— Par bonheur, lady Cronin, nous quittons cette maison aujourd'hui même et mon comportement, comme celui de mon mari envers moi, ne vous concerne en rien.

Sur ces mots, elle tourna vivement les talons, ignorant le soupir étranglé de surprise qui sortit des lèvres de la digne lady.

Elle claqua la porte, le cœur battant, et monta l'escalier d'un pas décidé, galvanisée par la fureur. En chemin, une idée lui vint, qui contentait son besoin irrépressible de faire-un nouveau pied de nez à lady Cronin. Elle allait rendre visite à la comtesse Irena tout de suite, alors que Reid dormait encore; elle resterait chez elle la journée entière et ne reviendrait jamais à la résidence diplomatique ! Ne lui restaient qu'à mettre un pardessus et à prendre avec elle la carte de visite de la comtesse, pour savoir à quelle adresse se rendre. Une fois devant la chambre, elle ouvrit doucement la porte, pour ne pas réveiller Reid. Précaution inutile, le lit était vide ! Elle en eut un petit pincement au cœur, car il ne lui avait pas dit au revoir, mais soudain elle se souvint de ce qu'il lui avait dit, cette nuit même. Sa comparaison injurieuse entre sa sœur et elle l'avait profondément blessée et, plusieurs heures après, elle en souffrait encore. Une boule de chagrin monta dans sa gorge à cette pensée. Reid avait parlé comme s'il regrettait Georgia, comme s'il pensait toujours à elle. Si c'était le cas, elle et lui ne pourraient jamais réellement être mari et femme...

Il fallait retourner en Angleterre, quitter Reid et laisser derrière soi tout ce fatras, cette conjuration imbécile. Mais comment ? Irena l'aiderait peut-être... Elle saisit son réticule, sur la coiffeuse, pour y trouver la carte. Comme elle allait prendre sa cape dans la penderie, elle entendit un faible bruit et se tourna vers la porte de la salle de bains. L'eau coulait; Reid était-il en train de se

raser? La porte étant légèrement entrebâillée, elle risqua un coup d'œil.

Il lui tournait le dos, seulement vêtu d'une serviette blanche nouée autour des reins, et promenait le rasoir sur ses joues, légèrement penché pour mieux se voir dans le miroir mural. Sasha ne put s'empêcher d'admirer les muscles de ses bras et de ses épaules jouant sous sa peau couleur de miel, tandis qu'il se rasait. Il avait de jolies petites taches de rousseur sur les épaules et pouvoir contempler ainsi son corps parfait aux hanches étroites et aux fesses musclées faisait monter en elle une troublante chaleur. Elle aurait voulu pouvoir se faufiler juste derrière lui et passer ses mains sur son ventre plat, déposer de petits baisers sur son dos superbe...

— Allez-vous rester là toute la journée, à me regarder?

Sasha sursauta.

— Je... je... Comment savez-vous ?

Reid sourit en passant la lame sur l'angle de sa mâchoire.

— Je vous vois dans le miroir, figurez-vous, mon cœur. Entrez donc !

Sasha poussa la porte mais resta sur le seuil. Elle était particulièrement sensible à l'intimité de la situation : se trouver ainsi dans la salle de bains pendant que son mari se rasait... Elle avala sa salive avec peine, cherchant à poser ses yeux à peu près partout où il n'était pas, et fut furieuse de constater que tous ses ressentiments envers lui étaient peu de choses, face au désir qu'il lui inspirait. Après ce qui s'était passé cette nuit, pourtant, elle se

sentait souillée, et c'était à lui de parler et de présenter ses excuses.

Il lui sourit tout en se rasant, mais la froideur du regard de Sasha l'alarma.

— Cette nuit..., hasarda-t-il, est-ce que... je me suis bien conduit envers vous ?

Son « épouse » fit un pas en avant, les bras croisés sur la poitrine et la tête un peu penchée de côté, comme pour mieux exprimer sa réprobation.

— Non, on ne peut pas dire cela. Certainement pas. Reid sentit se hérissier les poils de son cou. Il rinça et essuya rapidement son visage avant de faire à son tour un pas vers Sasha et d'envelopper sa fine silhouette d'un regard inquiet.

— J'espère que je ne vous ai pas fait mal. Ce n'était pas mon intention, je voulais que votre première fois soit...

— Soit comment? L'interrompit Sasha, les yeux écarquillés et le rouge lui montant aux joues.

— Oui, je... j'étais ivre et comme vous êtes... enfin, vous étiez vierge...

La jeune femme tapa du pied, agacée.

— Vous n'avez rien fait qui... je veux dire... je ne vous ai pas laissé...

— Ah, vous êtes toujours vierge ?

Sasha s'empourpra tout à fait et elle sortit de la salle de bains en lui lançant rageusement :

— Bien sûr que je le suis toujours, idiot !

Reid la suivit, pieds nus sur le plancher ciré, et lui arracha des mains la cape qu'elle tenait devant elle

comme un bouclier. Il la lança sur le lit et, attrapant la jeune femme par le poignet, la força à le regarder.

— Que voulez-vous dire, alors ?

— Que je viens de recevoir un sermon de lady Cronin à propos de vos marques d'affection trop ostentatoires, voilà ce que je veux dire !

Sa réaction ne fut pas celle qu'elle attendait, ni qu'elle espérait. Il se mit à rire et, lâchant son poignet, il la prit par la taille pour l'attirer à lui, disant d'une voix chaude :

— Il va falloir éclairer ma lanterne, trésor, car j'étais très soûl et je ne me souviens de rien. Qu'est-ce que j'ai fait'?

Il baissa les yeux vers ses lèvres. Sasha eut un peu de peine à répondre sans se troubler.

— Vous m'avez caressée et palpée sans pudeur, pendant que nous dansions !

Elle le repoussa, une main sur sa poitrine.

— Et ne riez pas ! Le vieux chameau m'a convoquée dans son salon et chapitrée comme si j'étais une petite fille.

— Elle a fait ça ?

Reid souriait toujours et ne manifestait pas la moindre intention de la lâcher.

— Parfaitement ! Qu'allez-vous faire ?

— Rien.

— Rien ? répéta-t-elle, outrée.

— Elle est l'épouse de l'ambassadeur, repartit-il calmement. Ma marge de manœuvre est plutôt étroite.

Il la lâcha enfin pour aller ouvrir sa penderie et s'habiller.

— N'y pensez plus. Nous jouirons bientôt de notre propre appartement. Nous y ferons ce que nous voudrons...

Par-dessus son épaule, il échangea avec Sasha un regard très pénétrant.

— Y a-t-il... autre chose, dont je doive m'excuser ?

— Eh bien...

Sasha fixait ses pieds, répugnant à parler des aspects... physiques de leur relation, embarrassée également par ses propres réactions : tantôt brûlante de désir pour lui et tantôt pétrifiée par ses avances.

— Allons, Sasha, parlez..., la pressa-t-il, redevenu grave devant sa pâleur.

— Vous... vouliez me...

— Oui ?

— J'ai dû vous gifler pour vous en dissuader.

— Je suis désolé, j'étais ivre. Je comprends fort bien que vous n'aviez pas envie de perdre votre virginité avec un ivrogne, mais puisque ce n'est pas arrivé, n'en faites pas...

Elle le coupa.

— Vous avez dit que si cela avait été Georgia... Elle rougit fortement au souvenir des mots terribles.

— Eh bien ?

— Elle... elle aurait aimé cela. Il haussa les épaules.

— Vous et votre sœur êtes deux natures très différentes.

Et, sans crier gare, il dénoua la serviette autour de ses reins et apparut entièrement nu devant elle.

— Vous auriez pu me prévenir ! balbutia Sasha. Elle détourna vivement les yeux du spectacle de la

virilité de Reid; le soleil, qui entrait généreusement dans la chambre, ne permettait d'en ignorer aucun détail.

— Pourquoi rougir, Sasha? Nous sommes mari et femme.

— Nous ne le sommes pas et vous le savez bien.

— J'irai voir ce prêtre aujourd'hui, c'est promis.

— Non, Reid, je ne crois pas que...

A cet instant, la porte s'ouvrit et Jane entra. En voyant Reid tout nu au milieu de la pièce, elle poussa un cri effrayé et ressortit en hâte, refermant la porte derrière elle.

Agacée d'avoir manqué l'occasion de lui dire qu'elle s'en allait. Sasha soupira :

— Regardez, vous faites peur aux domestiques, à présent !

Elle baissa les yeux vers la carte de visite qu'elle tenait toujours à la main, puis alla prendre sa cape sur le lit et marcha vers la porte.

— Je sors. Il la suivit.

— Sasha, où allez-vous ? Nous devons nous...

Il n'avait pas encore prononcé le verbe « marier », que Sasha l'interrompait d'un soupir excédé. Il allait devoir se mettre en quête lui-même de ce prêtre, dès qu'il pourrait quitter l'ambassade sans qu'on lui demande où il allait ou qu'on lui propose de l'accompagner. Bon sang ! Il devait épouser une femme qui était déjà censée être la sienne ! Pourrait-il seulement lui faire comprendre à quel point elle l'obsédait ? Ses sens le tourmentaient ; il brûlait de lui faire l'amour mais aussi, simplement, de sentir sa présence, son parfum, d'entendre le son de sa

voix. Jour après jour, son image pénétrait plus profondément en lui, jusque dans son cœur. Depuis leur tendre jeu de l'autre nuit, la pensée de devoir l'initier à l'amour, loin d'être la perspective d'une corvée, l'habitait sans cesse et lui donnait force et joie. Il voulut s'élancer vers la porte, pour courir après elle, mais il était toujours nu et son pas léger dans l'escalier moquette s'éteignait déjà.

Il se dépêcha de s'habiller, se promettant d'arranger les choses avec Sasha plus tard, quand il aurait un peu plus de temps. Pour l'heure, il avait une importante réunion avec sir Stanley.

Sasha montra l'adresse de la comtesse Irena à un valet de pied qui traînait dans la cour de la résidence. Le jeune homme insista pour l'accompagner, bien que ce ne fût visiblement qu'à deux pas de là. Passant le haut portail, ils débouchèrent dans la rue, où un vent vif soufflait entre les façades à colonnes des palais de la riche noblesse russe.

Celle du palais de la comtesse Irena était d'un clair vert pistache, derrière plusieurs colonnes de marbre blanc. Bien qu'il fût midi passé, de nombreuses lumières brillaient derrière les larges fenêtres.

Sur le perron, Sasha hésita avant de tirer impulsivement la chaîne de la sonnette. Bientôt, la porte s'ouvrit sur un homme de haute taille, en perruque poudrée et livrée chamarrée. Elle lui donna son nom et le domestique l'invita à entrer, puis lui demanda en français de bien vouloir attendre un instant.

— Vous pouvez me laisser, dit Sasha au jeune valet de l'ambassade, avec un sourire d'excuse. Désolée de vous avoir retenu. Je saurai trouver mon chemin au retour.

— Peux pas, m'dame, répondit-il avec un accent des bas-fonds à couper au couteau. L'ambassadeur, il m'arracherait tripes et boyau si je laissais une dame anglaise toute seule. C'est vrai, d'ailleurs, c'est pas une chose à faire.,, Je vous attendrai.

— Quel est votre nom?

— Harry, m'dame.

— Très bien, Harry, je vous remercie de cette attention.

Elle se mordit la lèvre. Le laquais revenait. Elle traversa à sa suite le hall dallé de marbre, puis ils empruntèrent un escalier en colimaçon garni d'un tapis rouge, à la balustrade en volutes. En arrivant au premier étage, Sasha regarda en dessous d'elle, dans le hall, le jeune valet de l'ambassade qui l'attendait sagement, assis sur une chaise, se trouvant tout à coup devant une massive double-porte, elle faillit prendre ses jambes à son cou et dévaler l'escalier pour s'enfuir. Mais le laquais en poussa un panneau et il l'introduisit dans une pièce comme elle n'en avait jamais vu auparavant.

C'était un vaste salon, somptueusement éclairé. Nombre de gens s'y trouvaient, causant et riant, par petits groupes, assis ou à demi allongés dans les fauteuils et les sofas. Au bout de la pièce, quelqu'un jouait sur un grand piano à queue tout blanc auquel d'autres s'accoudaient en discutant, sans égard particuliers pour la musique.

L'atmosphère du lieu était brillante et même sophistiquée.

- Ah, ma chérie ! s'exclama la comtesse Irena en venant vers elle, les mains tendues. Elle se saisit de celles de Sasha et se pencha pour l'embrasser sur les deux joues.

- Comme c'est gentil d'être venue me voir ! Viens, que je te présente mes amis. Veux-tu un verre de thé, de vin ?

Sasha déclina poliment les deux, en regardant avec curiosité le grand samovar d'argent qui trônait sur une table à la nappe blanche immaculée, entouré de petits Verres et d'assiettes de gâteaux. Sur une autre, plusieurs seaux à Champagne étaient alignés comme à la parade, derrière une triple rangée d'étincelantes coupes en cristal. Sasha, qui s'était imaginée prendre tranquillement le thé avec la comtesse en papotant pendant une demi-heure, en fut bien déconcertée...

Deux heures plus tard, elle prit congé, toute honteuse : en demeurant chez Irena plus longtemps qu'elle ne l'avait prévu, elle serait en retard au déjeuner. Elle avait bavardé avec une foule de gens intéressants, soutenu au moins une conversation animée avec d'autres, intellectuels pleins de panache ou plus discrets, mais tous fort érudits et charmants. Bien sûr, elle n'avait pas eu la moindre occasion de prendre sa cousine à part pour lui parler de ses problèmes avec Reid, mais en toute honnêteté elle n'était pas persuadée que cela eût été une bonne idée. Mieux valait, sans doute, faire d'abord plus ample connaissance avec elle. Après tout, Sasha ne pouvait pas non plus ignorer complètement les

avertissements de lady Cronin, ni, dans sa situation plutôt précaire, risquer de provoquer un nouveau scandale. Mlle déclina donc l'invitation d'Irena à rester déjeuner, mais lui promit de revenir la voir très bientôt.

A la porte, ayant repris sa cape, elle se retourna vers sa cousine avec un grand sourire.

— Merci, lui dit-elle, j'ai passé un très bon moment et je n'en ai pas eu beaucoup, ces temps-ci.

Une ombre passa, fugitive, dans les yeux de la comtesse.

— Nous allons remédier à cela, trésor, et tu te sentiras tout à fait chez toi à Pétersbourg. Ton mari aussi, naturellement. J'aimerais bien le voir aussi, d'ailleurs, la prochaine fois...

Sasha hésita. N'aurait-elle pas dû, plutôt, demander à la comtesse son aide pour échapper à son « mari » ? Elle se reprocha aussitôt cette idée saugrenue et lâche. Embarrassée, elle répondit :

— Il est très occupé...

— Taratata! Je lui enverrai un mot pour vous inviter à souper. Ce sera très amusant ! D'accord ?

Sasha sourit, hocha la tête, puis ajouta à l'intention du jeune Harry :

— Allons-y.

Ils firent rapidement le bref trajet inverse, en rasant les murs, courbés pour mieux résister à la morsure du vent. Harry prit son bras alors que passait un parti de cavaliers au trot et lui murmura « cosaques » en la protégeant de son corps. S'ils n'avaient pas bien loin à aller, Sasha n'en soupira pas moins de soulagement.

quand Harry soulever le heurtoir de cuivre de l'une des poternes de la résidence. On leur ouvrit incontinent, mais Sasha eut quelque peine à se sentir réellement à l'abri. En montant les marches qui menaient à sa chambre, elle ressentait l'ambiance silencieuse, morne et oppressante de cette représentation britannique gouvernée d'une main de fer par une femme acariâtre qui n'avait pas la moindre gaieté en elle et méprisait les intellectuels. Sasha retira sa cape et s'assit au bureau, dans l'intention d'écrire tout de suite à ses parents pour les informer de sa rencontre avec Irena, ainsi bien sûr que pour les rassurer sur son sort. Elle ouvrit un bloc de papier à lettres et son regard se perdit rêveusement, par la fenêtre, vers les flots scintillants de la Neva. Elle pensa à tous ces gens qu'elle venait de rencontrer, à leur brillante conversation, à la musique. Certes, un petit Incident l'avait décontenancée. Quelqu'un avait fait une plaisanterie très leste et elle avait rougi vivement. Elle n'était attendue à voir Irena réprimander vertement le jeune homme qui s'était ainsi montré grivois devant les dames, mais la comtesse avait rejeté la tête en arrière et était partie d'un grand éclat de rire. Sasha en souriait, à présent. Elle avait beaucoup aimé cette compagnie si stimulante, d'autant plus qu'ainsi elle avait pu couper pendant quelques heures aux assommantes obligations sociales de l'ambassade, orchestrées par l'omniprésente lady Cronin.

Comme elle restait, le porte-plume en l'air, à se demander quoi écrire ou ne pas écrire à sa mère, la porte

s'ouvrit brusquement sur Reid. Il entra et s'arrêta devant le bureau, l'air furieux.

- Où étiez-vous passée ? demanda-t-il sèchement. Le menton levé en signe de défi, elle répliqua :

- J'ai rendu visite à ma cousine, la comtesse Irena. - Seule?

- Non, un jeune valet d'ici, Harry, m'accompagnait. — Qui est cette... comtesse Irena?

— Une cousine de ma mère. Très belle, très intelligent» et très riche.

Reid marcha vers la fenêtre.

— Très russe, aussi, sans aucun doute, dit-il le dos tourné. Nous parlons bien de la comtesse Irena Sletovskaya?

— Mais... oui.

Surprise, Sasha se leva et s'approcha de lui.

— Vous la connaissez donc ? Il se retourna vers elle.

— Non, mais j'ai entendu mentionner son nom. C'est une grue. Je vous interdis de la revoir.

— Vous avez écouté les ragots de lady Cronin ! Se récria Sasha, stupéfaite et pleine de colère devant le mépris du propos. Ce sont des sottises et j'irai chez elle aussi souvent qu'il me plaira ! Ses familiers sont des gens fascinants. Et d'ailleurs, Irena va nous envoyer une invitation à souper Elle veut faire votre connaissance.

Elle voulut s'écarter de lui mais n'alla pas loin. Il la saisit par le bras et la retint contre lui, parlant sans élever la voix, ses yeux plantés dans les siens.

— Ce n'est pas lady Cronin qui m'a parlé d'elle, mais des officiers de l'armée russe. Ne me désobéissez pas, Sasha. Vous ne retournerez pas chez cette Irena. Pour votre bien.

Elle soutint son regard et tenta d'échapper à son étreinte.

— Pour mon bien ou pour celui de l'ambassade ? Ne voulez-vous pas au moins la rencontrer, juste une fois, et juger par vous-même de sa respectabilité ?

Reid regarda les joues rouges de Sasha, ses yeux brillants, Sa proposition n'avait rien de déraisonnable. Mais en vérité, il était troublé. Il se voyait la proie d'un sentiment tout nouveau pour lui et assez désagréable : pour la première fois de sa vie, il était jaloux.

- Je vois, lui dit-il, que ces gens si intéressants vous ont fait grande impression. Quelqu'un, en particulier, peut-être ?

— Que voulez-vous dire ? - Un homme ? Elle haussa les épaules.

— Ne soyez pas ridicule ! Il se mit à regarder sa bouche.

- Faites bien attention. Vous êtes innocente et naïve, Sasha, vous ne savez pas ce dont les hommes sont capables.

Puis, sans crier gare, il la lâcha.

- Cet après-midi, lui rappela-t-il, nous allons dire au revoir aux Hope-Garner et, ce soir, nous serons installés dans notre nouvel appartement.

Sasha se détourna vers la fenêtre en frottant ses bras croisés et garda le silence. — Sasha ?

- Je vous ai entendu.

- Eh bien, venez. Il est temps de descendre déjeuner.

- Je n'ai pas faim et je dois finir ma lettre à mes parents, leur dire que je vais bien.

— Vous pourrez faire cela ensuite.

11 soupira, s'approcha d'elle et prit sa main, entrelaçant ses doigts aux siens.

- Il faut que vous veniez, insista-t-il. Etre trop en retard ou déjeuner séparément ferait jaser.

Ils descendirent l'escalier, main dans la main, offrant une image idyllique d'un couple déjeunes mariés. Reid se pencha et murmura à l'oreille de Sasha :

— Parfois vous pouvez vous montrer tout aussi déterminée que votre sœur. Si cette Irena est tellement extraordinaire, il faudra peut-être que je vous accompagne chez elle, pour le vérifier par moi-même.

Sasha regardait droit devant elle.

— Comme vous voudrez.

— C'est peut-être une grue, mais je dois convenir qu'elle est fort belle.

Sasha tourna la tête et le foudroya du regard.

— Etes-vous délibérément en train de me chercher querelle, Reid Bowen?

Il rit, remarquant de nouveau à quel point la ressemblance avec Georgia était frappante, lorsque la colère rosissait ses joues et que ses yeux noirs lançaient des éclairs. Dans cette famille, on avait du caractère et du courage. Mais mieux valait la calmer avant que leurs hôtes ne s'aperçoivent qu'ils s'étaient disputés.

— Mais non, ma douce, lui dit-il d'une voix apaisante. Bien sûr que non...

Ils passèrent à la salle à manger et prirent place. Il n'était plus question, pour le moment, de débattre des qualités et des défauts de la sulfureuse comtesse Irena.

L'atmosphère du déjeuner fut intolérablement fausse, lady Cronin essayant vaille que vaille de maintenir une sérénité de pure façade. Sasha se concentra sur le contenu de son assiette ; elle n'avait pas grand faim, mais cela lui faisait toujours une occupation. A un certain moment, elle sursauta et regarda Reid avec stupeur : il venait de lui pincer la cuisse. De l'œil, il lui fit signe que lady Cronin lui parlait et qu'elle devait lui répondre. Il était question de savoir si elle voulait que Jane la suive dans leur nouvel appartement. Réalisant qu'il s'agissait sans doute là d'un louable effort de la digne lady pour lui être agréable, elle accepta avec un sourire de remerciement. Apparemment, ils avaient également droit à l'assistance d'un majordome, d'un cuisinier et d'un valet de pied. Sasha écouta sans mot dire les recommandations de lady Cronin quant à la bonne façon de recevoir les invités d'un attaché militaire, l'étiquette des dîners et les visites officielles qu'il lui faudrait faire, que cela lui plût ou non.

Reid regardait son « épouse » du coin de l'œil en se disant que celle de l'ambassadeur était bien aveugle : Sasha n'avait décidément rien d'une timide écolière qu'il eût été nécessaire de chapitrer — c'était une femme indépendante, décidée et capable. Elle écoutait ce

sermon avec une certaine ironie sur le visage, sourcil levé, un pli presque imperceptiblement sarcastique au coin de sa bouche... C'est alors qu'il prit la décision de tirer Sasha de l'inextricable situation qui était la leur : le demi-mensonge de leur mariage ne pouvait durer plus longtemps. Il y avait certes la nécessité où il se trouvait, en qualité d'attaché militaire, d'avoir une épouse à ses côtés, ce qui était déjà fort inconfortable pour elle, qui ne l'était pas réellement, mais surtout il était de plus en plus difficile de résister à l'intimité qu'ils partageaient. La faim qu'il avait d'elle devenait plus intense chaque jour qui passait et il n'y avait guère que deux solutions : soit il renvoyait Sasha en Angleterre par le premier bateau et oubliait jusqu'à son existence, soit il l'épousait et pouvait enfin explorer la planète inconnue qu'étaient pour lui les relations entre mari et femme, tant physiquement qu'émotionnellement.

Il se tourna vers Charlotte, assise à sa droite, et s'enquit courtoisement :

— Sauriez-vous, madame, où nous pourrions trouver un prêtre anglican, à Saint-Pétersbourg?

A sa gauche, Sasha se mit à respirer plus vite et lit tomber bruyamment sa cuiller dans sa coupe de sorbet à la menthe.

Charlotte essuya ses lèvres et lui dédia un sourire timide.

— Mais oui, bien sûr. Le révérend Jones... Il y a un service chez lui, tous les dimanches. Mais je crois qu'il est parti visiter des amis à Moscou pour une quinzaine de jours.

— Ah... c'est dommage..., soupira Reid.

Lady Cronin. Comme c'était prévisible, voulut mettre son grain de sel dans la conversation.

— Oui, il n'est pas mal... pour un Gallois... Je l'inviterai à déjeuner quand il rentrera, comme cela vous pourrez faire sa connaissance.

Elle dévisagea le major Bowen d'un air dubitatif. Cet homme-là ne lui faisait pas l'impression d'être bien religieux. ..

Cet après-midi-là, tout le petit monde de l'ambassade se rendit en délégation au port pour faire ses adieux au Hope-Garner. Sasha était un peu triste de voir partir Charlotte, qui s'était montrée aimable avec elle, bien qu'elle eût été très occupée, aussi bien par ses enfants que par les préparatifs de son retour. Elles s'embrassèrent et promirent de s'écrire. Sasha lui confia sa lettre à ses parents, son sentiment de culpabilité un peu apaisé par la certitude qu'ainsi sa famille recevrait des nouvelles au plus tôt. Quand les Hope-Garner eurent embarqué, Reid vit venir une voiture et il conduisit Sasha à leur nouvel appartement.

Celui-ci était situé dans un bel immeuble, juste derrière la résidence diplomatique. Ses fenêtres donnaient sur le parc de l'ambassade et sur la rue. Mais n'offraient pas de vue sur la rivière. Sasha nota avec satisfaction qu'il avait une entrée indépendante ; un joli petit escalier vous menait au premier étage où se trouvaient un grand et un petit salon, une salle à manger et un bureau, le second distribuant quatre chambres à coucher, deux spacieuses

salles de bains et un dressing-room. Sasha ne lit aucun commentaire en constatant que ses malles et les bagages de Reid avaient été déposés dans des chambres différentes. Elle se sentait à la fois soulagée de pouvoir enfin dormir seule et un brin désappointée. Ces dispositions venaient-elles d'un ordre de son « mari » ou les domestiques suivaient-ils simplement la tradition qui voulait que, dans un certain milieu, les couples fissent chambre à part ?

L'appartement était meublé dans un style plus austère que celui, opulent, de la résidence diplomatique, mais Sasha trouva du charme à son mobilier sombre, au confort un peu suranné, avec ses grands canapés, ses tables aux courbes sinueuses, ses lits imposants comme des catafalques et ses lourds doubles-rideaux de brocart, qui semblaient de ligueur en Russie pour habiller les larges fenêtres. Il n'y avait guère de bibelots, mais cela s'expliquait sans doute par la présence des nombreux et turbulents enfants des Hope-Garner.

Ce soir-là, au terme d'un paisible dîner en tête à tête avec Reid, Sasha lui souhaita bonne nuit et, après un bon bain chaud, se coucha, solitaire. Elle resta longtemps éveillée, guettant l'instant où il quitterait son bureau pour monter dans sa chambre. Elle entendit son pas dans l'escalier, sa porte se fermer — et ce fut tout. Comme l'étreinte de ses bras lui manquait ! Certes, les choses semblaient rentrer dans l'ordre. Mais elle se demandait quand son mari tomberait enfin amoureux d'elle.

Le lendemain matin, dans le petit salon, autour d'une tasse de thé et de quelques toasts, Reid informa Sasha qu'il serait absent toute la journée, afin de prendre ses fonctions.

— Et vous, qu'allez-vous faire ? lui demanda-t-il avec un sourire de remerciement pour Jane, qui venait de déposer devant lui une assiette d'œufs brouillés.

Il prit son couteau et sa fourchette, et appela doucement :

— Sasha?

Elle le regarda, en tournant distraitement sa cuiller dans sa tasse. Elle avait la tête en l'air, ce matin, sans savoir exactement pourquoi.

Si Reid mangeait rapidement, afin de ne pas perdre trop de temps, il s'arrêta néanmoins déjouer des couverts pour considérer les traits tirés et pâles de la jeune femme.

— Avez-vous bien dormi ? Le lit était-il confortable ?
Sasha lui sourit vaguement, l'air toujours absent.

— Le lit était très bon, je vous remercie, mais c'est une maison nouvelle et je suppose que je dois m'y habituer. ..

,

Elle n'osa pas lui dire que c'était sa présence auprès d'elle, dans ce fameux lit, qui lui avait manqué.

Reid se leva de table en posant sa serviette.

— Je déjeunerai à l'ambassade. Ne m'attendez pas.

Sur ces mots, il se pencha pour l'embrasser sur le front

Lui non plus ne dit pas qu'il aurait tant aimé dormir avec elle...

Chacun partit vaquer à ses affaires.

Un peu plus tard dans la matinée, Sasha sonna le val de pied afin qu'il l'accompagnât chez la comtesse Irena; bien que l'hôtel particulier de sa cousine ne fût guère qu'à une ou deux minutes de là, son nouvel appartement en étant encore plus proche que la résidence diplomatique. Elle y fut accueillie chaleureusement, comme la fois précédente, et passa quelques heures fort agréables à bavarder et à écouter de la musique. Devant l'insistance renouvelée d'Irena, Sasha promit de lui amener très vite Reid.

Mais, en fait, elle ne prévoyait pas d'en parler à son « mari » pour le moment. Ses rapports avec la comtesse, étaient un sujet sensible, qui risquait toujours de ramener la discorde entre eux. Durant ces semaines où ils étaient forcés d'attendre le retour du révérend Jones

pour se voir honorablement mariés, elle ne voulait pas gâcher un seul des instants qu'elle passait avec lui.

Vers la fin mai, le temps se mit à changer et le ciel, jusque-là le plus souvent nuageux, passa à un bleu étincelant, bien différent par son intensité de celui des îles Britanniques. Un après-midi, elle alla faire du cheval avec Reid dans l'un des nombreux et vastes parcs de la ville. Là, il lui apprit que le révérend Jones était rentré et qu'il comptait bien lui rendre visite dès que possible.

Les rênes dans une main, élégamment vêtue d'une tenue d'écuyère d'un vert sombre et coiffée d'un haut-de-forme assorti garni d'une voilette noire, Sasha lui sourit, une lueur malicieuse dans les yeux.

- Cela veut-il dire que nous allons pouvoir dormir ensemble?

Reid se mit à rire. A la voir ainsi, dans sa selle d'amazone, lui sourire, à entendre le ton coquin de sa voix, il ressentit une violente poussée de désir; et, se penchant en avant, il retint le cheval de Sasha par la bride, avant de relever sa voilette et de l'embrasser passionnément.

— C'est cela que vous voulez vraiment, Sasha? lui murmura-t-il, les yeux dans les yeux. Dormir avec moi?

Elle rougit, mais ne cilla pas, ne détourna pas son regard. Opinant, elle leva son visage vers lui pour qu'il l'embrasse de nouveau, ce qu'il fit; puis il poussa son cheval, résistant à la tentation de filer avec elle entre les arbres pour trouver un endroit tranquille où lui faire

l'amour. Ils devaient attendre, bien sûr... et du reste, cette attente était une bien douce torture.

Ils rentrèrent chez eux au pas, tout en devisant. Dans l'intimité de ce moment, Reid finit par accepter d'accompagner Sasha chez la comtesse. Il n'était pas bien sûr d'avoir très envie de voir Irena Sletovskaya prendre plus de place dans leur vie, mais si cela pouvait faire plaisir à Sasha... Cela lui donnerait l'occasion, à tout prendre, de signifier à cette femme de garder ses distances envers sa jeune et trop impressionnable cousine.

Ils se rendirent chez elle un samedi, jour où Reid n'était normalement pas attendu à son bureau, bien que sir Stanley l'eût averti que, dans leur travail, les ennuis arrivaient toujours sans prévenir et en dehors des heures de service. Souvent, ces jours-là, lady Cronin leur demandait d'assister à une soirée dansante ou à quelque autre activité sociale dont elle était l'instigatrice, mais ce n'était pas le cas cette semaine-ci, la digne lady étant clouée au lit à la suite d'une visite à Tsarkoe Selo — l'une des résidences du tsar, à vingt-six kilomètres de Pétersbourg —, visite qu'elle avait effectuée sous une pluie battante. Reid, pour sa part, était résolu à assister le lendemain dimanche au service du révérend Jones, afin de s'assurer qu'on pouvait confier à ce prêtre, en toute tranquillité d'esprit, la tâche de les marier de nouveau.

A midi douze exactement, il alla frapper à la porte de Sasha. Elle lui dit d'entrer. Il resta sur le seuil de la

chambre, à la regarder fixer sur sa tête un petit chapeau rose à plumes, avec deux petits rubans sur le côté.

— Dois-je faire appeler une voiture ? demanda-t-il, tout en détaillant la svelte silhouette de Sasha.

Il se rappelait avec émotion les nuits où elle dormait contre lui, à la résidence, et leurs conversations sur l'oreiller. Tout cela lui manquait terriblement...

— Oh non, répondit-elle en prenant ses gants et son sac sur le lit. Marchons, plutôt.

Il fronça les sourcils.

— C'est dangereux...

— Mais non ! Elle habite juste après le coin de la rue et il fait si beau aujourd'hui...

Il garda le silence, s'apercevant soudain qu'il n'avait aucune idée de ce qu'elle faisait de ses journées, lorsqu'il était à l'ambassade ou bien ailleurs pour son service. Il lui faudrait peut-être garder l'œil sur Sasha, à l'avenir.

Ils sortirent dans la rue, où soufflait un vent frais mais non point glacial comme il l'avait été quelques jours auparavant. Sasha était heureuse. C'était merveilleux d'être seule avec Reid et de se promener ainsi, simplement, à son bras.

Ces derniers temps, elle l'avait senti préoccupé, absorbé son travail. Elle babillait, ravie de le voir sourire et de l'entendre lui répondre de cette voix grave et posée qu'elle aimait tant, mettant parfois sa main gantée sur la sienne pour la presser, en un geste tendre et affectueux. Ils étaient tous deux souriants et détendus quand ils arrivèrent devant la façade du palais des Sletovskaya.

Tandis qu'ils montaient les marches du perron, Reid étudia les hautes fenêtres et les colonnes de marbre, les sourcils levés devant tant d'opulence ostentatoire, mais il ne glosa point sur la façon dont la comtesse Irena avait pu acquérir sa richesse, ne désirant pas gâcher le plaisir naïf que montrait Sasha à la lui présenter. La porte s'ouvrit dès qu'il sonna et un laquais en livrée les fit entrer, prenant leurs effets. Sasha entraîna son mari dans l'escalier en colimaçon et la comtesse les accueillit sur le palier.

— Ah, enfin !

Elle leur ouvrit les bras en un geste théâtral.

— Et tu m'as amené ton mari !

Dans un frisson de soie et de dentelles, Irena se planta devant lui pour l'examiner de la tête aux pieds, puis elle cligna de l'œil à l'intention de Sasha et tendit sa main.

— Je suis ravie de faire votre connaissance, major Bowen.

Reid s'inclina, les lèvres à quelques centimètres des bagues de la comtesse, comme le voulait l'usage.

— Comtesse Irena Sletovskaya...

Sasha le regardait du coin de l'œil, déconcertée. Si elle n'avait jamais vu Reid se montrer délibérément désinvolte ou grossier envers quiconque, ses salutations étaient de toute évidence peu chaleureuses, surtout de la part d'un homme rencontrant pour la première fois une proche parente de son épouse.

Irena ne parut pas s'en formaliser et, les prenant chacun par un bras, elle les entraîna le long d'un corridor moquette.

— Tu es très jolie, aujourd'hui, dit-elle en souriant à Sasha. J'aime beaucoup la façon dont tu coiffes tes cheveux, si naturelle... Ne trouvez-vous pas, major?

— C'est tout à fait charmant, en effet.

— Bien sûr, tu es jeune, ma chérie, et cela te va très bien, mais si tu veux que ma coiffeuse te fasse quelque chose de plus sophistiqué, elle est à ton entière disposition.

Sasha allait remercier Irena de sa sollicitude quand Reid repartit fermement :

— C'est très aimable à vous, comtesse, mais les cheveux de mon épouse me plaisent tels qu'ils sont.

Il y eut un bref instant de gêne. Ils atteignaient, à l'arrière du bâtiment, une pièce qui ouvrait sur de très beaux jardins en pleine floraison. Un feu ronflait joyeusement dans la cheminée au manteau d'onyx, sur lequel étaient posées des photographies dans des cadres d'argent. Un grand canapé de cuir noir regardait le foyer et le jeune couple s'y installa. La comtesse s'assit en face d'eux, dans un fragile fauteuil Louis XV, comme pour monopoliser toute leur attention. Un valet stylé leur servit une coupe de champagne, tandis que plusieurs autres dressaient la table. Des bouquets de lys embaumaient la pièce.

Pendant qu'Irena disait à Reid combien elle était enchantée de faire sa connaissance, après avoir tant entendu parler de lui, Sasha but une gorgée de

Champagne et lança un regard curieux vers la table, dressée pour trois personnes seulement. Elle n'avait jamais vu sa cousine recevoir moins de douze personnes et s'étonna par conséquent qu'ils soient ses seuls invités. Irena soumit Reid à une avalanche de questions, voulant tout savoir de sa vie depuis le jour où il était né. Il n'y répondit qu'avec réticence, ce qui irrita quelque peu Sasha. Quand se détendrait-il enfin et montrerait-il sa vraie nature, aimable et charmante? Elle observa la ligne subtile du cou de sa cousine, l'élégante pâleur de son teint, la courbe pleine de ses lèvres rouges et ses boucles noires savamment ordonnées autour de son visage. Sa voix était douce et musicale, à peine un peu rauque. Elle était vraiment très belle. Non, c'était plus que cela, elle était... Sasha chercha en vain le terme le plus adéquat. Comment ne pas l'admirer?

A l'invitation de la comtesse, ils passèrent à table, non sans s'arrêter au passage devant l'une des trois grandes fenêtres pour admirer les allées bien tracées, les bassins, les topiaires et les plates-bandes fleuries du jardin. Reid n'assit à la droite d'Irena, dos à la fenêtre et baigné par sa lumière, et Sasha à sa gauche. Les domestiques apportèrent le premier plat dans le plus grand silence. Du coin de l'œil, Sasha observa la façon dont Irena tenait sa cuiller à consommé, afin d'imiter ses gestes pleins de grâce.

Eh bien, ma chère, lui dit soudain cette dernière en posant ses doigts fins sur son bras, comment va cette bonne lady Cronin?

Elles pouffèrent de rire toutes deux, car c'était devenu une plaisanterie rituelle entre elles, lorsqu'elles se retrouvaient. D'ordinaire, Sasha déversait toute la rancœur qu'elle avait pu accumuler contre l'épouse de l'ambassadeur, mais cette fois, devant Reid, elle n'osa pas. Elle répondit simplement :

— Je ne l'ai pas vue, cette semaine. Je crois qu'elle est au lit avec un rhume, — Ah...

Irena s'essuya le coin de sa bouche avec sa serviette.

— Tu lui diras toute ma compassion. Elle ne devrait pas sillonner la campagne par mauvais temps...

— Vous êtes bien informée..., observa Reid, en trempant délicatement sa cuiller dans son consommé de volaille. Moi je trouve courageux de la part de lady Cronin de vouloir mieux connaître la Russie profonde.

— Mais... bien sûr..., répondit la comtesse en échangeant un regard un peu décontenancé avec Sasha.

Le plat principal était un rôti de bœuf, accompagné de choux braisés et de pommes soufflées plus légères qu'une plume. C'était exquis, cuit à la perfection et servi très chaud.

— Mes compliments à votre chef cuisinier, dit Reid en découpant une tranche aussi bien rôtie à l'extérieur que rosée à l'intérieur. Je dois avouer que je suis surpris par le menu. C'est simple et délicieux. Ni caviar, ni aucun de ces plats français élaborés que les Russes aiment tant...

Irena eut un rire de gorge et leva son verre.

— C'est que, major, je donne toujours à mes invités ce qu'ils aiment et je sais qu'un homme comme vous, un soldat, a des goûts simples et robustes.

— Ah oui?

Reid prit son propre verre de vin et en fit tourner un instant la riche robe rouge avant de répondre, avec un sourire ironique :

— Et comment savez-vous ce qui me plaît, à moi ?

— Oh, je me suis fait une petite spécialité de savoir beaucoup de choses...

— Sans doute. Puis-je toutefois vous demander auprès de qui ? J'espère que ce n'est pas ma femme qui vous l'a dit...

— Non, non, pas du tout. Mais dites-moi, major Bowen, comment était-ce, l'Hindu Kush ? Et la Khyber Pass ? Tout cela paraît si romanesque, si excitant !

Sasha, exclue du jeu, ne pouvait que les regarder mener leur petite partie d'échecs, chacun déterminé à impressionner l'autre et refusant de se laisser dominer lui-même. Elle ne pouvait tout de même pas donner à Reid des coups de pied sous la table pour le rappeler à plus de civilité, même si elle en mourait d'envie.

Il finit par s'apercevoir de son mutisme. — Vous êtes bien silencieuse, ma chérie, êtes-vous bien?

Sasha sentit le rouge lui monter aux joues, mais c'est le menton levé qu'elle répliqua :

— Très bien, merci... mon chéri.

Le sourire de Reid s'élargit, car Sasha n'était pas du genre à user de petits noms affectueux en public.

- J'en suis heureux. Ce déjeuner est-il à votre goût?

Cette fois, Sasha se contenta de hocher la tête en souriant. Irena amena alors la conversation sur les mérites comparés de la cavalerie et de l'infanterie, parlant avec intelligence et autorité de ces choses, bien que Reid se refusât visiblement à se dégeler, même sur ces sujets dont Sasha savait pourtant qu'ils l'intéressaient.

On servit le dessert — une sublime charlotte au moka. Puis ils retournèrent s'asseoir sur le sofa pour prendre le café. Sasha ne put s'empêcher de regarder l'horloge habillée de porcelaine bleue sur le manteau de la cheminée. Quand pourraient-ils prendre congé sans risquer de se montrer incorrects? Le quant-à-soi méfiant de Reid commençait à lui peser. C'est alors qu'Irena proposa de le laisser boire Non porto en paix.

— Viens donc voir le jardin, dit-elle à sa cousine. Je suis sûre que le major a eu son compte de bavardages féminins pour aujourd'hui.

La main sur la taille de Sasha, elle l'entraîna vers la porte.

Sur le seuil, la jeune femme se retourna vers Reid et lui lit une mimique expressive. Il lui répondit par un haussement d'épaules, comme s'il ne comprenait pas.

Bras dessus, bras dessous, les deux cousines descendirent l'escalier où des laquais les attendaient pour leur présenter des capes de velours, qui les protégeraient de la fraîcheur, puis elles passèrent au jardin. Le soleil brillait sur la terrasse de marbre ornée

de magnolias en pot, sur les plates-bandes et les allées. Elles se dirigèrent vers une fontaine dont l'eau tranquille était parsemée de pétales de roses.

Sasha gardait le silence, soucieuse et se mordant la lèvre. Irena ne mit pas longtemps à le remarquer.

— T'ennuies-tu déjà avec moi, ma chérie ? Sasha releva les yeux et lui sourit.

— Non, bien sûr que non, c'est juste que...

Elle hésitait à reconnaître devant la comtesse que le comportement de Reid l'agaçait un peu. Cela lui faisait l'effet d'une sorte de trahison à son égard.

— Eh bien, répondit-elle enfin en baissant la tête, je voudrais vous présenter mes excuses pour l'attitude de mon mari...

— Bah, les hommes tels que lui sont plutôt rigides et intraitables sur l'étiquette. Ils sont également avares de mots d'amour, n'est-ce pas ? Pour eux, c'est plus... physique.

Irena lança à sa cousine un regard de côté et sourit en la voyant rougir de plus belle. Puis elle se campa devant elle et posa ses mains sur ses épaules.

— Ma chérie, lui dit-elle d'un ton sérieux, je ne veux pas te le cacher plus longtemps, j'ai reçu une lettre de ta mère.

La comtesse leva instant la tête vers les fenêtres du pillais. Personne ne regardait et il n'y avait personne non plus, dans le jardin.

Je sais la vérité... Sasha. En entendant Irena prononcer son nom, la jeune femme éclata en sanglots. La comtesse

la serra contre elle. - Sèche tes larmes, lui dit-elle. Pleurer ne sert à rien.

Puis elle la tint à bout de bras et lui releva le menton avec, dans ses yeux noirs, une expression étrange, que Sasha ne lui connaissait pas.

— Nous sommes de la même espèce, toi et moi. Nous sommes des maîtresses et non des épouses.

Sasha tressaillit, réalisant soudain tout ce que sa situation semblait impliquer. Elle voulut protester et répondit, en essuyant farouchement ses yeux et ses joues :

— Mais non, je ne suis pas la maîtresse de Reid ! Irena eut un rire incrédule.

— Eh bien, tu n'es pas non plus sa femme. N'aie pas honte, ma chérie. Parfois le sort de la maîtresse est plus enviable. Lorsque tu en auras assez de lui, qu'il ne te donnera plus suffisamment de plaisir ou de beaux bijoux, il te sera plus facile de partir vers d'autres... délices.

Très choquée, Sasha balbutia, dans l'émotion du moment :

— Je ne suis pas sa maîtresse, je suis vierge !

Irena se tut longuement, puis ses yeux s'étrécirent, ce qui inquiéta Sasha; mais déjà, elle souriait de nouveau et tapotait amicalement sa main.

— Je vois. Il se conduit noblement, en refusant de te faire l'amour?

— Je... Oui, c'est ça.

— Et que veux-tu faire ?

— Partir.

— Et tu prétends que rien ne s'est passé ? Comme c'est anglais !

Irena rit puis regarda Sasha avec indulgence.

— Mais non, ma chérie. Il faut coucher avec lui, aussi vite que possible... Tu peux m'en croire, un homme comme lui... si tu ne le fais pas, une autre le fera.

La voix douce et rauque, la comtesse passa un doigt caressant sur la bordure du décolleté de Sasha.

— Je pourrais t'aider. T'apprendre comment donner du plaisir à un homme. Je peux vous apprendre beaucoup de choses à tous les deux...

— Que voulez-vous dire ?

Sasha recula presque imperceptiblement, mal à son aise.

Irena afficha un sourire carnassier.

— Petite sotte, tu ne sais rien des hommes et de leurs désirs. Ce que je veux dire, c'est qu'ils rêvent tous de faire l'amour à deux femmes à la fois. Ils n'ont pas tort, d'ailleurs. C'est très agréable !

La surprise de Sasha se mua en répugnance et elle recula, regardant la comtesse comme si elle la voyait réellement pour la première fois. Et si Reid ne s'était pas trompé sur son compte ? Si la cousine de sa mère n'était pas seulement excentrique, mais amoral et perverse ? Elle eût aimé prendre ses jupes à son cou et filer comme le vent se réfugier auprès de Reid, mais son bon sens l'emporta en lui soufflant qu'Irena était à présent au courant de leurs secrets. Elle pouvait, si elle le voulait, les faire renvoyer en Angleterre, voire faire chasser Reid

de l'armée. Il n'était pas du tout prudent de se l'aliéner et elle choisit donc de garder le silence, en priant pour que sa réaction soit mise sur le compte de la gêne et non du dégoût.

Mais, tout de suite, Irena s'excusa, ne voulant pas risquer d'offenser quelqu'un d'aussi proche de l'ambassade du Royaume-Uni que l'était sa jeune cousine.

-- Ma chérie, je suis désolée. Je n'aurais jamais dû te parler ainsi, toi qui es si innocente...

Elle reprit son bras pour la ramener vers la maison.

- Mais je suis très heureuse que nous ayons pu parler franchement. Au moins, la vérité en est sortie. Et cela vaut beaucoup mieux, ne crois-tu pas?

La gorge serrée, Sasha acquiesça, bien qu'elle ne fût pas vraiment de cet avis.

- Ne t'inquiète pas, reprit Irena, nous allons trouver le moyen de faire du major Bowen ton esclave.

Sasha frissonna mais ne répondit rien car le sujet même de leur conversation venait d'apparaître sur la pelouse, Reid leur fit un signe de la main en souriant et rappela à son épouse qu'il avait un rendez-vous avec sir Stanley et devait partir pour ne pas se mettre en retard.

Dans le hall, Reid remercia poliment la comtesse pour l'excellent déjeuner, tout en aidant Sasha à enfiler son pardessus.

- Au revoir, ma chérie, lui dit Irena en l'embrassant — avant d'ajouter à son oreille, dans un chuchotement : si tu veux savoir quelque chose, demande-le-moi.

Si Sasha acquiesça avec un sourire contrefait, une ride soucieuse creusa son front.

Reid marchait d'un bon pas et il fallut un moment à la jeune femme pour mettre ses pensées en ordre et se souvenir que son compagnon n'avait pas du tout de rendez-vous avec sir Stanley et qu'ils devaient plutôt, en fait, aller voir un ballet.

Comme ils arrivaient au coin de leur rue, il s'arrêta net et l'attrapa par les épaules, réclamant toute son attention.

— De quoi s'agissait-il ? Sasha leva les yeux vers lui, surprise.

— Que voulez-vous dire ?

— Je vous ai observée de la fenêtre. Que vous a dit Irena ? Vous étiez plus pâle qu'une morte et vos cils I encore pleins de larmes. Qu'a-t-elle dit qui vous a pleuré ?

La colère de Reid émut Sasha, mais que lui dire ? Elle avait bien trop honte pour lui avouer les intentions perverses de sa cousine.

— Sasha ! Pour l'amour du ciel, lui faites-vous donc davantage confiance qu'à moi ? Parlez !

Elle ferma les yeux et se serra contre lui en tremblas C'est en sanglotant qu'elle lui confia :

— Elle sait, Reid, elle sait tout sur nous.

— Quoi ! Mais Sasha, quelle folie de lui avoir dit...

— Ce n'est pas moi. Dans une lettre, ma mère lui a tout raconté sur Georgia et Félix, et comment j'ai pris la place de ma sœur.

— Donc, elle sait que vous n'êtes pas ma femme ' ?

— Oui.

— Et que croit-elle que vous êtes ?

— Votre...

La voix de Sasha n'était plus qu'un murmure.

— Votre maîtresse.

— Je vois. J'espère que vous ne lui avez pas dit que nous n'avons encore jamais fait l'amour?

— Euh... Elle sait que je suis toujours vierge.

— Oh Sasha, soupira-t-il, ce que vous pouvez être naïve...

— Qu'allons-nous faire ?

-- Nous marier. Je vais tout de suite aller voir le révérend Jones et lui demander d'organiser la cérémonie aussi vite que possible.

En quelques pas ils furent devant chez eux. Reid sonna et la porte s'ouvrit presque aussitôt. Il fit signe à Sasha de garder le silence devant les domestiques et s'en fut rendre visite au prêtre gallois. Sasha passa l'heure suivante à arpenter le salon en se rongant les ongles, à l'affût du coup de sonnette qui annoncerait son retour. A cinq heures, Jane lui servit le thé sur un plateau et lui demanda timidement si elle devait lui faire couler un bain et commencer à la préparer pour la soirée. Perdue dans ses pensées, Sasha acquiesça vaquement. Pourquoi son « presque mari » tardait-il tant à revenir? Son esprit battait la campagne. Reid, en partant, ne l'avait pas parlé de son désir de l'épouser; il avait paru se préoccuper seulement d'un possible scandale et de ses conséquences, comme la ruine de sa carrière. Et puis il y avait le comportement d'Irena, qui lui avait dévoilé un aspect de sa personnalité qu'elle ne pouvait apprécier,

Reid avait raison : elle devait rompre tout contact avec la comtesse.

Enfin, elle entendit la porte d'entrée s'ouvrir et le pas rapide de Reid résonner dans l'escalier. Dès son entrée elle sut, l'expression de son visage, qu'il n'apportait pas de bonnes nouvelles. Elle se rassit et lui versa une tasse de thé. Il la prit et alla se camper devant la cheminée.

-- L'avez-vous trouvé? Reid hocha la tête puis haussa les épaules.

-- Hélas, le révérend Jones fait quelques difficultés...

Il exige un délai de trois semaines pour que les bans soient publiés et alors il officiera, devant nos familles et nos amis, réunis pour la circonstance.

— Ah...

— Oui.

— C'est donc... impossible ?

— A peu près.

— Croyez-vous qu'il dira quelque chose ? Je veux dire, Révélera-t-il que nous ne sommes pas vraiment mariés ? Reid regarda le visage anxieux de Sasha.

— J'espère que non, soupira-t-il.

Sasha fit quelques pas, tournant le dos à son compagnon, puis revint vivement vers lui.

— Oh, Reid, qu'allons-nous faire? Il secoua la tête.

— Je l'ignore.

— Nous ne pouvons pas faire comme si tout allait bien. Deux personnes sont au courant, à présent : le révérend et Irena. Comment pouvons-nous être sûrs que l'un ou l'autre ne trahira pas notre secret?

— Nous ne pouvons pas en être certains.

Tout à coup, il se passa la main dans les cheveux, puis il considéra Sasha comme si une idée venait de lui traverser l'esprit.

— Il faut rentrer en Angleterre et faire comme Georgia et Félix.

— Que voulez-vous dire ?

— Filer à Gretna Green et nous marier discrètement. L'idée commençant à prendre forme, il exposa son plan.

— Nous dirons que mon oncle est très malade et que, étant son seul parent vivant, je dois être à son chevet.

— Ne serait-ce pas mieux si c'était un membre de ma famille ? Ma mère, par exemple ?

— Non, répondit Reid, qui ne voulait pas mêler le général à tout cela. Laissez-moi faire, Sasha. Après tout, c'est ma faute...

-- Pas du tout, c'est la mienne. C'est moi qui vous ai embarqué dans cette histoire ou, du moins, Georgia et moi

— Peut-être, mais c'est moi qui vous ai offert de partager ma vie et même mon lit, comme une épouse.

— Reid...

Sasha posa la main sur son bras et leva les yeux vers lui.

— Nous pouvons mettre un terme à tout cela. Notre prétendu mariage n'ayant jamais été consommé, je puis demander son annulation... Au besoin, un médecin établira la preuve de ma virginité.

Reid la regarda longuement et réfléchit posément à sa proposition. Mais il ne la trouvait décidément pas à son goût. Il secoua la tête.

— Il n'est pas question de vous imposer cette humiliation, Sasha. Nous allons nous marier et cela résoudra tous nos problèmes. Le capitaine Turnbull est attendu à Pétersbourg la semaine prochaine et il doit nous accompagner au grand bal du palais d'Hiver. J'arrangerai avec lui notre retour en Angleterre.

— Peut-être pourrions-nous nous marier sur son bateau, s'il y avait un prêtre à bord?

Il lui sourit d'un air un brin exaspéré.

— Je vous ai fait cette suggestion durant notre traversée, lui rappela-t-il, et vous l'avez repoussée.

Sasha eut la bonne grâce d'afficher un air contrit.

— Vous n'étiez pas, alors..., commença-t-elle.

— Je n'étais pas quoi ?

— Vous ne sembliez pas... très enthousiaste à mon propos, acheva-t-elle en jouant nerveusement avec son alliance.

— Ah, je vois...

Elle ne parvenait tout simplement pas à trouver les mots pour lui demander s'il désirait l'épouser parce qu'il éprouvait des sentiments pour elle, s'il l'aimait pour tout dire — car elle avait toujours l'impression que tout ceci n'était que de l'ordre de l'arrangement pratique.

Alors il l'attira contre lui, une main sur sa taille, l'autre derrière sa tête, se pencha et prit sa bouche. Elle répondit en ouvrant la sienne, les mains sur son torse. Il

approfondit leur baiser puis s'écarta pour contempler son visage.

— Sasha, lui dit-il gravement, je veux que vous soyez ma femme, devant Dieu et devant les hommes, dans une église, sur la terre ferme.

Elle sourit et ne voulut pas gâcher ce moment en lui demandant trop précisément pourquoi. Elle pourrait bien attendre qu'il se décide enfin, sans pression particulière, à expliquer ses sentiments.

— Et maintenant, lui dit-il, donnons à tous l'impression que tout est normal. Il faut aller à ce ballet.

Sur l'insistance de Reid, Sasha se rendit le lundi matin suivant au chevet de lady Cronin et passa quelques heures fort ennuyeuses à lui faire la lecture et à l'entendre tantôt se moucher, tantôt se plaindre de la rigueur des hivers russes. Diplomatiquement, elle évita de signaler à la digne lady que l'on était désormais au printemps et tâcha de se montrer imperturbablement aimable et respectueuse, partageant même l'austère repas de bouillon et de biscottes de la convalescente, avant de rentrer chez elle. Là, elle demanda si l'on n'avait reçu aucun courrier en provenance d'Angleterre, une lettre de sa mère par exemple, en réponse à la sienne, mais non, rien n'était encore arrivé. Peut-être Charlotte avait-elle pris quelque retard à la poste...

Durant les jours qui suivirent, Sasha guetta avec angoisse tout signe qui aurait pu indiquer qu'ils avaient été dénoncés ; mais la vie suivait son cours habituel. Pourvu, se disait-elle, que son petit tête-à-tête avec Irena

n'ait pas de conséquences. Il fallait espérer que la comtesse, toujours si occupée, était tout bonnement passée à autre chose.

Vers le milieu de la semaine, un matin, son majordome, qui s'appelait Good, vint frapper à la porte du salon : on venait d'apporter un paquet pour elle. Il déposa sur la table une boîte rectangulaire. Sasha prit ses ciseaux et défit le papier d'emballage pour découvrir le paquet cadeau rose et gris d'une bonneterie de luxe. Il y avait une carte accrochée au large ruban de satin. Elle put y lire :

« Très chère Sasha, accepte ceci comme un cadeau d'une maîtresse à une autre. Avec ces petites choses, tu vas le rendre fou ! A toi pour toujours,
Irena. »

Les dents serrées, Sasha déchira la carte et la jeta au feu. Elle regarda la boîte élégamment décorée comme si elle contenait des serpents venimeux et décida de la reléguer hors de sa vue et de ses pensées. Peu lui importait ce qu'Irena lui avait envoyé et elle ne voulait pas avoir à rédiger un mot de remerciement. La boîte sous le bras, elle monta dans sa chambre et la rangea au fond de sa garde-robe. Elle se promit bien de ne pas satisfaire sa curiosité et tint bon jusqu'au soir. Au moment de se mettre au lit, cependant, elle ouvrit sa penderie et regarda la boîte. Non, se dit-elle, il fallait résister. Ce n'était qu'un effort de sa cousine pour la tenter en lui offrant quelque chose de probablement tout à fait indécent... Elle referma les portes et alla se coucher en

attendant le retour de Reid, qui travaillait tard à l'ambassade, ce soir-là. Elle ne trouva vraiment le sommeil que lorsqu'elle l'entendit monter dans sa chambre-

Le lendemain matin, au petit déjeuner, Reid mangeait des œufs pochés en parcourant le journal d'un œil distrait. En fait, il observait Sasha, qui tournait sa cuiller dans sa tasse de thé d'un air absent, le regard perdu au-delà de la fenêtre. Au bout d'un moment il baissa son journal et lui demanda doucement :

— Tout va bien. Sasha ?

— Hmm...

— Si vous continuez, vous allez faire un trou au fond de cette tasse.

— Hmm...

— Sasha !

Elle sursauta et le regarda enfin.

— Qu'avez-vous ? Et ne me répondez surtout pas rien.

Sasha, qui avait failli articuler ce mot, lui sourit en haussant les épaules.

— Je m'ennuie, voilà tout.

— Je vois...

Reid regarda son bracelet-montre.

— Bien, nous n'allons pas vous laisser ici à bayer aux corneilles. Je vais faire mon enquête à l'ambassade. Ils ont peut-être des bonnes œuvres dans lesquelles vous pourriez vous impliquer.

— Oh non, pitié ! Pas encore lady Cronin et son ouvroir de dames !

Reid éclata de rire, repoussa sa chaise et se pencha pour l'embrasser sur le front.

— Non, quelque chose de plus en rapport avec votre intelligence et vos connaissances. Des traductions peut-être?

L'œil de Sasha se mit à briller d'espoir et elle le regarda quitter la pièce en souriant. Comme ce serait merveilleux d'avoir quelque chose à faire de ses journées ! Elle termina son petit déjeuner, parcourut à son tour le journal en chantonnant, puis s'en fut au jardin, munie d'un panier plat, pour aller cueillir des roses qui décoreraient la table du dîner. Elle réfléchit à plusieurs menus pouvant plaire à Reid et décida de demander aux cuisiniers celui qu'il aimait entre tous : le roast-beef and Yorkshire pudding. Ramenant les fleurs à l'intérieur, elle envoya Jane chercher un vase et monta se laver les mains. Dans sa chambre, elle prit sur sa coiffeuse un pot de crème au miel et aux amandes, en cueillit une noisette du bout des doigts, l'appliqua en onctions circulaires et, cela fait, regarda songeusement sa penderie. Elle avait pensé à la boîte et à son contenu plusieurs fois dans la journée et soudain elle n'y tenait plus. C'était peut-être un objet de valeur; un bijou coûtant une fortune qu'il vaudrait mieux renvoyer tout de suite, afin qu'il n'y eût aucun malentendu. Elle traversa la pièce et ouvrit les portes de la penderie, puis en sortit la boîte en tremblant un peu. Cela n'était pas particulièrement lourd et ne produisait aucun tintement. Elle s'assit sur le lit et retira le couvercle avec un mélange de curiosité et

d'appréhension. Sous une feuille de papier de soie, elle découvrit une paire de bas arachnéen, un corset de satin noir et un morceau de dentelle qui devait être un porte-jarretelles — mais alors, certainement, le plus petit qu'elle eût jamais vu ! En dessous, elle trouva un livre relié en cuir, des caractères cyrilliques gravés à l'or fin sur la couverture. Elle l'ouvrit et le feuilleta. Il rassemblait un certain nombre de gravures représentant des hommes et des femmes faisant des choses dans des positions qu'elle n'aurait jamais osé imaginer. Si une partie d'elle-même se révoltait et lui ordonnait de jeter ce livre indécent, une autre ne réagissait pas du tout de cette manière. C'était très choquant et très excitant aussi... Soudain elle comprit pourquoi Reid la traitait avec une sorte de distance polie. Était-ce là ce qu'il désirait d'une femme ? Rien d'étonnant à ce qu'il hésitât à le demander. Mais non, ce n'était pas possible. Il était si... gentleman... Il ne pouvait pas connaître ces choses-là, ni désirer les faire avec elle... Oh... le pouvait-il ?

Elle posa le livre, prit la lingerie noire et alla se camper devant sa psyché. En se sentant très coupable, elle se mit à déboutonner ses vêtements et, quand elle fut nue, elle passa le corset, qui n'était pas aisé à boucler sans l'aide d'une femme de chambre. Puis elle enfila les bas de soie et les attacha aux rubans qui pendaient du corset à cet effet. Quand elle regarda de quoi elle avait l'air, elle eut un sursaut de surprise.

L'étrange créature qu'elle avait devant les yeux semblait venir d'un autre monde et n'avoir rien à voir avec elle.

Les joues rouges et les yeux brillants, elle leva lentement les bras pour défaire son chignon, ce qui eut pour effet de faire saillir ses seins du corsage pigeonnant. Elle se souvint des mots d'Irena : « tu vas le rendre fou ». Mais comment ? Où cela ? Quand ? Oserait-elle seulement en faire l'essai ?

Tandis qu'elle se débattait avec ces questions elle entendit la voix de Reid s'élever du premier étage. Aussitôt, elle se figea. Que faisait-il là, à cette heure ? Ce n'était tout de même pas déjà l'heure du déjeuner ! Mais de l'autre côté de la cour, la cloche de l'ambassade sonna midi. Il semblait que ses questions allaient trouver une réponse plus vite que prévu, car le pas familier résonnait déjà dans l'escalier. Avec un cri de terreur étouffé, Sasha essaya de se débarrasser de tous ces colifichets, mais la nervosité alliée à la culpabilité rendait ses doigts gourds et elle ne parvint pas même à dégrafer le corset. Elle s'échinait encore quand la porte s'ouvrit, après quelques coups frappés sur le panneau.

— Sasha, je crois que nous pourrions...

Entré en coup de vent dans la chambre, Reid s'arrêta net, la bouche ouverte.

— Que diable est-ce que... ?

Il claqua la porte et fureta en tous sens autour de lui, les yeux hors de la tête.

— Qu'étiez-vous en train de faire ?

— Reid, je... je...

— Où est-il ? Je vais le tuer !

Il traversa la pièce en trombe, regarda derrière les rideaux et ouvrit les portes de la penderie.

— J'aurais dû me douter que vous profiteriez du moindre moment où j'aurais le dos tourné ! lança-t-il rageusement.

— Mais... non, non ! Ce n'est pas ce que vous pensez...

Elle se mit à pouffer nerveusement en voyant Reid se mettre à quatre pattes pour chercher un amant imaginaire sous le sommier puis se relever, comme mû par un ressort, pour aller inspecter l'arrière de la psyché. Secouée de larmes de rire, elle se laissa tomber sur le lit, les genoux relevés —et tout à fait inconsciente du tableau très suggestif qu'elle offrait à son regard, dans cette position.

Reid, réalisant qu'il n'y avait personne dans la pièce, s'immobilisa et retint son souffle, fasciné par la vision de

Sasha roulant sur le lit en lingerie noire. Enfin, il vit la boîte du bonnetier et aussi le petit livre. Il le ramassa, en feuilleta quelques pages et c'est d'une voix un peu étranglée qu'il lui demanda :

— Sasha, qu'est-ce que vous fabriquez avec ça?

En hoquetant toujours de rire et les cheveux en désordre, elle répondit :

— Irena me l'a envoyé.

— Vraiment? fit-il, les dents serrées. Puis-je vous demander pourquoi ?

— Eh bien, euh... Elle doit penser que nous avons quelques difficultés au lit, puisque je suis toujours vierge. Reid poussa malgré lui une sorte de grognement soulagé. Il lança le livre à travers la pièce et se retourna vers Sasha, à présent agenouillée, le mince corset noir révélant bien plus qu'il ne dissimulait ses longues jambes gainées de soie offrant une vue particulièrement agréable à l'œil d'un homme. Il s'enflamma d'autant plus vite que cela faisait bien longtemps qu'il n'avait pas eu de femme. Posant un genou sur le matelas, il saisit doucement les cheveux de Sasha dans sa main. Elle leva vers lui ses grands yeux noirs, sa bouche si douce. A voix basse, il murmura :

— Je ne crois pas que nous ayons besoin de livres.

Il baissa la tête, hésita un instant, mais la tentation était trop forte. Sasha sentit la douce caresse de ses lèvres sur les siennes et, avec un sourd gémissement, elle l'entoura de ses bras, si bien qu'il perdit l'équilibre et roula avec elle sur le lit. La langue de Reid entra dans sa bouche,

qu'elle ouvrait pour lui. Les grandes et brunes mains coururent sur elle pour se refermer sur ses fesses, et Sasha frotta sa jambe gainée de soie contre la sienne. Elle s'accrocha à ses épaules tandis qu'il se débarrassait de sa veste tout en retirant d'un coup de pied ses chaussures, qui tombèrent lourdement au sol.

La douce lumière de cette fin d'après-midi était chaude et intime. Ils roulèrent sur le lit, enlacés, en soupirant et gémissant. Reid caressait les fesses, les cuisses de sa compagne, embrassait éperdument la tendre chair de son cou et de sa poitrine comprimée dans la dentelle noire du corset.

— Oh mon Dieu, Sasha, murmura-t-il, vous êtes tellement exquisite...

Les images que la jeune femme avait entrevues dans le livre avaient marqué son esprit et enflammé ces sens. Elle regardait Reid d'une manière toute nouvelle, sensuelle et pleine d'invite. Puis, tout à coup, elle le repoussa pour le faire tomber sur le dos et le chevaucha, faisant courir ses mains sur son large torse, écartant sa cravate et déboutonnant sa chemise, toute excitée de sentir ses muscles et sa peau souple sous ses doigts. Elle se redressa et secoua son abondante chevelure en remuant ses hanches d'une façon très suggestive. Reid eut un grognement étouffé et, les mains sur la taille fine de Sasha, il accentua encore davantage ce mouvement. Elle ouvrit alors les yeux et le dévisagea, se penchant en avant, ce qui fit saillir ses seins du décolleté pigeonnant. Son regard descendit du glorieux torse de l'homme à son

sexe dressé sous la flanelle du pantalon. Sans hésiter, elle y porta la main et l'empoigna. C'était plus qu'il n'en pouvait supporter et ses doigts fiévreux s'exercèrent sur les rubans et les attaches du corset pour libérer enfin le corps de sa compagne. Cela lui prit quelque temps, mais à la fin le satin et la dentelle s'écartèrent pour révéler ses petits seins roses parfaitement formés et dressés.

Sa bouche fondit sur la fraise palpitante d'un mamelon. Sasha émit un petit cri de plaisir étranglé et se cambra, le corps parcouru de vagues brûlantes, tandis que Reid dévorait de baisers ses seins, ses flancs, son ventre, avant de reprendre passionnément sa bouche. Mais son corset tenait toujours aux agrafes de ses bas et Reid les détacha de ses doigts tremblants, puis les fit glisser le long de ses jambes et ce simple geste la mit sur des charbons ardents. Reid l'agrippa aux hanches et ils roulèrent de nouveau sur le lit, elle en dessous de lui cette fois.

— Sasha, Sasha..., soupira-t-il en caressant ses cuisses, son désir pour elle si intense qu'il en était presque douloureux.

Le souffle court, il se recula.

— Il faut nous arrêter, pas comme cela... Il ne faut pas.

Sasha eut un gémissement de frustration.

— Oh, Reid, ne vous arrêtez pas. Je vous en prie, ne vous arrêtez pas. Je vous désire tant !

Et, d'une main, elle défit la dernière barrière de tissus qui séparaient encore leurs deux peaux, écarta les jambes et se colla furieusement contre lui. Alors, il reprit sa bouche et ses mains glissèrent de sa taille à ses

hanches, puis entre ses cuisses, caressant l'endroit où elle le voulait tant. Elle poussa de petits cris de plaisir tandis qu'il l'explorait délicatement. Il la sentait toute mouillée sous son doigt, sa peau brûlante sous une fine couche de sueur, et ne pouvait plus douter qu'elle le désirait autant qu'il la désirait lui-même. Or il ne devait pas se laisser aller. Il devait protéger Sasha, fût-ce d'elle-même.

— Non, nous devons attendre d'être réellement mariés.

— Reid, je vous en prie, ne soyez pas... noble ou généreux, pas maintenant. Je crois que je vais mourir si vous ne faites pas... quelque chose.

Si elle ignorait comment exprimer ce besoin impérieux qu'elle éprouvait, elle savait d'instinct que lui seul était à même de le satisfaire.

En l'embrassant dans le cou, il murmura :

— Sasha, je ne peux pas faire cela. Mais...

Sa main revint vers le centre palpitant de sa féminité.

— ... je puis vous contenter d'une autre manière. Elle tremblait. Ses plaintes lascives et l'expression de son visage rendaient fou Reid, qui n'osait pas tout à fait pénétrer, même seulement du doigt, sa virginité. Pourtant Sasha, les yeux fermés, avançait doucement les hanches à la rencontre de cette jouissance mystérieuse qu'il lui offrait. Surprise, tout de même, elle ouvrit les yeux et le regarda.

— Que voulez-vous dire ?

— Je peux faire pour vous ce que vous avez fait une fois pour moi.

Tandis qu'il la caressait entre les jambes, son autre main palpait ses seins ; ses lèvres sur les siennes, il lui murmurait des mots la pressant de se détendre et de profiter pleinement de l'expérience.

— Mais... c'est... c'est très égoïste, hoqueta-t-elle entre deux vagues de plaisir. Ce n'est pas juste.

— Pourquoi ? Cela ne vous plaît pas ?

— Oh si ! si, mais... c'est cela; c'est égoïste.

— Mais non, lui répondit-il en souriant. Je prends mon plaisir à voir le vôtre.

— Je ne veux pas. Je veux que vous enleviez tous vos vêtements et que...

Il la fit taire en prenant sa bouche et, comme leur baiser s'approfondissait, le doigt de Reid ne resta pas inactif, agaçant l'exquis petit détonateur de la jouissance féminine. Elle eut un cri étouffé et il regarda avec une grande émotion son visage aux yeux fermés, ses hanches qui se soulevaient, son bassin qui venait à la rencontre de sa main, alors qu'il la caressait plus vite mais toujours délicatement, créant, vague après vague, un délicieux rythme dont il surveillait attentivement les effets, accélérant finalement pour l'amener à l'extase dans une sorte d'explosion.

Ils restèrent longtemps les membres entremêlés, leur souffle revenant lentement à la normale dans la chambre redevenue tranquille alors qu'un instant auparavant tout n'était que soupirs et mouvements désordonnés. Sasha était étendue contre Reid qui la contemplait, tourné sur le flanc. La cloche de la résidence diplomatique, de

l'autre côté de la rue, brisa le silence. L'heure que l'attaché militaire aurait dû consacrer à déjeuner avait passé comme un rêve et d'une façon très inattendue.

— Il faut que j'y aille, dit-il à regret.

Il se dressa sur un coude, se penchant pour baiser les lèvres de Sasha. Puis il la regarda intensément, écartant une mèche de cheveux humides de son visage.

— Etes-vous bien ? dit-il très doucement. J'espère que...

Sasha sourit, caressa son bras puis sa mâchoire.

— C'était merveilleux.

Reid sourit à son tour et, s'asseyant au bord du lit, il reboutonna sa chemise, enfila son pantalon et ses chaussures.

— Je déteste avoir à vous quitter comme ça.

— Cela ne fait rien. Il faut bien que vous alliez à votre travail.

Il la regarda par-dessus son épaule.

— Je vous retrouve tout à l'heure.

Sasha acquiesça silencieusement en le regardant passer la veste et nouer sa cravate.

A la porte de la chambre, il s'arrêta et montra le corset de satin abandonné dans un coin.

— Débarrassez-vous donc de cela, lui dit-il. Sasha remonta pudiquement le drap sur sa nudité.

— Pourquoi ? Vous ne l'aimez pas ?

— Cela convient parfaitement à une prostituée, mais pas à ma femme, répondit-il fermement.

Ayant dit, il ferma la porte, la laissant digérer ses paroles. Etendue sur le dos, les yeux fermés, Sasha laissa

vagabonder ses pensées. Un nouveau chapitre du mystérieux livre des rapports entre les hommes et femmes venait de lui être révélé. Elle se tourna, étreignit le polochon qui gardait encore l'odeur de Reid et, en songeant combien il serait merveilleux de faire enfin complètement l'amour avec lui, elle plongea dans un sommeil sans rêve.

Plus tard — les ombres de l'après-midi s'allongeaient dans la pièce —, Sasha s'éveilla et alla prendre un bain. Elle revêtit une tenue qui convenait à l'heure et à la saison : une robe de soie aux rayures crème et caramel, dont elle ferma le col au moyen d'une jolie broche en camée. Puis elle ramassa la sulfureuse lingerie que lui avait offerte sa cousine, ainsi que le livre sur lequel aucune dame de qualité n'aurait daigné jeter les yeux, et les rangea dans leur boîte. Elle resta un moment à se mordiller l'ongle du pouce en songeant à la consigne sans équivoque que lui avait laissée Reid.

Elle devait se débarrasser de tout cela. Mais était-il bien dans son intérêt de le faire ? A en juger par l'effet obtenu en portant ces colifichets, rien n'était moins certain. Pourquoi mettre au rebut des accessoires qui leur avaient donné à tous deux tant de plaisir et, surtout, comment ? Elle pouvait difficilement demander à Jane de les jeter, c'était par trop embarrassant. Les renvoyer à Irena aurait eu l'avantage de mettre les choses au clair et de lui faire comprendre que ni elle ni Reid n'étaient prêts à céder à ses... sollicitations ; cependant, songea-t-elle, dépitée, elle ne pouvait guère se permettre de froisser la

comtesse ; cette dernière connaissait son secret et l'insulter en lui renvoyant ses cadeaux serait une dangereuse folie. Non, décidément, mieux valait les ranger dans un coin et en disposer plus tard, quand une solution se présenterait d'elle-même.

Sasha ouvrit la porte de la chambre, vérifia que personne n'était dans le couloir et descendit dans le bureau de Reid, qu'elle fouilla, en quête de papier brun et de ficelle. Ceux-ci dénichés, elle remonta dans sa chambre, emballa soigneusement la boîte et la dissimula au fond de la penderie, derrière une vieille jupe à l'ourlet décousu.

A son bureau de l'ambassade, Reid parcourait ses dossiers sans parvenir à se concentrer. L'intermède passionné qu'il venait de vivre avec Sasha avait été plutôt inattendu et de plus d'une façon et il ne pensait plus qu'à rentrer chez lui, monter en courant l'escalier et prendre Sasha dans ses bras. Il ferma les yeux et revit son corps nu sous le sien, ses seins, son odeur de femme, ses cris de plaisir lorsqu'il la touchait. Se montrait-il trop délicat, comme elle le lui avait dit? Oserait-il abandonner son travail, sur-le-champ, et retourner vers elle? Il n'avait pas tellement à faire, le travail d'attaché militaire étant surtout une routine. Mais, tandis qu'il caressait cette idée extrêmement tentante, la porte s'ouvrit et le chef de cabinet de l'ambassade, M.

Hartley, entra, le visage grave, ce qui ne lui était guère habituel.

- Reid, mon vieux, lui dit-il, pouvez-vous aller voir sir Stanley tout de suite, s'il vous plaît? — Bien sûr.

11 se leva, le cœur battant un peu plus vite et le visage un peu plus pâle sous son teint hâlé. Allait-on lui faire la leçon pour quelque broutille ou bien, beaucoup plus grave, son secret et celui de Sasha avait-il été percé à jour ? En suivant John Hartley dans le corridor, il ne parvenait pas à imaginer une autre raison à cette convocation impromptue.

Ils pénétrèrent dans le bureau de l'ambassadeur, une grande pièce au mobilier impressionnant et lourd, feutrée par de riches tapis d'Orient. Sir Stanley leva aussitôt les yeux des documents qu'il examinait.

— Ah, parfait ! s'exclama-t-il en leur désignant les deux fauteuils qui lui faisaient face. Reid. Enchaîna-t-il, je viens de recevoir un rapport extrêmement préoccupant. Il semblerait que nos bons amis russes soient en train de transporter des troupes et du matériel à travers la mer Caspienne. Nous sommes quasiment certains que ces unités seront utilisées contre nous en Afghanistan. Plusieurs chefs de guerre particulièrement remuants sont ici, à Saint-Pétersbourg, dans l'attente d'une audience du tsar pour asseoir leurs ambitions.

Il poursuivit son exposé pendant encore quelques minutes et ajouta :

— Il semble que cette femme, cette comtesse Sletovskaya, s'occupe activement d'aider ces rebelles, notamment l'un d'entre eux, qui lui sert, disons, de... prince consort.

Reid se redressa sur son siège. Il voyait, à présent, où l'on voulait en venir.

— Nous devons savoir ce qui se passe, d'autant que nos propres négociations avec les rebelles marquent le pas.

Sir Stanley eut un soupir de regret.

— Je suis désolé, Reid. Je sais que vous êtes jeune marié et que votre femme n'a guère l'expérience de ce genre de choses, mais sa parenté avec la Sletovskaya est un trop grand atout dans notre jeu pour que nous puissions l'ignorer. Nous voulons que vous développiez cette relation, que vous vous fassiez inviter chez elle et que vous ouvriez grands vos yeux et vos oreilles.

Reid se rembrunit.

— Excellence, il me faut avouer que je ne suis pas ravi de devoir taire cela. Cette femme a la moralité d'une chatte de gouttière et je répugne à exposer Sasha à...

— Sasha?

Reid rougit violemment.

— Je voulais dire Georgia. Je l'appelle Sasha... lorsque nous sommes seuls.

— Ah, je vois... Mais inutile de sortir le grand jeu. Quelques dîners devraient suffire, et puis les Afghans ne restent jamais longtemps hors de chez eux...

— Bien, Excellence, si c'est un ordre... Mais qui dois-je rechercher, au juste?

— John vous donnera les noms, profils et descriptions physiques de ces gaillards. Naturellement il vaudrait mieux que votre femme ne sache rien de tout cela ; elle est jeune et pourrait laisser échapper quelque chose. Mais vous devez l'accompagner chez la comtesse. Comme vous comprenez plusieurs dialectes afghans,

vous pourrez peut-être attraper des bribes de conversation. Je serais fort surpris qu'ils s'attendent à ce que l'un des nôtres parie leur langue.

— C'est bien là le problème, Excellence. Je baragouine le pachtou et l'ourdou, mais je ne puis prétendre les parler couramment.

— Je sais cela, Bowen, mais vous les comprenez assez pour suivre une conversation, n'est-ce pas ? C'est l'une des raisons pour lesquelles on vous a confié ce poste.

Sir Stanley lui lança un regard perçant puis continua, les lèvres un peu pincées :

- Je vous demande seulement de garder un œil sur la comtesse et de gagner sa confiance.

— Est-ce vraiment nécessaire, Excellence ? Insista Reid en se raidissant davantage encore sur son fauteuil. Je ne crois pas que mon épouse...

Sir Stanley laissa échapper un soupir ennuyé.

— Ecoutez, Bowen, dans cette boutique, nous sommes souvent obligés de faire des choses qui ne nous plaisent pas. C'est pour cela qu'on nous paye et que la reine nous distribue des médailles... Alors soyez gentil de faire ce que l'on vous demande, voulez-vous ?

Il s'empara d'un dossier et feignit de s'y intéresser, signifiant par là que l'entretien était terminé.

Reid échangea un regard furtif avec John Hartley, qui se leva de son siège en lui indiquant, d'un discret signe de tête, qu'il devait en faire autant. Il suivit John jusqu'à la porte, mais sir Stanley le rappela.

— A propos, avez-vous terminé le rapport que je vous avais demandé sur la cavalerie russe? Il faut que ce soit détaillé. Nous avons besoin de savoir de quoi leurs généraux sont capables et de deviner leurs intentions.

— J'y travaille justement. Excellence.

— Je le veux sur mon bureau, ce soir même.

— Parfaitement, Excellence.

Les dents serrées, Reid s'abstint de tout autre commentaire. D'un certain côté, il n'était pas fâché d'avoir à remplir une mission ; cela lui permettrait de s'échapper de l'ambassade; les dernières semaines, passées derrière un bureau, n'avaient pas du tout été de son goût, et à ce régime il n'aurait pas été long à demander son transfert pour une unité d'infanterie. Mais il lui déplaisait souverainement d'avoir de nouveau affaire à la comtesse Irena Sletovskaya. Il songea à la tenue affriolante que celle-ci avait envoyée à Sasha et à l'échange entre elles qu'il avait pu observer de la fenêtre, lorsqu'elles étaient dans le jardin. Il était très évident que la comtesse avait dit à la jeune femme quelque chose qui l'avait choquée et que Sasha n'avait pas rapporté toute la vérité à ce sujet ; mais leur relation paraissant déboucher sur une impasse, Reid ne l'avait pas relevé. Dans le corridor, en retournant à son bureau, il demanda à John Hartley :

— Que veut-il que je fasse ? Que je couche avec elle?

Le chef de cabinet réfléchit un instant.

— Elle est très belle. Vous seriez prêt à faire cela?

— En aucun cas, répliqua Reid avec dégoût. Pour qui me prenez-vous?

John Hartley rit et lui tapa sur l'épaule.

— Je plaisantais, voyons. Venez plutôt voir les profils de nos « clients », cela vous donnera du cœur à l'ouvrage.

— Bonne idée. Et après, il vaudra mieux que je m'attelle à ce fichu rapport.

— J'espère que votre charmante épouse ne vous attend pas pour dîner. Je serais surpris que nous en ayons fini avant 10 heures du soir...

Reid opina puis, s'asseyant à son bureau, il s'efforça de ne plus penser à Sasha pour se concentrer sur son travail.

Sasha attendit patiemment le retour de son mari. La nuit tomba. Il n'était pas rare que Reid dût passer une partie de la soirée à l'ambassade, mais ce soir il s'y éternisait. Elle se blottit dans un fauteuil près du feu. Eprouvait-il quelque repugnance à rentrer chez lui ou était-il simplement très pris par son travail ? Peut-être que ce qui s'était passé entre eux à l'heure du déjeuner — pour elle, cela avait été extraordinaire, et elle brûlait d'en reparler avec lui — n'avait pas spécialement d'importance ou de signification pour l'homme expérimenté qu'il était.

Une péripétie de sa journée, tout au plus. N'avait-il pas connu cela avec plusieurs femmes sans qu'il fût jamais question d'amour ? C'était, après tout, un besoin exigeant, comme la faim ou la soif ; quelque chose de puissant, d'irrépressible. Il n'y avait eu entre eux ni mots

d'amour, ni tendresse particulière. Elle se tourna, comme pour échapper à la douleur violente qui lui brisait le cœur. Comment avait-elle pu être aussi sotte ? Comment avait-elle pu croire un seul instant que partager son intimité impliquait forcément que Reid l'aimait ? Elle étouffa dans la paume de sa main les larmes qui lui montaient aux yeux. Puis elle tira son mouchoir de sa manche et s'essuya précipitamment : des pas se rapprochaient dans le couloir. Good, le majordome, entra et annonça :

— Madame est servie.

Sasha leva les yeux vers l'horloge, sur le manteau de la cheminée. Il était déjà 8 heures. Elle soupira, se leva et répondit :

— Je crains que le major ne soit encore retenu à l'ambassade. Dites au cuisinier de tenir son repas au chaud et faites monter le mien sur un plateau, dans ma chambre.

— Très bien, Madame.

Sasha remonta et s'assit à sa petite table, devant la fenêtre. Le ciel d'encre se cloutait déjà d'étoiles. Que faisait Reid au même instant ? Il n'avait pas déjeuné et devait être affamé. Dînerait-il avec les Cronin ? Mais alors pourquoi ne lui avoir pas même envoyé un message pour l'informer qu'il rentrerait tard ? Était-il sorti ? S'amusait-il, sans elle, quelque part ? N'avait-il pas envie de revenir auprès d'elle afin d'explorer ce monde fabuleux qu'ils n'avaient fait qu'effleurer ? Sasha rougit en regardant le lit toujours défait. « Oh, Reid, songea-t-elle, reviens, reviens vite ! » Par bonheur, elle fut

distracte de ses pensées par l'arrivée de Jane, qui venait lui apporter son dîner. Sasha fut touchée par l'attention qui lui avait fait disposer sur le plateau, dans un vase en cristal, une superbe rose rouge.

— Merci, chère Jane, lui dit-elle.

La femme de chambre sourit et se retira, mais, à la porte, sentant bien le trouble de sa maîtresse, elle lui dit :

— Si Madame a besoin de quoi que ce soit, elle sait qu'elle peut toujours m'appeler.

— Merci, mais ce sera tout pour ce soir. Vous pouvez aller vous coucher.

Jane fit une petite révérence et, refermant la porte, la laissa dîner seule. C'était un repas simple mais délicieux, comme toujours : un délicat consommé aux légumes, une truite pochée aux pommes de terre nouvelles et un entremets au citron. Tout cela avalé, Sasha prit un bain chaud et enfila sa chemise de nuit. En se brossant les cheveux, elle ne put s'empêcher de s'approcher de la fenêtre pour surveiller la cour de l'ambassade. Le bâtiment était surmonté d'une tourelle dont l'horloge indiquait 9 heures. Reid n'allait sûrement pas tarder à rentrer. La jeune femme alluma sa lampe de chevet et se mit au lit pour lire quelques pages de Jane Eyre, après avoir laissé sa porte entrouverte, dans l'espoir que Reid comprendrait cette invitation à entrer chez elle, au passage. Il fallait qu'elle lui parle, qu'elle connaisse ses intentions et ses sentiments à son égard, qu'elle s'assure que ce qui s'était passé entre eux n'était pas uniquement de la lubricité.

Comme l'avait prévu le chef de cabinet, il était 10 heures du soir lorsque Reid termina la rédaction de son rapport et en déposa les vingt pages à l'écriture serrée sur le bureau de sir Stanley. L'air était vif et frisquet quand il retraversa la cour. Mais il ne rentra pas chez lui par l'entrée habituelle. Au lieu de cela, il fit le tour du pâtre de maisons et se présenta devant la porte de service, dont il nota, avec satisfaction, qu'elle était dûment verrouillée. Ce fut le jeune Harry qui lui ouvrit et referma les loquets de sécurité derrière lui.

— Bonsoir, major. Puis-je prendre votre manteau ?

— Merci. Ma femme est-elle toujours debout ?

— Mme Bowen s'est retirée il y a déjà deux heures, je crois, major.

Reid passa dans la cuisine, impeccablement rangée et rutilante de propreté. Un bon feu y brûlait et d'alléchantes odeurs y flottaient encore. La journée avait été fort longue et il n'avait dans le ventre qu'une tasse de thé et quelques sandwiches. Comme il regardait pensivement une série de plats encore recouverts de leurs cloches d'argent, Harry lui présenta le plateau qu'il avait préparé pour lui.

— Dois-je le porter dans la salle à manger ou dans votre chambre, major ?

— Pas la peine, répondit Reid, je mangerai ici.

Il ne voulait pas déranger Sasha, au cas où elle aurait encore été éveillée, par des cliquetis d'argenterie. Il tira une chaise devant la table de travail au plateau usé et se tourna vers le jeune valet qui le regardait, médusé.

— Qu'y a-t-il, mon garçon ? lui demanda-t-il.

— R... rien, major, c'est juste que...

— Juste que quoi ?

L'officier s'assit sur la chaise de cuisine avec un soupir fatigué. Harry déposa devant lui le même plateau que celui qui avait été servi à Sasha un peu plus tôt dans la soirée. Les plats n'étaient plus aussi fraîchement cuisinés qu'ils l'avaient été alors, mais un dîner chaud n'était pas chose à dédaigner.

— Juste que... les personnes... d'en haut ne prennent pas souvent leur repas... eh bien... en bas.

Reid rit en prenant la salière.

— Je suis un soldat, Harry. J'ai eu de bien pires repas que celui-ci, et dans des lieux autrement moins confortables, je te le garantis.

Il regarda Harry un instant d'un air songeur puis montra la théière sur un coin du potager.

— On peut avoir une moque de thé ?

— Bien sûr, major.

Harry revint bientôt avec une tasse, une soucoupe et une cuiller.

— Non, non, une moque.

Le jeune homme se rua vers les récipients de porcelaine en forme de chope que les domestiques utilisaient, puis alla chercher le sucre et le lait. A son retour, Reid s'activait du couteau et de la fourchette.

— Fais-en une pour toi et assieds-toi, lui dit Reid, il faut que je te parle.

Il sourit devant l'air alarmé du jeune homme.

— Ne t'inquiète pas, tu n'as rien fait de mal.

Reid savoura le contenu de son assiette, puis il posa ses couverts avec un soupir satisfait et remercia d'un signe de tête Harry, qui plaçait devant lui une moque de thé fumante. Il y plongea deux cuillerées de sucre et dévisagea le jeune homme.

— Je crois que tu as souvent accompagné ma femme chez la comtesse Irena, sa cousine, ces derniers temps ?

— Oui, major.

Les yeux d'Harry étaient ronds comme des soucoupes, tant il craignait encore de se faire réprimander.

— Tu sais où est sa maison et qui sont les domestiques qui y travaillent ?

— Oui, major.

— Bien. J'ai un petit travail pour toi, Harry. Je veux que tu gardes un œil sur cette maison, que tu vérifies qui y entre et qui en sort. Si ma femme s'y rend sans moi, je veux que tu la protèges, de très près. C'est bien compris ?

— Oui, major.

Reid se leva de table, laissant sa serviette.

— Tu remercieras le cuisinier pour cet excellent dîner.

Il monta sans bruit à l'étage des chambres et s'arrêta devant la porte entrouverte de Sasha. Par l'entrebâillement, il put voir qu'elle dormait, un livre toujours dans sa main. Il entra à pas de loup et tourna la molette de la lampe à pétrole jusqu'à ce que la chambre fût plongée dans l'obscurité. Il résista à la tentation de se pencher pour l'embrasser. Il était tard et, après tous les

événements de cette journée, il ne savait trop quoi lui dire — et lui taire.

Les lueurs de l'aube éveillèrent Sasha et aussitôt elle songea, déçue, que Reid n'était pas venu la voir. Elle s'étira, épiant les bruits de la maison. Il n'y en avait aucun.

Était-il seulement rentré de toute la nuit? Elle en aurait le cœur net. Elle rejeta ses couvertures et, sautant à bas du lit, quitta sa chambre pieds nus et traversa le couloir. Elle s'arrêta devant la porte de Reid, aux aguets. Toujours aucun mouvement dans la pièce. Avec maintes précautions, elle tourna le bouton de porte et poussa celle-ci pour jeter un coup d'œil à l'intérieur. A son grand soulagement, elle y découvrit Reid, dormant torse nu, étendu sur le dos, au milieu du lit. Sasha était si heureuse de le trouver là qu'elle ne pensa plus à rien d'autre qu'au plaisir d'être auprès de lui. Elle entra, referma doucement la porte et s'avança sur le tapis. Puis, elle souleva délicatement les couvertures et se glissa près de Reid, savourant sa chaleur et l'odeur de son corps. Avec un soupir ravi, elle se blottit contre lui.

Reid ouvrit les yeux, éveillé par la sensation de ne plus être seul. Il se tourna sur le flanc et découvrit Sasha.

— Que faites-vous là ? lui dit-il tout bas.

— Vous m'avez manqué.

— Mmm... Vous m'avez manqué aussi.

D'une main sur sa hanche, il l'attira plus étroitement contre lui, et ils se rendormirent, apaisés.

La cloche, de l'autre côté de la rue, les réveilla à 7 heures précises. Reid grommela :

— Je vais me procurer un canon de 110 et envoyer un obus dans cette saleté...

Il voulut se lever, mais Sasha jeta ses bras autour de son cou, réclamant un baiser. Il sourit, caressa ses reins, puis l'embrassa avec une passion contrôlée, ne pouvant s'attarder. Quand il s'écarta, Sasha s'écria :

— Ne partez pas!

Il le faut. Levez-vous, vous aussi, et nous pourrions déjeuner ensemble.

- Ne pouvez-vous pas prendre votre journée ? Elle le regardait, l'œil brillant, tentateur.

— Non.

Il se pencha vers elle et la souleva dans ses bras, faisant taire ses protestations d'un baiser avant de la déposer sur la carpeete avec une petite tape pour rire sur ses fesses.

— Allez, habillez-vous !

Sasha, soulagée et ravie de le voir de si bonne humeur, ses pires craintes effacées par les baisers et les caresses qu'il venait de lui prodiguer, regagna sa chambre et fit sa toilette en deux temps, trois mouvements. Elle enfila un chemisier de dentelle et une jupe couleur chocolat, brossa ses cheveux et les releva en chignon. Elle était en train d'épingler sur sa poitrine une broche en camée lorsque Reid entra et resta un instant, comme il le faisait souvent, sur le seuil, à la regarder. Pourquoi avait-il donc toujours l'air d'hésiter, avant d'entrer chez elle? Elle

croisa son regard et lui sourit; la question lui brûlait les lèvres, mais elle ne voulait pas briser la magie de ces instants qu'elle passait auprès de lui avant son départ au travail. Le sourire qu'il arborait à présent sur son visage n'était guère différent de son expression habituelle et elle ne savait trop qu'en penser. Reid n'était pas exactement le genre d'homme qui vous récitait de la poésie, un genou à terre, mais elle avait espéré... elle ignorait quoi ; qu'il lui montre, en tout cas, d'une façon ou d'une autre, que leur relation s'était approfondie et que leurs caresses poussées l'avaient rendue différente de ce qu'elle était auparavant.

Les domestiques firent leur entrée, efficaces, apportant les plateaux du petit déjeuner et, tant qu'ils furent présents, Sasha fit très attention à ce qu'elle disait, écoutant poliment

Reid lui faire la lecture de quelques nouvelles londoniennes en feuilletant son journal. Mais bien vite il le reposa et lui demanda d'une voix très naturelle :

— Avez-vous écrit un mot à Irena? Pour la remercier du déjeuner et des... cadeaux ?

De surprise, Sasha faillit renverser sa tasse. Elle la reposa en hâte sur la soucoupe, lança un bref regard en direction de Good, le majordome, qui servait les œufs au bacon, et demanda doucement :

— Que voulez-vous dire ?

— Seulement qu'il serait de bonne politique de lui envoyer un mot. Faites donc cela aujourd'hui, s'il vous plaît.

— Mais, Reid...

— Nous pourrions lui demander de nous accompagner à l'opéra, demain soir.

Sasha le regarda et baissa encore davantage la voix.

— Vous n'êtes pas sérieux ? Vous voulez vraiment que nous sortions avec elle ?

— Pourquoi pas ? fit-il avec nonchalance, tout en beurrant son toast. Après tout, c'est une femme de grande influence. Nous devons la ménager.

— La ménager ?

Sasha avait conscience que ses yeux devaient ressembler à deux billes de loto. Le Reid qu'elle connaissait et qu'elle aimait, oui, qu'elle aimait, semblait avoir disparu dans la nuit pour être remplacé par cette espèce de fou. Elle prit une profonde inspiration. Elle ne voulait plus, elle, avoir le moindre rapport avec sa cousine. Pourquoi Reid le souhaitait-il, à présent ?

— Est-ce que vous vous sentez bien, ce matin, Reid ? Il la regarda enfin.

— Bien sûr ! Pourquoi cela ?

— Eh bien, vous semblez avoir changé très rapidement d'avis sur Irena. Hier encore, vous me demandiez de rompre avec elle et...

Elle se pencha vers lui et chuchota :

Je dois dire que vous aviez entièrement raison. Irena n'est pas la personne que je croyais.

Reid lui sourit. Il percevait parfaitement la tension de Sasha, son incompréhension, et il était maintenant tout à l'ail convaincu qu'il s'était bien passé quelque chose

entre la comtesse et sa jeune cousine. Il tenta d'affermir sa voix et posa une main rassurante sur la sienne.

— Je sais que vous avez raison, Sasha, dit-il en la regardant intensément. Mais je vous en prie, faites ce que je vous demande.

Elle le fixa un long moment sans comprendre, puis hocha la tête et capitula avec dignité.

— C'est bon, je lui écrirai un mot et j'enverrai Harry le lui porter. Voulez-vous que nous lui donnions rendez-vous ici, ou bien à l'opéra?

Reid posa sa fourchette.

— Merci...

Il reprit une bouchée d'œufs brouillés et ajouta :

— Je ne tiens pas particulièrement à la voir ici. Disons plutôt à l'opéra.

Ils terminèrent leur assiette en silence, puis Reid s'essuya les lèvres et se leva pour aller embrasser Sasha sur le front.

— Je vous vois tout à l'heure. Oh, j'y pense, invitons aussi John Hartley et sa femme, avec Irena...

Il agita sa main d'un geste vague.

— Cela vaudra mieux, vous comprenez... Je ne voudrais pas que nous ayons l'air d'un ménage à trois.

Sasha écouta son pas décroître dans l'escalier et la porte d'entrée se referma sur lui. Tout cela était décidément bien étrange. Il lui demandait de continuer à fréquenter Irena, mais ne voulait pas la voir chez lui... Elle secoua la tête, interloquée, et quitta la salle à manger pour passer dans le salon. Là, elle prit son papier à lettres pour écrire

ce fameux mot à sa cousine, bien que cette corvée la rebutât fort. Cela fait, elle sonna Harry et lui remit le pli. En fin d'après-midi, elle reçut la réponse d'Irena : elle serait ravie de les rejoindre à l'opéra à 19 heures, le lendemain.

Le jour suivant, Reid rentra à la maison à 5 heures du soir, à temps pour se préparer. Sasha et lui partagèrent un souper léger avant de partir et la jeune femme senti! Son cœur battre plus vite, comme toujours, en le voyant si élégant dans son habit noir à queue-de-pie, sur un gilet et une cravate blanche. Sa mâchoire et ses joues étaient rasées de près et fleuraient bon le savon au bois de santal et l'eau de Cologne, un mélange très raffiné qu'elle n'avait jamais respiré sur aucun autre homme. Il prit sa main gantée, la porta ses lèvres et murmura :

— Vous êtes délicieuse.

— Merci.

Sasha se regarda dans le grand miroir en pied. Elle portait l'une des robes de Georgia, ivoire et vieux rose, qui lui laissait les épaules nues. Sa chevelure noire était artistement coiffée mais, comme elle le redoutait, lorsqu'ils rejoignirent Irena au foyer du Bolchoï, celle-ci brillait d'un éclat incomparable et attirait tous les regards, dans une toilette de satin rouge ponceau, dont la coupe très « haute couture » mettait parfaitement en valeur sa voluptueuse silhouette ainsi que la blancheur de sa peau d'albâtre.

Dans la salle, Sasha s'assit à côté d'Emily Hartley, une femme entre deux âges aux cheveux grisonnants et à la

timidité quasi malade, ce qui rendait sa conversation aussi décousue que balbutiante. Irena était assise entre Reid et John Hartley, lui-même à la gauche de Sasha. Celle-ci songea qu'ils formaient un groupe un peu bancal, avec trois femmes et seulement deux hommes, et s'étonna qu'Irena n'eût pas demandé à un ami de l'escorter. Elle tâcha de ne pas faire trop attention à sa cousine tandis que celle-ci discutait avec Reid. Cela, se disait-elle, n'était rien : pure convenance sociale. Elle s'abîma donc dans la contemplation de l'endroit, souriant aimablement à Emily quand celle-ci, par extraordinaire, s'aventurait à lui adresser la parole.

Le théâtre du Bolchoï était plein comme un œuf, jusqu'à son paradis et aux loges splendidement ornées qui entouraient la scène. Il y faisait très chaud ; les dames agitaient frénétiquement leurs éventails en buvant du Champagne glacé. Lorsque l'orchestre attaqua les premières mesures de l'ouverture, Sasha tenta de croiser le regard de Reid ; mais celui-ci était très occupé à montrer à Irena le fonctionnement de ses jumelles de théâtre. Il se penchait vers elle, son bras touchant presque ses seins. La jeune femme sentit une vague de colère et de jalousie l'envahir et elle réprima une envie grandissante de faire un scandale.

On donnait ce soir-là *Vakula le forgeron*, œuvre d'un compositeur de trente-sept ans du nom de Tchaïkovski. Sasha n'était pas très familière de son œuvre et n'avait pas la tête à la musique, mais elle tâcha de conserver un sourire aimable sur ses lèvres et les yeux fixés vers la

scène. Ce fut une soirée pleine de tension et elle ne s'en tira qu'au prix d'un violent mal de tête. Irena les invita pour un dernier verre chez elle, ce que John Hartley refusa après avoir lancé un regard discret à sa femme. Sasha s'excusa également, en frottant ses tempes de ses doigts gantés. Irena lui entoura la taille d'un geste ostensiblement affectueux.

— Ma pauvre petite. Une autre fois, peut-être... Puis elle partit d'un de ses rires de gorge en regardant Reid droit dans les yeux.

— Merci pour cette charmante soirée, major Bowen. J'espère que vous voudrez bien accepter que je vous retourne votre délicate attention. Je donne une petite soirée musicale mercredi prochain. Faites-moi donc le plaisir de venir...

— Nous serons ravis, comtesse, lui répondit Reid en lui offrant son bras pour la ramener jusqu'à sa voiture.

Sasha l'attendit au foyer avec les Hartley, dont elle prit congé quand il revint la chercher pour l'amener à leur propre voiture, une berline empruntée au parc hippomobile de l'ambassade. Reid l'aida à y monter et elle s'assit au milieu de la banquette, étalant sa robe, sa cape de fourrure et son réticule pour l'obliger à s'asseoir non pas à côté d'elle, mais en face. Elle se tint raide et silencieuse tandis que l'attelage s'ébranlait et tourna son regard vers la portière, bien qu'il fût plutôt difficile de distinguer quoi que ce soit dans les rues obscures.

Reid se palpa le front comme s'il avait lui aussi la migraine, puis la regarda et se décida à briser le silence.

— Sasha?

— Hmm?

Elle ne le regardait toujours pas.

— Tout va bien?

— Mais oui, merci.

Il considéra pensivement son profil fermé, ses lèvres pincées, ses mains nouées sur ses genoux.

— On ne le dirait guère. Etes-vous fâchée?

— Oui.

— Pourquoi?

— Faut-il vraiment que vous me le demandiez ? Il haussa les épaules.

— Si je veux le savoir, il faut bien que je vous le demande.

— Si vous ne le savez pas, alors il est inutile que...

— Sasha!

Elle soupira et laissa tomber, d'un ton glacial :

— Je préfère ne pas en parler. Il se pencha en avant.

— Est-ce à cause d'Irena? Elle garda le silence.

— Sasha?

— Eh bien, pour un homme marié, je vous ai trouvé plutôt chaleureux avec elle.

Il rit.

— Ah oui ? Les hommes mariés n'auraient-ils pas le droit de parler à une autre femme que la leur?

— Vous ne faisiez pas que lui parler. Vous la dévoriez des yeux et vous vous teniez bien trop près d'elle.

— Vous plaisantez ! Nous étions à l'opéra, devant une foule de gens.

— Vous aviez pratiquement le bras sur sa poitrine.

— Quand cela ?

— Quand vous lui montriez vos maudites jumelles, comme si elle n'en avait jamais vu !

— Ah, peut-être s'est-elle approchée plus qu'elle n'aurait dû, à ce moment-là.

Sasha lui lança un regard furtif.

— Reid? -- Hmm?

— Non, rien.

— Si, dites-moi.

L'espace d'un bref instant, il revit la scène qu'il avait observée de la fenêtre du palais Sletovskaya, lorsque Irena et Sasha étaient dans le jardin. Il ajouta, plus doucement :

— Je vous en prie, dites-moi... Elle le regarda un moment. Sans le savoir, elle revoyait exactement la même scène que celle à laquelle il pensait.

— Eh bien...

— Oui?

— Je crois... Enfin, j'ai l'impression qu'Irena veut vous accrocher à son tableau de chasse.

— Ah bon?

Il pouvait lire la peine et le doute dans ses yeux. Il prit sa main dans les siennes et lui murmura :

— Comme vous l'avez dit vous-même, je suis un homme marié et vous n'avez rien à redouter.

— Mais non, Reid. Vous n'êtes pas vraiment un homme marié. Vous pouvez faire ce qui vous plaît.

— Eh bien, il ne me plairait pas de...

Il chercha un mot assez inoffensif pour être prononcé devant la pure Sasha.

— ... d'être séduit par la comtesse Irena.

— Pourquoi pas ? Elle est très belle.

— Non, elle ne l'est pas. A l'extérieur certes, on peut dire qu'elle est faite à la perfection, mais à l'intérieur c'est tout autre chose. Il n'y a aucune beauté en elle.

— Vous en parlez comme d'un bâtiment.

Il sourit, retira son gant et se mit à caresser de son pouce la paume si tendre de Sasha. Ce geste tout simple fit naître en elle de délicieux frissons et ils se regardèrent dans les yeux, un long moment.

— Si Irena était un bâtiment, reprit-il, alors elle serait... la prison de Newgate, pleine de choses horribles et viciées.

La comparaison amusa Sasha.

— Et moi ? fit-elle. Quelle sorte de bâtiment serais-je ?

— Hmm...

Il pencha la tête et la dévisagea comme s'il considérait la question.

— Vous, chère, très chère Sasha, vous seriez... le Taj Mahal.

Si Sasha n'avait pas eu l'intention de se laisser amadouer aussi facilement, elle ne put se garder de sourire de nouveau. Elle allait répliquer sur le même ton quand l'attelage s'arrêta net. Elle faillit être projetée en avant. La voiture avait ralenti en tournant le coin d'une rue et voilà qu'elle s'immobilisait ! Sasha poussa un cri de terreur en entendant le galop des chevaux sur le pavé, de

rudes voix qui hurlaient et d'étranges petits chocs sur les portières. Puis il y eut un craquement et une vitre se brisa, projetant des bouts de verre et de bois dans l'habitacle. Terrifiée, Sasha se tourna vers Reid, qui sortit de sa poche un petit pistolet. Des silhouettes s'assemblaient autour de la voiture. Déjà, on manœuvrait les poignées de la portière. Reid se porta en avant pour la maintenir fermée, mais il fut dépassé par le nombre et elle s'ouvrit sur des personnages barbus, coiffés de chapkas élimées, les yeux fous brillant d'un éclat sombre sous les paupières étrécies. Sasha cria derechef lorsque l'un des intrus lança quelque chose sur la banquette, puis elle se rassura : ce n'étaient que de simples feuilles de papier.

Reid repoussa du pied, sans ménagement, l'homme qui était le plus proche de lui et tira en l'air au-dessus du groupe. Au même instant, le cocher fouetta ses chevaux, les encourageant de la voix. La berline bondit en avant et, suivant l'exemple de l'officier, le garde fit feu en l'air à son tour. Les activistes russes se dispersèrent comme une volée de moineaux. De toute façon, ils avaient réussi leur coup, qui consistait à arrêter une voiture de « nobles » et à les forcer à accepter leurs tracts grossièrement imprimés. Emportée à un train d'enfer, la berline tressautait sur les pavés, sa portière ouverte claquant à tous vents. Reid se pencha pour la fermer puis alla s'asseoir auprès de Sasha et la prit dans ses bras, s'attendant plus ou moins à la voir s'évanouir ou piquer une crise de nerfs. Or, bien qu'elle fût très pâle et

tremblante, elle ne se laissa aller ni à l'un ni à l'autre. Elle ramassa l'un des tracts et le présenta à la vitre pour profiter de la lumière tremblotante du quinquet.

— Regardez...

Sans difficulté, elle lut les caractères cyrilliques.

— Ils dénoncent le tsar comme un tyran et réclament la liberté de la presse... Le ton en est dramatique et la grammaire, pas très bonne, mais quelle force dans ce pamphlet ! Oh, Reid, ce peuple souffre tant ! N'y a-t-il rien que nous puissions faire ?

— Nous ?

— Oui, nous, le gouvernement britannique, la reine ! Reid la regarda avec une émotion où se mêlaient de l'admiration pour la vivacité de son intelligence et de l'attendrissement pour sa naïveté.

— Et que voudriez-vous que nous fassions ? Que nous envahissions la Russie ? Que chaque Anglais adopte un pauvre Russe et le fasse venir en Angleterre ?

— Non, bien sûr que non ! Mais il doit bien y avoir quelque chose à faire...

Sasha relut le tract une seconde fois et reprit :

— Je croyais que le servage avait été aboli il y a plusieurs années de cela... Je me souviens que le tsar Alexandre avait proclamé un édit d'émancipation, voici... dix ans environ.

— En 1861, précisa Reid, qui s'était beaucoup documenté sur la Russie moderne avant de quitter Londres. Mais je ne crois pas que les princes et les grands-ducs de la Russie

Impériale aient accompagné le mouvement en accordant à leurs anciens serfs des salaires décentes.

11 regarda par la portière et constata avec soulagement qu'ils étaient arrivés chez eux. Au majordome venu leur ouvrir, Sasha expliqua qu'ils avaient fait une mauvaise rencontre et qu'il valait mieux s'assurer que les portes et les volets étaient bien fermés pour la nuit. Reid se proposa d'accompagner Good dans son inspection.

Dès qu'elle avait entendu la voiture, Jane avait laissé sur un guéridon du salon une théière toute prête. Sasha remplit deux tasses de thé odorant, les sucra, puis songea que Reid aimerait peut-être quelque chose de plus fort. Elle le tournait déjà vers la cave à liqueur lorsqu'il la rejoignit. Il s'approcha de la cheminée et fit du feu, bien que l'on lût déjà en juin : même par les plus belles journées, le soleil n'entrait qu'à peine dans les pièces sombres de cet Immeuble baroque. Cela fait, il réchauffa pensivement ses mains à la flamme, tandis que Sasha s'avavançait avec les deux tasses.

— Peut-être préférez-vous un brandy ? s'enquit-elle,

— Non merci, ce sera très bien.

Il vida presque son thé d'un trait et lui sourit, d'un air qu'elle trouva un peu absent. Inquiète, elle posa sa main sur son bras.

— Comment vous sentez-vous ? Cet incident était très impressionnant, mais après tout nous n'avons eu aucun mal et nous sommes en sécurité, à présent.

Il éclata de rire en posant sa tasse sur le manteau de la cheminée puis, impulsivement, il la prit dans ses bras et la serra contre lui, l'embrassant sur la tempe.

— Ma chère, chère Sasha ! Mais c'est moi qui devrais essayer de vous rassurer ! Normalement, vous auriez dû vous évanouir de terreur et ne pas encore en être remise.

— Ah? Je ne sais pas...

Elle avait passé, elle aussi, ses bras autour du corps solide de son compagnon, savourant le bonheur d'être tout contre lui et de sentir sa chaleur, son odeur.

— J'ai confiance en vous, Reid. Je sais que vous me protégerez toujours.

Alors, il s'écarta un peu pour mieux la regarder, s'émerveillant de la façon dont, en quelques courtes semaines, la petite Sasha Packard était devenue cette femme étonnante qu'il tenait dans ses bras. Il prit la décision de lui faire totalement confiance et, après un long et merveilleux baiser, il lui expliqua les ordres qu'il avait reçus, concernant Irena.

10

-Mais pensez-vous réellement qu'elle est une espionne ? demanda Sasha, les yeux ronds, en se reculant un peu pour mieux le voir, dans le cercle de ses bras.

— Peut-être pas au sens habituel, répondit prudemment Reid, mais nous croyons qu'elle est impliquée dans

quelque intrigue. Que ce soit en toute connaissance de cause ou non n'est pas notre problème. Après tout Irena est russe et non britannique. Ce que nous voulons découvrir, c'est ce qu'elle sait exactement et d'où elle tient ses informations.

Sasha réfléchit, le front creusé d'une ride profonde.

— Pourquoi m'avoir raconté cela?

— Eh bien, parce que...

Reid hésita. Il n'était pas bien sûr de ne pas avoir désobéi aux ordres, en agissant de la sorte.

— Parce qu'il ne s'agit pas seulement d'Irena, mais d'un problème beaucoup plus vaste et aussi...

Il serra son tendre corps contre le sien. - Aussi parce que j'ai du mal à supporter l'idée que vous puissiez croire que je m'intéresse à cette femme d'une façon autre que strictement professionnelle.

Sasha eut un soupir d'aise et sourit, rassurée ; puis, Ne hissant sur la pointe des pieds, elle murmura à son oreille :

— Si nous allions au lit? Reid rit et secoua la tête.

— Vous arrive-t-il de penser à autre chose qu'à nie séduire ? demanda-t-il d'un ton railleur.

— Non, répondit-elle avec l'aplomb de l'innocence.

— Chaque chose en son temps.

Il piqua le bout de son nez d'un baiser et l'entraîna dans le couloir.

Sasha fit la moue, déçue.

— Pourquoi pas maintenant?

— Vous le savez très bien. La voix de Reid baissa jusqu'au murmure, tandis qu'ils montaient l'escalier bras dessus, bras dessous.

— ... Pas avant que nous soyons légalement mariés.

Au cours de la semaine qui suivit, Sasha se sentit comme la spectatrice passive d'une pièce de théâtre. Reid et elle se rendirent à plusieurs soupers et soirées chez Irena. Son « mari » ne manquait pas, en ces occasions, d'accorder une grande attention à la comtesse ainsi qu'à ses amis. Sasha en ressentait toujours une pointe de jalousie, même si elle savait désormais pourquoi il agissait ainsi. Par ailleurs, le charme qu'elle avait trouvé à la société sophistiquée que l'on pouvait rencontrer chez sa cousine commençait à s'estomper un peu.

Ses sœurs lui manquaient, ainsi que sa mère et même la douce Charlotte Hope-Garner, une femme discrète et attentive qu'elle eût bien aimé garder auprès d'elle, à Saint-Pétersbourg. Forte de son âge et de son expérience dans la vie diplomatique, elle aurait certainement pu lui apporter quelques avis précieux. Bien sûr, Sasha savait que le général, son père, serait de meilleur conseil encore, mais il le n'osait pas s'ouvrir à lui de ce qui la tourmentait. Elle résolut alors d'écrire à sa mère et à Charlotte et, le soir même, se mit à rédiger les deux missives.

Le matin suivant se leva sur une belle journée, le soleil brillant dans un ciel de topaze, sans nuages. Les lilas étaient in fleur et une foule de petits bateaux croisaient sur la Neva, les habitants de Saint-Pétersbourg se

rendant dans les différentes îles du fleuve pour pique-niquer sur leurs berges ou dans leur datcha des alentours. Sasha jugea que Reid et elle seraient bien inspirés d'explorer la vaste cité avant leur retour en Angleterre. Ils avaient si peu de temps pour eux ! Reid passait de longues heures à l'ambassade et elle-même ne manquait pas d'occupations domestiques. Faire quelques visites touristiques serait une excellente façon de passer du temps ensemble... et seuls. Souvent, le soir, Reid rentrait tard et s'enfermait dans sa chambre, si bien qu'elle ne le voyait pas avant le petit déjeuner du lendemain. C'était décidé, elle allait lui parler de son désir de voir davantage de cette belle ville que leur appartement, l'ambassade et le palais d'Irena.

— Reid, j'aimerais visiter le musée de l'Ermitage.

Il leva les yeux du toast qu'il était en train de beurrer.

— Pourquoi?

Les lèvres de Sasha s'incurvèrent en un petit sourire.

— Faut-il donc toujours une raison pour faire les choses?

— Bien sûr !

— Eh bien, alors, parce que j'ai entendu ma mère dire que l'Ermitage était magnifique, qu'il y avait là des milliers de peintures et de sculptures, des antiquités romaines, des objets d'Orient ou d'Extrême-Orient, autant de trésors accumulés depuis la Grande Catherine et formant l'une des collections sinon la collection d'art la plus riche d'Europe. Songez qu'il y a là des objets qui datent de...

— Eh bien, la coupa Reid en riant de son enthousiasme, voilà des raisons en effet...

Déjà, il se levait pour ne pas être en retard à l'ambassade.

— Qui voulez-vous emmener là-bas avec vous ?

— Mais... vous ! répondit-elle en riant. Il haussa les sourcils.

— Moi ? Mais je ne connais pas grand-chose à l'art.

— Eh bien, voici votre chance d'apprendre, répliqua-t-elle en souriant gentiment. Parce que c'est avec vous que j'ai envie de partager cette expérience.

Avec une lueur joyeuse dans le regard, elle regarda son visage, sa bouche, en pensant soudain à tout autre chose qu'à visiter les musées.

Reid mâchonna son toast en lui rendant son regard. Combien, songea-t-il, elle paraissait russe en ce moment même ! Les sujets du tsar en effet pouvaient se montrer pleins de sang et de passion et, l'instant d'après, fort raisonneurs. .. A côté de ces flamboyants traits de caractère, la moitié anglaise de Sasha était moins évidente. Quelle part pouvait avoir eue Irena dans le développement du côté fougueux de son tempérament — qualité qu'il appréciait, ô combien, mais qu'il entendait canaliser dans la bonne direction ? Peut-être était-ce une bonne idée que de passer un peu de temps avec elle, après tout.

— Nous irons demain après-midi, décida-t-il. Contente ? Il se pencha pour déposer un baiser sur sa joue, comme tous les matins avant de partir.

— Très contente.

Et elle lui sourit, bien que son cœur se fendît comme toujours lorsqu'il la quittait, fût-ce seulement pour quelques heures. Ils se dirent au revoir dans un murmure et Sasha écouta, en soupirant, son pas décroître dans l'escalier, puis la porte se refermer. Bah, se consola-t-elle, demain, ils partageraient un après-midi entier à se promener au musée ! Il fallait qu'elle dresse la liste des Rembrandt et des Rubens qu'elle voulait y admirer. Pour ce faire, elle se rendit dans le bureau de Reid. Ah, et ils ne devraient pas oublier d'aller voir le fameux vase de Kolyvan, une énorme coupe ovale en jaspe de l'Altai, de dix-neuf tonnes et deux mètres soixante de haut, dans laquelle trois hommes allongés eussent pu tenir à l'aise ! Elle se demandait d'ailleurs à quoi un tel objet pouvait servir. Mais le musée de l'Ermitage, une dépendance du palais d'Hiver, était si vaste qu'il aurait fallu des jours, voire des semaines, pour en détailler toutes les merveilles... Elle plia sa liste, l'emporta dans sa chambre et la rangea dans son réticule avec satisfaction. Puis elle ouvrit sa garde-robe afin de décider quelle tenue elle porterait ce jour-là, pour plaire à Reid. Elle élut une robe de soie verte, aux manches serrées bordées de dentelle et au col Claudine. Le bustier en était discret, mais la jupe vous donnait un joli mouvement lorsque vous marchiez. Un petit chapeau couleur crème piqué de magnolias et des gants assortis compléteraient la tenue.

Le temps se maintint jusqu'au lendemain et, dès qu'ils eurent déjeuné, Sasha se rua sur son chapeau et ses gants. Reid aurait voulu prendre une voiture, mais elle était bien trop impatiente pour supporter d'attendre que le bureau du parc hippomobile de l'ambassade leur en attribue une.

— Marchons, insista-t-elle. C'est une si belle journée !

Un peu à regret, Reid se laissa convaincre et ils se mirent en route, entre les hautes façades des palais qui bordaient la perspective Nevski. Celle-ci était passablement encombrée, beaucoup de gens profitant de ce beau temps pour faire une promenade en voiture. Ils franchirent l'étroite rivière Moïka sur une passerelle aux arches délicates et au parapet de fer forgé, dont Sasha admira le filetage doré.

Le musée était bien plus éloigné que cette dernière l'avait cru et il leur fallut près d'une heure pour atteindre la vaste Dvortsovaya Plochad, la place du Palais. Là, Reid lui montra la façade d'un bâtiment de trois étages au toit plat et aux centaines de petites fenêtres oblongues.

— C'est le quartier général de l'armée russe. Dimanche, nous assisterons à une parade militaire devant le tsar.

Sasha considéra l'imposant monument jaune et blanc, beaucoup plus grand que tous les bâtiments de Whitehall. Une massive arche en demi-lune pénétrait dans ses profondeurs. Sur chacune de ses façades, dix colonnes soutenaient le toit, et le bronze monumental d'une victoire conduisant son chariot s'élevait dans le ciel bleu, entourée d'une demi-douzaine d'autres

personnages dont on ne savait trop s'ils étaient amicaux ou hostiles.

— C'est vraiment colossal, murmura Sasha. Etonnant que le toit ne se soit pas encore effondré sous ce poids.

Ils traversèrent un vaste square venteux et s'arrêtèrent devant une colonne de granit rouge, érigée en son centre. La jeune femme dut se démancher le cou pour apercevoir, à son sommet, un ange tenant une croix. Elle déchiffra, à voix haute, l'inscription cyrillique gravée sur son piédestal :

— A Alexandre Ier, la Russie éternellement reconnaissante.

Reid et Sasha échangèrent un regard, mais continuèrent leur chemin sans faire de commentaires. Ils entendirent alors le fracas de sabots sur les pavés et se retournèrent vers le quartier général. Six cavaliers en sortaient, montés sur des chevaux noirs dociles sous le mors, leur crinière impeccablement peignée et tressée. Le cliquetis des harnachements et des éperons se fit plus fort : les cavaliers de la garde impériale se dirigeaient vers le palais d'Hiver.

Reid prit Sasha par la taille et s'arrêta pour les laisser passer; mais le cavalier de tête leva la main et le peloton lit halte. Les chevaux bronchèrent et la jeune femme prit une bouffée de leur odeur au passage, mêlée à celle, assez indéfinissable, des soldats, faite de sueur, de poudre à canon, de cuir et de graisse d'armes, avec une forte pincée d'hormones mâles par-dessus tout cela. Leur chef était un officier que certaines femmes auraient jugé

séduisant, mais dont la grosse moustache et les yeux insolents déplaisaient beaucoup à Sasha, tandis qu'il la regardait des pieds à la tête. Reid reconnut l'homme et le salua d'un signe, le visage impénétrable ; il ne souhaitait pas montrer trop visiblement combien il tenait en piètre estime l'amant d'Irena — l'un de ceux, en tout cas, à qui elle accordait ses faveurs.

Il le connaissait pour l'avoir rencontré lors des grandes manœuvres de la cavalerie russe, quelques semaines auparavant. L'homme buvait sec et n'était pas très délicat avec les femmes ; Reid avait même failli en venir aux mains avec lui, dans une auberge, pour l'empêcher de forcer une jeune Bohémienne qui résistait à ses avances.

— Comte Kirovsky...

— Major Bowen, lui répondit l'intéressé avec un accent anglais parfait, ayant passé une année à l'académie militaire de Sandhurst.

Les yeux sombres du Russe se posèrent sur Sasha avec un intérêt non dissimulé.

— Mais qui est donc cette délicieuse jeune dame? Reid le fixa droit dans les yeux, sans bouger un muscle.

— Mon épouse.

— Votre épouse ? Je ne savais pas que vous étiez marié !

Il éclata de rire. Sasha interrogea Reid du regard.

— Votre mari est très populaire auprès des dames, expliqua le comte. Irena ne parle que de lui. Et cette charmante jeune personne a un nom?

Sasha allait répondre, mais d'une légère pression du coude Reid l'exhorta à n'en rien faire.

— Oui, dit-il sèchement, sans que son regard ne faiblisse une seule seconde. Elle s'appelle Mme Bowen.

L'officier russe sourit, un sourcil légèrement levé, comme s'il comprenait le message d'un autre soldat, qui protégeait son territoire. Il s'inclina à demi vers Sasha.

— C'est un plaisir de faire votre connaissance, madame Bowen. Mais... l'exquise Irena n'est donc pas avec vous ?

— Non.

— Quel dommage ! Cela dit, je pense la voir bientôt...

Sur ces mots, il rassembla ses rênes dans sa main, éperonna son cheval et s'en fut au petit trot, sa troupe le suivant comme un seul homme.

Sasha poussa un petit soupir dégoûté.

— Quel odieux personnage ! Qui est-ce ?

— Bah, personne dont vous deviez vous inquiéter... Ils reprirent leur marche vers le palais d'Hiver, dont le musée de l'Ermitage occupait une aile. Sasha demanda :

— Qu'a-t-il voulu dire avec son « populaire auprès des clames » ? L'avez-vous déjà rencontré ?

— Oui, aux grandes manœuvres.

— Ah oui, je me souviens. Vous êtes rentré très soûl.

— Eh bien...

- Reid s'éclaircit la gorge et détourna son regard.

— Soûl, oui, mais pas très soûl.

— Si, très.

— Pas du tout !

— Bon, comme vous voudrez, cela n'a pas d'importance.

Sasha ne voulait pas gâcher cette splendide journée.

— Comment connaît-il Irena ? demanda-t-elle encore. Je ne l'ai jamais vu avec elle.

Reid choisit ses mots avec soin. Si Sasha n'était plus une écolière, elle était encore très naïve et il ne voulait pas la choquer inutilement.

— Je pense que c'est le genre de visiteurs qu'elle reçoit plutôt en privé.

— Ah...

Elle garda le silence un instant puis, levant les yeux, lança joyeusement :

— Regardez, nous y sommes !

Ils étaient en effet devant l'entrée du musée de l'Ermitage. Dix colossales statues d'atlantes, le torse à demi nu et les muscles saillants, semblaient la garder.

— Ne sont-ils pas magnifiques ? s'enthousiasma Sasha en montant les marches du perron.

— Mm... Pas mal.

Ils entrèrent dans le musée, leur pas résonnant sur les dalles de marbre mêlé de jaspe ou de malachite, et déambulèrent dans les vastes salles aux colonnes d'albâtre, aux lustres de cristal — toute une magnificence qui n'était dépassée que par la splendeur des peintures et des objets d'art. Il y avait relativement peu de visiteurs et, bien que Sasha, sa liste à la main et Reid à son côté, se déplaçât de salle en salle en faisant profession d'admirer toutes ces merveilles, elle ne parvenait pas vraiment à se concentrer sur elles. Elle ne pouvait oublier ce que le comte Kirovsky avait dit. Que sous-entendait-il en

prétendant que Reid était populaire auprès des dames ? Que s'était-il passé, ce fameux jour, aux grandes manœuvres ou n'importe quel autre, quand il n'était pas chez eux ? Y avait-il une autre femme ? Était-ce cela, la vraie raison pour laquelle Reid ne voulait pas lui faire l'amour ?

— Sasha ? dit doucement celui-ci comme ils se tenaient devant la Petite Madone de Léonard de Vinci, passons-nous à un autre tableau ? Voilà dix minutes que vous regardez celui-ci.

— Oh !

Sasha secoua la tête pour chasser ses sombres pensées et évita le regard de son compagnon tandis qu'ils longeaient un long corridor éclairé par de hautes fenêtres donnant sur le canal du palais d'Hiver. Sur le mur opposé, des fresques inspirées par celles du Vatican alternaient avec des miroirs dans un savant jeu de lumières.

Reid jeta un œil sur la liste, à présent toute froissée, que Sasha tenait dans sa main gauche.

— Quel est le suivant ?

S'il s'efforçait de ne pas trop lui montrer son ennui puisque tout cela semblait tant l'intéresser, il espérait qu'ils rentreraient bientôt, car il avait faim. Devant toutes ces merveilles, il rêvait simplement de s'asseoir dans son salon avec une bonne tasse de thé, des sandwiches et des gâteaux... En regardant Sasha de côté, il s'aperçut qu'elle était devenue bien silencieuse et distante. Après s'être assuré qu'il n'y avait personne dans

la galerie, il la prit par la taille et l'emmena dans un coin sombre, près d'une énorme porte aux battants ouvragés.

— Reid!

Il la pressait contre la porte, de son corps chaud et musclé.

— Que faites-vous ?

Il la tenait fermement, une main à sa taille, l'autre sur la porte, si bien qu'elle n'avait pas la moindre possibilité de s'échapper.

— Expliquez-moi un peu ce qui vous arrive, lui dit-il.

— Mais... rien!

— Sasha, vous avez quelque chose sur le cœur. Dites-le.

Elle renversa la tête en arrière, contre les ferronneries de la porte, délicieusement excitée par ce corps robuste contre le sien, cette odeur virile qui lui semblait entrer en elle par tous les pores de sa peau. Sans répondre, elle prit le visage de Reid entre ses mains, ses doigts jouant avec l'arête de sa mâchoire, puis elle se haussa sur la pointe des pieds et colla sa bouche à la sienne, dans un baiser peut-être malhabile mais passionné, qui fit pousser à l'officier un grognement de plaisir. Il mit sa main derrière la nuque de la jeune femme et approfondit leur baiser, prenant l'avantage et la guidant de sa langue dans l'échange le plus bouleversant qu'elle eût jamais connu. Ils se pressaient farouchement l'un contre l'autre, Sasha faisant glisser ses mains sur le large dos de Reid, l'attirant plus encore contre elle afin de mieux sentir son corps et sa verge dressée sous le pantalon, fière de l'effet

qu'elle produisait sur lui et savourant ce merveilleux baiser.

Ils étaient seuls au monde dans leur bulle et le temps passa sans que ni l'un ni l'autre ne souhaitât briser leur intimité. Enfin, des pas résonnèrent au fond de la galerie et Reid s'écarta. Il considéra les joues empourprées de Sasha et ses lèvres gonflées avec un sourire; la jeune femme se hâta de tirer sur son corsage et de replacer comme elle le pouvait son petit chapeau, plus que légèrement bouscule dans l'affaire. Reid lui prit la main et ils s'éloignèrent, les doigts entrelacés.

Comme d'un commun accord, ils ne dirent pas un mot tant qu'ils n'eurent pas quitté le musée. C'est seulement au milieu de la place du Palais que Reid demanda à Sasha, laquelle marchait les yeux baissés :

— Alors, de quoi s'agissait-il, en fait ?

Elle rougit et se détourna. Cette fois, il s'arrêta et la força à le regarder.

— Sasha, qu'avez-vous ?

Elle baissa un instant la tête, le temps de choisir ses mots.

— Reid, me désirez-vous toujours ?

— Drôle de question !

— Répondez-moi. Il étudia ses traits. A l'évidence, quelque chose la tourmentait.

— Irena vous aurait-elle dit une chose... contrariante ?

— A quel propos ?

Elle le dévisageait avec appréhension.

— Je ne sais pas...

Il haussa les épaules, un peu embarrassé.

— A propos du fait que vous êtes vierge.

— Ce n'est pas de moi, dont il s'agit, mais de vous. Est-ce que... vous avez...

Il le butait sur les mots. C'était si nouveau pour elle que d'évoquer ces choses-là !

Eh bien, peut-être... Si vous vous êtes lassé... Peut-être que quelqu'un de plus d'expérience que moi, comme Irena... Je veux dire... Pas elle, puisque je sais que vous ne la désirez pas, mais...

Reid la prit par les épaules.

— Sasha, de quoi diable est-ce que vous parlez? — Le comte Kirovsky a dit que vous étiez très populaires auprès des dames.

— Ah, c'est donc cela !

Maintenant il comprenait, il secoua doucement la tête et prit le menton de Sasha entre son pouce et son index.

— Je n'ai partagé le lit d'aucune autre femme, si c'est ce que vous voulez savoir. Oui, je suis allé dans une taverne avec des officiers russes, et il y avait pas mal de filles autour de nous. Je n'en ai pas profité. Comment l'aurais-je pu, alors que je savais que vous m'attendiez à la maison?

— Mais nous n'avons jamais...

— Pas encore. Nous le ferons le moment venu.

Ils se sourirent, sachant tous deux qu'au fond cette attente serait douce ; lorsque leurs deux corps s'uniraient enfin, ce n'en serait que plus merveilleux. Bras dessus, bras dessous, ils rentrèrent chez eux ; Reid avoua alors à

quel point il était affamé et combien il espérait qu'un bon thé les attendait. Sasha rit aux éclats. Cet homme magnifique, entré dans sa vie si soudainement, avait rempli celle-ci d'un sentiment de bonheur tel qu'elle n'aurait jamais osé l'espérer.

Ce soir-là, ils étaient assis tranquillement dans leur salon, profitant du plaisir d'être ensemble. Reid lisait des rapports sur la situation politique de la Russie ; il avait de nombreux documents à assimiler, à présent que le tsar était en guerre avec la Turquie et que les Russes complotaient toujours avec les Afghans. Ils avaient toutefois quelques soucis à se faire à l'intérieur, particulièrement avec un groupe révolutionnaire nommé Narodnaya Volta, la « Volonté du Peuple », qui ne projetait rien de moins que de tuer le monarque et de se débarrasser une bonne fois pour toutes de l'aristocratie. Levant les yeux de ses papiers, il regarda Sasha, pelotonnée dans un coin du canapé, non loin de lui. Elle avait retiré ses chaussures et, la tête dans sa main, était plongée dans la lecture d'un périodique depuis une bonne demi-heure.

— Que lisez-vous donc de si fascinant? demanda-t-il en avançant la main pour caresser la cheville délicate de la jeune femme, sous l'ourlet de sa jupe.

Sentant un délicieux frisson remonter le long de sa jambe, elle lui répondit :

— Le Messenger russe. Ils publient en feuilleton Anna Karénine, de Léon Tolstoï. C'est très prenant... L'avez-vous lu?

- Non. Ce n'est pas mon genre de littérature.
- Vous préférez ces assommants rapports ?
- Mm... Ils ne sont pas si assommants que cela.
- Eh bien, Tolstoï non plus.
- J'ai bien peur que nous ne puissions tomber d'accord sur ce point.

Ils se sourirent et Sasha se remit à lire, avide de découvrir si Anna allait succomber aux charmes de Vronsky ; mais il était bien difficile de se concentrer sur quoi que ce soit d'autre que les doigts de Reid sur sa cheville... Elle frémit légèrement et lorgna son profil du coin de l'œil. Las, il était de nouveau absorbé dans ses rapports, dont les feuillets jonchaient le canapé et le tapis. Elle soupira et allait lui demander de cesser de la chatouiller lorsque le majordome frappa à la porte et leur annonça qu'ils avaient un visiteur, C'était John Hartley, le chef de cabinet de l'ambassadeur. Il se rua dans la pièce en haletant; il venait visiblement de courir. Sa tenue, d'ordinaire impeccable, était en désordre, de même que ses cheveux, et Sasha remarqua que le tissu de son pantalon était déchiré et souillé au genou. Immédiatement, ils se levèrent pour l'accueillir.

- John, lui demanda Reid, inquiet, vous êtes blessé?
- Non, non, pas moi je vous remercie.
- Qu'est-il arrivé ?
- C'est Son Excellence... Et aussi le tsar... enfin... les deux !

Reid offrit un fauteuil à son collègue et fit signe au majordome de se retirer. Puis il ouvrit la cave à liqueur

et servit à John, dans un verre en cristal, une bonne dose de brandy.

— Quelqu'un a essayé d'assassiner le tsar. John but une grande gorgée d'alcool.

— Et il a bien failli nous avoir, nous aussi ! Je me trouvais à la caserne Pavlovsky avec sir Stanley, pour mettre au point certains détails de la parade de dimanche prochain, quand Alexandre II est arrivé sans se faire annoncer. Il aime beaucoup cela, vous savez, débarquer sans prévenir et se mêler à la troupe. Enfin, c'est une façon de parler, car il y avait tellement de gardes du corps autour de lui que c'était à peine si l'on pouvait respirer... Cela a été une très bonne soirée, les Russes étaient pour une fois de très bonne humeur et ils ont chanté comme jamais : mais, alors que nous descendions l'escalier pour rentrer, une espèce de fou est sorti de nulle part et s'est mis à tirer sur nous.

John s'interrompt et tira son mouchoir pour s'essuyer le front.

— Vous imaginez la panique. Tout le monde s'est mis à plonger dans tous les sens. J'ai poussé sir Stanley à terre mais trop tard : il a pris une balle dans l'épaule.

— Mais vous auriez pu être tué ! s'écria Sasha, horrifiée.

— Sûrement, mais par chance ce n'était pas contre nous qu'on en avait. Ses gardes du corps ont entouré le tsar et l'ont emmené à l'abri, tandis que d'autres se mettaient à la poursuite du tireur, mais ce démon-là a filé aussi vite qu'un furet dans le terrier d'un lapin ! Je ne donne pas cher de sa peau, si jamais ils mettent la main sur lui...

Se rappelant soudain qu'il y avait une dame dans la pièce, il abrégéa son récit.

— Enfin, tout cela s'est passé très vite...

— Et moi qui n'étais pas là ! soupira rageusement Reid en se mettant à arpenter la pièce. Où est-il à présent ? Sir Stanley, je veux dire.

— A l'ambassade. Ils voulaient l'emmener au palais pour qu'il y soit soigné par l'un des médecins personnels du tsar, mais nous avons préféré le ramener à la résidence et qu'il soit suivi par notre bon Dr Watts.

— Très bien, j'y vais tout de suite. Sasha, voulez-vous venir aussi, pour soutenir lady Cronin ?

— Bien sûr, murmura-t-elle avant de se ruer dans le couloir pour demander son manteau et ses gants.

Il était très tard quand ils rentrèrent chez eux, rassérénés par l'assurance du médecin que sir Stanley n'avait été que légèrement éraflé par la balle. Lady Cronin ne s'était pas effondrée en apprenant que son mari avait failli être tué ; au contraire, elle avait fait face avec dignité — et insisté sur le fait qu'il était inutile que Reid et Sasha restent à la résidence toute la nuit. Plusieurs solides soldats anglais du service de garde de l'ambassade les avaient raccompagnés chez eux—un trajet de quelques minutes seulement, mais on n'était jamais trop prudent...

Les jours suivants, une tension palpable régna dans la ville. Des policiers et des soldats, à chaque coin de rue, traquaient l'homme qui avait osé pointer une arme à feu sur le tsar. Un portrait-robot sommaire de l'individu fut

Imprimé et largement diffusé par la police ; mais comme Chaque fois — et de nombreux attentats avaient précédé Celui-ci —, le mystérieux assassin s'était évanoui comme neige au soleil.

Cette nervosité finit par retomber et la vie reprit à peu près normalement son cours. L'aspirant meurtrier, ayant raté son coup, préparait-il une nouvelle tentative? Sasha demanda à Reid si, à son avis, le tsar n'allait pas éviter de paraître en public pendant quelque temps et si la parade militaire allait être annulée. Il lui assura que l'empereur de toutes les Russies ne pouvait pas se permettre de demeurer trop longtemps derrière des portes closes et que la parade était un spectacle à ne pas manquer. Elle allait avoir lieu sur le Champ-de-Mars, place adjacente à la caserne Pavlovsky, située entre le jardin d'été, la Neva et la Moïka.

Ce fameux dimanche matin, Sasha prit place, avec les autres dames de l'ambassade, dans une calèche qui les conduisit au pavillon royal surplombant la vaste place. Une foule immense s'y pressait pour admirer les milliers de soldats alignés au garde-à-vous et venus de tous les coins de la Russie. On y voyait un escadron de cavaliers de la garde impériale, d'une impressionnante prestance sur leurs magnifiques chevaux, des Cosaques dans leur tunique à brandebourgs et leurs pantalons larges, la tête prise dans des chapkas en fourrure, des princes mongols sur leurs poneys à demi sauvages, des Géorgiens, des Perses, des Tcherkesses, enfin des représentants de chaque unité de l'armée.

Sasha regarda émerveillée cet étonnant spectacle, depuis la tribune réservée aux dignitaires européens et aux aristocrates russes. Elle chercha des yeux Reid, qui avec ses adjoints de la mission militaire britannique devait se tenir sur le Champ-de-Mars, à cheval, prêt à présenter les armes à leur hôte, le tsar Alexandre II, mais elle ne parvint pas à le distinguer parmi la masse des chevaux, des étendards et des uniformes colorés. Irena aussi était introuvable. Mais elle avait déjà remarqué que sa cousine assistait rarement aux manifestations officielles, surtout si le tsar les honorait de sa présence.

Alexandre II arriva enfin, monté sur un étalon blanc. L'impératrice Maria le suivait en voiture découverte. Les nombreuses fanfares régimentaires présentes attaquèrent l'hymne national russe et, de tous les points du Champ-de-Mars, les étendards se levèrent. Le tsar passa la troupe en revue au petit trot, entouré de ses gardes eux aussi à cheval.

C'était un tableau saisissant, que Sasha n'oublierait jamais ; mais cette démonstration de force avait aussi quelque chose d'un peu effrayant. Elle fut presque soulagée lorsque la calèche de ces dames s'avança et elle s'y assit à côté de lady Cronin avec un petit soupir d'aise. L'épouse de l'ambassadeur lui sourit aimablement et lui dit, en lui tapotant le genou :

— Nous avons bien mérité une tasse de thé, ma chère...

Sasha lui sourit en retour.

— Oh oui, dit-elle, ce sera délicieux !

Et, sur ces mots, la calèche s'ébranla sur les pavés vers le cocon familial de l'ambassade de Grande-Bretagne.

Quand Sasha s'avisa que le grand bal de la Cour aurait lieu dans deux semaines à peine, elle se rendit toutes affaires cessantes chez Mme Dieudonné, une couturière française très réputée parmi les dames de Saint-Pétersbourg. Elle désirait impressionner les foules en portant une robe de bal créée spécialement pour elle et non pour Georgia. Elle arrêta son choix sur une toilette rubis — bustier de satin et longue jupe aux plissés croisés de mousseline de soie. La couleur s'accordait parfaitement à ses cheveux sombres et à ses yeux noirs, le décolleté diamanté et les courtes manches avantageaient ses épaules crémeuses... pour tout dire, et sa modestie dût-elle en souffrir, elle était sublime, dans ces atours !

Le bal devait se tenir au palais d'Hiver en présence du tsar Alexandre II et de l'impératrice Maria. L'ambassadeur informa Reid que le capitaine Turnbull serait à Saint-Pétersbourg pour l'occasion et qu'il leur demandait d'avoir la gentillesse de l'héberger pour la nuit, ainsi que de l'emmener à la soirée. Sasha fit répondre qu'elle en serait ravie.

Elle se préparait avec plaisir à recevoir le capitaine lorsque celui-ci vint frapper à sa porte, sans crier gare, le vendredi précédant le bal.

— Capitaine Turnbull ! s'exclama-t-elle avec joie, en l'embrassant impulsivement sur les deux joues.

Elle lui montrait un fauteuil quand elle s'aperçut que Good, le majordome, introduisait dans le salon une autre personne. Elle se figea alors, et son visage se défit. Les yeux ronds et la bouche largement ouverte, elle s'écria :
— Georgia!

11

Sasha resta un long moment pétrifiée. Puis elle vit de l'inquiétude et presque de la peur dans les yeux bleus de sa sœur. Elle lui apparaissait nettement plus frêle que la dernière fois qu'elle l'avait vue et pas vraiment rayonnante de bonheur. Malgré tout ce qui s'était passé, Georgia restait la petite sœur qu'elle avait chérie et protégée toute sa vie. Sans un mot et les larmes aux yeux, elle lui ouvrit les bras et Georgia s'y précipita en sanglotant. Elle s'accrocha à Sasha de toutes ses forces, la tête sur son épaule.

— Je suis désolée. Je suis tellement désolée.

— Chut...

Sasha lui tapota le dos, l'embrassa et attendit que Good eut refermé la porte derrière lui pour se reculer un peu et se tourner d'un air incertain vers le capitaine Turnbull.

— Il sait tout, dit sa sœur, qui avait surpris son regard. Enfin, presque tout.

Georgia rougit et le capitaine Turnbull fixa le bout de ses chaussures.

Sasha emmena sa sœur s'asseoir dans un fauteuil. Qui aurait dit qu'elle la verrait jamais si désemparée, elle toujours si confiante et si forte !

— Je crois, lui dit-elle, que tu ferais mieux de me raconter ce qui s'est passé et pourquoi tu es ici.

Les mains de Sasha tremblaient. L'abîme de révélations qui s'ouvrait sous ses pieds la terrifiait. Elle en avait le pressentiment, toute sa vie allait changer. Elle s'assit devant le plateau de thé et servit ses visiteurs, puis fit circuler des assiettes de tranches de cake aux fruits et de biscuits. Elle but elle-même une gorgée de thé avant de relever les yeux. Il n'y avait plus aucun moyen de retarder l'inévitable.

Georgia hésitait à parler. Le capitaine Turnbull leur accorda à toutes deux un délai de grâce en mettant la main à la poche de son veston croisé pour en sortir deux enveloppes cachetées ; l'une bleue, l'autre de couleur crème.

— Avant que j'oublie, je dois vous donner ceci.

— Oh, merci beaucoup !

Sasha s'en saisit avec joie. L'une venait de ses parents et l'autre de Charlotte, qui avait dû croiser la sienne. Avec un regard d'excuses pour ses hôtes, elle les glissa dans la poche de sa jupe, se promettant de les lire une fois seule.

— Je vous remercie d'avoir bien voulu accepter de m'offrir l'hospitalité, madame Bowen, dit l'Écossais en souriant, mais je ne voudrais pas vous déranger ; je puis rester à mon bord.

— Mais pas du tout, capitaine, nous sommes ravis de vous avoir avec nous. Reid appréciera votre compagnie. Quand êtes-vous arrivés à Saint-Pétersbourg ?

— Tôt ce matin. Je vous ai amené votre sœur dès que j'ai pu.

— C'est très aimable à vous d'avoir pris cette peine. Arrivez-vous directement de Londres ?

Le capitaine Turnbull secoua la tête et reposa sa tasse.

— Non, d'Edimbourg. Sasha se tourna vers Georgia.

— Alors, papa ne sait pas que tu es ici ?

— Non, nous ne nous sommes pas revus depuis... Elle s'interrompit. L'appréhension de Sasha ne faisait que croître.

— Sasha... Je suis navrée... Je dois t'emprunter un peu d'argent. Je n'ai pas encore payé le capitaine Turnbull pour mon passage.

Sasha digéra la chose, puis, aussi naturellement qu'elle le put :

— Bien sûr, repartit-elle, je vais te donner ça dans la journée... si vous en êtes d'accord, capitaine...

Embarrassé, l'officier acquiesça et se leva, sachant bien que les deux sœurs avaient beaucoup à se dire.

— Si vous voulez bien m'excuser, madame Bowen, je voudrais prendre un peu de repos avant d'effectuer quelques courses et visites en ville.

— Bien sûr !

Sasha se leva à son tour et tâcha de ne pas trop montrer son soulagement en tirant sur le cordon de sonnette pour appeler Good. Quand le majordome entra, à peine

quelques secondes plus tard, elle le pria de montrer sa chambre à son invité.

— Nous nous verrons au dîner, alors, capitaine. A 20 heures, si vous le voulez bien.

L'Ecossais opina et quitta la pièce. Dès que Good eut refermé la porte, Sasha se tourna vers Georgia, en attente de réponses à une bonne douzaine de questions. Comme sa sœur ne disait rien, elle demanda très doucement :

— Alors, Georgia chérie, que s'est-il passé? Qu'as-tu fait durant ces deux mois ? Où est Félix ?

— Oh, Sasha!

Georgia se jeta aux pieds de sa sœur, la tête dans le tissu de sa jupe, qui fut bientôt trempée d'un torrent des armes.

— Je suis une sotte ! Une sotte ! — Chut...

Sasha caressait les cheveux de sa cadette, si blonds et si fins comparés aux siens.

— Dis-moi, murmura-t-elle, qu'est-il arrivé?

Elle regarda la main gauche de Georgia, accrochée à sa jupe, et constata qu'elle n'y portait aucun anneau.

— Je t'en prie, dis-moi la vérité.

Georgia renifla et hoqueta, mais n'osa pas regarder sa sœur.

— Ce fut horrible Sasha, horrible ! Félix n'était déjà plus le même lorsque nous sommes arrivés à Gretna Green.

Elle se remit à pleurer.

— Tu sais, le voyage est long, il a fallu nous arrêter pour la nuit dans plusieurs auberges et, quand nous sommes

enfin arrivés, il m'a dit qu'il ne voulait plus se marier aussi vite. Alors nous sommes partis pour la propriété des Westfaling, près de Perth, et nous y sommes restés pendant environ une semaine, jusqu'à ce que Félix apprenne que sa mère était en route et alors... alors...

Sasha se doutait de ce qui allait suivre.

— Alors, cette petite ordure s'est débarrassée de toi...

Georgia se contenta de hocher la tête et Sasha résista à l'envie de maudire le jeune homme en des termes tout à fait inappropriés dans la bouche d'une dame.

— Et ensuite ? Es-tu rentrée à la maison, à Londres ?

— Non, comment aurais-je pu ? Papa devait être anéanti, après ce scandale, je ne voulais pas croire que Félix ait pu se montrer aussi odieux. Je pensais qu'il changerait d'avis et puis j'ai compris qu'il ne m'aimait pas, et moi, comment ai-je pu aimer quelqu'un d'aussi... veule, qui se moquait de mes sentiments et qui... et qui...

Georgia rougit et renifla encore.

— C'était... très décevant.

— Une fugue est rarement une partie de plaisir, lui fit remarquer sa sœur.

— Non, je ne parlais pas de cela. Je voulais dire... tu sais bien...

— Quoi donc ?

— Être avec un homme. Faire l'amour. C'est... ce n'est pas très plaisant.

— Ah...

Sasha ne voyait pas très bien comment elle aurait pu reconforter sa sœur en lui expliquant qu'elle, au

contraire, vivait des moments d'intense bonheur dans les bras de Reid. Non, elle ne pouvait lui dire que l'homme qui aurait du être son mari était à présent son amant, un merveilleux amant... Mais Georgia avait refusé de devenir sa femme, disant qu'il ne lui convenait pas, un peu comme des chaussures qui n'auraient pas été de sa pointure.

— Qu'est-il arrivé, alors ? Tu l'as quitté ?

— Pas exactement. Il m'a conduite à Edimbourg et m'a laissée là.

— Quoi, toute seule ?

— Il m'a donné de l'argent, pour que je puisse me loger. Elle redressa ses frêles épaules, rappelant tout d'un coup la Georgia volontaire et même butée qu'elle avait été.

— J'étais furieuse quand il a fait ça. C'était comme s'il me payait, comme si j'étais une... une...

— L'immonde ! s'écria Sasha. Je l'étranglerai de mes mains si jamais je le revois... Où as-tu vécu alors, à l'hôtel ?

— Pendant quelque temps et puis, ensuite, chez des amis que je m'étais fait il y a quelques années. Tu te souviens d'Emily Stuart et de son frère Donald ? Ils ont été très surpris de me voir, mais m'ont gentiment accueillie. Pourtant, au bout d'un mois, j'ai senti que, malgré toute leur générosité, ma présence les importunait. Un soir, le capitaine Turnbull est venu dîner. Nous avons discuté et il a compris qui j'étais. Il appareillait pour Saint-Pétersbourg et m'a offert de m'emmener. J'ai pensé que c'était la meilleure chose à

faire. J'aurais bien voulu rentrer chez papa et maman, mais... après ce qui s'est passé, je suis la honte de la famille et de toute la société.

— Papa te pardonnera. Il ne t'abandonnera jamais.
Georgia secoua la tête.

— Non, plus maintenant. Je...

Elle regarda sa sœur droit dans les yeux.

— Je... je suis enceinte. Sasha eut un haut-le-cœur.

— Oh, mon Dieu ! de Félix?

Retrouvant soudain un peu de sa combativité naturelle, Georgia la fusilla du regard.

— Bien sûr, de Félix. De qui d'autre?

— Alors, il n'a plus qu'une chose honorable à faire : t'épouser. Et réellement, cette fois ! Je vais écrire sur-le-champ à papa pour qu'ils fassent toutes les démarches.

— Non!

Georgia bondit sur ses pieds.

— Je ne veux pas être enchaînée pour le restant de ma vie à un menteur, un sans-cœur, une canaille, un lâche, un... un...

— Mais, Georgia, pense à ton enfant ! se récria Sasha en se levant aussi et en saisissant le poignet de sa sœur. Il doit porter le nom de son père, sinon la société le considérera comme un bâtard.

Georgia s'arracha à l'étreinte de son aînée et secoua la tête d'un air buté.

— Il y a une autre solution et c'est pourquoi je suis venue ici. J'ai pensé que, puisque tout le monde me croit

mariée au major Bowen, je pouvais, enfin... tu comprends...

Sasha comprit, en effet. Son sang se glaça dans ses veines et elle retomba dans son fauteuil. Georgia était venue prendre sa place d'épouse légitime de Reid ! Certes elle avait bien senti qu'avec l'arrivée de sa sœur à Saint-Pétersbourg la fable de son mariage n'avait plus guère de temps à vivre, mais elle n'aurait pas imaginé que cela pourrait se passer de façon aussi brusque et aussi radicale. En plus du choc qu'elle venait de recevoir, Sasha sentait une flambée de colère monter en elle, à l'idée que Georgia pouvait s'imaginer n'avoir qu'à paraître pour lui enlever Reid et faire endosser à celui-ci la paternité d'un enfant qui n'était pas le sien. Elle, Sasha, n'avait qu'à accepter tout cela avec le sourire, ses propres souhaits ne comptant absolument pas pour Georgia.

Pourtant elle réprima ces sentiments, ne voulant pas se montrer trop dure envers sa sœur. Elle se leva, marcha vers la croisée et regarda, de l'autre côté de la rue, les fenêtres de l'ambassade. Derrière l'une d'elles, Reid devait travailler à son bureau. Qu'allait-il dire de tout cela, comment réagirait-il lorsque ce soir, à son retour, il trouverait Georgia installée à sa vraie place ? Serait-il satisfait de la voir enfin remplir son devoir ? Après tout, aux yeux du monde, les vœux de mariage n'avaient-ils pas été prononcés entre Reid Bowen et Georgia Packard ? Du diable, cependant, si Sasha savait comment la substitution allait pouvoir s'opérer !

Tout allait trop vite et bien trop soudainement. Sasha avait besoin de temps pour réfléchir à la moins mauvaise manière d'arranger les choses. Déjà, son instinct lui disait qu'il ne fallait pas que sa sœur restât en travers du chemin de Reid, lorsqu'il rentrerait à la maison. Or elle ne pouvait tout de même pas la cacher au grenier, ni même lui demander de retourner à bord du Dorset ou l'envoyer à l'hôtel. Que faire de Georgia, le temps de mettre au point une ligne de conduite? Sasha retourna longuement la question et dut admettre qu'il n'y avait à Saint-Pétersbourg qu'une seule personne susceptible de recevoir Georgia : leur cousine Irena, qui habitait à deux pas, recevait toujours beaucoup de monde et serait certainement ravie d'avoir une parente auprès d'elle.

Plus tard dans la soirée, elle accueillit le capitaine Turnbull dans le salon et, tout en lui versant un whisky, lui fit une demande pressante :

— Capitaine, auriez-vous l'extrême gentillesse de ne pas... euh... mentionner dès ce soir l'arrivée de ma sœur à Reid? Il a été très occupé et a eu de nombreux soucis, ces temps-ci. Je voudrais le préparer un peu, avant d'y ajouter celui-ci.

— Bien sûr, fit le marin en tournant le verre dans sa paume, mais... Enfin, je ne voudrais pas me mêler d'affaires familiales qui ne me concernent en rien, mais ne croyez-vous pas, chère amie, que ce n'est que reculer...

— Pour mieux sauter ? Sasha est un sourire triste. C'est bien possible, mais j'ai besoin d'un peu de temps et je

voudrais aussi protéger ma sœur, fût-ce contre elle-même. Pour l'heure, elle est en sécurité chez notre cousine, la comtesse Irena. Demain, nous prendrons une décision plus sereinement.

Le capitaine Turnbull s'inclina, montrant par là qu'il acceptait cette explication, et ajouta timidement :

— Si je puis vous aider d'une quelconque manière, j'en serai sincèrement heureux.

— Je vous remercie.

A cet instant, la porte du salon s'ouvrit et Reid parut. Il venait de se rafraîchir et de se changer pour le dîner. Il serra chaleureusement la main du capitaine et le pressa de questions sur sa dernière traversée. Après avoir embrassé Sasha sur la joue tandis qu'elle lui tendait son verre, il la prit par la taille et resta un long moment ainsi. Ce simple geste, cet instant de bonheur domestique faillit la faire éclater en sanglots et elle n'en fut sauvée que par l'intervention de Good, venu annoncer que le dîner était servi.

Sasha ne parut pas très animée pendant le dîner, touchant à peine à son assiette. Reid ne sembla pas s'en apercevoir. Après le dessert, elle prit le prétexte d'un mal de tête pour laisser les messieurs à leur porto et aller se coucher. Elle ne se mit pas au lit tout de suite. En chemise de nuit, elle se pelotonna dans un fauteuil devant la fenêtre, le cœur lourd. Plus elle essayait de trouver une solution à son problème et moins elle y parvenait. Elle se souvint alors des lettres que lui avait apportées le capitaine Turnbull et qu'elle avait laissées

dans sa poche, alla les chercher et ouvrit tout d'abord celle de Charlotte, qui décrivait de façon plaisante sa nouvelle maison en Irlande et le poste de son mari à l'état-major britannique à Dublin.

... Les Irlandais sont un peuple chaleureux et nombre d'entre eux nous ont fait le meilleur accueil. Il y a en eux une violence et une passion qui me rappellent beaucoup l'âme russe. Venant moi-même d'une famille catholique, je peux comprendre ce qu'ils ressentent. J'espère qu'Anthony, que ses nouvelles fonctions mettent souvent en rapport avec les autorités civiles, pourra être de quelque utilité. La campagne irlandaise est très jolie, très verte et notre maison, quoique modeste, très agréable. Elle est située au bout d'un chemin et les enfants apprécient beaucoup le jardin et l'écurie, qui abrite leurs poneys. Et quel plaisir de se retrouver enfin dans un pays où tout le monde comprend l'anglais! Si vous pouviez y venir me rendre visite, ce serait merveilleux.

Votre amie aimante et dévouée,
Charlotte.

Sasha replia la lettre en souriant et ouvrit celle de son père. Dès ses premiers mots, son sourire s'effaça. Ce n'était pas une missive chaleureuse et tendre, mais l'expression d'un ordre. Le général exigeait en effet son retour immédiat.

... Pour l'instant et par bonheur, nul n'est au courant de la tromperie dont ta sœur et toi vous êtes rendues coupables, mais ce flou ne saurait durer éternellement : ce n'est qu'une question de temps avant que le pot aux

roses ne soit découvert. Si jamais cela était, ta réputation serait ruinée et le major Bowen devrait passer en cour martiale. Je te supplie, ma chère Sasha, si tu as encore le moindre respect pour moi, de rentrer tout de suite en Angleterre. Nous ferons annuler, alors, le mariage entre Georgia et le major Bowen. Car je te connais bien et je sais aussi que Reid est un homme d'honneur. Je ne veux pas croire que l'un comme l'autre vous vous soyez abaissés à commettre un adultère...

Sasha laissa lentement retomber la lettre sur ses genoux. Les mots de son père avaient aussi bien porté que s'il s'était trouvé dans la pièce en ce moment. Elle devait obéir. Son anxiété et son sentiment de culpabilité s'accrurent, mais non sans une pointe de soulagement : dans un avenir proche, elle pourrait enfin retrouver son identité et toute la vérité serait dévoilée. Enfin, pas tout à fait, tout de même. Certaines choses devraient demeurer secrètes, à jamais, comme le fait que Reid et elle avaient connu une grande intimité, et qu'elle l'aimait... Mais papa avait raison sur tous les points. Il n'y aurait que de cette manière que Georgia et elle, si faire se pouvait, recolleraient les morceaux de leurs vies brisées afin de prendre nouveau départ. Oui, si faire se pouvait...

Sasha se mordit la lèvre, le regard perdu dans le vague. Que ferait Georgia ? Elle était certaine que sa sœur, malgré toutes ses erreurs et ses fautes, n'abandonnerait pas son enfant. Mais comment pourrait-elle le garder?

Elle examina posément et longuement toutes les données du problème, en quête d'une solution où chacun

échapperait au malheur et au scandale. Mais plus elle réfléchissait et plus elle s'avisait que c'était impossible. Il allait falloir que l'un au moins des protagonistes de cette triste histoire souffre, que quelqu'un se sacrifie—et elle avait le terrible soupçon que ce quelqu'un, ce serait elle. N'avait-elle pas toujours protégé Georgia, toujours pris le blâme sur elle à chacune de ses bévues et autres escapades ? Elle la chérissait et sa nature loyale l'empêchait de se laver les mains du drame dans lequel Georgia se débattait. Elle aimait aussi Reid de toute son âme et ne pouvait le trahir, lui non plus, ni rien causer qui pût nuire à sa carrière ou à sa réputation. Un plan commença à se former clans son esprit et elle sut alors que c'était la seule solution.

Sasha s'était assoupie dans son fauteuil. Elle se réveilla quand Reid la souleva pour l'emporter vers le lit. Il s'assit au bord du matelas, la jeune femme toujours dans ses bras, la déposa sur ses genoux et picora son cou de bai sir. En respirant la douce odeur de sa peau toute chaude de sommeil.

— Vous êtes restée très silencieuse durant tout le dîner, Sasha, murmura-t-il, et je crois que je sais pourquoi. Tout cela n'a que trop duré, mais ne vous inquiétez pas... Il l'embrassa tendrement, goûtant la douceur veloutée de ses lèvres.

— J'ai demandé au capitaine Turnbull de nous ramener en Angleterre. Son bateau appareillera dimanche matin, le lendemain du bal. Dès que j'aurais pu me procurer une licence spéciale, nous nous marierons.

Il glissa la main dans l'échancrure de sa chemise de nuit, empauma un sein. Elle eut un frémissement et il la regarda, plein de désir et de passion.

— Je ne peux plus attendre, Sasha, dit-il, d'une voix rauque et persuasive, en la caressant. Je veux te faire l'amour, là, tout de suite. Quelle différence cela fera-t-il ? Nous serons bientôt mariés.

Elle reconnaissait l'odeur du brandy dans son haleine. Il avait dû boire quelques verres en compagnie du capitaine... Elle regarda sa tête presque blonde penchée sur elle, sentit ses lèvres capturer un mamelon à travers le tissu diaphane de sa chemise de nuit et réprima un gémissement de plaisir, se sentant fondre au bas de son ventre. Elle aurait dû résister, lui dire de retourner dans sa propre chambre, mais la donne avait changé : elle craignait bien que cette nuit-là fût la dernière qu'ils pussent passer ensemble. Demain, il faudrait céder la place — rendre à Georgia l'homme dont elle était légalement l'épouse.

Les doigts de Sasha montèrent sur la nuque de Reid, si douce, mais tannée par le soleil lors de ses récents exercices militaires avec des officiers russes. Elle ferma les yeux, humant son odeur virile, où se mêlaient le savon et le brandy.

— Sasha?

Il sentait bien que quelque chose n'allait pas. Elle était trop silencieuse, trop pensive. Il caressa sa joue puis passa son doigt sur sa lèvre, les sourcils froncés en signe d'inquiétude.

— Je vais regagner ma chambre, si c'est ce que vous voulez...

Pour toute réponse, Sasha le regarda longuement ; puis elle noua ses bras autour de ses larges épaules et se pressa contre lui, l'attirant vers le lit.

Il rit et l'embrassa dans le cou, ravi de sa réaction. Sasha garda le silence et lui aussi, tandis qu'elle l'aidait rapidement à se débarrasser de ses vêtements. Elle fit passer sa chemise de nuit par-dessus sa tête, se montrant entièrement nue. Et tous deux, nus, roulèrent au milieu du lit, les mains de Reid explorant à loisir le corps de Sasha tandis qu'il l'embrassait doucement, tendrement ; la force et le poids de son corps reposant à demi sur le sien comblaient la jeune femme et l'étourdissaient. Elle se sentait brûlante et fluide sous son toucher, et il la goûta et la savoura jusqu'à ce que leur désir mutuel devînt si impérieux qu'ils ne purent plus le contenir. Alors, elle écarta les cuisses pour lui. Reid la regarda intensément. Le sentant, elle rouvrit ses paupières, elle aussi. Sans parler autrement qu'avec son corps et ses yeux, elle lui demanda ce qu'elle désirait et il le lui donna.

C'était la sensation la plus exquise et la plus bouleversante qu'elle eût connue et elle s'y abandonna totalement. Elle aurait voulu que cela ne cessât jamais, que toujours elle pût sentir en elle sa force, sa chaleur et sa passion. A grands coups de reins, il l'emmenait sur une vague d'abord lente et langoureuse puis de plus en plus déchaînée à mesure qu'ils se rapprochaient de sa

crête jusqu'à ce que finalement la vague éclate et les emporte tous deux, haletants et défaits ; criant simultanément leur jouissance, ils atteignirent le plaisir ultime, leur désir sauvage et primitif s'embrasant en une incroyable décharge d'énergie.

Luisant de sueur et haletant toujours, Reid soulagea de son poids le tendre corps de Sasha et l'attira tout contre lui. Il caressa ses cheveux, le torse pressé contre son dos, son bras passé entre ses seins fermes, là où il pouvait sentir son cœur, qui avait battu si vite, commencer à s'apaiser un peu, comme son souffle. Il l'embrassa très doucement pour lui faire ouvrir les yeux et le regarder. Lui, il admirait émerveillé ce corps splendide qui lui avait donné tant de plaisir. Il savait qu'elle en avait éprouvé, elle aussi, mais pour elle c'était la première fois et il espérait ne pas lui avoir fait trop mal.

— Sasha, murmura-t-il, tu es bien ?

Il se raidit en sentant des larmes mouiller sa main.

— Oh, Sasha, je suis désolé de t'avoir fait mal. J'ai essayé pourtant...

Elle secoua la tête, ouvrit les yeux et leva sa main vers le visage de son amant, dont elle caressa la joue.

— Tu ne m'as pas fait mal, Reid, au contraire. Merci du fond du cœur. C'était l'expérience la plus extraordinaire et la plus merveilleuse de ma vie et je la chérirai jusqu'à mon dernier jour.

— Pourquoi pleures-tu, alors ?

Elle ouvrit la bouche pour tout lui dire de l'arrivée de Georgia, de sa recherche d'une solution, mais n'y parvint

pas. Elle n'avait que cette nuit peut-être, rien que cette nuit, et ne voulait pas la gâcher. Elle lui parlerait au matin.

Elle finit par s'endormir, lovée contre Reid, le bras de son amant lui enserrant la taille.

A l'aube, elle l'éveilla de ses baisers et ils refirent l'amour. Cette fois, son corps connaissait le plaisir qu'elle pouvait en attendre et, peu de temps après avoir commencé, Sasha chevauchait glorieusement Reid, ses longs cheveux bruns dansant autour de son corps nu tandis que, sous le regard ébloui de son partenaire, elle se cambrait et tanguait, nimbée par la lumière dorée du matin. Les dents serrées. Reid luttait contre son propre plaisir, essayant de le retarder le plus longtemps possible. Les mains agrippées à ses hanches, il la guidait ; et c'est dans un même cri qu'ils atteignirent le paroxysme de leur jouissance.

— C'était bon, murmura-t-il, surpris par l'ardeur de sa compagne. Je n'aurais jamais cru que cela aurait pu l'être ce point.

Sasha lui répondit par un doux sourire, plein d'amour. Reid se redressa sur un coude et la regarda.

— Pourtant, quelque chose ne va pas, je peux le sentir. Il y a quelque chose que tu ne veux pas me dire, Sasha.

Sasha déglutit. Le moment était venu de lui parler de Georgia. Mais comment trouver les mots qui allaient tuer tant de bonheur ? Et un bonheur tellement bref ! Elle baissa les yeux, évitant son regard.

— Ne fais pas cela. Ne te ferme pas à moi, jamais. Tu peux me faire confiance, Sasha, et tu le sais. Qu'y a-t-il? Il prit son menton entre ses doigts, lui relevant la tête, mais elle gardait toujours le silence. Cela finit par le mettre en colère. Il rejeta les couvertures et fit quelques pas dans la chambre.

— Très bien ! Vous pouvez vraiment vous montrer aussi têtue que Georgia, parfois ! Je vais prendre un bain.

Sasha se dressa à demi et tendit la main pour le retenir ; ses lèvres s'entrouvrirent pour le rappeler. Las, une force invisible semblait la condamner au silence, jusqu'au moment où il leur faudrait se séparer pour de bon. Les larmes aux yeux, elle regarda son amour s'éloigner d'elle. Jamais il ne lui reviendrait...

Du dos de sa main, elle étouffa ses sanglots, puis, enfouissant son visage dans l'oreiller, elle rabattit le drap et les couvertures sur sa tête et se mit enfin à pleurer tout son soûl.

Sasha ne descendit pas pour le petit déjeuner: elle ne quitta son lit que lorsque Reid fut parti pour l'ambassade. Alors, elle resta longtemps étendue dans l'eau chaude, son corps courbatu lui rappelant plutôt agréablement les jeux qu'elle avait partagés avec son compagnon. Elle se sentait paresseuse et languide ; elle aurait pu passer toute la journée ainsi, dans sa baignoire, à l'abri des tragédies qui se tramaient. Mais il lui fallut bien sortir de l'eau et se sécher. Elle se regarda dans le miroir, notant les traces roses que Reid avait laissées sur sa chair tendre et qui déjà s'effaçaient. Bientôt il ne

resterait rien de ces témoignages du plaisir incommensurable qu'il lui avait donné.

Elle soupira, alla s'habiller et se rendit dans la salle à manger — pour tout dire, elle mourait de faim. Elle but avidement son thé, dévora ses toasts et sonna Harry ne voulant pas attendre pour aller voir Georgia et lui annoncer le plan qui allait lui permettre de recouvrer son honneur et rendre leur vie plus décente et plus digne.

Lorsqu'elle arriva chez Irena, celle-ci était en négligé de satin lilas — une tenue remarquablement sage, pour elle. Sasha répondit à ses questions sans se troubler : cette femme ne l'intimidait plus et n'était pas davantage une menace, puisqu'elle savait désormais que l'intérêt que lui portait Reid n'était autre que professionnel. Elle s'assit à son invitation et accepta une tasse de thé.

— Ma chérie, lui dit sa cousine, ta sœur dort toujours, je viens d'aller la voir.

Elle sourit, de l'air d'un chat qui s'apprête à manger une souris.

— Qu'est-ce que tu vas bien pouvoir faire d'elle? Sasha lui sourit à son tour, préférant s'en faire une alliée qu'une ennemie.

— Très bonne question... Que me suggérez-vous ? Irena haussa les épaules avec une perplexité très étudiée.

— Je n'en sais rien. Qu'en dit ton...

Elle s'interrompit, le temps de couper une tranche de melon.

— ... Qu'en dit le major Bowen?

— Je ne lui en ai pas encore parlé.

Les sourcils de la comtesse s'arrondirent de surprise.

— Pourquoi cela ?

— Je n'en ai pas trouvé l'occasion.

— Peut-être n'as-tu pas envie de céder la place ?

— Peut-être pas.

Elles se sourirent encore, puis Irena partit de son fameux rire de gorge.

— Peut-être vaudrait-il mieux alors que Georgia reste ici, hors de vue, jusqu'à son retour en Angleterre. Personne n'a besoin de savoir qu'elle est là.

— Peut-être avez-vous raison.

La jeune femme retint son souffle. Elle venait de se placer d'elle-même entre les griffes d'Irena... Quel prix devrait-elle payer en échange de son aide et aussi de son silence ? Mais pour que son plan fonctionne, nul ne devait être au courant de la présence de Georgia à Saint-Pétersbourg, ni la voir, jusqu'à leur retour à Londres. Sasha se leva de son fauteuil.

— Si vous voulez bien, je voudrais aller voir ma sœur.

Comme Irena se levait à son tour, elle l'arrêta d'un geste.

— Je vous remercie, je trouverai mon chemin. Elle nuança son attitude d'un aimable sourire.

— J'ai besoin de lui parler seule à seule. Elle ne m'a pas tout dit encore de ce qu'elle a fait ces deux derniers mois.

— Bien sûr !

Sasha quitta la pièce, longea le corridor et prit l'escalier. Elle avait suivi ce chemin la veille, en accompagnant Georgia chez leur cousine... Mais était-ce vraiment hier ?

Il s'était passé tant de choses en si peu de temps qu'elle avait peine à le croire.

Elle tapa discrètement à la porte. Comme personne ne répondait, elle ouvrit et jeta un coup d'œil.

Les rideaux étaient toujours tirés et dans la pénombre elle distingua vaguement la silhouette de sa sœur sous les draps. Faisait-elle bien de la réveiller ? Mais on était déjà au milieu de la matinée et Georgia ne pouvait participer à son plan qu'en connaissance de cause et, en particulier, en acceptant l'idée de ne pas se montrer. Sasha appela une servante qui passait dans le couloir et lui demanda de monter du thé et des toasts. La domestique esquissa une révérence, grandement impressionnée par le russe parfait que parlait cette dame anglaise.

Alors, Sasha pénétra dans la chambre et tira les rideaux. Le soleil inonda la pièce ; Georgia ne se réveilla pas pour autant. Sasha dut venir près du lit et secouer doucement son épaule, en l'appelant à voix haute. Georgia se retourna avec un grognement, mais devant l'insistance de sa sœur elle se mit sur le dos et ouvrit les yeux, ses cheveux blonds répandus sur son oreiller, le visage réprobateur.

— Bon sang, c'est donc déjà le matin ?

— On se rapproche même à grands pas de l'après-midi !

On frappa et Sasha alla prendre le plateau de petit déjeuner des mains de la servante. Elle le déposa sur un secrétaire ouvragé et referma soigneusement la porte. Puis elle remplit la tasse de Georgia, qui se redressa sur

ses oreillers, s'assit, se passa la main dans les cheveux et bâilla.

— C'est ravissant, ici, dit-elle enfin. J'aime beaucoup la cousine Irena. Elle est si belle !

— En effet.

Sasha lui tendit son thé, déposa le plateau auprès d'elle puis, s'asseyant au pied du lit, regarda pensivement Georgia.

— Comment te sens-tu ?

— Ça va.

Elle but une longue gorgée de thé, puis grimaça et se tourna vers le plateau pour y prendre du sucre.

— Et cette maison, est-ce qu'elle n'est pas superbe ? Je n'avais jamais vu un tel palais. Je crois que je vais beaucoup aimer séjourner ici.

Sasha haussa les épaules.

— C'est un tout petit palais, un hôtel particulier plutôt, Il y en a partout à Saint-Pétersbourg, et de bien plus grands que celui-ci.

Georgia coupa en deux un petit pain et le couvrit de beurre et de confiture. Sasha ne lui avait jamais vu un tel appétit.

— Georgia..., commença-t-elle, ne sachant trop comment tourner sa question, quand as-tu... Enfin, actuellement, à combien de mois en es-tu ? Je sais que tu n'aimes guère compter, mais...

Georgia haussa les épaules à son tour.

— J'ai manqué mes règles au moins une fois.

Elle épousseta quelques miettes qui étaient tombées sur sa chemise de nuit.

— A quelle heure crois-tu que Reid va venir me voir ? demanda-t-elle soudain. Et comment a-t-il réagi, quand tu lui as appris que j'étais ici?

Sasha avala sa salive et la regarda fixement un instant.

— Vois-tu. lui dit-elle, ce n'est pas aussi simple que cela. Tu ne peux pas débarquer ainsi dans la vie de Reid et devenir tout à coup sa femme.

— Ah bon?

Georgia semblait abasourdie.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que c'est moi qui le suis, du moins c'est ce que tout le monde croit à Saint-Pétersbourg.

Georgia hocha la tête.

— Je comprends. Elle regarda sa sœur avec, paradoxalement, une absolue confiance dans ses yeux.

— Qu'allons-nous faire, alors ?

I Sasha soupira. Le plus dur venait : il lui fallait mentir.

— Eh bien, si tu dois redevenir sa femme, cela devra se passer à Londres. Reid et moi avons prévu de retourner en Angleterre dimanche prochain, après le grand bal.

— Mais pourquoi ?

— Pour... pour voir son oncle Percy, qui n'est pas bien.

— Ah...

— Je demanderai pour toi au capitaine Turnbull la cabine à côté de la nôtre. Pendant que nous serons en mer, je dirai tout à Reid et nous échangerons nos places.

A l'arrivée du bateau, tu débarqueras en tant que Mme Bowen et tout le monde n'y verra que du feu.

— A moins que nous ne tombions sur quelqu'un de Saint-Pétersbourg, qui pourrait s'en étonner.

— C'est un risque à courir et. à condition que tu restes cachée jusqu'à ce que nous soyons en mer...

— Quoi, tu veux que je reste ici toute une semaine ? s'indigna Georgia. Mais je voulais visiter la ville !

— Non seulement tu vas rester dans cette maison, mais dans cette chambre. Personne ne doit te voir.

— Oh non. Sasha !

— si

— Je pourrais porter un voile...

Sasha se pencha et saisit les poignets de la jeune fille.

— Veux-tu sortir de l'affreuse situation où tu t'es fourrée toi-même, oui ou non ? Ecoute-moi bien. Georgia, je n'ai pas plus que toi envie de faire cela, mais c'est la seule solution. Papa m'a écrit de rentrer tout de suite et que le mariage serait annulé. Si je n'obéis pas, je ne serais pas surprise de le voir débarquer ici. Que ferons-nous alors ? Tu n'as qu'à obéir sans discuter. Pour une fois ne sois donc pas si égoïste et pense à ton enfant. C'est bien compris ?

Georgia acquiesça en silence.

— Mais tu viendras me voir, n'est-ce pas ? demanda-t-elle d'une voix inquiète. Tu ne vas pas me laisser seule ?

Sasha revint à son chevet et la prit dans ses bras.

— Mais bien sûr, ma chérie, je viendrai aussi souvent que possible. Et puis ce n'est que pour une semaine...

Ayant enfin obtenu la promesse que sa sœur garderait la chambre, Sasha se prépara à partir.

Elle promit de revenir très vite et d'apporter à Georgia tout ce qu'elle pourrait désirer.

— Mais souviens-toi, lui dit-elle sur le seuil de la chambre, tu ne bouges pas d'ici.

Georgia opina d'un air accablé et Sasha referma la porte. Comme elle tournait un coin de corridor vers l'escalier, elle aperçut un éclair lilas qui se faufilait entre les doubles-portes menant aux appartements privés d'Irena. Jugeant important d'insister auprès de sa cousine pour que Georgia ne quitte sa chambre sous aucun prétexte et ne voie personne, elle la suivit. Elle ouvrit la porte, et le parfum capiteux d'Irena chatouilla ses narines ; mais le son de voix étouffées la fit s'arrêter net, sur le seuil. Dans la pièce richement meublée, Irena était alanguie sur un sofa et un homme, à côté d'elle, lui caressait le cou du dos de sa main. La comtesse avait sur le visage un air vague et comme absent que Sasha ne lui avait encore jamais vu. Apercevant la jeune femme, elle repoussa l'homme et, instinctivement, celui-ci lança un regard derrière son épaule avant de se retourner vivement pour ne plus montrer à Sasha que son dos. Elle le trouva particulièrement étrange. Il avait un air rude, presque rustique avec ses épais cheveux bruns bien trop longs pour la mode du temps et ses vêtements assez grossiers de lin brun et noir. Son visage à la peau tannée n'avait rien de repoussant ; on eût dit un paysan, un ouvrier ou un travailleur du rail. Mais déjà Irena prenait Sasha par

le coude et l'entraînait hors de la pièce. Dans le corridor, une fois la porte refermée, elle lui murmura :

— Tu n'aurais pas dû entrer, mon petit...

— Qui est cet homme ? demanda Sasha avec curiosité.

— Un ami.

Sans en dire plus, Irena poussa Sasha vers l'escalier.

— Ta sœur a bien dormi ? Elle est bien installée dans sa chambre ?

— Oui, je vous remercie. A ce propos... Je dois vous demander de veiller à ce qu'elle n'en bouge pas, plaida la jeune femme avec franchise. Dans une semaine nous la ramènerons en Angleterre, mais en attendant il est très important que personne ne la voie.

Irena eut un lent sourire.

— Bien sûr, je vais donner des ordres.

Puis elle se pencha vers sa cousine d'un air de conspiratrice pour lui dire à l'oreille :

— Je garderai ton secret, mais en échange il faut me promettre de ne pas trahir le mien.

Sasha la regarda un instant sans comprendre puis elle tourna la tête vers les appartements de la comtesse.

— Vous voulez dire... Cet homme ?

— Oui.

— Irena, je vous assure que je ne m'intéresse pas... aux messieurs que vous pouvez recevoir ici et que je ne propage aucun ragot à votre sujet.

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, mais promets-moi de n'en parler à personne.

Sasha hocha la tête.

— Bien sûr. Je vous le promets.

Irena l'embrassa sur la joue et elles se dirent au revoir.

Sasha s'interrogeait toujours en descendant l'escalier. Qui était cet homme ? Il lui paraissait vaguement familier et pourtant elle ne se souvenait pas l'avoir déjà rencontré... Enfin, qu'importait ? Harry l'aida à enfiler son pardessus et ils prirent le chemin du retour.

Sasha marchait sans parler, le front creusé d'une profonde ride de réflexion. Les rues étaient venteuses et déjà de lourds nuages s'amoncelaient dans le ciel. La pluie allait sûrement tomber avant la nuit. Qu'est-ce qui faisait donc que cet homme étrange demeurait dans ses pensées ? Ses vêtements grossiers et fatigués, ou bien autre chose ? Il fallait pourtant bien qu'elle l'ait déjà vu quelque part, pour que son esprit en restât marqué à ce point ! Son aspect rugueux pouvait le désigner comme un domestique, mais Sasha était à peu près sûre qu'elle ne l'avait jamais vu exercer cette fonction dans la maison d'Irena, auparavant.

Le vent tourbillonnait, soulevant de la poussière et divers petits détritrus. Ce fut un bout de papier qui rafraîchit soudain la mémoire de Sasha. Elle le saisit au vol et reconnut l'un des tracts que la police avait fait imprimer pour diffuser largement le portrait-robot de l'anarchiste qui avait tenté d'assassiner le tsar Alexandre II. Le souffle coupé, elle regarda le visage et les épaules carrées de l'homme qu'elle venait d'apercevoir chez sa cousine. Alors elle se mit à courir, pour rentrer chez elle au plus

vite et prévenir Reid. Surpris, Harry se mit à trotter derrière elle.

— M'dame ! lui cria-t-il. Tout va bien ?

— Je ne sais pas, lui répondit-elle sans se retourner, mais j'ai bien l'impression que non !

Lorsqu'ils atteignirent leur immeuble, tous deux à bout de souffle, Sasha se débarrassa à la diable de son chapeau et de son pardessus puis demanda au majordome, d'un ton qui frisait l'hystérie :

— Le major est-il là ?

— Oui Madame, lui répondit Good. Il est dans le salon, avec le capitaine Turnbull.

Sasha se mit à grimper les escaliers quatre à quatre ; mais, au milieu de la volée de marches, elle s'immobilisa. Elle ne pouvait pas dire à son mari ce qu'elle avait vu, pas devant le capitaine Turnbull. Et d'ailleurs, pouvait-elle seulement s'en ouvrir à Reid ? Celui-ci n'allait-il pas être obligé d'aller tout de suite en informer les autorités ? Ce serait nuire gravement à Irena. Malgré toutes ses fautes, la comtesse restait sa parente et aller raconter qu'elle hébergeait un révolutionnaire suspecté d'avoir fomenté un attentat risquait de conduire tout droit la malheureuse à l'échafaud. D'un autre côté, elle avait bel et bien promis le secret, mais cette promesse ne tenait pas si la vie d'autres personnes devait être mise en danger. Sasha se mordit la lèvre, indécise, et acheva de monter l'escalier sans se presser. Toute souriante, elle rejoignit Reid et le capitaine sans leur dire un mot d'Irena, de Georgia, ou de quiconque. Nul n'aurait pu se

douter de l'angoisse qu'elle ressentait, ni du combat qui se livrait en elle. Las, ce secret n'allait-il pas devenir trop lourd à porter?

12

Le soir du bal, lorsque leur voiture s'arrêta, Sasha ramassa la traîne de sa robe dans une main et mit son bras au creux de celui de Reid. Il lui sourit comme ils posaient les pieds sur le tapis rouge qui allait les conduire dans le palais d'Hiver.

— Tu es... absolument ravissante, lui dit-il à l'oreille, son souffle chaud contre sa peau délicate.

Elle lui sourit en réponse, heureuse que sa robe, qui avait coûté très cher, produisît l'effet attendu, mais son

attention fut tout de suite distraite par la splendeur de l'endroit. Un monumental escalier baroque à double volée de marches conduisait à un palier où six colonnes de marbre soutenaient un plafond à corniches ouvragées, orné de fresques représentant les dieux sur le mont Olympe. On ne pouvait guère prendre le temps d'admirer le décor, cependant, car une file ininterrompue d'invités se pressait là, attendant de pouvoir entrer dans la salle de bal, à l'étage supérieur. Ils suivirent donc docilement lord et lady Cronin et continuèrent leur ascension. Une véritable marée humaine emplissait déjà le lieu des réjouissances ; il y avait là, pour le moins, plusieurs milliers d'invités. Les hommes étaient tous élégants dans leur frac à queue-de-pie ou leurs resplendissants uniformes et même celles, parmi les dames, qui étaient le moins gâtées par la nature, paraissaient belles et désirables, dans leurs robes somptueuses ; partout, rubis, saphirs, émeraudes et diamants scintillaient de tous leurs feux. Dans cet arc-en-ciel de teintes pastel, Sasha était l'une des rares à arborer une toilette brillamment colorée, si bien que lady Cronin, qui portait pour sa part une robe de satin crème, lui décocha un regard nettement désapprobateur. Mais Sasha s'en moquait et garda le menton haut, puisque Reid lui avait dit qu'il la trouvait belle ainsi. Un laquais en livrée leur présenta des flûtes de Champagne et Sasha plongea ses lèvres dans la sienne avec discrétion, consciente d'être toujours observée par lady Cronin. Un peu à l'écart de la piste de danse, une table de bronze et

de malachite portait un arrangement de hors-d'œuvre où abondaient le caviar et le saumon fumé. Ce n'était là que des amuse-gueules, le véritable et somptueux buffet devant être servi aux alentours de minuit. Les invités bavardaient donc par petits groupes et buvaient du Champagne en attendant l'arrivée du tsar et de la tsarine.

Leurs majestés impériales firent leur entrée à l'extrémité de la salle de bal, mais, de là où elle se trouvait, Sasha ne put voir grand-chose. Peu après, l'orchestre attaqua la première danse et le capitaine Turnbull s'inclina devant elle pour l'inviter. Elle accepta avec un gracieux sourire et le suivit, tandis que Reid s'inclinait devant lady Cronin. S'ils prirent place parmi de nombreux danseurs, Sasha n'avait d'yeux que pour son mari, attendant le moment où, ses devoirs hiérarchiques dûment remplis, il pourrait enfin danser avec elle. Elle le trouvait encore plus beau qu'à son habitude, non seulement à cause de l'uniforme de grande tenue qui avantageait ses larges épaules, ses hanches étroites et sa blondeur de dieu grec, mais parce qu'elle l'aimait, tout simplement; et tandis qu'ils dansaient, lui avec l'épouse de l'ambassadeur et elle avec le capitaine Turnbull, leurs yeux se cherchaient parmi la foule — et, lorsqu'ils se trouvaient, elle ne cillait pas et ne détournait pas son regard.

Dieu merci, tout semblait s'arranger entre eux. Loin de se détourner d'elle, comme elle l'avait craint, Reid lui avait fait l'amour toutes les nuits de la semaine passée, et aussi tous les matins. Sasha brûlait d'être dans ses bras,

même pour une simple valse, sachant combien ils s'accorderaient parfaitement ensemble.

Ce moment vint enfin. Reid mit sa main droite sur sa taille et prit fermement ses doigts gantés dans la gauche, puis ils tourbillonnèrent, au rythme sensuel et grisant de la valse. Ils ne parlaient pas et pourtant il n'y avait pas de silence, entre eux. Les yeux de Reid s'adressaient aux lèvres de Sasha, à ses joues, à ses oreilles, à son cou et au doux sillon de ses seins dans le décolleté de sa robe rubis. Elle lui répondait de même, son regard s'attardant sur la bouche sensuelle de son compagnon, se souvenant comment ces lèvres-là l'avaient embrassée, comment sa langue avait goûté les recoins les plus secrets et les plus sensibles de son corps. Elle souriait, enveloppée dans la chaleur du sien, quand il se pencha à son oreille et murmura :

— Dis-le-moi.

— Quoi donc ?

— Le secret que tu me caches. Elle se raidit et frissonna un peu.

— Comment sais-tu que j'ai un secret ?

Sa voix n'était plus qu'un souffle à l'oreille de Reid.

— Je le lis dans tes yeux. Je te connais, Sasha, intimement, et je sais que tu me caches quelque chose. Dis-moi ce que c'est.

Elle soupira et se détendit contre lui. Lui mentirait-elle, alors qu'elle l'aimait tant ?

— Je ne peux pas le dire.

— Pourquoi, est-ce que cela va me mettre en colère? Il souriait, inconscient du malheur qui allait pulvériser leur petit univers.

— Je ne sais pas, cela se pourrait bien.

— As-tu dépensé trop d'argent ? Cette robe a dû coûter une fortune.

— Non, cela n'a rien à voir avec l'argent.

— Dis-le-moi, alors.

Sa voix s'était faite plus pressante, et il avait serré la main de Sasha dans la sienne.

— Je te le dirai, c'est promis.

— Quand?

— Plus tard.

— Ce soir?

— Oui.

— Tu me promets de ne pas aller te coucher avant de m'avoir dit ton secret ?

— Je te le promets. -- Bien !

Il revint au plaisir de la danse et la soirée passa trop vite au goût de Sasha. Le bal fut enchanteur jusqu'à la fin et ce n'est qu'aux petites heures du matin qu'ils retournèrent chez eux. Mais ils ne dormirent pas, car leurs malles étaient laites et les attendaient dans l'entrée. Ils n'eurent que le temps de se changer avant qu'une voiture les conduise au quai où était amarré le Dorset.

On leur montra leur cabine ; c'était la même qu'à l'aller. Lorsque le steward referma la porte, Sasha se demanda si Georgia avait suivi ses instructions et si elle se trouvait bien en sécurité dans la cabine voisine de la leur. Comme

la marée montait, l'équipage s'activa et le navire glissa lentement vers le chenal. Sasha s'approcha du hublot pour voir une dernière fois les palais et les monuments de cette ville magique où elle avait connu les instants les plus extraordinaires de sa vie. Reviendraient-ils jamais ? Elle retira ses gants. Reid s'approcha, derrière elle, pour glisser son bras autour de sa taille et l'embrasser dans le cou.

— N'oublie pas ta promesse, lui dit-il, ses doigts jouant avec les premiers boutons de sa robe. Mais d'abord, c'est l'aube, n'as-tu rien oublié ?

Sasha rougit. Elle aimait, en effet, faire l'amour avec lui quand le soleil pointait à l'horizon; mais, au lieu de l'encourager à déboutonner sa robe, elle s'écarta et fit quelques pas vers la porte. Il la dévisagea, l'air sérieux et même sévère, les bras croisés sur la poitrine.

— Cela suffit, Sasha. Je veux savoir ce qui se passe. Inutile de prétendre qu'il n'y a rien, je sais que c'est faux. A sa grande surprise, elle répondit simplement, d'une voix presque soumise :

— Très bien, attends là un instant.

Elle ouvrit la porte et sortit dans la cour, le laissant hébété. Qu'était-ce donc que cette histoire ? Un genre de surprise ou quelque chose de plus ennuyeux ? Il entendit une porte s'ouvrir un peu plus loin et des voix s'élever. Des voix de femmes. Puis il y eut un bruit de pas et Sasha lui dit doucement, en réapparaissant à la porte :

— Ferme les yeux, Reid, et promets-moi que, quoi qu'il arrive, tu ne crieras pas.

— Oh, très bien ! Mais il était inutile de faire toute cette comédie. Tu sais bien que je mange dans ta main et que, même si je le voulais, je ne pourrais...

— Maintenant tu peux ouvrir les yeux.

Sasha avait fait entrer Georgia. A présent elle attendait l'éruption de fureur de Reid, pleine d'appréhension, les yeux à demi clos.

Mais il n'y eut aucun cri. Reid resta là, bouche bée, à regarder Georgia comme si elle était un fantôme.

— Bonjour, major Bowen, lui dit-elle en souriant.

— Euh... bonjour, Georgia. mais...

Son regard la quitta un instant pour aller se poser sur Sasha, qui se tenait juste derrière sa sœur.

— Mais... que diable faites-vous ici ?

— C'est une longue histoire et je me sens très fatiguée, répondit Georgia. Cela ne vous ennuie pas si je m'assois ?

Elle fit quelques pas vers le fauteuil, qui se trouvait juste sous le hublot.

— Euh. non. bien sûr !

Il s'effaça pour la laisser passer, puis regarda de nouveau Sasha et nota qu'elle n'avait pas quitté son pardessus de voyage, comme si elle allait partir.

— Sasha, que se passe-t-il ?

La jeune femme avala avec peine la boule douloureuse qui encombrait sa gorge. N'importe qui, à voir Georgia et Reid si près l'un de l'autre dans cet espace confiné, les aurait cru mari et femme. C'est d'une voix mouillée de larmes qu'elle s'expliqua, Georgia complétant son exposé

de temps à autre. Reid écouta dans un complet silence le plan qui devait faire de Georgia Packard, pour de bon, sa femme légitime. Quand Sasha en eut terminé, il réagit d'une façon que ni l'une ni l'autre des deux sœurs n'aurait pu deviner.

— Jamais ! tonna-t-il. Bon Dieu ! Etes-vous folles, toutes les deux ? A quoi jouez-vous donc ? Et quelle espèce de monstre croyez-vous que je suis, pour vouloir me faire passer d'une sœur à l'autre—il claqua des doigts—juste comme ça ! Non, il n'en est pas question !

Et sur ces mots il sortit en claquant violemment la porte derrière lui.

Georgia se tourna vers sa sœur d'un air accusateur.

— Tu ne m'avais pas dit qu'il était amoureux de toi ! Sasha frémit, la regarda les yeux ronds et secoua la tête.

— Mais non, voyons, bien sûr que non ! Il ne m'a jamais rien dit de tel.

— Eh bien, là, il vient de le dire. Georgia considéra sa sœur avec curiosité.

— Tu... est-ce qu'il... est-ce que vous... Enfin, tu vois ce que je veux dire, est-ce que vous avez... ?

— Mais non, bien sûr que non !

Sasha s'empourpra, à la fois à cause de cette question et parce qu'elle était obligée d'y répondre par un mensonge. Puis elle se tourna et, dans un soupir, marcha vers la porte.

— Je crois qu'il vaut mieux que j'aille lui parler...

— Oui, je le crois aussi.

Comme sa sœur allait passer dans la coursive, Georgia la rappela :

— Avant que j'oublie...

Elle fourragea dans la poche de sa robe.

— ... Irena m'a dit de te donner ceci.

Sasha tendit sa main et prit l'enveloppe, de celles que la comtesse utilisait pour sa correspondance privé, en effet.

— Elle a beaucoup insisté pour que je ne la donne à personne d'autre qu'à toi.

Sasha ne répondit rien et sortit de la cabine. Elle s'arrêta un peu plus loin dans la coursive et déchira l'épais papier crème. Écrit à l'encre noire, de l'écriture d'Irena, elle lut ces simples mots, sans signature : « nous avons fui ».

La jeune femme lut et relut ces trois mots puis replia le billet et le glissa dans sa poche. Où Irena avait-elle bien pu aller? Mais Sasha avait d'autres préoccupations plus urgentes, pour le moment, et d'ailleurs elle commençait à comprendre que les gens comme la comtesse Irena Sletovskaya retombaient toujours sur leurs pieds. Elle courut donc le long de la coursive, vers l'échelle de bois et de cuivre qui menait au pont découvert. Sur l'arrière du navire, le soleil incendiait de ses feux la « Venise du Nord », que l'on devinait encore entre le ciel et l'eau. Une gentille brise lui piquait les joues et, tandis qu'elle se hâtait vers Reid sur les planches vernies du pont, son cœur battait à tout rompre, pour lui, pour eux deux.

Elle le trouva enfin. Les mains crispées sur le bastingage, il regardait fixement la crête écumeuse des vagues. Des mouettes passaient en criant au-dessus de lui, mais il ne

leur accordait aucune attention. Il ne leva pas les yeux, même quand elle se campa à côté de lui. Elle posa la main sur son bras.

— Reid? Silence.

— Reid, parle-moi !

Il se tourna enfin vers elle.

— Pour quoi faire?

Son expression était tourmentée et ses yeux bleus empreints de tristesse, quand ils plongèrent dans les siens.

— Que suis-je donc pour toi ? Une sorte d'étalon qui doit passer d'une jument à une autre ?

— Ne dis pas cela.

— C'est pourtant bien à cela que ressemble ce plan que ta sœur et toi avez mis au point dans ses moindres détails pour que nos vies soient réorganisées au profit exclusif de Georgia Packard !

Sans crier gare, il la saisit par les deux bras.

— Dis-moi, Sasha. Dis-moi ce que tu veux vraiment. Que ta sœur devienne ma femme, c'est cela?

Elle hésita, détournant son regard et il reprit alors, d'un ton triomphant :

— C'est bien ce que je pensais ; tu ne le veux pas plus que moi. C'est de la barbarie ! Et cela ne pourrait pas marcher, de toute façon.

— Reid, il le faut. Cette supercherie ne peut pas durer toujours. Papa a exigé que je rentre et que le mariage soit annulé. Je ne peux pas me faire passer pour Georgia pour le restant de ma vie !

— Non, bien sûr que non, mais nous pouvons repartir de zéro. Ton père a raison, il faut annuler le précédent mariage et en refaire un, cette fois avec la bonne personne.

— Mais c'est impossible, les gens le découvriront, tu passeras en cour martiale et tu seras chassé de l'armée !

— Sottises!

Mais sa voix avait légèrement fléchi. Il ne pouvait être tout à fait certain de ne pas risquer la disgrâce.

— S'il te plaît, écoute-moi, plaida Sasha. Cela a été merveilleux, mais maintenant c'est terminé. Nous devons revenir dans le monde réel.

Il chancela comme s'il venait de recevoir un coup.

— Ce n'est pas possible Sasha, tu ne peux pas penser cela ! Ce n'est pas Georgia que je veux, c'est toi !

— Mais non !

Elle lutta pour se débarrasser de son étreinte.

— Ce n'est que du désir, Reid, tu t'en remettras. Rappelle-toi, c'est Georgia que tu as choisie.

— Je ne te connaissais pas alors. Je... Je t'aime, Sasha.

Il l'avait dit et pourtant cela ne semblait pas suffire. Il lui semblait se noyer et s'accrocher à elle comme à une planche de salut alors qu'elle se débattait et le repoussait, les deux mains sur ses oreilles.

— Ne dis pas cela, bredouilla-t-elle, le cœur battant à tout rompre. Ce n'est pas de l'amour, tu m'oublieras...

— Non ! Jamais !

— Je t'en supplie, Reid, essaie de comprendre...

— Comprendre quoi ? Que je me suis trompé ? Que j'ai épousé celle qu'il ne fallait pas ? Je sais cela, mais nous pouvons encore tout arranger, nous pouvons...

— Non, nous ne pouvons pas ! cria-t-elle, folle de désespoir parce qu'il ne serait jamais à elle, folle de colère contre Georgia qui détruisait leur bonheur. Elle est enceinte !

Il se figea, interdit.

— Quoi ?

— Georgia attend un bébé.

Reid resta un moment à la regarder, hagard, puis ses épaules s'affaissèrent et il partit d'un rire amer, sans joie.

— De mieux en mieux ! Voilà qu'on attend de moi que je donne mon nom à l'enfant d'un autre homme et que j'épouse celle qui m'a quitté pour s'enfuir avec ce même homme !

Eccœuré, il regarda la mer.

— Je crois qu'il vaudrait mieux que je n'aie plus affaire à aucune d'entre vous !

Sasha garda le silence en regardant la pointe de ses bottines, honteuse de la façon dont elles s'étaient toutes deux, sa sœur et elle, jouées de lui.

— Je suis désolée.

La voix dure, il répondit :

— Tu peux l'être. Toi et ta maudite sœur pouvez être vraiment désolées et vous n'avez pas fini de l'être.

Il tourna les talons et Sasha courut derrière lui.

— Reid ! Que veux-tu dire ? Je t'en prie, ne fais rien d'inconsidéré !

Mais il ne l'écouta pas et ne se retourna pas même sur elle. Il alla trouver le capitaine Turnbull et demanda pour lui une troisième cabine, aussi loin que possible des sœurs Packard. Un steward surpris transporta ses bagages, sans oser poser aucune question.

Durant les cinq jours que dura le voyage, Reid fit de son mieux pour éviter Sasha comme Georgia. Quand il ne le pouvait pas, aux heures des repas par exemple, il se montrait avec elle d'une politesse glaciale, ne leur adressant la parole que contraint et forcé. Le reste du temps, il les ignorait.

Les deux sœurs avaient à présent chacune leur cabine ; Georgia avait proposé d'en partager une, mais Sasha avait refusé. Elle avait besoin d'être seule et ne souhaitait pas que quelqu'un la vît, chaque nuit, tremper de larmes son oreiller. Elle n'éprouvait que peu de compassion envers sa sœur, laquelle du reste s'en consolait fort bien, très occupée qu'elle était à flirter avec plusieurs charmants officiers du bord. Comment pouvait-elle sourire et même rire aussi gaiement, alors que tout tournait au désastre ? Sasha, elle, passait son temps à se languir au carré ou à se promener sur le pont en compagnie du capitaine Turnbull. Elle savait gré à celui-ci de prendre soin d'elle, avec sa gentillesse un peu bougonne — mais le marin était souvent désarmé devant l'intensité du désespoir de la jeune femme.

La nuit précédant leur arrivée aux docks de Tilbury, Sasha, qui ne trouvait pas le sommeil, regardait fixement le plafond riveté, au-dessus de sa couchette. Que le

destin était cruel ! Comment pouvait-elle protéger Georgia du scandale abominable qui menaçait de détruire leurs vies à tous? Comment pouvait-elle laisser partir Reid, avec tout le terrible ressentiment qu'il avait en lui ?

Il lui avait dit qu'il l'aimait...

Elle sourit à cette pensée, et se retourna sur sa couchette. Reid dormait, là-bas, derrière plusieurs de ces cloisons... Si seulement il pouvait lui pardonner et la laisser de nouveau dormir auprès de lui, bien au chaud, chérie et protégée entre ses bras...

Sasha ferma les yeux en soupirant et revêcut par la pensée ses tendres nuits d'amour avec Reid. Tout de suite, elle se mit à pleurer. Elle étouffa ses sanglots dans son poing serré. Ce n'était pas possible ! Plus jamais elle ne l'embrasserait, ne le tiendrait dans ses bras, ne sentirait son corps chaud contre le sien. Jamais plus, jamais plus...

Ce qu'elle et sa sœur avaient fait était impardonnable.

Bien que l'on fût en juillet, un feu brûlait dans la cheminée du salon. La maison de Rosenberry Street était étrangement silencieuse. Dans son fauteuil, le général lisait le Light Dragoons Journal, mais ses pensées s'en évadaient souvent. Face à lui, sur une chaise longue, Olga se réchauffait frileusement sous une couverture de tartan, en caressant un gros chat qui ronronnait comme une turbine. Lorsque tout était trop calme, comme aujourd'hui, le général regrettait d'avoir envoyé ses deux plus jeunes filles sur le continent, officiellement pour un

tour d'Europe « d'Art et d'Histoire », en réalité pour les protéger des abjectes éclaboussures du scandale. Un scandale qui menaçait mais qui, par bonheur, n'avait pas encore éclaté et resterait peut-être ignoré de tous, tant que Georgia n'aurait pas refait surface. Un scandale, enfin, qui menaçait surtout Sasha.

Sur le manteau de la cheminée, l'horloge égrenait doucement les secondes. Tic-tac... tic tac... tic-tac...

Du temps, voilà ce qu'il fallait pour que tout s'apaise, rien qu'un peu de temps. Sans ouvrir la bouche, le général dévida un chapelet de jurons, vouant tous les Félix Westfaling et tous les Reid Bowen de la terre au feu éternel.

Il se demanda si Sasha avait bien reçu sa lettre et, pour la millionième fois peut-être, où Georgia pouvait bien se cacher. Une entrevue assez glaciale avec lady Westfaling lui avait seulement appris qu'elle n'était plus en compagnie de Félix, lequel, apparemment, se préparait douillettement à l'ouverture de la chasse au coq de bruyère, dans ses terres d'Ecosse. Pourquoi diable n'avait-il donc aucune nouvelle de sa fille ? Comment avait-il pu réchauffer dans son sein un être assez pervers et immoral pour disparaître ainsi, laissant derrière elle une famille dévastée—et cela le jour même de son mariage ! A la réflexion, il ne pensait pas que le major Bowen pût être en cause ; c'était à l'évidence un gentleman. Mais il ne parvenait pas à comprendre pourquoi Georgia avait à ce point détesté l'idée même de l'épouser qu'elle avait fui avec le premier godelureau

venu. Il lui avait fallu lui-même quelques jours pour se relever du choc et comprendre que ce n'était pas elle qu'il avait menée à l'autel, pas elle non plus qui avait pris le bateau avec le major Bowen, mais Sasha. Le général poussa un lourd soupir.

Olga s'étira et murmura :

— Est-ce l'heure du thé ?

— Il est encore un peu tôt, ma chérie, mais je puis sonner pour le demander, si vous voulez.

Il se leva de son fauteuil et s'arrêta devant la fenêtre, en voyant un fiacre devant sa porte. Il fronça les sourcils. Il n'attendait personne. Olga, qui avait entendu l'attelage, se redressa sur sa chaise longue.

— Qui est-ce ?

— Je l'ignore. Attendez-vous quelqu'un ?

Olga secoua la tête et le général se tournait derechef vers la fenêtre lorsqu'il entendit son majordome ouvrir la porte d'entrée et, malgré son excellente éducation, pousser une exclamation de surprise. Alors des voix féminines s'élevèrent et le général ouvrit toute grande la porte du salon, pour voir ses deux filles aînées dans le couloir, au milieu d'un amoncellement de bagages.

Elles se figèrent aussitôt en le voyant et échangèrent un regard nerveux. Ce fut leur mère qui poussa un cri. Rejetant sa couverture, elle se rua vers elles avec une vélocité telle qu'on ne lui en avait pas connu depuis bien des années. Les bras ouverts, elle s'écria :

— Mes enfants ! Mes petites !

— Maman ! firent Georgia et Sasha en chœur, en se précipitant dans ses bras.

— Enfin, enfin, vous êtes de retour ! soupira Olga—et elle les entraîna toutes deux vers le salon.

Ce fut une très touchante réunion, pleine de larmes et aussi de joie. On eût dit que les deux sœurs rentraient de vacances ; aucune explication ne leur fut demandée jusqu'à ce que, tard dans la soirée, le général eut envoyé les domestiques se coucher et que la famille se fut réunie dans la chambre d'Olga, où nul ne pouvait les entendre. Le général s'assit dans un fauteuil, près de la fenêtre, et les deux sœurs s'étendirent sur le lit, tout contre leur mère. La frêle lady tenait leurs mains dans les siennes, Sasha reposant la joue sur son épaule, Georgia de l'autre côté, appuyée à la tête de lit. Le regard sévère du général allait de l'une à l'autre.

— Alors ? commença-t-il, on dirait que tout est oublié, mais je vous assure que ce n'est pas le cas et que je suis très en colère ! Très choqué aussi par votre inqualifiable comportement. Et ce n'est pas la peine de regarder votre mère ainsi ! Vous lui avez causé un grand tourment et un terrible chagrin. Je devrais vous fouetter toutes les deux avec la plus solide de mes cravaches !

Sasha et Georgia gardèrent les yeux baissés et se mordirent les lèvres, les joues en feu, tandis que leur père continuait à leur administrer sa vigoureuse mercuriale. Quand il en eut terminé, aucune des deux n'osa parler.

— Georgia ! rugit-il alors, faisant sursauter l'intéressée. Je ne doute pas un instant que tu sois l'instigatrice de tout ceci, comme d'habitude, et que tu aies laissé la pauvre Sasha réparer tes erreurs — comme toujours également !

— Oh, papa, minauda la cadette, ne soyez pas méchant...

— Veux-tu me dire alors, je te prie, où tu étais passée pendant ces deux fichus mois ?

— Eh bien...

Elle consulta sa sœur du regard et Sasha lui adressa un sombre avertissement muet.

— Je... je ne peux pas le dire.

— Essaie tout de même.

— Eh bien...

— Nous savons que tu n'étais pas avec le major Bowen. D'où viens-tu, là, tout de suite ?

— De Saint-Pétersbourg !

Georgia avait répondu promptement, heureuse de pouvoir dire une vérité sans trop se compromettre.

— Seule ?

— Non, bien sûr que non. J'étais avec Sasha et le major Bowen.

— Tiens donc !

Le général, qui avait peine à le croire, se tourna vers sa fille aînée.

— C'est vrai, papa, nous avons pris le bateau à Saint-Pétersbourg, tous les trois.

Les deux sœurs échangèrent un regard à la fois inquiet et complice. Elles avaient mis au point un mensonge crédible, si Reid acceptait d'y tenir sa part.

— Papa, expliqua Sasha en se jetant à l'eau, Georgia était si nerveuse de devoir se marier qu'elle m'a suppliée de venir avec elle. Vous voyez, ce n'est pas elle qui s'est enfuie de la maison, c'est moi. Je l'ai accompagnée à Saint-Pétersbourg.

Elle détourna les yeux, espérant que son père avalerait sans broncher cette couleuvre. Georgia reprit la balle au bond.

— Une fois en Russie, le major Bowen et moi avons compris que nous n'étions pas faits l'un pour l'autre et... nous n'avons jamais... enfin...

— Le mariage n'a pas été consommé, acheva Sasha.

— Tu ne m'as pas du tout dit cela dans ta lettre, Sasha, s'étonna le général. Et toi, Georgia, pourquoi ne pas m'avoir écrit pour me l'annoncer ?

Les deux sœurs gardèrent le silence.

— Où est le major Bowen ?

— Chez son oncle Percy.

— ... qui n'est pas bien du tout, ajouta Sasha. Mais il a dit qu'il viendrait vous voir demain, pour discuter d'une... annulation.

— Qui ? L'oncle Percy ?

— Non, le major Bowen, firent les deux sœurs à l'unisson.

Le général eut un grognement inarticulé, mais fort réprobateur, car il avait le sentiment très net que ses

filles étaient en train de le mener en bateau. Toutefois, il était si soulagé de les retrouver, apparemment saines et sauvées et encore préservées du scandale, qu'il avait quelque répugnance à pousser ses investigations plus loin.

D'ailleurs, Olga intervint :

— Je vous en prie, Conrad, je suis très fatiguée, et puis le principal n'est-il pas qu'elles soient rentrées à la maison ? Ne pouvons-nous parler de tout cela demain matin ?

— Bien sûr, ma chérie. Il se leva.

— Vous pouvez aller dans vos chambres. Georgia et Sasha embrassèrent leur mère et lui souhaitèrent bonne nuit.

— Et vous feriez mieux d'être encore là demain matin ! leur dit encore leur père comme elles passaient la porte.

A 11 heures, le jour suivant, première heure décente pour rendre une visite, Lodge, le majordome, alla ouvrir la porte, dont un quidam manœuvrait vigoureusement le battoir de cuivre. Sasha descendait l'escalier quand le major Bowen fut admis dans le vestibule. Il leva les yeux vers elle. Leurs regards se croisèrent. Sasha sentit une douloureuse brûlure au creux de sa poitrine. Il lui avait tellement manqué et pourtant il n'y avait pas vingt-quatre heures qu'elle l'avait quitté ! Las, il ne lui adressa pas la parole, se contentant de suivre Lodge au long du corridor, vers le bureau du général. Celui-ci était à sa table de travail et leva des yeux légèrement cernés lorsque le majordome annonça son visiteur.

— Merci, Lodge. Il se leva.

— Faites entrer et qu'on ne nous dérange pas.

— Bien, Monsieur.

Reid était en uniforme car, après sa visite, il devait se rendre à Whitehall pour faire son rapport à ses supérieurs.

Pendant un long moment, ils se jaugèrent tous deux du regard; puis, Reid retira son képi d'ordonnance et dit d'un ton formel :

— Mon général, j'ai l'honneur de venir respectueusement vous demander la main de mademoiselle votre fille.

Conrad ne montra aucun signe du grand choc qu'il venait de recevoir, cette déclaration n'étant pas du tout celle à laquelle il s'était attendu. Il se borna à répondre, d'un ton plutôt froid :

— Tiens donc ! Et de laquelle, cette fois, je vous prie?

Reid sourit.

— Mais... d'Alexandra, bien sûr !

Le général, lui, ne souriait pas. Un muscle jouait sur sa joue et ses yeux bleus étrécis lançaient des éclairs.

— Peut-être trouvez-vous qu'il y a là matière à rire?

— Mais... non, mon général... Bien sûr que non.

— La peste soit... !

Le général perdit tout à fait son calme et abattit son poing sur la table.

— Comment osez-vous ! Sortez ! Sortez de ma maison !

Quoique pris de court par la réaction de son interlocuteur, à laquelle il ne s'attendait pas, lui non plus, Reid tint bon et ne remua pas.

Le général marcha sur lui, cherchant une arme des yeux et regrettant de ne pas avoir sa bonne vieille cravache sous la main.

— J'ignore à quoi vous jouez, Bowen, mais dites-vous bien que cela ne va pas se passer comme ça !

— Mais, mon général, laissez-moi vous expliquer...

— Expliquer ? Expliquer quoi ? Que vous comptez faire le tour de mes filles jusqu'à ce que vous en ayez trouvé une qui soit à votre goût ? Et quand vous les aurez toutes déshonorées, vous tournerez-vous vers une autre malheureuse famille ? Saperlipopette, monsieur...

— Mais non, vous n'y êtes pas du tout, mon général !

— Ah non ?

— Je n'ai rien à faire de Georgia ; c'est Sasha que je veux, Sasha que j'aime !

— Vraiment ? Pourquoi ne pas l'avoir épousée, alors ?

— Eh bien, parce que je ne la connaissais pas à ce moment-là.

— Parce que maintenant vous la connaissez ?

— Oui, très bien.

— Jusqu'à quel point ? gronda Conrad, les dents serrées.

— Je... eh bien...

Reid hésitait. Une réponse franche pouvait-elle affecter Sasha ?

— Bowen, je ne sais pas si une trop longue exposition au soleil de l'Afghanistan vous a ramolli le cerveau, mais je vous assure que vous rêvez, si vous croyez pouvoir encore entretenir une quelconque forme de relation avec l'une ou l'autre de mes filles. Laissez-moi vous dire que

la société, vos supérieurs et moi-même verrions quelque objection à vous voir épouser Sasha, après que vous avez été très légalement marié à sa sœur. Je vais prendre tous les arrangements pour faire annuler votre mariage avec Georgia et je n'ai rien d'autre à vous dire. Maintenant, sortez !

Le général tourna le dos à Reid et se campa devant la fenêtre. Reid battit en retraite.

Sasha, qui écoutait, l'oreille collée à l'huisserie, se recula vivement, mais quand elle vit Reid sortir seul du bureau, perplexe et furieux, elle sortit du recoin où elle s'était cachée et vint lui prendre la main, un doigt sur les lèvres pour lui intimer le silence. Reid la regarda d'un air coupable, mais se laissa entraîner dans la bibliothèque. Sasha en referma la porte sur eux. Elle conduisit son compagnon près de la croisée, afin d'être sûre qu'on ne les entendrait pas du corridor.

— Reid, chuchota-t-elle en levant les yeux vers les siens, tu n'étais pas censé venir ici pour demander ma main, mais pour arranger une annulation !

Il regarda longuement le visage, les yeux, la bouche de Sasha, respirant avec délice son parfum. Dans l'exaltation soudaine de ces sens, il referma ses bras autour d'elle et la serra contre lui en murmurant dans ses cheveux :

— Tu m'as tellement manqué toute cette semaine, Sasha. Je t'en supplie, dis que tu vas m'épouser.

Pressée contre la poitrine de l'officier, Sasha était au désespoir. Ces mots, elle avait rêvé de les entendre, ils

disaient le seul bonheur qu'elle pouvait connaître ici-bas. Mais elle savait que leur union était impossible.

— Comment le pourrais-je ? répliqua-t-elle, navrée. Je ne peux pas rentrer à Saint-Pétersbourg sans être ta femme, si ton mariage avec Georgia est annulé, ni me faire passer pour elle plus longtemps. Toi, tu ne peux pas m'épouser alors que tout le monde te croit marié avec elle.

Reid eut un soupir rageur, sans cesser de lui caresser le dos.

— Tu dois retourner en Russie, reprit Sasha.

— Pas sans toi. Il n'en est pas question.

— Tu passeras en cour martiale si tu ne le fais pas !

— Je démissionnerai.

— A cause de moi ? Je ne veux pas être responsable d'une chose pareille. Tu aimes tant ton métier !

— Je t'aime davantage encore.

Elle le regarda, éperdue, et il se pencha pour l'embrasser. Elle ferma les yeux et se laissa prendre à la magie de ses lèvres sur les siennes. Las, le tic-tac de l'horloge rappela à Reid qu'il devait aller faire son rapport à ses supérieurs et il se redressa, contemplant Sasha comme s'il ne devait jamais la revoir. Son esprit battait la campagne, en quête d'une solution, et soudain il murmura, en passant doucement la main sur sa joue :

— Il y a un moyen.

— Lequel ?

— Laisser éclater le scandale.

— Au nom du ciel, que veux-tu dire ?

— Tu rentres en Russie avec moi et nous racontons tout à l'ambassadeur.

Sasha tressaillit.

— Non, Reid, ce n'est pas possible, nous ne pouvons pas faire cela !

— Pourquoi pas ?

— Tu seras déshonoré, chassé de l'armée !

— Eh bien, nous rentrerons en Angleterre et nous vivrons comme mari et femme. J'ai une propriété dans le Dorset, nous pourrions y mener une vie très agréable.

Sa main glissa vers le ventre de Sasha, qu'il caressa.

— Ta sœur n'est peut-être pas la seule à attendre un bébé, y as-tu pensé ? Comment pourrais-je te laisser seule ici, alors que je t'ai peut-être fait un enfant ?

Sasha sentit ses joues s'empourprer et secoua la tête. Elle entrevoyait, épouvantée, les implications de ce qu'il lui proposait, ses terribles répercussions : sa famille scandalisée et furieuse, la carrière militaire de Reid brisée.

— Non, je ne peux pas te laisser faire une chose pareille.

Il se raidit et regarda anxieusement l'horloge.

— Tu ne m'aimes pas, alors, Sasha ? Tu ne me l'as jamais dit... Est-ce que c'était seulement... une attirance physique que tu ressentais pour moi ?

Sasha sentit son cœur se briser et elle ferma les yeux un instant, avant de se tourner vers la fenêtre et de regarder, sans le voir, le petit jardin endormi dans la splendeur de l'été. Elle allait devoir mentir, pour le

protéger. Pour qu'il parte vers son destin, vers un avenir brillant, sans elle.

Elle se força à émettre un petit rire de gorge.

— Il t'en a fallu du temps, pour le comprendre. Allons, tu m'oublieras vite...

Il se raidit, comme s'il avait reçu un coup. Puis il fit un pas en arrière, remit son képi sur sa tête et s'inclina.

— Bonne journée, alors, mademoiselle Packard. Sasha se retourna et lui tendit une main, luttant pour retenir les larmes qui lui brûlaient les yeux. Ce moment de cauchemar, dans cette douce lumière estivale, l'indifférence du monde au fracas de son malheur, tout cela lui semblait irréel; et ce sentiment d'irréalité lui donna la force de répondre encore, comme si elle eut été sur la scène d'un théâtre :

— Au revoir, major Bowen, et bonne chance.

Au cours des jours qui suivirent, plusieurs avocats, un médecin et un prêtre dénièrent chez les Packard et passèrent plusieurs heures enfermées avec le général dans son bureau. Tous ces conseillers étaient bien connus de lui ; les juristes avaient veillé aux intérêts de la famille durant de longues années, quant au docteur Matthews et au révérend Albright, ils avaient fréquenté le même collège que Conrad. L'annulation du mariage de Georgia avec le major Bowen fut discrètement mais rapidement entreprise, sur la base de la non-consommation, que personne ne contestait.

Sasha se demandait si l'argument résisterait à la grossesse de Georgia, quand celle-ci deviendrait visible, mais elle fut rassurée sur ce point lorsque sa sœur entra dans sa chambre un matin, peu après le petit déjeuner, pour lui annoncer nonchalamment, avec cependant un soupir de soulagement :

— Fausse alerte, Sasha chérie. Mes règles sont arrivées.

Sasha la regarda, bouche bée de surprise, dans le miroir de la coiffeuse, devant laquelle elle arrangeait ses cheveux, tandis que Georgia se servait du thé et des biscuits sur son plateau.

— Tu en es sûre ?

— Tout à fait. Je suppose que c'est parce que je suis rentrée à la maison et que je me sens en sécurité. Qu'en penses-tu ?

Sasha ne trouva rien à répondre. C'était tout à fait de Georgia, de n'avoir aucune idée de la façon dont ce genre d'annonce pouvait bouleverser autrui. Sasha était

anéantie : ainsi, elle venait de renoncer à Reid pour qu'un enfant chimérique pût avoir un père... A la pensée de son amour perdu, elle sentit de nouveau son cœur se briser. Où Reid se trouvait-il en ce moment, que faisait-il, que pensait-il ? Dans quelques semaines, il devrait retourner en Russie et elle ne le reverrait jamais...

Le général avait décidé qu'étant donné les circonstances mieux valait que la famille ne prît point part aux manifestations mondaines de l'été. Il avait envoyé un mot à la gouvernante de leur maison du Shropshire pour lui annoncer leur arrivée prochaine, dès qu'il pourrait se libérer de ses obligations et quitter Londres. Ils passeraient tout l'été et probablement l'hiver aussi à la campagne, et ne retourneraient à la capitale qu'au printemps. Lorsqu'il l'annonça à sa famille, Georgia soupira et renâcla beaucoup à l'idée de ne plus pouvoir se promener au parc, de manquer les bals et les déjeuners avec ses amis, mais le général resta inflexible. Alors même que la situation était en passe d'être réglée, ses deux filles aînées l'inquiétaient toujours, l'une étant un peu trop gaie et insouciante et l'autre, bien trop morne et silencieuse. Il se demandait avec anxiété ce qu'il allait bien pouvoir faire de Georgia, quand un prétendant inattendu se manifesta. Nul n'avait soupçonné les intentions de celui qui passait pour un simple ami de la famille jusqu'à ce que, un après-midi où il venait se joindre à eux pour le thé et une partie de croquet au jardin, son apparence fît sursauter Georgia.

— Mais, capitaine Turnbull, vous avez rasé votre barbe !

Sasha, qui le regardait à la dérobée en lui passant une assiette de biscuits, trouva que, s'il n'était certes pas aussi beau que Reid, le capitaine était loin d'être laid, avec ses yeux bleu océan—une couleur tout à fait appropriée pour un marin. Bien sûr, il avait presque vingt ans de plus que Georgia, mais ils semblaient tous deux prendre plaisir à se trouver ensemble et elle riait beaucoup lorsqu'il était présent. Le général jugeait, lui, que la maturité du capitaine, sa force tranquille, alliée à un goût très écossais de l'absurde, était exactement ce qu'il fallait à sa fille cadette. A la surprise de tous, la demande en mariage du capitaine Turnbull fut acceptée par le général comme par Georgia.

Inquiète pour lui, Sasha interrogea sa sœur le soir même, au moment de se mettre au lit.

— Tu es sûre, Georgia? Le capitaine Turnbull? Tu ne te joues pas de lui, n'est-ce pas ? C'est un homme charmant et très aimable et je ne voudrais pas que tu lui fasses du mal.

Georgia regarda sa sœur un moment, puis sourit et secoua la tête.

— Mais non, répondit-elle, bien sûr que non.

— Je ne l'aurais jamais cru.

— Que veux-tu dire?

— Je ne pensais pas que ce genre d'homme pourrait t'intéresser. Il n'est pas exactement jeune et fringant comme Félix.

— Et Dieu le bénisse pour cela ! s'écria Georgia. Qu'il soit plus âgé que moi, justement, cela me plaît. Je me sens en

sécurité auprès de lui, je sais qu'il ne me fera pas de mal et qu'il ne me quittera pas. C'est un homme tellement droit ! Et puis tu sais, lorsqu'il m'embrasse, il sait ce qu'il fait, et moi je frémis de la tête aux pieds...

Les fiançailles seraient longues, car le capitaine repartait bientôt croiser en Méditerranée pour six mois ; du reste, il n'y aurait pas d'annonce publique avant que l'annulation du mariage de Georgia avec le major Bowen fût définitivement prononcée. Cela risquait bien de prendre un certain temps, mais ni la jeune femme ni l'officier de marine marchande ne souhaitaient précipiter les choses.

A présent que l'avenir de Georgia était, il fallait l'espérer, une chose réglée, le général reporta toute son attention sur celui de Sasha. Il semblait qu'il n'y eût rien qu'il pût faire pour ramener un sourire sur ses lèvres. Elle avait toujours, sur le visage, un air de grande souffrance, et, quand parfois il entrait à l'improviste dans la bibliothèque ou la serre et qu'il la trouvait là, il remarquait inmanquablement que ses yeux étaient rouges d'avoir pleuré. Elle semblait trouver quelque consolation dans la lecture et le dessin, passant des heures à croquer d'élégantes silhouettes militaires au fusain et à écrire des vers. Le général regardait un de ses carnets à dessins, un jour, quand un poème en tomba. Il ne put s'empêcher de le lire. Il avait pour titre :

Les Fusiliers. Avec fierté il portait Le beau béret des fusiliers au plumet noir, d'un peu de rouge ensanglanté.

Dans la plaine ils se battaient, roulez tambours, canons tonnez!

Dans le feu et le sang, ils criaient :

« Pour l'Angleterre et pour saint George ! »

Mais elle, tout là-bas, la peur au ventre, la nuit, le jour, disait : « S'il pouvait être à moi, pour toujours et un jour, à jamais. »

Un portrait du major Reid Bowen, d'une ressemblance saisissante, occupait le verso du feuillet. A présent, le général pouvait comprendre ce que sa fille ressentait. Elle aimait ce garçon et il l'aimait, lui aussi. Un vif sentiment de culpabilité s'empara de lui en pensant à toutes les lettres, tous les billets que ce Bowen avait envoyés à Sasha au cours des semaines précédentes et qu'il avait interceptés pour les détruire. Et pourtant, il ne pouvait tout de même pas l'encourager ! Cet homme était une canaille et tôt ou tard sa fille aurait souffert à cause de lui.

Il ruminait ces sombres pensées lorsque Lodge parut sur le seuil de la bibliothèque et annonça :

— Le comte de Claremount, mon général.

Conrad jura entre ses dents, son vieil ami étant la dernière personne qu'il souhaitait voir en ce moment, en raison de sa parenté avec ce Bowen.

— Dites-lui que nous ne sommes pas là, grogna-t-il.

— C'est que milady et Mlle Alexandra sont déjà dans le salon avec lui, mon général...

— Ah, sacrebleu !

Le général les rejoignit juste à temps pour entendre Olga prononcer quelques mots de bienvenue.

— Je vous en prie, ne soyons pas si guindés. Asseyez-vous, Percy, et racontez-moi un peu les dernières nouvelles.

— Oh ma chère, rien de bien passionnant, fit le visiteur en installant sa massive carcasse dans le fauteuil voisin de celui de la maîtresse de maison. La reine est retournée à Balmoral et son deuil semble ne jamais devoir prendre fin...

Il s'interrompt, en voyant paraître sur le seuil son vieil ami Conrad... lequel ne semblait pas le moins du monde amical, pour l'heure. Il hésita à se lever pour l'accueillir.

Pour se donner une contenance, le général accepta d'un air renfrogné une tasse de thé et y trempa un biscuit, en tâchant désespérément de trouver quelque chose à dire à Percy, sans du reste parvenir à déterminer s'il devait le faire sur un ton sec ou cordial.

— J'ai reçu une lettre de ma cousine Irena, intervint Olga. Vous vous souvenez d'elle, n'est-ce pas, Percy ? A un certain moment, il y a longtemps, je crois qu'elle vous plaisait bien.

Le comte rougit légèrement sous son faux col.

— Hum, grommela-t-il, c'est bien possible...

— Eh bien, elle vit maintenant à Paris — Dieu seul sait ce qu'elle y fait et avec qui ! Elle a acheté une maison près du bois de Boulogne et m'écrit adorer vivre en France. Pensez-vous que nous devrions l'inviter à Noël ?

Cette question était à l'intention de son mari, mais celui-ci se contenta de grommeler qu'ils en discuteraient plus tard.

Il y eut un silence un peu embarrassé auquel le comte mit fin en faisant dévier la conversation. Tandis qu'il discutait avec Olga et que le général gardait obstinément le silence, Sasha vint s'installer dans le fauteuil près de la cheminée avec son tambour à broder. Elle s'assit, accepta une tasse de thé, écouta poliment, sans dire un mot. En fait, elle revivait par la pensée un épisode d'une certaine traversée où dans une toute petite cabine, une main hâlée lui avait tendu une tasse de ce même breuvage, l'encourageant chaleureusement à boire pour se prémunir du mal de mer. De nouveau, les larmes familières vinrent lui brûler les yeux et elle dut lutter, comme souvent, pour les refouler et ne pas laisser voir le terrible chagrin qui l'accablait.

Seul le temps pourrait la soigner, lui apporter l'oubli. C'était ce qu'elle s'était dit, il y avait des semaines de cela; las, pas un jour, pas une heure ne passaient sans qu'elle songeât à Reid, se demandât où il était et ce qu'il faisait. Tout de lui manquait à la pauvre Sasha : sa voix ferme et chaude, le sourire de ses yeux, la sensation de ses mains quand il la touchait...

Elle fit un violent effort pour revenir à la réalité. Les petites cuillers tintaient dans les soucoupes, l'oncle Percy vantait les délicieuses pâtisseries que mitonnait la cuisinière, sa mère murmurait qu'il faisait doux pour la saison et le général rappelait que Victoria et Philippa,

après avoir visité Venise, allaient s'embarquer pour la France et, de là, pour l'Angleterre, où elles rentreraient à temps pour passer Noël en famille. Puis la conversation mourut et il n'y eut plus dans le salon que le silence et des têtes penchées. Tous pensaient à quelqu'un qui n'était pas présent et à la façon dont leur vie en avait été affectée.

— Eh bien, fit remarquer ironiquement le général en regardant la pendule de bronze, sur le dessus de la cheminée, il semblerait que la demi-heure dévolue traditionnellement aux banalités soit passée...

— En effet.

L'oncle Percy regarda le cadran, lui aussi, mais ne montra pas qu'il souhaitait prendre congé. Il s'éclaircit la gorge et dit d'une voix à l'émotion contenue :

— Il y a... quelque chose dont je dois vous parler. Mon neveu, Reid...

— Percy..., grommela le général, les sourcils froncés de désapprobation.

— S'il vous plaît, écoutez-moi, Conrad. Il se tourna vers Sasha.

— Et vous aussi, mon enfant. Reid m'a chargé de parler en son nom.

— Mais il n'y a rien que...

L'émotion brisa la voix de la jeune femme.

— Vous feriez mieux de partir, Percy, dit le général d'une voix sourde.

Le comte se leva et répondit sans se démonter :

— Je vous en prie, il faut me laisser parler. Puis un ton plus bas, comme une prière :

— Personne ne regrette ce qui est arrivé plus que Reid. Mais ce n'est pas sa faute...

— Ha!

— Allez-vous m'écouter, Conrad, tonnerre de Dieu ! explosa le comte. Sasha...

Il s'avança vers elle, la fit se lever et prit ses deux mains dans les siennes.

— Je vous en supplie, vous au moins, écoutez ce que j'ai à vous dire. Je ne crois pas qu'une jeune femme aussi tendre et charmante que vous l'êtes refuserait d'accorder à qui que ce soit une seconde chance, n'est-ce pas ?

Sasha baissa la tête, égarée, son cœur menaçant d'éclater dans sa poitrine. Prenant une profonde inspiration, l'oncle Percy enchaîna, comme s'il craignait que le général ne le saisisse bientôt au collet pour le jeter à la porte :

— Dans deux jours, Reid retourne à Saint-Pétersbourg. Son bateau lève l'ancre vendredi soir.

Sasha chancela.

— Je vous en prie, balbutia-t-elle, il ne faut pas remuer tout cela. Nous avons fait une terrible erreur et nous devons la réparer de notre mieux. Je... je suis heureuse, au fond, que cela se termine ainsi.

— Pardonnez ma franchise, mon enfant, mais vous ne me faites pas du tout l'effet d'une jeune femme heureuse.

rétorqua Percy. Je vous vois très triste, au contraire, et je puis vous assurer que mon neveu ne vaut pas mieux que vous.

Il la regardait avec beaucoup de tendresse et de compréhension, si bien que, embarrassée, elle baissa la tête.

— Cette situation, je crois, doit être résolue d'une manière ou d'une autre, acheva-t-il.

Le général fit un pas vers eux et déclara avec fermeté :

— En ce qui me concerne, tout a été dit. Votre neveu n'est plus le bienvenu dans notre famille. Tout ceci est terminé.

— Justement, je n'en suis pas si sûr, repartit Percy sans quitter Sasha des yeux. Je vous en conjure, mon petit, la pressa-t-il encore, avant que le pauvre garçon ne s'en aille au loin pour Dieu sait combien de temps, acceptez de le revoir, s'il vous plaît.

— Je...je...

Sentant qu'il reprenait l'avantage, le comte ajouta :

— Il loge chez moi jusqu'à vendredi, jusqu'à son embarquement. Un mot de vous et il sera ici...

— Cela suffit, aboya le général. Percy, en dépit de toutes nos années d'amitié, je dois vous demander de sortir !

— Mais taisez-vous donc, Conrad, nom de nom ! répliqua le comte, encore plus fort. Laissez cette pauvre enfant rassembler ses idées. Qu'en dites-vous, Sasha ?

Celle-ci se sentait emportée par un carrousel d'émotions où se mêlaient l'espoir, la crainte et le chagrin. C'était plus qu'elle n'en pouvait supporter et avec un sanglot elle tourna les talons et s'enfuit en courant, ignorant les

appels éplorés de sa mère et le rassemblement des domestiques, bouche bée dans le corridor.

Une fois enfermée dans sa chambre, elle se jeta sur son lit. Mais il n'y eut pas de larmes, rien qu'un souffle court, haché, tandis que son cœur s'emballait à la pensée et au souvenir omniprésent de Reid. Elle ferma les yeux, comme si l'obscurité allait enfin lui permettre de l'effacer de son esprit. Comme sa vie allait être vide, sans lui !

Toute la nuit, elle se retourna dans son lit sans trouver le sommeil, se répétant encore et toujours ce que l'oncle Percy lui avait dit.

Elle se leva, ce vendredi, la tête lourde de n'avoir pas dormi. Comme une somnambule, elle s'habilla et descendit déjeuner. Son père était déjà attablé, lisant le Times, et pas un mot ne fut échangé entre eux lorsqu'elle s'assit et qu'une servante lui apporta un pot de thé et des toasts. Ils mangèrent en silence, puis son père referma son journal d'un coup sec et s'en fut, laissant derrière lui une atmosphère lourde de tension. Sasha soupira en l'entendant claquer la porte, puis se versa une tasse de thé et la but distraitement.

Plus tard dans la matinée, elle alla à Oxford Street faire l'emplette d'une paire de gants, de carnets à croquis et de chocolat à la menthe poivrée de chez Le Bon Faiseur. Puis elle revint déjeuner avec sa mère, dans le boudoir de celle-ci.

— Ton père s'est absenté, dit Olga en plongeant quelques croûtons dans son potage. Je crois qu'il est très troublé...

— Pourquoi cela?

— Tu le sais bien, pourquoi, Sasha chérie : toute cette histoire avec son ami Percy à propos du major Bowen...

— Je doute que ce soit pour cela, maman, répondit la jeune femme avec amertume. Plus vraisemblablement se fait-il du souci pour une campagne militaire, quelque part...

— Sasha ! s'indigna sa mère, ce ne sont pas des choses à dire. Ton père s'inquiète beaucoup pour ses filles.

Elle regarda un long moment le visage de son aînée, perdu dans la contemplation d'on ne savait trop quoi, au-dehors, au-delà du square. Rien en tout cas qu'elle, Olga, pût discerner, en dehors des arbres et du ciel bleu de l'été.

— Ma Sasha chérie, ma grande fille, comme cela me fait peine de te voir ainsi...

L'intéressée se tourna vers elle.

— Que voulez-vous dire, maman?

Olga sourit, pleine de tendresse et d'indulgence.

— Crois-tu donc que je n'ai pas d'yeux pour voir? La lumière s'est éteinte en toi, depuis que tu es revenue de Russie avec ton major Bowen !

Les yeux baissés, Sasha murmura, tout en jouant avec un petit couteau d'argent :

— Ce n'est pas mon major Bowen, maman.

— Qu'est-il arrivé, Sasha ? demanda doucement sa mère. Je sais que je ne devrais pas t'interroger, car tu es une femme à présent et tu as le droit que l'on respecte ton intimité. Mais je ne supporte plus de te voir si solitaire et désespérée. Dis-moi : avez-vous fait l'amour?

Choquée, sa fille leva les yeux vers elle.

— Mais enfin, maman, quel genre de question est-ce là?

— Une à laquelle tu peux répondre.

Sasha eut un lourd soupir et ses joues rosirent légèrement.

— Oui...

Et comme sa mère semblait attendre la suite, elle ajouta :

— C'était merveilleux...

— Vous êtes restés seuls durant de longues semaines et le major Bowen est très, comment dire... viril.

Olga sourit d'avoir trouvé le mot juste.

— Un vrai homme, comme dirait ton père. Il ne devait pas se contenter de baisers, n'est-ce pas ?

— Oh... maman... vraiment !

Sasha rougit encore plus violemment et baissa les yeux.

Olga haussa les épaules. Décidément, elle ne comprendrait jamais la pruderie qui était de mise en Angleterre.

— Eh bien quoi, c'est la vérité ! Je pense qu'un homme comme lui, seul avec une jolie fille comme ma Sasha...

— Je ne suis pas une jolie fille.

— Bien sûr que si, ma chérie. Peut-être pas d'une façon aussi évidente que Georgia, mais tu es très belle, toi aussi, à ta manière. Ce major Bowen... Il est toujours dans ton cœur, n'est-ce pas ?

Ne pouvant cacher la vérité à sa mère, Sasha hocha simplement la tête.

— Je le savais ! Tu es amoureuse !

Il sembla à Sasha qu'une digue se rompait en elle. Les larmes se mirent à couler et à couler encore, sur ses joues, sans qu'elle pût les arrêter. Incapable de parler, elle opina.

— Eh bien va, alors, va le retrouver ! Tu peux être à la maison de son oncle dans cinq minutes !

Cette fois, Sasha secoua la tête.

— Non, je ne peux pas.

— Pourquoi ?

— Parce que, si je le fais, il sera en disgrâce... chassé de l'armée, dégradé par la cour martiale.

— Est-ce que l'amour n'est pas plus important que tout cela ? Va... va vite, avant qu'il ne soit trop tard !

Sasha hésita. Les conséquences d'un tel acte l'effrayaient toujours. Jamais Reid ne serait à elle. Mieux valait le laisser partir, en espérant que son souvenir s'efface.

— Je ne peux pas, maman, dit-elle en se levant brusquement de son fauteuil.

Tout de suite, Olga lui saisit le poignet.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que... Sasha chercha ses mots.

— Parce que ce serait mal... Nous nous sommes conduits d'une façon qui n'était pas honorable et nous devons en payer le prix.

— Sottises ! s'écria Olga en levant les yeux au ciel. Si je n'avais pas poursuivi ton père, en plein milieu de l'hiver russe, alors qu'il allait repartir pour l'Angleterre, nous ne serions pas mariés aujourd'hui. Nous n'aurions pas eu

toutes ces merveilleuses années d'amour fou, ni nos quatre filles.

Elle secoua le poignet de Sasha avec insistance.

— Vas-y à présent, vite !

La jeune femme se libéra et descendit en toute hâte se réfugier dans le salon. Là, elle s'assit pour se forcer à réfléchir. Sur la cheminée, l'horloge égrenait toujours les secondes. Elle regarda par la fenêtre. L'après-midi était à peine entamé. Elle tendit la main vers la corbeille à ouvrage et s'empara de son tambour à broder. Deux fois, elle se piqua en essayant de planter son aiguille et poussa un cri d'impuissance rageuse. Soudain, elle n'y put plus tenir. Elle sauta sur ses pieds et quitta la pièce. Sans prendre la peine de prendre ses gants ou même son chapeau, elle se rua au-dehors. Dans la rue, elle se mit à courir sur le pavé, sans se soucier de ses délicates chaussures d'intérieur, qu'elle n'avait pas pris la peine de changer. Haletante, elle traversa le square et parvint devant la porte laquée de noir de l'oncle Percy. Elle empoigna le heurtoir de bronze à tête de lion et frappa vigoureusement. Elle attendit, le souffle court, son cœur battant contre ses côtes. Elle souleva encore le heurtoir, plusieurs fois, et enfin la porte s'ouvrit. Le majordome l'introduisit dans le vestibule.

— Bonjour, mademoiselle Packard, lui dit-il, visiblement un peu surpris par cette arrivée impétueuse. Hélas, monsieur le comte est sorti.

— Je suis venue voir le major Bowen.

— Je suis navré, ces messieurs sont partis aux docks de Tilbury.

— Ils sont partis ?

— Oui, mademoiselle.

— Déjà ?

— Euh... Oui, mademoiselle. Voulez-vous laisser un message ?

Il montrait un bloc de papier et un porte-plume, sur un petit bureau. Sasha sentit le rouge lui monter aux joues et elle se retourna vers la porte en se mordant la lèvre, embarrassée.

— Je... non, je vous remercie.

Le majordome rouvrit la porte et s'effaça pour la laisser sortir. Les épaules voûtées, elle redescendit les marches du perron.

Le domestique referma la porte et parut hésiter un instant, puis, malgré le refus de Sasha, il écrivit sur le bloc : Mlle Packard est passée.

Il l'ignorait, mais ces quelques mots simples allaient changer le cours du destin.

Une fois rentrée chez elle, Sasha monta directement dans sa chambre et s'assit sur le bord du lit, face à la fenêtre. Son regard était vide. Reid était parti. Plus jamais elle ne le reverrait. Les larmes se mirent à couler abondamment sur ses joues, mais aucun sanglot ne les accompagnait. C'était fini. Elle devait regarder cette réalité en face et se tourner vers un avenir où il n'avait plus sa place, l'effacer de ses pensées, de ses sentiments, de sa vie même. Comment pourrait-elle combler le vide

de sa solitude ? Elle envisagea d'imiter Florence Nightingale, la célèbre infirmière, en allant soigner les soldats blessés aux quatre coins du monde. Ou de devenir missionnaire en Afrique. Peut-être alors, en se vouant à de nobles causes, trouverait-elle l'oubli ?

Son père insistait toujours pour que la famille fût réunie au moment du dîner et, bien qu'elle eût de loin préféré cacher sa peine et picorer sur un plateau dans sa chambre, Sasha vint prendre sa place à table. Ses parents discutaient placidement, en s'efforçant de ne pas lui montrer qu'elle était la principale cause de leurs soucis, mais elle surprit entre eux de nombreux regards éloquents. On venait de servir le poisson lorsqu'une rumeur inhabituelle s'éleva dans le corridor et, soudain, la porte de la salle à manger s'ouvrit à la volée, livrant passage au comte de Claremount, cape au vent, le haut-de-forme toujours sur la tête et sa canne d'ébène à pommeau d'argent à la main.

— Sasha ! s'écria-t-il dès qu'il la vit.

Il vint la saisir par le bras pour la faire lever de sa chaise.

— Dépêchez-vous ! Nous avons tout juste le temps.

Le général laissa tomber bruyamment ses couverts dans son assiette et se leva en tonnant :

— Mais que signifie, bon Dieu ?

— Pas le temps, Conrad, mon vieux, j'emmène Sasha à Tilbury.

— Mais..., tenta de protester l'intéressée, tandis que Percy l'entraînait vers le couloir.

Là, Lodge était déjà prêt à lui tendre sa cape et à la lui jeter sur les épaules.

— Ne vous inquiétez pas, lança Percy à la famille et aux domestiques réunis, je m'occupe d'elle !

Bientôt, il la poussait dans un fiacre. Elle eut à peine le temps de s'asseoir avant que, d'un coup de canne sur le plafond de la cabine, il ne donne au cocher le signal du départ. Un coup de fouet claqua dans l'air et l'attelage s'ébranla. Accrochée au bras de son digne ravisseur, Sasha bredouilla, interloquée :

— Mais... Où allons-nous ?

— Aux docks ! Avec un peu de chance, nous y serons avant que le bateau n'ait appareillé.

Tandis que le fiacre et son attelage bondissaient sur les pavés, le comte, la tête à la portière, avertissait quelques piétons téméraires d'avoir à se garer, injurait les cochers des autres véhicules et pressait le sien d'aller toujours plus vite. Sasha dut presque crier pour se faire entendre, au-dessus du fracas des roues.

— Je ne crois vraiment pas que ce soit une bonne idée...

— Ah non ?

Il la regarda du coin de l'œil en se retournant à demi, la tête toujours penchée à la portière.

— Et pourquoi donc ? Vous êtes bien venue chez moi pour voir Reid, n'est-ce pas ? Nous étions déjà partis, j'en suis désolé, reprit-il en se rasseyant.

— Oui, c'est vrai, mais...

— C'est bien ce que je pensais.

Il passa de nouveau sa tête par la portière et se mit à hurler :

— Allez-vous vous pousser, nom de nom, vous voyez bien qu'il s'agit d'une urgence !

Ballottée en tous sens par les cahots de la route, Sasha rougissait de honte à l'idée que quelqu'un la reconnaisse. La réputation des Packard était suffisamment menacée comme cela ! Que dirait son père s'il pouvait la voir embarquée dans cette folle équipée à travers Londres ? Mais, au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient de leur but, l'anxiété de la jeune femme changea d'objet. Cela faisait plusieurs semaines qu'elle n'avait pas vu Reid, après l'avoir, en quelque sorte, repoussé et chassé de sa vie. Qu'allait-il lui dire, à présent ?

Le fiacre s'immobilisa très brusquement et le cocher descendit de son siège pour déplier le marchepied, mais l'oncle Percy avait déjà sauté à terre par l'autre portière et il pressait Sasha d'en faire autant. Quand elle eut obtempéré, il lui prit le bras et ils s'enfoncèrent tous deux dans la foule du quai. Celui-ci était si encombré que le parcourir représentait une véritable course d'obstacles. Plus d'une fois, la cheville de Sasha heurta l'arête dure d'une malle ou d'une caisse en planches mal équarries et, plus d'une fois, elle se la tordit en butant sur une haussière restée au sol.

— Là, s'écria soudain l'oncle Percy, nous y sommes ! Sasha suivi du regard la direction que pointait sa canne, mais elle ne put rien distinguer que la silhouette d'un lourd navire marchand dont le pont était aussi noir de

passagers et de membres d'équipage que le bout de quai auquel il était amarré.

— Bon sang, ils ont déjà retiré la coupée ! maugréa le comte.

La jeune femme toujours à sa remorque, il se fraya un passage parmi la foule venue assister au départ d'un proche et se mit à crier en agitant sa canne au-dessus de sa tête :

— Reid ! Reid ! Par ici !

Ils arrivèrent à l'angle du quai, duquel le navire, amarres larguées, glissait déjà vers le milieu du fleuve.

Désespérée, Sasha tendit le cou pour tenter d'apercevoir l'homme qu'elle aimait, bien qu'il fût déjà trop tard.

— Là, Sasha, s'écria l'oncle Percy, sur votre gauche ! Alors elle le vit, sa haute silhouette drapée dans une grosse capote militaire strictement taillée.

— Sasha ! lui cria-t-il.

— Reid!

Elle agita la main, mais sa douce voix était bien incapable de porter jusqu'à lui. La vitesse du navire était surprenante : il se trouvait déjà au milieu de la Tamise.

— Au revoir ! lui cria-t-elle, malgré tout. Prenez soin de vous et que Dieu vous garde !

Il hurla quelque chose en réponse, mais le vent emporta ses paroles. Il courut le long du bastingage, dans un rayon de soleil oblique, et lui cria encore quelques mots qui commençaient par : « Attendez ! » Mais elle ne comprit pas la suite. Dans quelques instants, le navire

rejoindrait la mer. Subitement et à sa grande consternation, Sasha fondit en sanglots.

Le comte Claremount mit paternellement son bras autour des épaules de la jeune femme et lui murmura quelques mots navrés, puis tout à coup il s'interrompit et bégaya :

— Attendez, attendez... On dirait qu'il stoppe. Qu'est-ce que... ?

Il y eut une rumeur de surprise sur le quai, tandis que le paquebot inversait le régime de ses moteurs, pour reculer jusqu'au poste d'amarrage qu'il venait de quitter. Sasha s'essuya les yeux et tâcha de contenir ses sanglots. Dès que le navire fut revenu contre le quai, on relança les haussières et, tout de suite, la coupée fut abaissée.

— Regardez, fit le comte, c'est Reid. Il a dû leur dire de faire demi-tour !

Mais, déjà, Sasha s'élançait vers le navire. Elle atteignit la coupée au moment où Reid en descendait. L'espace d'un instant, ils restèrent immobiles, à se regarder au fond des yeux, puis l'officier ouvrit les bras et la jeune femme s'y précipita en pleurant.

— Sasha, mon amour, je ne veux pas partir. Toutes ces semaines sans toi ont été un enfer !

Tout en parlant, il dévorait de baisers son front, ses joues, son nez, son menton, sa bouche enfin.

— Je vais dire au capitaine de débarquer ma malle. Il tourna son regard vers la passerelle du navire, où se tenait le maître du bord. Sasha le tira par le bras, le ramenant à elle.

— Tu dois y aller, dit-elle d'une voix tremblante, tu ne peux pas désertier ton poste comme ça !

— Pas sans toi.

— Il le faut!

Il plongea alors son regard dans le sien et, d'une voix grave, lui demanda, sans la lâcher :

— Sasha, est-ce que tu m'aimes ?

— Mais oui ! Bien sûr que je t'aime, à en mourir!

— Alors viens avec moi et peu importe le reste ! Elle secoua la tête et se tourna vers le comte, déchirée entre son amour pour Reid, ce besoin terrible qu'elle avait d'être auprès de lui, et le devoir, qui lui commandait de vivre selon les règles de la société. Elle essaya encore de s'écarter et c'est seulement alors qu'elle sut que c'était impossible, que jamais elle ne pourrait vivre sans lui. Elle se mit à rire.

— Je n'ai aucun vêtement pour le voyage... Reid lui prit la main et l'entraîna vers la coupée.

— Bah, lui dit-il, nous trouverons parmi les passagers une dame qui voudra bien te prêter une robe ou deux. Une fois arrivés à Saint-Pétersbourg, nous t'achèterons une nouvelle garde-robe.

— Mais que dira lady Cronin ? Reid, c'est de la folie ! dit encore Sasha, éberluée, tandis que sur le pont les marins leur faisaient de grands signes pour qu'ils se dépêchent de monter à bord.

— Je m'en moque!

Ils prirent pied sur le pont et Sasha se retourna pour dire au revoir à son oncle.

— Je vous en prie, lui cria-t-elle, expliquez tout à mon père et dites-lui combien je suis désolée ! Surtout, priez-le de ma part d'écrire à tous les généraux qu'il peut connaître afin que Reid n'ait pas d'ennuis...

— Ne vous inquiétez pas ! lui cria le comte. L'important, c'est que l'amour triomphe... Bon voyage !

En riant comme deux enfants qui viendraient de chiper des confitures, les deux amants s'embrassèrent ; le navire voguait de nouveau vers le centre du lit de la Tamise, afin d'amorcer sa descente vers la mer. Ils restèrent longtemps ainsi, enlacés, à agiter la main, puis, quand le quai fut hors de vue, Reid entraîna Sasha vers une échelle qui menait à sa cabine, au pont inférieur. Là, il referma la porte sur eux et la reprit dans ses bras. Elle posa sa tête contre sa poitrine et soupira, heureuse, indiciblement heureuse. Toutes ces semaines d'angoisse étaient terminées ! Elle était dans le seul endroit du monde où elle voulait toujours être, c'est-à-dire là où se trouvait Reid. Un long moment, il garda le silence, en caressant ses cheveux, savourant le bonheur d'avoir Sasha tout contre lui. Puis il prit son menton entre deux doigts pour lever son visage vers le sien et mieux voir ses yeux.

— Tu m'as tellement manqué, murmura-t-il.

Sasha le regarda, un feu joyeux dans ses yeux sombres et un petit sourire aux lèvres.

— Toi aussi, tu m'as manqué. Ce fut une torture que de te renvoyer, comme j'ai pensé devoir le faire. J'ai bien cru que j'allais en mourir !

Il la serra farouchement contre lui.

— Dieu merci, tu es là. Et je ne laisserai jamais plus personne se mettre entre nous, pas même le général ou, pire, lady Cronin !

Ils rirent tous deux, puis Reid prit la bouche de Sasha et le désir flamboya aussitôt entre eux. Les mains tremblantes, ils se dévêtirent, avides de retrouver le contact de leurs peaux nues, impatients d'être aussi proches qu'un homme et une femme pouvaient l'être. Bientôt, leurs vêtements furent dispersés aux quatre coins de la petite cabine. Sasha s'agrippait au dos et aux fesses musclées de Reid, se pressant contre lui. Ils interrompirent leur baiser, et une langue agile vint doucement titiller les seins dressés de la jeune femme. Puis leurs bouches s'unirent de nouveau et ils roulèrent sur l'étroite couchette.

— Sasha, haleta Reid, veux-tu m'épouser?

— Oui, répondit-elle, folle de joie, ivre de bonheur. Je veux t'épouser encore et encore, toujours !

Épilogue

Le jour de Noël 1878

Un pâle soleil d'hiver se levait sur les collines enneigées et venteuses du Dorset, faisant scintiller les vitres du petit château d'Appledane Manor. Mais si de nombreuses familles attendaient ce jour avec impatience, les domestiques se demandaient mélancoliquement si leur maisonnée n'était pas l'exception à la règle.

Ils avaient pris la liberté d'égayer le manoir. M. Shaw, le majordome, et M. Rudd, l'intendant du domaine, étaient allés dans les bois couper un sapin, qu'ils avaient rapporté en le traînant dans la neige fraîche. Le bel arbre avait été décoré de rubans rouges et de boules brillantes. Mme Blake, la cuisinière, avait moulé de jolies étoiles en pain d'épice et d'autres friandises de Noël, que l'on accrocha également au sapin en espérant réveiller l'appétit de leur pâle et dolente jeune maîtresse. Dolly, la bonne, qui venait cinq fois par semaine pour nettoyer la grande maison, ne manquait jamais, à l'office, de dire toute son admiration pour cette jeune femme douce et tranquille qui avait tout risqué au nom de l'amour.

— C'est si romantique, murmurait-elle dix fois par jour, et elle est si courageuse !

Mme Blake fit claquer sa langue pour lui intimer le silence ; la digne dame pensait en effet qu'il valait mieux

ne pas trop s'occuper des affaires de son prochain. Pourtant, tout le monde était au courant du drame, dans tout le pays et au-delà. Le scandale, il y avait un an de cela, n'avait été contenu qu'à grand-peine.

— C'est injuste, marmonna Dolly, la lèvre boudeuse. Ce n'est tout de même pas leur faute, s'ils s'aiment !

— En attendant, répliqua la cuisinière, porte-lui donc son thé...

Elle ajouta un brin de houx sur le plateau, avant de le donner à la jeune servante.

— Et si elle dort, ne va pas la réveiller, le pauvre petit oiseau !

Dans la chambre encore plongée dans la pénombre, Sasha reposait au milieu d'un imposant lit à baldaquin, les genoux repliés et la joue posée sur sa main. Elle avait pleuré avant de s'endormir, comme souvent, et même la joie de Noël ne pouvait réchauffer son cœur, pas alors que Reid croupissait toujours dans la geôle d'une prison militaire. Elle ne savait où, d'ailleurs ; il avait insisté pour qu'on ne lui divulgue pas cette information ; pour son bien, disait-il, il ne voulait pas qu'elle lui rendît visite dans un tel endroit. Elle lui écrivait des lettres, deux fois par semaine, et il lui répondait, mais moins souvent, par l'entremise de l'oncle Percy.

C'était encore le comte qui pourvoyait à l'existence de Sasha, la logeant confortablement dans le domaine campagnard que possédait son neveu et lui attribuant une rente suffisante, car il était l'administrateur des biens de Reid. C'était toujours un souci de moins pour ce

dernier : il savait que tout était en ordre, à part sa propre situation et le terrible besoin que Sasha et lui avaient l'un de l'autre.

Lors de leur retour à Saint-Pétersbourg, Reid et Sasha avaient décidé que le mieux était de dire toute la vérité et, à peine débarqués, ils se rendirent à l'ambassade pour une entrevue avec sir Stanley Cronin. Celui-ci, très choqué, eut une réaction que le couple n'avait aucunement anticipée : pris d'un accès de colère froide, l'ambassadeur appela la garde et fit placer Reid aux arrêts, puis signifia à Sasha, sur un ton cinglant, qu'elle devait quitter sur-le-champ l'enceinte de la représentation britannique, pour ne plus jamais y revenir.

N'ayant nulle part où aller, Sasha gagna le palais de sa cousine Irena, laquelle se trouvait toujours en France. Cependant, ses domestiques continuaient à entretenir les lieux comme si la propriétaire devait y revenir d'un jour à l'autre. Ils furent heureux d'avoir quelqu'un à servir. Sasha y demeura deux semaines, puis elle suivit Reid en Angleterre, mais sur un autre navire. Elle essaya de rentrer chez ses parents ; mais son père lui ferma la porte au nez, outré de sa seconde fuite, qu'il assimilait à une véritable trahison. De guerre lasse, la malheureuse trouva refuge chez le comte de Claremount et connut là les semaines les plus amères, les plus décourageantes de toute sa vie.

La cour martiale condamna Reid à la dégradation et lui infligea deux ans de forteresse pour inconduite, outrage

aux bonnes mœurs et abus de privilèges diplomatiques. Sasha n'assista pas aux audiences, mais le comte de Claremount, lui, fut présent tout au long du procès et il lui assura qu'il ferait tout ce qui était en son pouvoir pour que Reid soit libéré aussitôt que possible. Un journal à scandales fit de toute l'affaire un récit très mensonger, mais il ne fut guère possible d'y apporter un démenti, l'ex-officier refusant de parler à aucun journaliste et ayant même dû être maîtrisé alors qu'il s'apprêtait à mettre son poing dans la figure de celui qui prétendait l'interviewer.

Sur l'insistance de Reid, Sasha partit se réfugier dans la propriété familiale de celui-ci, Appledane Manor, afin d'échapper aux critiques de la bonne société et de sa propre famille. Là, elle écrivit secrètement à sa mère qui lui répondit d'être patiente et d'attendre que le scandale, comme la colère de son père, retombât. Alors, tout pourrait redevenir comme avant.

Il y avait plus d'un an de cela et, depuis, Sasha vivait une existence tranquille mais solitaire dans la campagne du Dorset. Les domestiques étaient très attentionnés avec elle, de même que les habitants du village voisin, où elle se rendait très rarement. Elle avait manqué le mariage de Georgia avec Angus Turnbull, une fois l'annulation définitivement prononcée et les lettres de Reid étaient pleines de projets pour leur propre mariage. Mais Sasha n'avait plus le cœur de s'interroger sur ce que lui promettait la vie. Pourtant, celle-ci lui avait fait un cadeau inattendu et très précieux, dont Reid ignorait

jusqu'à l'existence. Chaque jour, elle devait se retenir de lui écrire pour le lui annoncer. Mais elle redoutait que la nouvelle lui soit difficile à supporter, dans sa prison, et elle gardait donc son secret, pour le bien de l'homme qu'elle aimait.

Sasha ne dormait pas, mais elle ne bougea pas lorsque Dolly entra à pas de loup pour déposer son plateau sur la table de nuit. Elle garda même les paupières obstinément closes, bien qu'elle en eût un peu honte. Elle n'avait nulle envie qu'une nouvelle journée de solitude commence, avec son cortège de chagrins... Elle attendit que la servante se fût retirée, puis roula sur le dos et regarda son ciel de lit. C'était le jour de Noël et il paraissait qu'elle devait rendre grâce pour cela. Elle entendit un petit bruit dans la chambre voisine. De cela aussi, il fallait rendre grâce et sincèrement, cette fois.

Elle resta au lit encore un petit peu et, alors, ce fut le bruit des roues d'un attelage sur le gravier de l'allée, qui lui fit dresser l'oreille. Elle rejeta ses couvertures et alla pieds nus à la fenêtre, pour écarter légèrement les rideaux, certaine que son visiteur devait être l'oncle Percy. Son cœur bondit dans sa poitrine, quand elle reconnut le blason de la famille Packard sur la portière de la berline, que suivait une autre voiture. Est-ce que... ? Sasha poussa un petit cri de joie et de surprise mêlées, jeta à la hâte un châle de laine sur ses épaules, glissa ses pieds dans des pantoufles et se rua hors de la chambre.

Les deux attelages s'arrêtèrent dans la cour tandis qu'elle dévalait l'escalier et Shaw vint avec dignité ouvrir la

porte. Sasha descendait les dernières marches lorsque le vaste vestibule lui parut soudain plein de monde et elle faillit alors se pincer pour s'assurer qu'elle ne rêvait pas. Sa mère venait en tête du joyeux cortège, suivie de Philippa et de Victoria, laquelle tenait dans ses bras un petit garçon habillé d'un costume marin. Immédiatement après venaient Georgia et Angus Turnbull et, enfin, le général. Sasha courut vers eux et, pendant plusieurs minutes, tout ne fut que confusion, cris de joie et embrassades. Elle passa des bras de sa mère à ceux de ses sœurs puis se tourna, le visage pâle, apeurée, vers son père.

Le général fit un pas en avant et lui ouvrit les bras. Sasha s'y précipita en pleurant, sanglotant contre son épaule tandis qu'il la serrait contre lui en lui caressant les cheveux.

— Ma chère, très chère petite, pourras-tu jamais me pardonner? murmura-t-il.

Sa femme et ses filles regardaient la scène, muettes de surprise : c'était la première fois qu'elles voyaient couler des larmes sur les joues de l'intraitable général.

— Mais, papa, il n'y a rien à pardonner ! s'écria Sasha. C'est moi la fautive !

— Non, mon petit, tu n'as rien fait de mal. Tu n'as fait que tomber amoureuse.

Un long moment, le père et la fille se tinrent enlacés et plus un mot ne fut prononcé. On entendit seulement, à peine audible, le soupir de soulagement de tout le reste de la famille. Passé cette étape, ce ne furent plus que

joyeux bavardages, comme tous se rendaient dans le salon. On eût dit que rien ne s'était passé durant l'année qui venait de s'écouler. Georgia était fière de montrer son bébé, George, à sa tante, et Sasha était ravie de pouvoir le prendre dans ses bras. Mais elle s'excusa très vite, prétextant qu'elle devait s'habiller et donner ses ordres aux domestiques.

Déjà, Dolly passait de chambre en chambre pour y faire du feu, tandis que le majordome et les cochers portaient les bagages et les corbeilles de friandises que les Packard avaient apportées de Londres. Mme Blake reçut avec bienveillance ces merveilles dans sa cuisine et se surpassa en improvisant un délicieux déjeuner à base de dinde, de jambon braisé et de plum-pudding.

Ce fut un merveilleux Noël et Sasha s'ingénia à montrer sa joie devant toute sa famille, même si son cœur était lourd à la pensée que Reid était seul, dans sa prison militaire. Comme l'oncle Percy ne semblait pas annoncer sa visite, elle espérait qu'il passerait voir son neveu, pour lui offrir une bonne bouteille et quelques douceurs.

La lumière du jour baissait et déjà on allumait les lampes, lorsque, pour la seconde fois de la journée, Sasha entendit les roues d'un attelage sur le gravier de l'allée qui menait au château. Le comte de Claremount, sans doute, se dit-elle. Elle put d'ailleurs le vérifier quelques instants plus tard en entendant la voix grave du comte répondre au salut du majordome. A la dérobée, elle jeta un regard inquiet à son père, mais le général ne semblait éprouver aucune réticence à revoir son vieil ami

: il souriait même aimablement. La porte du salon s'ouvrit et le comte entra, jovial, comme à son habitude.

— Joyeux Noël, ma chère Sasha, lui dit-il en l'embrassant sur la joue. Vous me pardonnerez de ne pas avoir emballé votre cadeau, mais je n'ai pas trouvé de papier à sa taille...

Il se tourna vers la porte et une haute silhouette parut sur le seuil du salon.

— Reid!

Dans un cri, elle se rua vers lui. Il souriait. Ses bras se refermèrent sur elle.

— Reid, mon amour ! Je ne peux pas le croire !

Ils s'embrassèrent et s'embrassèrent encore. Son bien-aimé avait besoin de se raser et il avait maigri, durant sa captivité, mais il paraissait toutefois en bonne santé.

Par-dessus son épaule, elle regarda le comte.

— Comment avez-vous fait? Puis soudain elle pâlit.

— Est-ce seulement pour aujourd'hui ? Allez-vous devoir... ?

— Non, non, ma chère, la rassura le comte. Cela faisait des mois que je demandais inlassablement sa grâce à la reine et elle a enfin accepté. Plusieurs libérations ont été accordées aujourd'hui et nous avons la chance que celle de Reid en fasse partie.

— Vas-tu accepter de me garder auprès de toi ? chuchota celui-ci en prenant le visage de Sasha dans ses mains, ses yeux au fond des siens, comme s'il voulait graver chaque détail de sa physionomie dans sa mémoire. Un prisonnier à peine libéré?

— Balivernes ! s'exclama-t-elle à voix haute. Tu n'es pas plus un criminel que n'importe qui dans cette pièce !

— Bien dit ! rugit Angus—et tout le monde d'approuver hautement autour d'eux.

Reid n'avait pas quitté Sasha des yeux. Il la regardait d'un air interrogateur.

— Tu es encore plus belle que dans mon souvenir. Tu semblés... différente... et je ne saurais dire...

Sasha sourit et posa un doigt sur ses lèvres. Puis, prenant sa main, elle l'entraîna vers un canapé, où Olga tenait un petit bébé endormi sur ses genoux. Les larmes aux yeux, elle murmura :

— C'est ta fille. Elle a trois mois.

Reid fit quelques pas hésitants et mit un genou à terre devant l'enfant. Il écarta doucement les bords de la couverture qui l'enveloppait pour voir son joli petit visage, si semblable, déjà, à celui de sa mère. Pour la première fois de sa vie, songea-t-il, il allait avoir du mal à retenir les larmes qui lui piquaient les yeux... Dans un geste que l'émotion rendait maladroit, il chercha la main de Sasha et l'embrassa dévotement, comme pour lui rendre hommage, la remercier humblement de ce cadeau merveilleux qu'elle lui offrait à lui le paria, le réprouvé. Au bout d'un long moment, il lui demanda :

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Je l'ai appelée Hope, répondit Sasha en caressant les cheveux aux reflets blonds de l'homme qu'elle aimait et qui était toujours agenouillé devant leur fille.

Dans un geste d'invite, sa grand-mère tendit le bébé à Reid. Il se leva, la prit délicatement dans ses grandes mains et, la nichant au creux de son bras, la berça doucement contre sa poitrine, tout en attirant Sasha contre lui. Emerveillés, ils contemplèrent l'enfant, puis se regardèrent. A cet instant, le comte et le général ouvrirent des bouteilles de Champagne et le bruit des bouchons qui éclataient effraya la petite Hope, qui se mit à pleurer. Les cris du petit George se joignirent bien vite à ceux de sa cousine. Tous riaient et parlaient haut, cependant que Sasha et Reid, les yeux dans les yeux, avaient l'impression d'être seuls au monde. Ils n'émergèrent de leur rêve que lorsqu'on leur tendit des coupes de Champagne et que le général réclama l'attention de tous.

Il leva son verre.

— A Reid et Sasha !

Toute l'assemblée reprit le toast en chœur.

Quelques mois plus tard, parmi les fleurs et sous le soleil printanier, ils se jurèrent fidélité devant l'autel de l'église Sainte-Anne et devenaient enfin, pour toujours, mari et femme.